

Introduction méthodique à la théorie et à la pratique de la médecine / ; par David MacBride ... ; Ouvrage traduit de l'anglais sur la dernière édition, et augmenté de beaucoup de notes ; par M. Petit-Radel.

Contributors

Macbride, David, 1726-1778.

Petit-Radel, M. (Philippe), 1749-1815.

Vicq-d'Azyr, M. (Félix), 1748-1794.

Publication/Creation

A Paris : Chez Pierre-J. Duplain ..., 1787.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/zcp3fe4w>

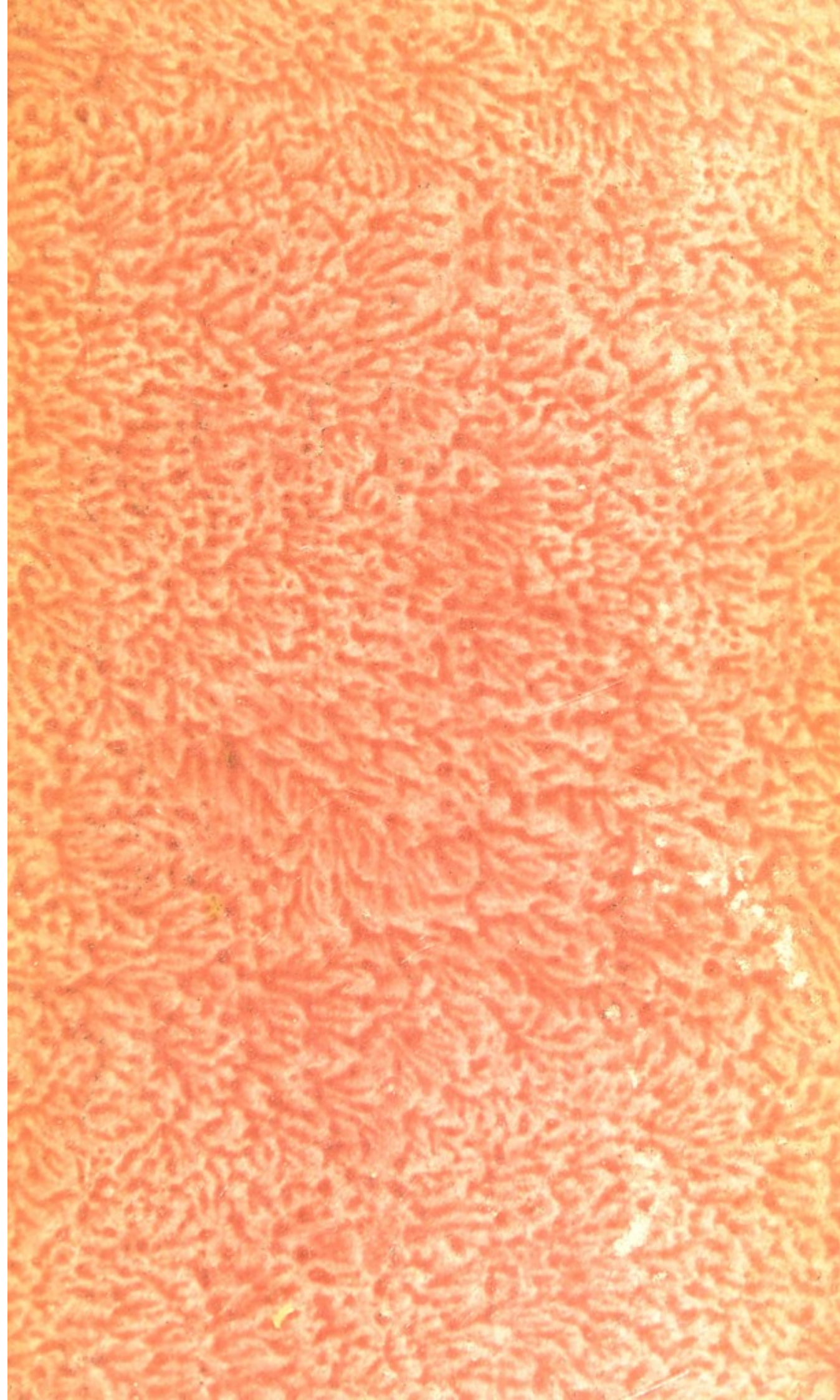
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.




Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>





BIBLIOTHÈQUE
DE M. NOËL GUENEAU DE MUSSY
JUIN 1885



Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

INTRODUCTION

M É T H O D I Q U E

A L A T H É O R I E

ET A L A P R A T I Q U E

D E

L A M É D E C I N E.

T O M E P R E M I E R.

On trouve chez le même Libraire :

Institutions de Médecine-Pratique , traduites de l'Anglais de M. Cullen , par M. Pinel. Paris , 1785 , *in-8°*. 2 vol. , 12 liv. reliés.

Traité de l'Hydrocèle , sa cure radicale , & traitement de plusieurs autres maladies qui attaquent les parties de la génération ; par M. Imbert Delonnes , premier Chirurgien de Monseigneur le Duc d'Orléans. Paris , 1785 , *in-8°*. 6 liv. relié.

Traité de la Cataracte , par M. le Baron de Wenzel. Paris , 1786 , *in-8°*. figures , 3 liv. 12 sols broché.

Œuvres complètes de M. l'Abbé Spallanzani , contenant , 1°. ses opuscules de Physique animale & végétale. 2°. Son Traité de la Digestion de l'homme & des animaux. 3°. Ses expériences pour servir à l'histoire de la génération des animaux & des plantes : on y a joint plusieurs lettres de M. Bonnet , & d'autres Naturalistes célèbres ; le tout traduit de l'Italien , par M. Senebier , Bibliothécaire de Genève. Paris , 1787 , *in-8°*. 3 vol. avec figures , 18 liv. reliés.

Stoll Maximiliani , Medici Doctoris & Medicæ praxeos Professoris Publici ratio medendi in Nosocomio Practico Vindobonensi. Parisiis , 1787. Cette édition réunit en un seul vol. les trois de l'édition de Vienne , & est augmentée en outre d'une table générale des matières. Son prix est de 7 liv. 10 sols relié en un volume.

Scriptorum latinorum de Aneurismatibus collectio , edente Th. Lauth , cum fig. 1785 , *in-4°*. maj. 16 liv. relié.

Gazette de Santé , ou analyse de livres & de faits nouveaux , relatifs aux diverses branches des Sciences naturelles , telles que la Chimie , la Botanique , la Médecine , la Chirurgie , &c. Le prix de l'abonnement de cet Ouvrage périodique est de 9 liv. 12 sols , port franc par-tout le Royaume. Il en paraît régulièrement une feuille toutes les semaines.

INTRODUCTION
M É T H O D I Q U E
A L A T H É O R I E
ET A L A P R A T I Q U E
D E

LA MÉDECINE;

Par DAVID MACBRIDE, D. M.

*Ouvrage traduit de l'Anglais sur la dernière
Édition, & augmenté de beaucoup de Notes;
— Par M. PETIT-RADEL, Docteur-Régent
de la Faculté de Médecine de Paris, &
Ancien Chirurgien-Major du Roi, aux
Indes Orientales.*

TOME PREMIER.



A P A R I S,

Chez PIERRE-J. DUPLAIN, Lib., cour du Commerce,
rue de l'ancienne Comédie Française.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi



Non in humani profectò ingenii acumine sita est ars præstantissima, quam diligens, accurata, & sagax notatio Naturæ atque animadversio peperit; sed potius variis cujusque ætatis doctorum laboribus conservata sapientia dicenda est, hominumque multorum mens in unum quasi collecta. *Georg. Baglivi, Praxis med. libr. 2, cap. 1, §. 8.*

ÉLOGE

DE M. MACBRIDE,

*Lu par M. Vicq-d'Azyr, Secrétaire perpétuel
de la Société Royale de Médecine, le 13
Août 1779.*

P A R M I les routes différentes qui conduisent à l'immortalité, les unes sont rapides, mais escarpées, les autres exigent une marche longue, & une suite de recherches dont peu de personnes sont capables; quelques-unes sont tracées par le hasard, qui semble les offrir à ceux qu'il favorise; il en est d'autres qu'un travail neuf & facile ouvre à quelques Savans, dont l'histoire se trouve liée avec celle de leur siècle, sans qu'ils se soient donné la peine dont cette distinction est ordinairement le fruit.

Tel a été le sort de M. *Macbride*, Docteur en Médecine, & Chirurgien à Dublin. Doué d'un caractère paisible, il cultiva les Lettres & les Sciences avec modération, parce qu'il les aimait plutôt pour elles-mêmes que pour ses propres intérêts. Il devint célèbre sans en avoir formé le

projet , & une époque brillante fixa sa réputation, sans troubler le bonheur de sa vie.

Ce Physicien naquit le 26 Avril 1726 , à Ballymoni, dans le Comté d'Antrim , en Irlande, de *Robert Macbride* (1), Ministre d'une Congrégation de Presbytériens , & de la fille de M. *Boyde d'Hillaghei* , de la province de Down.

M. *Macbride* apprit les élémens des langues Grecque & Latine, dans l'École publique de Ballymoni (2), & ensuite dans l'Université de Glascow. Ayant témoigné du goût pour la Chirurgie (3), M. *Beere* , Chirurgien en chef d'un Hôpital en Angleterre & son parent , l'appela auprès de lui ; il y resta plusieurs années , & il y acquit la base des connaissances dont il a fait depuis un si bon usage.

Ce n'est en effet que dans les asyles où une administration sage prodigue des secours à l'hum-

(1) La famille des *Macbride* est originaire de la province de Galloway en Écosse , où elle est ancienne & considérée. Jean *Macbride* , aïeul de M. *David Macbride* , s'était acquis une grande réputation par son savoir & par sa piété. Il fut appelé vers la fin du dernier siècle à Bedford, par une congrégation de Presbytériens, pour être leur Ministre.

(2) Sous la direction du D. *Duffin*.

(3) M. *Thompson* , Chirurgien à Ballymoni, lui en donna les premiers principes.

nité pauvre & souffrante, que les jeunes Médecins & les Chirurgiens trouvent des leçons utiles ; c'est-là où, parmi des moribonds, des malades & des convalescens, ils apprennent à connaître les différentes nuances de la vie, & les horreurs même de la mort ; c'est-là où la Nature se présente avec tous les dérangemens que notre frêle constitution peut permettre ; c'est-là où l'on recherche, sans obstacle, dans les différens organes, les causes de leurs maladies, & où la main incertaine de l'Elève peut s'effayer sur des corps inanimés ; c'est-là où le Chirurgien s'accoutume à sacrifier une partie de cette sensibilité qui, si elle existe toute entière, le rend tremblant & timide, & qui, si elle est tout-à-fait détruite, le change en un homme dur & même cruel ; c'est-là enfin, où l'on s'exerce à lire dans les yeux, dans les traits du visage, dans les gestes, dans le maintien des malades, & à y distinguer ces signes que l'observateur apperçoit sans pouvoir les décrire, que l'on cherche en vain dans les livres, & sur lesquels il est si important de ne pas se tromper.

M. *Macbride* ne sortit de cette École que pour occuper, pendant la guerre qui précéda la paix d'Aix-la-Chapelle, une place de Chirurgien dans la Marine Royale.

Disons-nous que pendant cette campagne il donna des preuves fréquentes de son courage, & qu'il aimait à se mêler parmi les combattans ? Celui qui a le bonheur d'être dévoué, par son état, à conserver les hommes, doit-il jamais se permettre de contribuer à leur destruction ? Ce trait, que plusieurs de ses compatriotes nous ont communiqué avec enthousiasme, peint M. *Macbride*, à cette époque, comme un jeune homme bouillant, intrépide, & digne, à cet égard, plutôt de notre étonnement que de nos éloges.

La campagne étant finie, M. *Macbride*, qui se destinait sur-tout à la pratique des accouchemens, suivit pendant quelque temps les leçons de l'illustre *Smellie*, & il se fixa à Dublin en 1749.

Depuis ce moment jusqu'à l'année 1764, sa vie n'a rien offert de remarquable. Le goût exquis qu'il avait pour la Peinture, & en général pour les Arts agréables, ralentit même beaucoup ses progrès dans la confiance du Public, qui, à Dublin comme par-tout ailleurs, ne souffre pas que ceux qu'il charge du soin de sa santé, s'occupent d'autre chose ; qui semble regarder comme impossible le mélange de leurs fonctions avec des plaisirs quelconques, & qui, après les avoir mis, par cette opinion, dans la nécessité de paroître plus sérieux

& plus composés , est quelquefois assez injuste pour leur en faire un reproche.

M. *Macbride* n'eut aucun égard à ce préjugé ; il se montra peut-être un peu distrait , & un oubli de plusieurs années le punit de cette faute. Il profita , pour se faire connaître , de ces instans dans lesquels l'ignorance & la routine se trouvant en défaut , rendent au vrai mérite , sous quelque forme qu'il se présente , l'hommage qui lui est dû , & le Public ne put enfin lui refuser la considération la plus grande dans la Pratique de la Médecine. Il se distingua sur-tout dans cette partie de la Chirurgie qui , en présidant à la naissance des hommes , mérite le premier tribut de leur reconnaissance ; art d'autant plus avantageux à ceux qui le pratiquent , que presque toutes les circonstances les placent comme des bienfaiteurs auprès d'une mère inquiète & d'une famille attendrie , & que d'ailleurs des succès , le plus souvent faciles & préparés par une heureuse conformation , sont toujours attribués à l'Art , tandis que les fautes de ce dernier sont aisément rejetées sur la Nature.

Outre les occupations de son état , M. *Macbride* se livrait encore à des travaux d'Anatomie & de Chimie ; il assistait même souvent aux leçons

de MM. *Cleghorn* (1) & *Hut-Kensfon*. (2) Cet excès de modestie lui fit trouver grace auprès de ceux qui étaient le plus disposés à le critiquer, & au milieu même de ses succès, peu de voix s'élevèrent contre lui.

Il fixa principalement son attention sur les propriétés des différentes substances qui peuvent accélérer ou retarder les progrès de la putréfaction, & sur la nature & la combinaison des vapeurs qui s'en élèvent. Essayons de donner une idée des belles expériences qui ont assigné à M. *Macbride* un rang distingué parmi les Physiciens modernes.

Paracelse & *Vanhelmont* ont presque entièrement ignoré l'influence de l'air sur la putréfaction. *Beccher* est un des premiers qui en aient développé le mécanisme. Il a sur-tout établi qu'elle ne peut exister sans le concours de l'air, de la chaleur & de la fluidité. (3) *Boyle* a prouvé qu'elle n'a pas lieu dans le vuide, & qu'il se dégage beaucoup d'air des substances soumises à son action. Le Doc-

(1) Célèbre Professeur d'Anatomie à Dublin, Associé étranger de la Société Royale de Médecine.

(2) Professeur de Chimie aussi très-célèbre.

(3) *Stahl* n'a rien ajouté d'important aux observations de *Beccher* sur la putréfaction.

teur *Hales* a fait voir , par une suite de faits très-curieux , que ce fluide donne aux élémens des corps toute la cohésion dont ils ont besoin ; (1) vérité que *Newton* avait annoncée. En exposant divers mélanges dans des vaisseaux ouverts , (2) M. *Pringle* a observé les différens états de la putréfaction.

Dans le même temps , à peu-près , le D. *Black* , Professeur de Chimie à *Glasgow* , faisait , sur la magnésie , des travaux qui sont devenus célèbres. Il a démontré que cette terre ne devait sa causticité qu'à la privation d'un principe aériforme , & qu'en le lui rendant , elle devenait effervescente & insoluble (3).

(1) Suivant le D. *Hales* , les substances animales les plus dures sont celles qui contiennent le plus d'air. Cet Auteur a même conseillé , pour le purifier , de le faire passer au travers d'un filtre imprégné d'huile de tartre.

(2) Ces tentatives ont conduit M. *Pringle* à la recherche des meilleurs antiseptiques , parmi lesquels il a rangé les astringens en général , les gommo-résineux , & sur-tout le camphre. Les expériences de M. *Pringle* ont été répétées à Montpellier par M. *Coulas* ; & à Paris , par Mme. d'*Arconville* , avec les mêmes résultats. Ce dernier Auteur pense que l'art de prévenir la putréfaction consiste à éloigner le contact de l'air. Le D. *Gaber* a démontré , à Turin , que la putréfaction des substances animales est toujours accompagnée de la production de l'alkali volatil.

(3) Cette doctrine a sur celle de *Meyer* , Chimiste à *Osna-bruck* , l'avantage de la démonstration physique , puisque l'exis-

M. Macbride résolut d'appliquer ces découvertes à l'économie animale, & il publia en 1764 le résultat de ses expériences, auxquelles il fit, trois années après, des additions importantes (1).

On peut conclure de ses nombreux essais, que la digestion est une espèce particulière de fermentation, dont le chyle est le produit; que les vapeurs qui s'élèvent des différens mélanges alimentaires, ou des effervescences des acides avec les alkalis, dirigées vers le poumon d'un animal, le suffoquent en peu de temps; que cependant des viandes putrides exposées à leur action, perdent leur mauvaise odeur, & acquièrent de la fermeté; que toutes les substances qui se pourrissent, laissent échapper une plus ou moins grande quantité d'air fixe, qui rend l'alkali volatil caustique effervescent, & qui précipite la chaux sous la forme d'une terre calcaire, jouissant de la même propriété; que tout

tence du *causticum* n'est point établie sur des faits, tandis que l'air fixe est une substance que l'on dégage, que l'on renferme, & que l'on soumet à diverses épreuves.

(1) Voyez *Experimental essays on Medical and Philosophical subjects*; in-8°, London, 1764: *corrected and enlarged*, 1767: traduit en Allemand par M. Rahn à Zurich, en 1765, & en Français par M. Abbadie à Paris, en 1766. L'Auteur a ajouté beaucoup d'observations dans l'édition Angl. de 1767.

ce qui en favorise le dégagement , accélère la putréfaction , & que parmi les organes du corps humain , les uns absorbent ce fluide , & les autres au contraire le laissent échapper. De ces différens principes , naissent les considérations les plus utiles sur les effets de l'humidité appliquée au corps humain , sur la nature des sucs qui servent à la digestion , sur l'usage des vapeurs aériformes dégagées des alimens , & introduites avec le chyle dans les vaisseaux lactés , sur la vertu des remèdes propres à rendre aux humeurs la consistance qu'elles ont perdue , sur les propriétés médicales des alkalis (1) & de l'eau de chaux , (2) & sur la nature & le traitement du calcul & des concrétions gout-

(1) Les alkalis agissent en ramollissant la chair , les acides la durcissent , les sels neutres ont peu d'effet , & le quinquina fournit , en fermentant , beaucoup d'air fixe , qui est le moyen le plus sûr d'arrêter la putréfaction.

(2) La chaux ayant la propriété de rendre les résines solubles dans l'eau , il conseille , pour le traitement de certaines maladies , de les faire prendre dissoutes dans l'eau de chaux. Cette dernière étant troublée par l'air fixe , il recommande de ne pas la boire aux repas ; comme l'urine la précipite également , on doit , suivant lui , préférer , dans le traitement de la goutte ou du calcul , l'usage des alkalis fixes caustiques , étendus dans une liqueur adoucissante.

teuses (1). Le caractère acide de l'air fixe n'a point échappé à la sagacité de M. *Macbride* ; il a été sur le point d'en donner toutes les preuves ; (2) enfin il semble qu'il ait pressenti les découvertes des Modernes sur le mélange des différentes vapeurs aériformes , en avançant que cette espèce de gas qui précipite la chaux , & qui est incapable de servir à la respiration , existe cependant dans l'atmosphère , puisque les alkalis deviennent doux à l'air.

Une des plus heureuses applications de la théorie de M. *Macbride*, a été l'emploi de la drèche pour prévenir ou guérir le scorbut des gens de mer. Il a démontré que l'orge germée est éminemment anti-putride , & on a attribué une grande partie des succès du C. *Cook*, dans le fameux voyage dont il a donné la relation , à l'usage que les matelots ont fait de cette substance.

Ces essais , dont la lecture séduit & persuade par l'ensemble & par l'unité des idées , reçurent

(1) Suivant ses principes , la goutte n'est que l'effet d'un gas aériforme surabondant , qui précipite la terre des os dans les articulations.

(2) Le seul motif qui rendait cette acidité douteuse pour M. *Macbride*, était qu'il n'avait pas vu l'air fixe faire effervescence.

le plus grand accueil de la part des Physiciens. La Faculté de Glascow, qui se glorifiait d'avoir eu M. *Macbride* parmi ses élèves, voulut aussi le compter au nombre de ses Docteurs, & elle lui en conféra le titre. Depuis cette époque il joignit à la qualité de Chirurgien, celle de Docteur en médecine, d'autant plus honorable pour lui, qu'il ne l'avait point demandée. Cette circonstance le distingue de la foule de ceux dans lesquels on ne ferait point étonné de voir ces qualités réunies, si l'on trouvait en eux les connaissances dont la loi veut qu'elles soient les caractères.

M. *Macbride*, qui aimait & cultivait un grand nombre d'Arts utiles, tira de ses expériences chimiques un moyen de rendre les procédés de la tannerie plus courts & moins dispendieux. La méthode qu'il a fait connaître (1) est principalement

(1) *Account of a new method of tanning*, 1769.

Instructions to tanners, for caryng on the new method of tanning. c.-à.-d. Instruction adressée aux tanneurs, sur la nouvelle méthode de tanner les cuirs, inventée par le D. Macbride de Dublin; du premier Mai 1777.

Le principe sur lequel cette nouvelle méthode est fondée, est que l'eau de chaux extrait plus puissamment que l'eau pure la partie de l'écorce de chêne qui est nécessaire à la conservation des cuirs.

L'Auteur de l'instruction donne le détail d'une manière de

établie sur ce que l'eau de chaux appliquée d'une manière qu'il indique, extrait plus puissamment & plus promptement que l'eau pure la partie de l'écorce de chêne qui est nécessaire à la préparation des cuirs. Les eaux acides végétales ne pouvant point être employées lorsque l'on suit ce procédé,

préparer l'eau de chaux en grand. Il faut, dit-il, qu'elle soit claire comme de l'eau de roche pour être employée : alors on en fait précisément le même usage qu'on faisait de l'eau pure dans l'ancienne méthode.

Pour les cuirs qu'on n'est pas dans l'usage d'*attendrir* par le moyen d'une eau acide avant de les tanner, il n'y a rien de plus à dire. Quant à ceux-ci, l'Auteur observe que les eaux acides qu'on est dans l'usage d'employer, sont tirées des grains, comme le riz, &c., & qu'elles ne conviennent plus dans la nouvelle méthode.

Il faut y substituer de l'acide vitriolique affaibli. Les proportions d'huile de vitriol & d'eau, sont une pinte d'huile de vitriol sur cinquante gallons d'eau pure (le gallon contient environ quatre pintes de Paris.)

L'Auteur s'efforce de détruire les préjugés des Tanneurs contre l'emploi de l'acide vitriolique. Il dit que dans les blanchisseries de toiles on a eu long-temps le même préjugé, & que l'expérience en a désabusé. Il prétend que les expériences déjà faites sur les cuirs, prouvent que l'acide vitriolique leur donne une qualité supérieure, & n'a aucun inconvénient, tandis que les eaux acides tirées du riz, &c. en ont beaucoup.

Cette préparation, par l'acide vitriolique, une fois faite, le reste du procédé est le même que pour les cuirs qui n'en ont pas besoin.

il a conseillé d'y substituer l'acide vitriolique affaibli. Un Artiste habile de Dublin a essayé en grand & avec succès ce nouveau moyen, qui abrège au moins d'un an le travail dont un cuir fort est susceptible avant d'être livré au Commerce. Les Sociétés des Arts d'Angleterre & d'Irlande ont décerné différentes médailles à l'Auteur de cette découverte, que l'on ne connaît point encore en France.

M. Macbride a publié deux Observations relatives à l'Art des Accouchemens. (1) Le plus considérable de ses Ouvrages est une *Introduction* (2) à la Médecine, théorique & pratique, en deux volumes in-8°. : elle est écrite avec méthode & pureté. Après avoir divisé le corps humain en trois systèmes, les vaisseaux, les nerfs, & le tissu cel-

(1) *An account of two extraordinary cases on delivery*; tom. V. des *Medical Observ. and Inquiries*.

M. Macbride a aussi publié le mémoire suivant : *An account of the reviviscency of some mailles, preserved many years in M. Simons cabinet*. Ce mémoire se trouve dans les *Transactions philosophiques*, tom. LXIV, en 1774 : il est adressé au célèbre M. Walsh.

(2) *Methodical Introduction to the Theory and Practice of the Art of Medecine*, 1772; enlarged and corrected, 1777. Cet Ouvrage a été traduit en Latin & en Hollandais en 1774, par M. Closs. *Trajecti ad Rhenum*.

lulaire , l'Auteur donne une analyse des signes principaux qui caractérisent les différentes maladies , qu'il décrit ensuite , & il finit en exposant les moyens que l'on peut employer pour les combattre : cette dernière production prouve que M. *Macbride* possédait tout ce qui était connu en Médecine ; mais la première a fait voir qu'il était capable d'y ajouter & d'en reculer les limites.

Quoiqu'il fût très-consideré à Dublin , avant qu'il eût publié ces différens Ouvrages , cependant on n'avait pas pour ses talens le degré d'estime qui leur était dû. La grande réputation que ses travaux & ses découvertes lui méritèrent dans toute l'Europe , apprit à ses Concitoyens à l'apprécier : car la voix de la renommée a quelquefois besoin d'être réfléchie des extrémités du Monde littéraire , vers le lieu d'où elle est partie , pour y produire tout l'effet que l'on doit en attendre.

A l'état de Médecin M. *Macbride* joignait les fonctions pénibles d'Accoucheur ; sa douceur & son affabilité lui gagnaient l'amitié de toutes les personnes qui avaient recours à ses avis. L'homme souffrant a souvent autant besoin de consolation que de remèdes ; & il y a des maux que l'on ne soulage que lorsque l'on fait les partager. M. *Macbride* employait ces différens moyens d'une ma-

nière qui annonçait en même-temps la bonté de son cœur, & la profondeur de ses connaissances. Il jouit bientôt d'une confiance générale. Son zèle aurait suffi à ses occupations, si ses forces l'eussent permis; mais il ne put résister à tant de fatigues. Il fut attaqué, dans le mois d'Octobre dernier, d'un rhume opiniâtre, qui, ayant été négligé, dégénéra en une fièvre catharrale, dont il mourut le 28 Décembre 1778, âgé de cinquante-trois ans (1).

Sa perte, dans un âge aussi peu avancé, fut suivie d'une consternation universelle. Il était devenu un de ces hommes dont une Nation s'honore, & toute l'Irlande prenait part à sa conservation.

Nées pour la peine autant que pour le plaisir, dévouées en quelque sorte à l'éducation & au bonheur des hommes, destinées à leur fournir le premier aliment, & à leur prodiguer les premiers soins, exposées à un grand nombre d'in-

(1) Il s'était marié deux fois; il avait eu plusieurs enfans, dont aucun ne lui a survécu. Il ne reste de sa famille que M. Jean Macbride, son frère, un des plus braves Officiers de la Flotte Anglaise, & Capitaine à bord du *Bienfaisant*, vaisseau de 64 canons.

fermités & de maladies dont cette noble fonction est la source , les femmes ont toujours eu l'intérêt le plus vif à s'occuper de leur santé , & à choisir un Médecin habile. Celui dont elles ont jugé les connaissances & la sensibilité proportionnées à leur tempérament & à leur caractère ; celui auquel elles ont révélé les secrets d'une constitution faible & délicate ; celui qu'elles ont en même-temps chargé de la conservation de leurs enfans , & des mains duquel elles les ont reçus , est devenu , pour ainsi dire , nécessaire à leur existence ; le perdre est un malheur qu'elles ressentent vivement : que l'on juge d'après cette réflexion des regrets que la mort de M. *Macbride* excita parmi les Dames les plus respectables de Dublin , dont il était le Médecin & l'Accoucheur.

Les mères de familles ont répandu des larmes sur son tombeau , les Poètes y ont jeté des fleurs (1) ;

(1) Voyez 1. *An elegy on the death of D. Macbride. by D. Houlton* , en 14 strophes.

2°. *Ode on the death of D. Macbride. Dame-street. Jan. 4. Auteur Edw. Nolan* , en 10 strophes.

3°. *To D. Houlton , on his very elegant elegy on the death of D. Macbride Sappho.*

4°. *D. Houlton , to Sappho.*

5°. *On the death of David Macbride : Esq. M. D. by a Lady. Jan. 6 , 1779.*

ses concitoyens lui ont consacré des Éloges ; il manquait à sa gloire d'être loué par ses confrères au milieu des armes , & au-delà des mers qui divisent les Empires , sans mettre d'autre éloignement , entre les Savans , que celui de la distance dont leur génie & leurs travaux franchissent aisément l'intervalle.





P R É F A C E

D U T R A D U C T E U R.

DEPUIS le moment où le germe reçoit le souffle de la vie , jusqu'à celui où la caducité amène une mort nécessaire , l'homme offre au Médecin un enchaînement de phénomènes dont il doit indispensablement chercher à connaître les causes , quelque compliquées qu'elles lui paraissent. Ces phénomènes , qui sont le résultat de la fabrique admirable des organes , en variant selon la diversité des impressions que les objets avec lesquels l'homme est en rapport , excitent chez lui , ouvrent une perspective toujours nouvelle , dont les points de vue sont tous également intéressans. Celui qui arrête ses regards à l'extérieur de l'organisation humaine , n'y découvre souvent pas la moindre modification qui la puisse faire distinguer du bloc de marbre que l'habileté du Sculpteur a , pour ainsi dire , animé. Au contraire , les jouissances de l'Observateur , qui pénètre plus profon-

dément , sont plus épurées. Chaque organe que ses yeux parcourent avec avidité , lui développe une structure & une configuration merveilleuses , & par-tout il découvre une correspondance & une harmonie , moyennant lesquelles chaque partie entre en communauté de souffrance ou de plaisir.

Divers fluides coulent chacun dans leurs canaux respectifs , & après avoir satisfait aux vues générales pour lesquelles ils avaient été séparés , ils reviennent paisiblement comme autant de ruisseaux vers leur réservoir commun , pendant que d'autres sont dans une stagnation apparente , pour contribuer à l'exercice d'une fonction qui n'eût pu être remplie sans cette espèce de repos. Ainsi tout étant vie & action dans le corps humain , la première étude du Médecin , qui cherche à soulager l'humanité souffrante , est celle des loix auxquelles cette vie & cette action sont astreintes. Tant que les organes opèrent convenablement leurs fonctions , & que les forces motrices sont en équilibre , les humeurs coulent paisiblement dans les canaux qui doivent les transmettre , & les phénomènes propres à l'état

de santé ont lieu. Si au contraire quelque désordre s'introduit dans le mécanisme de ces différentes fonctions, les expressions de la Nature souffrante se manifestent de toute part, & diverses maladies, plus compliquées les unes que les autres, viennent abréger la vie, ou en rendre le cours ordinaire insupportable.

L'homme sage qui, resserrant ses besoins, ne cède qu'avec réserve aux inclinations vers lesquelles la nature de sa constitution l'entraîne, fait diminuer la foule de maux auxquels son organisation l'expose. Mais quelque tempérant qu'on le suppose dans l'usage de tout ce qui peut contribuer au bien-être de son existence, il est cependant des maux auxquels il ne peut se soustraire. Les nécessités de la vie ne le forcent que trop souvent à un travail que ses organes ne sauraient supporter; les passions imprévues, dont son ame est soudainement agitée, portent leurs effets jusques sur les plus petits vaisseaux, de manière à en déranger l'organisme. Il avale souvent, avec l'aliment de la vie, les semences d'une mort plus ou moins précipitée. Une blessure grave, une

submersion, une influence maligne de l'atmosphère qu'il respire, tous les accidens, en un mot, auxquels l'homme est exposé, dans quelque état qu'on le suppose, le rendent donc l'objet d'une Science destinée à l'éclairer sur la nature des secours qu'il convient alors de lui porter.

C'est une vérité à l'évidence de laquelle on est forcé de se rendre, que la civilisation, en polissant nos mœurs & les privant de leur rudesse première, nous a fait acheter cet avantage par une foule de maux que ne connaissent point les sauvages, qui ne répondent qu'aux impulsions de la Nature. En considérant cette vérité du côté des maux physiques auxquels l'homme s'est volontairement livré, du moment où il s'est soumis aux liens de la société, il a en quelque sorte relâché ceux de son existence. L'association, en augmentant le nombre de ses besoins, & le forçant à une parcimonie qui lui fait se refuser le nécessaire, dans l'espoir d'augmenter une jouissance future & trop souvent idéale, est pour lui une source cachée de malheurs, que l'habitant des forêts ignore. L'influence de cette association est

si puissante, qu'elle s'étend même sur les animaux que l'homme s'est assujétis pour l'aider dans ses travaux, ou le récréer dans ses momens de délassemens. Cette seule considération établit la nécessité de l'Art bienfaisant qui remédie à une partie des infirmités dont l'homme social est entouré de toute part, & qui diminue les rigueurs de celles auxquelles il ne peut se dérober.

Si une profession doit être plus ou moins considérée, à raison de l'excellence de son objet, il n'en est certainement aucune qui mérite plus d'égards que la Médecine. La santé, bien inappréciable que les hommes ne connaissent que par sa perte, & la maladie, son état opposé, sont deux points vers lesquels se concentrent continuellement les méditations du Médecin. Son habitude à en observer les diverses apparences, à combiner les opérations variées de l'ame sur les organes qu'elle anime, & les divers phénomènes qui résultent du jeu de tout l'ensemble, lui donnent une aptitude & une facilité à découvrir dans le plus grand désordre, le retour prochain vers un parfait

rétablissement, lorsque tout paraît souvent désespéré aux yeux du vulgaire, sur qui les nuances de la vie ou de la mort prochaine ne peuvent faire aucune impression. Mais si pour parvenir à cette délicatesse de tact, à ce sentiment exquis, si nécessaire dans les cas épineux, où il faut prononcer sur le sort de l'infortuné qui demande du secours, il faut y être disposé par des études multipliées, qui applanissent les voies si tortueuses d'un pareil labyrinthe, que penser de cette facilité avec laquelle on ouvre son cœur aux promesses trompeuses de ceux qui n'en connaissent pas même les premières avenues? La vieillesse & la maladie ont toutes deux le même défaut, celui de ramener l'homme à l'état d'enfance. Les organes affaiblis ne sont plus dans le cas de répondre aux impulsions de la raison; & alors la circonstance est belle pour ceux qui captent l'attention par des espérances qui ne peuvent se réaliser. Heureux encore, si dans ces cas, l'homme n'écoutait que la voix de ceux dont les rapports intimes lui ont concilié l'affection; plus sains que lui, ils pourraient le mettre en garde contre l'erreur, & le sauver

de la violence des traits que l'intérêt ou l'amitié simulée lui portent si souvent.

Chercher à connaître l'homme sous tous les rapports qui peuvent en varier l'organisme, c'est chercher à étudier la Nature entière. Il n'est pas donné à l'intelligence humaine de saisir tous les points d'une pareille étude : nos perceptions ont leurs bornes ; & vouloir les étendre sur une trop grande surface, c'est chercher à en diminuer la vivacité. Cependant, quelque spacieux que soit le champ qui nous est ouvert, la raison en resserre les bornes, & alors il devient plus particulièrement l'objet de notre attention. Les Mathématiques, la Physique expérimentale, l'Histoire naturelle, & notamment la partie de cette science qui traite des météores, la Chimie & l'Anatomie deviennent, dès-lors, du domaine de la Médecine, & offrent divers faits qui servent de fondement à ses principes. Si ces sciences sont certaines, & si la Médecine, qui s'en approprie les théorèmes, établit sur eux les siens propres, comment peut-elle être purement conjecturale, comme on le répète tous les jours ? Des rayons lumineux en

coincidunt vers un centre, y ont-ils jamais porté l'obscurité? Le rapprochement rendrait-il fausses des vérités désunies, ou ces vérités changeraient-elles de nature, comme l'on voit en Chimie, des substances caustiques former, par leur mélange, dès agrégats qui démentent la nature de leurs principes? Non, sans doute, cette science est aussi certaine dans sa théorie que celles dont elle exige une étude préliminaire. Il ne faut cependant pas se dissimuler les obscurités qui, dans la pratique, souvent semblent en ternir l'évidence. Les symptômes de certaines maladies sont quelquefois si compliqués, & présentent tant de côtés à l'erreur, que ce n'est que par une attention continuelle que le Médecin expérimenté & prudent peut saisir le vrai caractère d'un mal auquel il cherche à remédier, & les remèdes qui lui conviennent.

L'Anatomie lui découvre les accidens qui empêchent le jeu des organes, dont la structure lui est bien connue; l'expérience lui met sous les yeux ses succès & ses erreurs, & la prudence le rend attentif à bien considérer toutes les circonstances présentes, & à peser celles qui demandent qu'il agisse,

ou qu'il reste en repos. Mais ces qualités ne font pas l'apanage du grand nombre, & l'on n'en voit que trop qui exercent encore cette science comme l'on exerçait l'Astrologie au temps où l'on y ajoutait foi.

Ainsi l'on voit tous les jours la crédulité multiplier les victimes de l'assurance avec laquelle ces Hiérophantes savent masquer leur profonde nullité dans cette science.

Dans le dessein où nous sommes d'indiquer aux jeunes Adeptes la voie qui peut les mener le plus sûrement à travers les détours d'une science aussi épineuse que la Médecine, il convient de nous arrêter avant sur les qualités premières qu'il doit avoir acquises avant de songer à réaliser ses connaissances par l'exercice. La première de toutes, considérée dans l'ordre civil, est sans contredit la probité : cette qualité sans laquelle un Philosophe célèbre a prétendu, avec raison, qu'il est impossible d'atteindre au sublime dans les ouvrages qui sont le fruit de l'imagination, est d'une nécessité absolue à celui à qui l'on confie aveuglément le soin de sa santé. Or, un des premiers devoirs que cette vertu impose, est

de ne point entreprendre la profession de cet état, comme l'on entreprend celle de nombre d'autres, uniquement par des vues d'intérêt & de fortune. Il faut s'efforcer d'y exceller, ou ne pas s'en mêler; car il n'en n'est pas de cet état comme de beaucoup d'arts de luxe, où l'Artiste n'est pas tellement responsable au Public de son industrie, qu'il ne puisse, en sûreté de conscience, livrer un ouvrage plus ou moins perfectionné; le fini de son travail en fixe toujours le prix. Au contraire, dans l'exercice de la Médecine, les moindres négligences deviennent des fautes graves, enforte que l'ignorance ou l'inattention intéressent toujours la probité. Il faut donc que le jeune Etudiant, avant de faire le premier pas, examine sérieusement s'il se sent capable de sacrifier à un travail qui n'a de terme que celui de la vie, ses plaisirs, son repos, sa santé, & souvent sa vie même. Or, la probité exigeant avec sévérité tous ces sacrifices, une vie d'oïveté & de plaisir devient nécessairement incompatible avec la continuité du travail, que demande une science où l'on apprend tous les jours. Sans parler de ces

fléaux épidémiques, où le Médecin doit porter au plus haut degré l'oubli patriotique de lui-même, pour le salut de l'humanité; la malignité des maladies particulières en ramène continuellement d'autres où la santé & la vie même sont dans le plus grand danger. La probité exige alors qu'il ne mesure pas son zèle sur les espérances lucratives que pourrait lui fournir la cupidité, mobile trop vil pour en être le premier but.

Une qualité non moins essentielle au Médecin, est un jugement droit & sain. Cette qualité est moins commune qu'on ne pense; quoique l'étude & l'expérience tendent à la perfectionner, c'est de la Nature seule qu'on la reçoit. On ne peut pas plus rectifier un jugement naturellement faux qu'une voix fautive. Or, s'il est essentiel dans le commerce de la société de ne confier ses moindres intérêts qu'à des personnes sensées, la santé étant le premier des biens, combien n'est-il pas important de n'en confier le soin qu'à une personne douée de cette rectitude de jugement si desirable, & communément si peu appréciée. Car, quelque certains que soient les principes d'une science,

science, l'application qu'on en fait dans la pratique devient toujours plus ou moins conjecturale, & c'est alors qu'on doit sentir tout le prix d'un bon jugement. Si la Pathologie caractérise des maladies dont les indications sont évidentes, la pratique en offre dont le diagnostic est entouré de nombre de difficultés. Telle maladie exige, en apparence, un remède que la combinaison rapprochée des circonstances rejette. La nature des maladies diffère à raison du degré de force de leurs causes, du lieu qu'elles occupent, de la complication des symptômes, du tempérament du malade, de son âge, de son sexe, du genre de vie qu'il mène habituellement, du climat qu'il habite, de la saison, & de l'état de l'atmosphère qui l'environne. Toutes ces circonstances sont autant de nuances qu'il faut saisir, & qui ne sont pas imperceptibles pour un esprit que la prudence & le jugement conduisent. *Hippocrate*, le père de la Médecine, exprime toutes ces difficultés d'une manière effrayante, lorsqu'il dit : *ars longa, vita brevis, occasio preceps.*

A ces deux qualités, la probité & le ju-

gement, doit se joindre l'érudition. Un Médecin profondément versé dans la connaissance des livres qui traitent de son état, acquiert l'expérience de tous ceux qui l'ont précédé dans la même carrière. L'étude des langues, qui n'est pour la plupart qu'un ornement de l'esprit, lui est indispensable. Les langues Grecque & Latine, sont les deux premières qui doivent occuper sa jeunesse; il doit se les rendre d'autant plus familières, que les Médecins célèbres ont donné dans ces deux langues le fruit de leurs observations, afin d'en étendre l'usage en raison de leur universalité. La Physique expérimentale, qui lui succède, dispose le jeune Adepté à l'étude de l'Histoire naturelle, de la Chimie, de la Botanique, & de la Matière Médicale. Muni de ces connaissances préliminaires, il se trouvera alors en état de tirer tout le fruit possible de celles que l'Anatomie, la Physiologie & la Pathologie lui dévoileront. C'est d'après ces études qu'il pourra se livrer à la pratique dans les Hôpitaux ou dans les maisons particulières, sous les yeux d'un Praticien expérimenté, qui puisse

réprimer son imagination souvent vagabonde & systématique.

On sent déjà combien est étendue la sphère des travaux que le jeune Médecin doit parcourir avant de songer à réaliser ses connaissances. Cependant elle ne se borne point encore à ce terme, du moment où il entre en exercice. Le desir d'augmenter ses connaissances, qui s'aiguise de plus en plus, à mesure qu'il passe d'un objet à l'autre, doit alors l'engager à poursuivre la vérité jusques dans des sources qu'il pourrait croire lui devoir être étrangères. Il doit chercher à connaître par la voie de l'histoire, les maladies qui ont eu lieu en différens temps, en différens pays; les causes qui les ont produites, les liaisons qu'elles ont eues avec les mœurs, les usages, les émigrations des différens peuples, les divers états de l'atmosphère & du globe, la manière dont ces maladies ont été traitées, les loix auxquelles leurs fréquens retours ont donné lieu; la manière dont les Médecins célèbres pratiquaient, leurs succès, leurs malheurs: toutes ces considérations forment un ensemble historique, dont la connaissance est inappréciable.

Enfin l'expérience, fruit de la méditation des faits comparés les uns avec les autres, vient mettre le sceau aux qualités dont nous venons de faire mention; mais l'expérience que nous avons en vue ici, n'est point l'assurance que donne un empyrisme imitateur, ni cette apparence imposante, qui naît de l'étalage d'une vaine érudition, ou d'une effusion de formules peu propres aux circonstances. L'expérience en Médecine, n'est autre chose que la facilité de découvrir au premier coup-d'œil tout ce qui constitue la véritable nature d'une maladie, & les moyens les plus propres à lui porter remède. Les livres & les Maîtres ne peuvent donner que des avis généraux sur cet article; il faut être livré à soi-même, pour voir parfaitement ce qu'on ne fait qu'entrevoir par les yeux des autres.

Les obstacles à vaincre du côté du Médecin, ne sont pas les seuls qui méritent considération. Telles bien saisies que soient les indications des maladies, il faut encore que le malade, & ceux qui l'entourent, conspirent à faire exécuter ses ordonnances. *Hippocrate* semble indiquer cette difficulté lorsqu'il dit : *Nec verò satis est Medicum suum*

fecisse officium , nisi suum quoque agrotus , suum astantes faciant, sintque externa ritè comparata.

Cette phrase , quoique concise , marque à chacun ce qu'il doit faire pour coopérer avec le Médecin à la guérison de la maladie. Il faut que le malade soit docile , qu'il suive scrupuleusement les avis de celui auquel il se confie , qu'il lui développe toutes les circonstances qu'il présume être la cause de sa maladie , qu'il ne néglige pas même celles qu'il regarde comme de peu de conséquence. Dans les cas où la maladie lui ôte la faculté de la parole , les assistans doivent le suppléer , & rapporter tout ce qu'ils ont observé , sans néanmoins grossir ni diminuer en rien les objets.

Ils doivent suivre , à la plus grande rigueur , les avis du Médecin , sans prendre sur eux , comme il n'arrive que trop souvent , d'en diminuer la dose , ou de changer l'heure de leur prescription , & même de les supprimer , d'après de fausses craintes , ou une manière de voir qui leur est particulière.

Il faut enfin que les remèdes soient bien

préparés , que le Pharmacien ne substitue point à ceux qui lui manquent , d'autres qu'il pense avoir la même vertu , & que le poids réponde à celui de l'ordonnance. La considération de ce qui se passe tous les jours à cet égard , montre combien la Médecine mérite peu les reproches qui lui sont si souvent faits , & combien aussi est appréciable l'homme judicieux & instruit , qui , à travers toutes ces difficultés , voit clairement la route qu'il doit suivre pour parvenir à son but.

Mais comme très-souvent on entre dans la carrière sans trop consulter ses propres forces , & qu'un faux raisonnement en Médecine donne lieu , dans son application , à des erreurs d'une grande conséquence dans la pratique de cette science , de-là la nécessité de diriger convenablement ceux qui s'y destinent.

En considérant le grand nombre d'Ouvrages qui ont paru pour remplir cet objet , on voit qu'ils ont été faits dans des intentions différentes. Plusieurs présentent des moyens à mettre en pratique dans les cas urgens , où souvent , faute de connaissance ,

on reste dans une sécurité trompeuse ; ou bien , loin d'être utile , on donne de nouvelles forces à une maladie commençante , par une activité inconsiderée.

Les autres , plus particulièrement destinés à ceux qui ont eu une éducation cultivée , renferment les véritables principes de la science dans toute leur pureté.

Des Médecins célèbres ont cru qu'un pareil trésor devait être soustrait à des yeux vulgaires , dont l'intelligence bornée ne pourrait en apprécier la valeur. Aussi ont-ils renfermé ces principes dans des phrases aphoristiques , uniquement à la portée de leurs Adeptes. Ils les leur expliquaient de vive voix , & s'appuyaient davantage sur les passages qui leur paraissaient les plus obscurs.

Telles ont été vraisemblablement les vues d'*Hippocrate* , lorsqu'il composait ses aphorismes , & telles étaient sûrement celles qui ont porté *Boërhaave* , à publier les siens. Les Commentaires de *Haller* sur les Instituts de Médecine , & ceux de *Van-Swiéten* , sur les aphorismes de cet Auteur , ne font que le développement des préceptes que ces Savans avaient puisés dans les leçons de leurs

Maîtres. *Home & Gaubius* ont suivi la même route que le Médecin de *Leyde* a tracée. Mais toutes ces méthodes aphoristiques exigent des commentaires ; elles ne conviennent qu'à des personnes déjà vraiment instruites , & ainsi elles ne peuvent être le livre des commençans.

Un ouvrage élémentaire qui n'aurait point cette forme aphoristique ; qui, écrit avec concision , offrirait la théorie de la science dégagée de toute spéculation futile , & néanmoins enrichie des découvertes nouvelles , de manière sur-tout que les principes ne soient point en contradiction avec la pratique , ferait certainement un présent à faire aux personnes qui se destinent au grand art de guérir ; il ferait pour elles une introduction bien utile aux ouvrages profonds qui en traitent complètement.

De tous ceux que j'ai eu occasion de lire , je n'en connais point qui réunisse mieux ces qualités que celui dont je publie aujourd'hui la traduction. Je l'ai faite d'après la seconde édition qui parut à Dublin en 1777. On ne trouvera point dans celle-ci, sept pages *in-8°*. de fautes comme dans la traduction Latine

imprimée à Utrecht, en 1775, sur la première édition de 1771 : je l'ai rendue la plus claire qu'il m'a été possible, évitant, autant que j'ai pu, le *but*, le *so that*, le *therefore*, &c., si ordinaires dans la diction Anglaise, & dont le seul mérite est de prolonger une phrase sans la rendre plus intelligible. J'ai ajouté quelques notes (1) aux passages qui m'ont paru trop concis, soit pour confirmer ou pour restreindre l'opinion de l'Auteur ; je me suis renfermé dans les bornes d'une saine théorie, sans négliger de faire usage des connaissances nouvellement acquises, évitant sur-tout, comme mon modèle, les citations prodiguées, qui ne servent qu'à grossir inutilement un livre, & à en rendre l'acquisition plus dispendieuse. Le premier volume sert d'introduction au second ; il contient une théorie générale des maladies, appuyée sur les principes les plus universellement adoptés. Chaque maladie, dans le dernier, a sa théorie particulière, qui sert de base

(1) Elles sont indiquées par des chiffres arabes, pour les distinguer de celles de l'Auteur, qui le sont par des lettres italiques.

aux indications curatives : quoique cette théorie ne soit point hasardée sur des principes incertains , cependant l'Auteur ne prend jamais le ton décisif ; & quand il s'agit d'affirmer , *it is believed* , *it is presumed* , sont les expressions qu'il emploie le plus volontiers. On n'y trouve point de formules enfilées les unes sur les autres , comme on les rencontre dans le *New Practice of Physic de Shaw* ; dans la *Médecine domestique* , & dans la *Médecine pratique de Londres*. Néanmoins l'Auteur a soin de toujours indiquer celles dont l'effet est le plus certain , de manière qu'elles puissent être aisément saisies par ceux qui ont quelques connaissances de la Matière Médicale.

La pratique , dans cette seconde partie , est traitée avec une étendue qui ne laisse rien à désirer dans un livre élémentaire : c'est un répertoire où le jeune Praticien pourra trouver un modèle de conduite propre à le guider dans les cas difficiles qui se présenteront à lui.


L'Auteur, en traitant de chaque maladie, suit un ordre qui lui est particulier, & dont il a déjà donné le plan général dans le pre-

mier volume ; il le compare souvent à celui de *Sauvages*, & laisse à juger au Lecteur celui qui mérite la préférence, avec ce caractère d'ingénuité & de modestie, que nous avons déjà fait remarquer

La mort ne lui permit pas d'achever son Ouvrage, & de traiter des maladies locales, sexuelles, & de l'enfance ; mais comme il en a tracé le plan dans le premier volume, il est facile de suppléer à cette partie de son travail ; & c'est ce que je me propose de faire par la suite.

Paris, ce 25 Mars 1787.





AVANT-PROPOS

DE L'AUTEUR.

Nous avons actuellement un si grand nombre de Livres de Médecine, qu'on aurait, en quelque sorte, raison de regarder celui qui en mettrait un au jour, comme s'étant occupé d'un objet de peu d'utilité, sur-tout si son Ouvrage n'était qu'une compilation de ce qui est déjà connu. Cependant il ne peut être que tel, dès que l'Auteur se propose de donner une vue générale sur la Théorie & sur la Pratique de la Médecine. Les Étudiens dans un pareil Traité, comme dans ceux qui développent les principes de toute autre Science, ne demandent qu'un choix des principales matières, prises des Auteurs les plus approuvés, & disposées selon un système raisonné. Les Ouvrages qui ont déjà paru en ce genre, se sentent de la vétusté : la plupart sont embrouillés & mal digérés ; d'autres sont trop concis, & conséquemment trop obscurs. Un nouveau pourrait donc encore obtenir la faveur du Public, pourvu cependant qu'il n'exposât que ce que la Nature nous présente, tenant un milieu entre la précision & la prolixité, & qu'il fût écrit

d'un style propre à être compris par toutes les personnes qui ont des connaissances suffisantes d'Anatomie, de Physiologie, de Chimie, & de Matière Médicale. Le Lecteur impartial jugera si ces qualités se trouvent dans l'Essai que nous lui offrons.

Il contient la matière d'un cours de leçons faites à Dublin pendant l'Hiver de 1766, & quelques années après; il est composé de deux parties.

La première, qui traite des Institutions, est divisée en six Livres. On y trouve les principes qui servent de base à la Médecine, & un aperçu général, suffisant pour ceux qui desirent connaître cette Science, comme toutes les autres branches de l'Histoire Naturelle.

Le premier Livre présente un tableau de l'économie animale, considérée dans la plus parfaite santé, avec quelques remarques sur la structure générale du corps humain.

Le second traite des maladies, ou affections contre nature; chacune y est analysée de manière que l'on considère séparément sa nature, ses causes, & les effets des divers symptômes qui les constituent.

Le troisième renferme leur histoire générale, & leur distribution par classes, ordres, genres & espèces. Cette méthode systématique présente, au-

tant qu'il est possible , sous un même point de vue , les affections qui se rapportent entr'elles par le plus grand nombre de circonstances , & qui demandent les mêmes remèdes , à raison de cette analogie. On doit à *Sydenham* la première idée de cette méthode ; d'autres grands hommes , depuis lui , en ont désiré l'exécution. Elle est actuellement adoptée par une des premières Écoles de Médecine , & enseignée par les plus célèbres Professeurs de l'Europe. Comme l'on a peu connu jusqu'à présent cette manière de classer les maladies , nous lui avons ajouté , par forme d'appendice , un précis des systèmes de distributions les plus reçues , pour donner au Lecteur une connaissance complète de la matière , & le mettre à portée de comparer ces systèmes avec celui que nous établissons , comme plus propre à remplir son objet.

Le quatrième Livre expose tout ce qui a rapport à la Séméiologie , ou à la doctrine des signes. On trouve dans le cinquième des règles pour la conservation de la santé , & le sixième développe les méthodes générales de guérir les maladies.

La seconde partie , ou la Pratique , contient la description des différentes espèces de maladies , & la méthode curative qui leur convient. Pour rendre cette partie de l'Ouvrage aussi complète qu'il est

possible, nous la divisons en douze Livres, qui comprennent toutes les maladies qui sont du ressort du Médecin, du Chirurgien & de l'Accoucheur. Nous n'en présenterons, pour le moment, que neuf concernant les maladies qui exigent plus immédiatement les secours de la Médecine proprement dite.

Ces maladies constituent autant d'ordres que nous nommons :

Fièvres.	Spasmes.	Affections men-
Inflammations.	Faiblesses & pri-	tales.
Flux.	ventions.	Cachexies
Douleurs.	Anhélations.	

Nous n'avons pu traiter jusqu'à présent que ces neuf ordres. Quant aux trois suivans, ceux des maladies locales sexuelles, & de l'enfance, qui sont la plupart commises aux soins des Chirurgiens & des Accoucheurs, nous les laisserons à d'autres, qui pourront perfectionner l'Ouvrage, suivant le plan que nous en avons tracé.

Quoique cet Abregé soit en grande partie le fruit d'un travail qui ne nous appartient pas, nous présumons cependant qu'on le trouvera original en plusieurs endroits, quant à la forme & à la matière qu'il contient. Nous avions intention de citer les Auteurs que nous avons consultés; mais pour ne

pas détourner l'attention du Lecteur, auquel il importe peu de savoir quels sont les fauteurs d'une opinion particulière, nous avons agi différemment dans la Pratique; nous y citons les Auteurs originaux qui nous ont fourni des descriptions exactes des maladies particulières, & des méthodes efficaces pour les guérir.

Nous avons considérablement augmenté cette dernière partie dans l'Édition présente. Entr'autres additions, se trouvent plusieurs histoires de maladies, qu'on peut regarder comme absolument neuves par l'ensemble qui y règne, & par la manière dont elles sont décrites, entièrement différente de ce qu'elles étaient auparavant. On en verra deux exemples, dignes de toute l'attention des Praticiens, dans *l'Angine pectorale* & la *Maladie Vésiculaire*. La première est la plus terrible & la plus cruelle de toutes les maladies; l'autre est une des plus lentes. Nous donnons un détail de chacune, & nous rapportons un cas particulier de la première, qu'on doit d'autant plus apprécier, que c'est le seul connu où la maladie, quoique confirmée, ait été guérie.

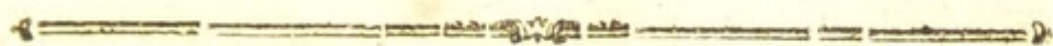
A Dublin, ce premier Mars 1777.



INTRODUCTION

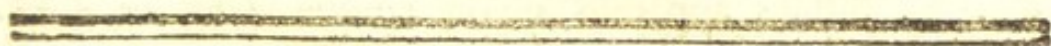


INTRODUCTION MÉTHODIQUE A LA THÉORIE DE LA MÉDECINE.



LIVRE PREMIER.

*Description sommaire du corps humain, & précis
de l'économie animale.*



CHAPITRE PREMIER.

Division générale du corps humain.

TOUTES les maladies auxquelles le corps humain est exposé, sont des états contraires à la nature de sa constitution. L'objet de la Médecine est de prévenir, d'abolir, ou du moins de pallier ces dispositions nuisibles au bon ordre qui doit régner dans la machine. Cette science doit donc avoir pour base une connoissance profonde de la structure du corps, & des phénomènes qu'il présente dans l'état de santé. Cet état a lieu lorsqu'aucune sensation incommode & douloureuse n'en altère le mécanisme, & que les fonctions de l'ame & du corps s'opèrent convenablement, eu égard cependant aux différences que produisent l'âge, le sexe & la constitution de chaque individu. L'Étudiant doit donc diriger ses premiers pas vers la science de l'Anatomie & de la Physiologie. Nous

supposons à notre Lecteur ces notions préliminaires ; & si nous les lui rappelons quelquefois , ce ne sera que dans les circonstances où nous les jugerons absolument nécessaires.

Considérant la structure générale du corps humain en elle-même & indépendamment de la forme , de la situation & connexion particulières de ses divers organes , au-lieu de le diviser comme l'on a fait jusqu'à présent en parties *solides* & *fluides* , ou en *contenantes* & *contenues* , nous renfermerons tout son ensemble sous trois divisions , que nous nommerons *systèmes vasculaires* , *nerveux* , & *celluleux*. Par *système vasculaire* , nous entendons l'assemblage des tubes ou canaux remplis de sang ou d'autres fluides apparens qu'on trouve dans les différentes parties du corps. Le *système nerveux* comprend la partie médullaire du cerveau , la moëlle épinière , & tous les filamens qui en proviennent : on présume avec raison qu'ils contiennent un fluide très-subtil. Enfin , nous rapporterons au *système celluleux* les pores ou cavités remplies de fluides lymphatiques & huileux , lesquelles résultent de l'entrelacement varié des vaisseaux , des nerfs , des fibres & des lames inorganiques qui lient entr'elles toutes ces parties.

Les solides & les fluides ne forment , comme on le voit , qu'un tout dans cette division ; ce qui nous épargne la difficulté de fixer les limites qui les distinguent entre-eux.

Du système Vasculaire.

Ce système a le cœur pour centre : tous les canaux qui le constituent reçoivent de lui les fluides qu'il exprime ou les lui reportent.

Quoique l'on présume avec raison que tout mouvement animal provient du système nerveux, & qu'ainsi le cœur, comme tous les autres muscles, ne peut exercer la moindre action sans la communication qu'il entretient avec les nerfs; cependant il est plus convenable de séparer le système nerveux du vasculaire, avec lequel il est si intimement uni. En effet, quand nous considérerons la nature des maladies, il nous arrivera fréquemment de découvrir dans l'un des deux systèmes un dérangement marqué, qui ne se rencontrera que faiblement ou même point du tout dans l'autre.

Toutes les artères, les veines, tous les sinus, les conduits & les vaisseaux absorbans, constituent le système vasculaire. Ces divers canaux sont appelés *circulatoires*, *secrétaires*, *excréteurs* & *absorbans*. Les circulatoires comprennent les artères & les veines : les premiers naissent de l'aorte & de l'artère pulmonaire; ce sont les conducteurs de toute la masse du sang : les secondes se recourbent, & s'unissant à deux grands sinus veineux, elles rapportent le sang des artères (1), & maintiennent ainsi une circulation continuelle.

(1) Les artères, après avoir porté le sang à leurs dernières terminaisons capillaires, dégénèrent en vaisseaux secrétaires & exhalans, où se repliant sur elles mêmes & cessant dès-lors d'être soumises à la puissance projectile du cœur, leurs ramifications se réunissent pour reformer de nouveaux canaux, qui, devenus de plus en plus considérables, se terminent enfin aux deux grands sinus du cœur, pour y verser la masse générale des liqueurs. Quand l'on considère les réseaux que ces ramifications font sur les parties transparentes du corps, telles que les membranes, par-

Les vaisseaux sécréteurs sont de très-petits tubes disposés dans les divers organes, de la manière la plus convenable pour leurs fonctions; l'on présume qu'ils servent de filtres pour séparer toutes les humeurs de la masse générale. Les vaisseaux excréteurs sont des canaux appartenans aux divers organes des sécrétions, & dont la fonction est de transmettre les humeurs séparées dans des réservoirs particuliers, pour être de-là portées au dehors. On entend par vaisseaux absorbans, des canaux garnis de valvules qui, de la superficie du corps, des viscères renfermés dans les grandes cavités, de tout le système cellulaire, & du canal alimentaire, pompent des fluides qu'ils transmettent, suivant l'opinion générale, dans un conduit qu'on nomme *thorachique*. Ce conduit se décharge dans la veine sous-clavière gauche, & celle-ci dans la ventricule droite du cœur. Les vaisseaux absorbans sont de deux espèces, les lymphatiques & les lactés; ceux-ci prennent leur origine du canal alimentaire, traversent le mésentère, & conduisent le chyle à son réservoir général. Les vaisseaux lymphatiques naissent des autres surfaces où nous avons dit que les vaisseaux absorbans prenaient leur origine; ils pompent la lymphe, & tous les fluides subtils qui humectent les

particulièrement la pie-mère, la choroïde, l'uvée, la membrane du tambour, celle des narines, de la vésicule du fiel & des intestins, on y distingue un lacs de vaisseaux qui varie admirablement dans chacune d'elles. Une portion de l'intestin jéjunum bien injectée offre les artères, les veines, les vaisseaux lymphatiques tellement ramifiés, qu'à peine on peut trouver un espace propre à recevoir la pointe d'une épingle.

diverses surfaces & les cavités où il se trouve des pores pour les admettre.

Du système Nerveux.

Les nerfs tirent leurs principes du cerveau (1).

On observe dans certaines maladies que la force musculaire est entièrement abolie, quoique les sensations & les perceptions restent dans toute leur intégrité : quelquefois, au contraire, les muscles produisent des effets surprenans, tandis que les sens sont dans un état d'inertie. Ces phénomènes nous autorisent donc à reconnoître deux sortes de nerfs ; les premiers, qu'on peut appeller *nerfs sensitifs*, parce qu'ils paroissent être principalement formés pour les sensations, se trouvent répandus dans les divers organes des sens, tant internes qu'externes ; les seconds, où les *moteurs* sont entre-mêlés avec les fibres qui composent les muscles. Les anciens Physiologistes avaient déjà fait cette distinction, dont ils ap-

(1) Il est probable que les artères carotides & vertébrales, réduites à la ténuité capillaire, se plongent dans la substance corticale du cerveau, dont elles forment le tissu, & qu'en dégénérant encore, elles produisent la médullaire, d'où proviennent ces filamens innombrables qui réunissant la blancheur à la solidité, distribuent par-tout la vie & le sentiment ? Quel Physicien nous découvrira les changemens qu'éprouvent ici les artérioles infiniment subtiles, pour devenir un nerf dont la texture est si différente ? Ce sera sans doute celui qui pourra développer les métamorphoses que subissent les vaisseaux du bulbe d'une tulipe, par exemple, pour en colorer les pétales bigarés qui attirent nos regards.

puyaient la certitude sur la différence de texture que les nerfs présentent; ils pensaient que ceux dont la consistance est plus ferme & plus solide, étaient plus particulièrement destinés pour les muscles, & que ceux qui sont mous & comme pulpeux devaient être employés aux organes des sens. Les Anatomistes les plus exacts n'ont rien trouvé de constant qui pût favoriser une telle opinion; & l'examen le plus scrupuleux ne leur a jamais pu faire voir la moindre différence entre les nerfs qui se distribuent aux organes des sens, & ceux qui sont destinés aux puissances motrices (1).

Des expériences faites sur les animaux vivans, particulièrement sur ceux qui sont un peu grands, prouvent que l'une & l'autre espèce de nerfs contient & transmet quelque fluide subtil, auquel on attribue le mouvement & le sentiment comme à leur véritable cause.

Du système Cellulaire.

Toutes les espèces de vaisseaux qui naissent du cœur ou qui s'y terminent, & tous les filamens ou cordons nerveux qui viennent du cerveau & de la moëlle épinière, quelque variés qu'en soient la combinaison, la dispo-

(1) Cette assertion n'est vraie qu'autant que l'on considère les nerfs dans l'espace compris entre l'organe & le cerveau, d'où ils proviennent; car dans l'organe même la modification que ces nerfs éprouvent est absolument différente: il ne faut que se rappeler les houpes nerveuses du bout des doigts, les tubercules nerveux de la langue, l'expansion muqueuse du nerf optique, la terminaison réticulaire du nerf auditif, & l'extinction des nerfs dans les muscles, pour voir sur quoi est fondée cette différence.

sition & l'entrelacement, sont unis par-tout, & tiennent ensemble par le moyen d'une substance fibreuse & lamellée, qui n'est point susceptible de mouvement & de sentiment, comme les autres parties vivantes.

Ainsi se soutiennent la vie & la santé, qui ne pourraient plus subsister si chaque fibre du corps était une partie vivante, & si la trame du tissu cellulaire jouissait des mêmes facultés motrices & sensitives, que les nerfs & les vaisseaux qu'elle rassemble. Ces facultés lui ayant été refusées, différentes matières peuvent séjourner sans inconvénient, dans les cavités du système cellulaire, & parmi les solides privés d'action qui composent cette partie de la machine animale, à moins que se trouvant en contact avec les nerfs & les vaisseaux susceptibles de sentiment & d'irritation, elles ne deviennent causes de quelques mouvemens défordonnés & contre nature. Nous jetterons un plus grand jour sur cette matière, quand nous considérerons l'origine & les progrès de certaines maladies. On verra alors que les fluides qui séjournent dans le système cellulaire, peuvent y dégénérer de leur état naturel, sans pour cela produire aucun désordre dans l'action des autres parties vivantes; & l'on sentira combien il était nécessaire de distinguer les solides doués de mouvement, de ceux qui en sont dépourvus.

Les solides sans mouvement constituent les parties du corps qui n'ont ni vaisseaux, ni nerfs, tels que l'épiderme & ses prolongemens, les ongles, les cheveux & la plus grande partie des os, les cartilages, les ligamens, les tendons & les membranes les plus délicates. Ces solides sont encore autant de liens destinés à unir entre eux les plus petits vaisseaux & les filamens nerveux.

Comme dans toutes les parties du corps, excepté celles qui viennent d'être nommées, il y a une multitude innombrable de vaisseaux & de nerfs que l'œil ne peut appercevoir, cependant on peut établir par analogie que les ramifications les plus déliées participent de la nature de leurs troncs, & que leur coupe transversale est également circulaire. Ils doivent donc par leur entrelacement laisser par-tout de petites cavités ou interstices : delà on conçoit qu'il n'y a aucun endroit dans la machine où le système cellulaire ne s'étende, & où l'on ne rencontre quelque mélange de fibres qui n'ont que de l'inertie.

Le système cellulaire occupe ainsi toute l'étendue du corps, établit entre toutes ses régions une communication libre, que les maladies connues sous les noms *d'emphysème* & *d'anasarque* prouvent clairement. La première est produite par l'air qui pénètre de pores en pores, & de cellules en cellules, jusqu'aux réduits les plus profonds de la machine : la sérosité, en se répandant de la même manière, & dans les mêmes endroits, donne naissance à la seconde.

Dans l'état de santé, les cavités du système cellulaire sont remplies d'huile ou de lymphe : la nature de ces humeurs demande une nouvelle distinction relative aux lieux où elles se rencontrent. Les pores ou petites cavités propres à la lymphe, sont toujours interposées entre les plus petits vaisseaux & les filamens nerveux : les cellules du second ordre ne sont pas si généralement répandues, ni si multipliées, l'huile animale, ou la graisse qu'ils contiennent, ne se trouvant que dans des réservoirs, ou des vésicules distinctes.

Toutes les parties du corps qui ont besoin de fluides

huileux, pour remplir leurs fonctions, jouissent aussi d'une disposition propre à les retenir, & les empêcher de s'étendre plus loin que ne le comportent les vues de l'économie ; sans quoi ils se porteraient partout dans le système cellulaire, & produiraient les mêmes inconvéniens que l'eau dans l'anasarque, ou l'air dans l'emphysème.

CHAPITRE II.

Vue générale sur les Fluides.

Sous la dénomination de *fluides*, nous comprenons le sang & les humeurs qui en émanent. Tous les canaux & toutes les cavités du corps, dans quelque état que ce soit, en sont remplis, excepté le canal alimentaire, la trachée-artère, & les ramifications qui sont destinées à donner entrée à l'air atmosphérique. De ces trois sources dérivent toute la masse des fluides appartenans aux corps animés. Nous les considérerons chacun en particulier, d'une manière abrégée.

Du Sang.

Tandis que ce fluide sort du vaisseau qui le contient, il est rouge, d'une consistance uniforme, visqueux & tenace au toucher ; refroidi, il perd sa fluidité & forme une masse coagulée, dont la solidité est différente suivant les différens sujets d'où il a été tiré.

Peu d'heures après, selon l'état de l'atmosphère, ou selon d'autres circonstances que nous rapporterons plus bas, le sang laisse échapper de toute sa surface une

rosée qui, augmentant par degrés, forme un fluide aqueux, assez abondant pour détacher le coagulum des parois du vaisseau, & le mettre à flot comme une île. Ce coagulum est connu sous les noms de *cruor*, de *crassamentum* ou de *caillot*, & le fluide aqueux se nomme *sérosité*.

La sérosité, dans l'état sain, est le plus souvent sans couleur, souvent jaune, & quelquefois verdâtre. Le sommet du caillot a différens degrés de fermeté; il offre aux yeux une couleur qui varie beaucoup selon l'âge, le sexe, & la santé du sujet qui a fourni le sang. La sérosité se coagule comme le blanc d'œuf, lorsqu'on y verse de l'esprit-de-vin rectifié; la même chose arrive si on la mêle avec un acide minéral, ou bien si on la chauffe au 160' du thermomètre de Farenheit (1), autrement elle reste dans le même état de liquidité.

Le caillot est composé d'une substance à laquelle le sang doit sa couleur, & d'une autre que les Physiologistes appellent *lymphe coagulable*, à cause de la propriété qu'elle a de se coaguler spontanément. Il y a deux manières de séparer cette lymphe de la partie rouge; l'une est d'agiter avec un faisceau de verge le sang nouvellement tiré; la lymphe, en se coagulant promptement, y adhère, & paraît comme une membrane solide & blanchâtre, composée de fibres entrelacées. L'autre consiste à mettre un morceau de caillot sur un filtre, & y verser continuellement de l'eau, jusqu'à ce qu'elle cesse d'être rouge, & qu'il ne reste qu'une substance fibreuse & blanchâtre. Aucun Chymiste ni Phy-

(1) 78'' de celui de Réaumur.

siologiste ne connaît parfaitement la nature de cette partie colorante qui se sépare ainsi de la sérosité & de la lymphe coagulable ; la seule chose sur laquelle ils semblent être d'accord , est que la rougeur du sang ne dépend point de l'union de six globules séreux & jaunâtres , selon l'opinion que le grand Boerrhaave paraît avoir pris de Leuwenhoëck : ce dernier s'imaginait avoir découvert , à l'aide de ses microscopes , qu'au moment où six globules de sérosité , qui , pris séparément , ont une couleur jaune , se combinaient ensemble , ils en formaient un seul qui étoit rouge.

D'après cette supposition , le sang étoit regardé comme un fluide composé de globules de grandeurs différentes , & dont les décroissémens se faisaient d'une manière progressive. On considérait le globule séreux comme résultant de l'assemblage de six globules lymphatiques : celui-ci de six autres encore plus simples , & ainsi de suite jusqu'à l'humeur la plus subtile de tous , le *fluide nerveux*.

Le diamètre des vaisseaux décroissait aussi dans ce système d'une manière proportionnée & absolument conforme au volume des globules. Les microscopes portés aujourd'hui à un plus haut degré de perfection qu'ils ne l'étaient du temps de Leuwenhoëck , n'ayant découvert à aucun autre Observateur cette prétendue aggrégation de six globules , ni le décroissement proportionné des vaisseaux , imaginé par le Professeur de Leyde toute cette théorie a été ruinée de fond en comble.

La plupart des Physiologistes considèrent la partie rouge comme principalement formée de matières huileuses & inflammables ; d'autres au contraire assurent qu'elle n'est pas plus inflammable , & qu'elle ne donne

pas à la distillation une plus grande quantité d'huile que la ferofité & la substance fibreuse. On trouve du fer dans la partie terreuse du sang, & le Baron d'Haller conjecture que ce métal a une connexion particulière avec la partie rouge : cette conjecture n'est pas dénuée de fondement, suivant les expériences du D. Buchwald, Professeur à Copenhague, qui publia, en 1762, une petite dissertation intitulée : *de rubro sanguinis colore*.

Il prit une certaine quantité de la partie blanche du coagulum, séparée de toute partie rouge par le lavage, & l'ayant calcinée avec une quantité donnée d'alkali-fixe, il la dissolva dans l'eau, & y ajouta une solution d'alun, qui ne produisit aucun changement dans la couleur. Il calcina de même une certaine quantité de coagulum rouge avec l'alkali-fixe ; ayant dissous dans l'eau la masse résultante, il y ajouta une solution d'alun qui produisit aussitôt une couleur bleue, & il se déposa du bleu de Prusse, indice certain de la présence du fer.

Cette expérience établit d'une manière décisive l'opinion de l'Auteur, qui attribue la couleur rouge du sang aux molécules de fer qui y sont combinées. En réfléchissant à la quantité prodigieuse de fer répandue dans les entrailles de la terre, & à la facilité avec laquelle ce métal se dissout dans l'eau, à l'aide des particules salines qui ne sont pas moins abondantes, comment en cet état il peut passer dans le corps des animaux par leurs boissons, ou pénétrer le suc des plantes dont ils se nourrissent, on ne sera plus étonné d'en trouver des vestiges dans leur sang.

Un fait qui confirme encore cette opinion, c'est que

L'usage interne des préparations martiales rend toujours la couleur du sang plus vermeille. Néanmoins on pourrait douter si c'est à l'addition d'un principe ferrugineux que l'on doit attribuer cet effet, ou bien à l'action vitale qui se trouve quelquefois augmentée par ce genre de médicament ; car il est d'observation que la couleur du sang est proportionnée à la force & à l'énergie des vaisseaux. La partie colorante du sang est très-peu considérable relativement à ses autres parties constituantes, puisqu'un grain suffit pour en teindre mille d'eau pure d'une manière sensible.

Telles sont les parties résultantes de l'analyse spontanée ; mais voulant connaître plus exactement la nature de ce fluide, & les principes qui le composent comme substance animale, les Physiologistes ont emprunté le flambeau de la Chymie. Il est vrai que l'analyse chymique ne développe pas dans leur intégrité les véritables principes constitutifs du sang ; cependant elle n'est pas pour cela inutile, puisqu'elle enseigne à parler avec clarté des changemens produits dans les fluides des animaux, par la combinaison de leurs particules insensibles.

Les fluides, composés de molécules subtiles, doués mutuellement d'une faculté attractive, sont autant de composés chymiques susceptibles de mixtions très-variées. Cependant comme l'analyse chymique qui expose toutes ces mixtions n'est pas d'une grande utilité au Médecin dans la pratique, nous nous bornerons à l'énumération des principes auxquels ce fluide peut être réduit par l'action du feu.

Le premier de tous, le plus abondant, non-seulement dans le sang, mais même dans les parties où l'on re-

marque beaucoup de dureté, de sécheresse, & de solidité, c'est l'eau ou le phlegme. Des os très-secs en ont donné par la distillation une quantité égale à la moitié de leur poids. Après l'évaporation exacte de tous les principes volatiles, ce qui reste est la terre : cette partie résiste à l'action de l'eau & du feu, &, selon plusieurs Physiologistes, elle est le principe de la fermeté, de la solidité & de la cohésion de toutes les substances animales. On trouve dans le résidu terreux de la distillation du sang, une petite portion de chaux métallique, facile à convertir en fer. Une troisième partie du sang est la saline ; elle est de nature fixe ou volatile : la première reste avec la terre au fond de la cornue ; l'autre s'élève pendant la distillation avec les particules huileuses & aqueuses. La quatrième est l'huile ; elle fait environ le huitième du sang d'une personne en bonne santé. La dernière est un gaz ou une substance aëriiforme qui s'échappe entièrement pendant la distillation, si l'appareil n'est pas bien lutté. Ce principe abonde dans les parties les plus solides des animaux ; c'est vraisemblablement pour cette raison que plusieurs l'ont considéré comme la cause cémentative à laquelle il fallait rapporter la cohésion & la dureté qu'ils observaient dans beaucoup de parties de la machine : ce principe y est tellement fixé, qu'il n'y a que le feu ou la décomposition spontanée qui puisse le séparer des corps qui le contiennent. On ne doit point le confondre avec l'air interposé dans le sang, ou dans les pores des corps solides d'où il s'échappe dans le vuide de la machine pneumatique.

Ainsi, l'analyse chymique fait voir que l'eau, la terre, les sels, les huiles, & les gaz, sont les parties

constitutives du sang, comme elles le sont des autres parties du corps humain (1).

Des humeurs séparées du Sang.

Plusieurs organes convenablement disposés dans différentes parties du corps, préparent ces humeurs, dont

(1) En revenant sur les principes énoncés du sang, on voit que cette humeur est composée de trois espèces de mucilages, de deux sels, d'une terre peu connue, d'une eau pure qui tient le tout en dissolution, & d'un principe aëriiforme. Le premier mucilage est la lymphe blanche, substance qui dans nos humeurs est la plus éloignée de l'état solide; elle a une très-grande affinité avec l'eau, lui est miscible en toute proportion, fermente facilement, est coagulable par les acides, & dissoluble par les alkalis. Le second mucilage est la partie rouge, ou la lymphe colorée; il semble tenir le milieu entre la lymphe blanche & la partie fibreuse: il est plus assimilé que la lymphe blanche, & moins que la partie fibreuse; il est de même nature qu'elle, il en diffère par la couleur, qu'il paraît devoir au fer qui y est contenu, & à la force de la vie. Le troisième mucilage est la partie fibreuse; c'est le passage des humeurs à l'état de solidité, aussi est-il irritable, & présente-t'il les mêmes phénomènes que les solides: ce mucilage existe à peine dans les premiers instans de la vie; il paraît davantage chez les enfans, quoiqu'en petite quantité, comme chez les personnes chlorotiques & scorbutiques: il est abondant dans l'âge viril, & chez les athlétiques; il surabonde enfin dans les maladies inflammatoires, chez les femmes grosses, & dans la vieillesse. Les sels du sang sont, le marin, le natrum, & le sel fébrifuge en petite quantité: la partie terreuse n'est point encore bien connue; elle paraît être de nature calcaire. Quant à la substance aëriiforme, elle est combinée ou disseminée, & paraît avoir beaucoup d'analogie avec le gaz méphytique.

les principes sont pris de la masse générale. Quelques-unes de ces humeurs sont si subtiles, qu'elles ne peuvent tomber sous les sens ; aussi ne peut-on prouver leur existence que par analogie : d'autres sont plus sensibles, & même susceptibles d'analyse & de toutes les recherches que l'on peut faire pour en connaître la nature.

Des humeurs soumises aux sens.

Quelques Physiologistes rangent ces humeurs en quatre classes :

Les *aqueuses*, dans lesquelles la sérosité du sang prédomine.

Les *mucilagineuses*, dans lesquelles la partie fixe du sang ou la terreuse est la plus apparente.

Les *gélatineuses*, qui contiennent manifestement de la lymphe coagulable.

Les *huileuses* enfin, où le principe inflammable est le plus sensible. Quelqu'inexacte que soit encore cette division, comme il n'en a point encore paru de meilleure jusqu'à présent, nous l'adopterons néanmoins pour examiner chacune des humeurs que fournit la masse générale du sang.

Les humeurs aqueuses manquent généralement de viscosité & de tenacité ; elles s'évaporent sans se coaguler & sans laisser aucun résidu sensible. La matière de la transpiration, l'urine, les larmes, les humeurs de l'œil, les fluides qui se séparent dans les glandes salivaires & le pancréas, sont de ce genre.

Les humeurs muqueuses ou mucilagineuses se distinguent par leur gluant : elles sont insipides ; la plupart n'ont ni odeur ni couleur ; elles se mêlent facilement

ment à l'eau, ne sont coagulables ni par le feu, ni par les acides minéraux, ni par les esprits ardens: quand on les expose au feu elles s'évaporent en laissant beaucoup de résidu. Tels sont les fluides glaireux qui lubrifient l'intérieur de la bouche, du nez, du gosier, de la trachée-artère & des bronches, toute l'étendue du canal alimentaire, les organes urinaux, l'intérieur de la matrice & du vagin: on rapporte encore à cette classe l'humeur féminale. Quant à la synovie des cavités articulaires, & à l'humeur visqueuse contenue dans les gânes des tendons, elles sont muqueuses & gélatineuses tout ensemble.

Les humeurs albumineuses, dans l'état naturel, n'ont rien de tenace & de gluant; elles paraissent aussi fluides que l'eau; mais étant échauffées elles durcissent comme le blanc d'œuf; & quand on leur mêle de forts acides ou de l'esprit ardent, elles se grumèlent & s'épaississent. De ce genre est la lymphe que les vaisseaux valvuleux lymphatiques contiennent, l'humeur qui remplit une partie du système cellulaire, & qui en partie s'exhale dans toutes les grandes cavités. Les liqueurs gastriques & intestinales qui suintent des tuniques internes de l'estomac & des intestins, en sont encore, ainsi que l'humeur de l'amnios, selon l'opinion de quelques Physiologistes.

L'inflammabilité caractérise particulièrement les humeurs de nature huileuse. On range dans cette classe toutes les huiles animales connues sous les noms de *graisse* & de *moëlle*. Ces fluides, comme on l'a déjà fait remarquer, sont ordinairement confinés dans des cellules ou vésicules particulières & disposées de manière à les retenir plus ou moins long-temps. De ce genre sont encore le cerumen ou la cire des oreilles,

la bile & le lait; mais le principe huileux paroissant ne pas dominer dans ces deux dernières humeurs, on peut douter si elles lui appartiennent.

Celles des humeurs dont nous venons de parler, qui sont séparées de la masse générale, & rejetées ensuite comme superflues & inutiles, sont nommées *excrémentitielles*, & l'on appelle *récrémentitielles* celles qui restent dans leurs canaux ou réservoirs pour différens usages de l'économie animale. Quelques-unes de celles-ci sont dans un mouvement continu, pendant que d'autres séjournent dans des cellules ou cavités vésiculaires, ou dans des kistes particuliers disposés pour cet effet.

Des Fluides qui par leur subtilité échappent aux Sens.

Ces fluides sont la lymphe nutritive & le fluide nerveux.

Nous n'entreprendrons point actuellement d'en prouver l'existence, la plupart des Physiologistes la soupçonnent.

De la Lymphe Nutritive.

Les Anciens reconnoissaient une humeur destinée à la nutrition, ils lui donnaient le nom de *cambium*; ils croyaient qu'elle se distribuait dans ce qu'ils appellaient les *porosités des chairs*.

Les Modernes ne s'éloignent pas beaucoup de leur opinion: selon eux, c'est une lymphe subtile, étrangère aux genres que nous avons établis plus haut, & destinée à concourir au travail de la nutrition, en déposant les particules qu'elle contient, dans les vuides qui résultent du frottement des solides.

Que ce soit le fluide nerveux, comme quelques Physiologistes l'ont enseigné, ou un fluide *sui generis*, on peut supposer que dès qu'il est employé à la nutrition, il ne s'applique pas seulement aux parois intérieures des vaisseaux les plus simples, où il y a une perpétuelle affluence d'humeur, mais encore aux porosités & aux interstices cellulaires de chaque partie du corps.

On fait en effet que plusieurs parties dépourvues de vaisseaux, particulièrement la peau & ses prolongemens, les poils & les ongles, se nourrissent & se renouvellent promptement lorsqu'on les a coupées ou détruites, ce qui ne pourroit avoir lieu si la matière nutritive n'étoit destinée qu'à la réparation des vaisseaux qui la transmettent. La communication libre & générale qui a lieu dans tout le système cellulaire, montre combien les particules nutritives peuvent facilement se distribuer dans toute l'étendue du corps, quand un fluide subtil leur sert de véhicule.

Du Fluide Nerveux.

Quoique rien ne démontre l'existence du fluide nerveux, & qu'il soit impossible de déterminer la manière dont la substance des nerfs en est remplie; cependant, pour peu que l'on considère la grande quantité de sang qui circule dans les vaisseaux du cerveau, l'on ne peut douter qu'il ne s'y fasse une sécrétion. Les nerfs sont les seuls canaux excréteurs, que l'œil découvre, qui puissent conduire ce fluide séparé à sa destination. Ce fluide est-il charrié dans la cavité des petits tubes capillaires, dont la réunion forme la totalité du nerf; ou est-il transmis le long des filamens, à la manière du fluide électrique

ou enfin seroit-il la matière électrique elle-même, ainsi que l'ont pensé quelques Physiologistes ? Il n'y a pas lieu d'espérer que ces problèmes soient jamais résolus. Qu'il nous suffise donc de savoir, en général, que le sentiment & le mouvement dépendent de la transmission libre d'une substance particulière qui, émanée du cerveau, passe des nerfs aux différens organes des sens, & à chaque fibre musculaire.

Du Chyle.

C'est le dernier fluide animal dont il nous reste à parler. Les vaisseaux lactés le prennent du canal alimentaire, où les substances destinées à notre nourriture éprouvent une première élaboration : ces substances mêlées à une certaine quantité de salive, de bile, de sucs pancréatiques, gastriques & intestinaux, sont soumises à une fermentation d'un genre particulier, que l'on nomme *coction* ou *digestion* : ainsi se forme l'humour dont il s'agit. Les vaisseaux lactés l'absorbent & la portent au conduit thorachique, de-là elle est versée dans la veine sous-clavière gauche. Tout le fluide qui remplit les vaisseaux lactés, n'est point du chyle, c'est en partie de l'eau, & une solution de quelques substances qui ne peuvent être altérées par la digestion.

Tel est l'exposé général des trois systèmes dont l'ensemble constitue l'économie animale.



C H A P I T R E I I I.

Des puissances qui animent le Corps humain.

Q U O I Q U E nous ne dérogeons point à l'usage reçu parmi les Auteurs de Médecine, de nommer *machine* l'ensemble des parties qui composent le corps humain, il ne faut cependant point s'attendre à trouver les explications que nous donnerons des mouvemens qui s'y exécutent, appuyées toutes sur des principes de mécanique : le plus léger examen, en effet, de ce que l'on a tenté jusqu'ici sur ce sujet, suffit pour prouver combien de pareilles explications sont vaines & illusoires.

Le système nerveux, duquel dépendent le sentiment & le mouvement, est tellement au-dessus des recherches anatomiques, que tout raisonnement pris de la mécanique sur cette partie du corps humain, serait frivole & ridicule. Quant au système vasculaire, quoique des hommes de génie aient mesuré avec exactitude les différens diamètres des vaisseaux, qu'ils aient calculé les forces du cœur & des artères; cependant, quand l'on considère combien ils diffèrent entre-eux pour les résultats, on se persuade sans peine que toutes ces opérations mathématiques ne peuvent être d'une utilité réelle.

Mais si quelques Physiologistes ont poussé trop loin leurs raisonnemens en s'obstinant à considérer le corps humain comme soumis aux loix de la mécanique, ceux qui ont voulu rapporter tout au principe immatériel

n'en font pas moins tombés dans une erreur opposée. Dans toutes les opinions, la raison offre un milieu qu'on n'atteint jamais en poussant les disputes à l'extrême. On ne peut, il est vrai, comprendre l'essence ou la nature intime de cet être spirituel, intelligent & immortel, qui réside en nous, & que nous désignons sous le nom d'ame. On ne conçoit pas plus la manière dont ce principe agit sur notre corps, ni comment notre corps agit sur lui ; cependant on ne peut douter qu'il n'existe un commerce mutuel entre ces deux substances, & que les fonctions de la vie ne puissent être changées également, par les objets qui agissent séparément sur l'un & sur l'autre.

La plupart des maladies auxquelles le corps humain est sujet, dépendent des changemens qui lui arrivent en conséquence de l'impression des objets qui agissent immédiatement sur lui. Or, comme la Médecine nous fournit les moyens de changer la disposition vicieuse qui résulte de cette impression, de régler les mouvemens déordonnés qui en proviennent, de-là la certitude de cette Science.

La Médecine produit ses effets, en partie à l'aide de ce que les Physiologistes appellent *forces inanimées*, en partie au moyen de *l'irritabilité* (a), qui est une propriété spécialement inhérente aux fibres motrices des animaux.

On entend par *forces inanimées*, routes les puis-

(a) L'irritabilité étant inséparable de la mobilité des fibres animales, on ne doit point la considérer comme une propriété distincte.

sances qui produisent la cohésion dans les solides , ou qui excitent différentes espèces de mouvemens dans les parties insensibles des humeurs.

Les Philosophes ne connaissent pas mieux l'essence & la nature intime de ces forces , que celles de l'ame ; ils sont persuadés seulement qu'elles existent dans tous les corps vivans , & qu'on peut les réprimer ou les exciter par le secours de l'Art. On leur donne en général les noms d'*attraction* & de *répulsions électives* , à cause de la faculté qu'elles semblent avoir de choisir entre différens objets , ceux qu'elles attirent & ceux qu'elles repoussent.

Il paraît que l'irritabilité est une qualité propre à la fibre motrice chez les animaux , & qu'on n'a encore rien trouvé de semblable dans l'économie végétale , si l'on n'en excepte les phénomènes que présentent les sensitives , & notamment le *dionæa muscipula* (1).

(1) Le *dionæa muscipula* , *miraculum nature* , l'attrape-mouche. Les feuilles de cette plante , qui croît naturellement dans l'Amérique septentrionale , sont tellement sensibles , que lorsqu'un insecte les touche , elles se ferment , en serrant leurs bords & les contournant de manière à entrecroiser les cils qui les terminent. Ainsi elles retiennent l'insecte jusqu'à ce que , fatigué des vains efforts qu'il fait pour se débarrasser , il demeure tranquille ; alors elles le rejettent au-dehors. Cette représentation d'un animal carnivore , n'est qu'illusoire ; l'attrape-mouche saisit de la même manière tout corpuscule qui vient le toucher , & le retient de même opiniâtrément.

Ellis a décrit cette plante dans une lettre à Linnée , d'une manière très-détaillée. Schæber a traduit cette lettre en Latin & en Allemand , & il y a ajouté une figure coloriée qui la représente.

Douées de cette propriété, les fibres musculaires, & celles qui composent les tuniques de toutes les espèces de vaisseaux, de canaux & de réceptacles, se meuvent d'une manière spontanée, en se contractant & se relâchant alternativement, même quand elles sont coupées ou détachées du corps. On peut exciter ou arrêter ce mouvement par l'application de différentes substances ainsi qu'il est démontré par une foule d'expériences qui toutes font voir, que la circulation générale des fluides dans le système vasculaire, les diverses excrétions du corps, & le mouvement péristaltique du canal alimentaire, dépendent principalement de cette faculté.

On peut encore la regarder comme la cause absolument nécessaire du mouvement volontaire. L'ame, en effet, si l'on permet la comparaison, ne pourrait pas plus mouvoir un muscle dont les fibres en feraient dépourvues, qu'un Musicien ne pourrait tirer des sons d'un violon si les cordes n'en étaient élastiques. Or, comme les actions animales sont les résultats de la structure particulière des organes où elles s'opèrent, de leur matière constitutive, qui a des propriétés intérieures, & de la réunion des forces extérieures qui les meuvent, on peut les comparer aux sons de cet instrument. On peut aussi regarder l'ame comme autant dis-

Nombre de plantes herbacées & ligneuses sont à quelques égards des espèces de sensitives, leurs feuilles s'ouvrent pendant le jour & se ferment pendant la nuit. On observe un même mécanisme dans différentes fleurs, presque toutes semblent chercher la lumière & languir par son absence.

tincte de l'édifice qu'elle habite, & des propriétés inhérentes à la matière qui le compose, que la main du Musicien diffère de l'instrument dont il joue.

Comme la perfection du son musical dépend de la fabrique particulière de l'instrument, de l'élasticité des parties qui le composent, & de la dextérité du Musicien; de même la perfection des actions animales dépend de la composition des parties du corps, de l'état actuel de l'irritabilité, & des forces inanimées unies aux puissances de l'ame.

Si l'instrument n'est point parfait, s'il est fendu, & que la matière qui le compose manque en quelques endroits, ou qu'il y ait quelque défaut dans ses qualités propres, il se formera un son qui ne produira aucun effet agréable, quoique le Musicien déploie toute son habileté. De même, si la composition du corps est viciée, si les parties qui le forment souffrent quelques défauts dans leurs qualités intrinsèques, il y aura irrégularité dans ses actions, quoique l'ame puisse manifester toute l'énergie dont elle est susceptible.

Tous les mouvemens & toutes les actions que les êtres animés exécutent, résultent donc des opérations conjointes du principe intellectuel, des forces inanimées, & de l'irritabilité.

Nous entendons par *nature*, mot si employé dans les ouvrages de Médecine, l'union de toutes ces puissances, moyennant lesquelles on dit que la *nature* conduit l'économie animale, la maintient dans l'état de santé, & souvent la délivre des maladies (1).

(1) Si cette union n'a point été considérée des Anciens, quant à son essence, elle l'a du moins été quant à ses

C H A P I T R E I V.

Des mouvemens qu'on observe dans les Systèmes vasculaire, nerveux & cellulaire.

LES différentes puissances dont la réunion anime le corps humain étant exposées, examinons les actions & les mouvemens que produisent leurs opérations simultanées.

Du mouvement propre au système vasculaire.

Les mouvemens de ce système sont assez évidens & même susceptibles de démonstration. Il n'en est pas ainsi de ceux du système nerveux ; on n'en peut raisonner que par l'analogie, & par l'observation des effets qui en résultent.

Le cœur, placé au centre du corps, est le premier moteur de ce système. Cet organe possède l'irritabilité à un plus haut degré qu'aucun autre muscle. Les dilatations & les contractions alternatives, qu'on nomme *diastole* & *systole*, constituent ses mouvemens. Le sang reçu, pendant la diastole, dans les oreillettes & les sinus veineux du cœur, est chassé des ventricules pen-

effets. En lisant les ouvrages des Philosophes qui ont écrit sur la nature de l'homme, on rencontre partout les termes de *θελος*, *φύσις*, *κίνησις*, de *calidum innatum*, *flammula vite*, *lux vitalis* &c. expressions dont ils se servaient pour désigner cette puissance dont l'inhérence à la matière sert à la vivifier.

dant la systole. On observe en outre un mouvement de soubresaut, dans lequel le cœur se lève & frappe contre les côtes d'une manière si sensible, qu'on peut en éprouver l'effet lorsqu'on applique la main au côté gauche de la poitrine.

Ce mouvement est isochrone avec celui de systole; il ne cesse d'avoir lieu que quand la vie est presqu'anéantie. Quand les forces sont sensiblement diminuées, il est à peine sensible, & ne laisse plus appercevoir que les autres, qui néanmoins suffisent encore pour conserver quelque temps la vie.

Le mouvement de soubresaut, selon un auteur François (a), se communique à tout le système artériel;

(a) On trouve dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1765, un Mémoire intitulé : *Recherches sur la cause de la pulsation des artères*, par M. de Lamure, dans lequel l'Auteur, après avoir rapporté les différentes opinions des Anciens & des Modernes, sur la cause de la pulsation des artères, démontre que ce phénomène ne dépend point, comme on le croit généralement, de la simple dilatation des artères, produite par une augmentation soudaine de la pression latérale contre leurs tuniques flexibles, ainsi que l'exciteraient des colonnes de sang qui se succéderaient les unes aux autres, mais plutôt d'un déplacement, ou d'une locomotion de tout le canal, analogue au mouvement de soubresaut du cœur.

Il admet que les artères sont dilatées toutes les fois que le cœur se contracte; mais il prouve que cette dilatation ne cause point ce coup aigu ou ce battement qui constitue le pouls; que l'augmentation du diamètre de l'artère est trop petite pour pouvoir être vue & sentie sur les plus gros vaisseaux, pendant qu'on peut appercevoir la pulsation des plus petites artères, telle que celles qui rampent entre les tuniques des intestins. Il conclut

il est la principale cause de la pulsation des artères, & correspond si bien avec les battemens du cœur, que quand cet organe agit avec force, le battement de l'artère augmente en énergie & réciproquement. Delà on voit combien l'examen du pouls est utile.

Lorsque les Physiologistes établissaient toutes leurs théories sur la mécanique, plusieurs hommes de génie y eurent aussi recours pour estimer les forces du cœur, & le poids qu'ils le supposaient capable de contrebalancer pendant sa contraction. En voyant la prodigieuse différence qui se trouve dans leurs conclusions, on voit clairement l'insuffisance de leurs calculs. Borelli affirme que la force du cœur égale 180,000 livres. le D. Keill réduit la force du ventricule gauche à cinq onces. Le D. Jurin estime la force du total à quinze livres quatre onces, Tabor à 150, & le D. Hales à 51 environ.

On observe la même diversité d'opinions par rap-

de-là que leur battement est dû à la vibration de tout le canal, & non point à la simple dilatation, ou à l'augmentation de leur diamètre.

Les raisonnemens & les expériences dont l'Auteur se sert pour combattre l'opinion reçue, ont une sorte de probabilité; mais la manière dont il explique la locomotion n'en est pas moins sujette à erreur. Cette explication, d'ailleurs, ne peut être fondée sur la vérité, puisque la même difficulté subsiste, quant aux mouvemens de soubresaut du cœur. Peut-on douter, en effet, que cet organe ne s'élève & ne frappe contre les côtes, & cependant qui pourrait expliquer cette action?

On trouve un extrait du Mémoire de M. Lamure, dans le *Monthly Review*, X. j. vol. pag. 518.

port à la vélocité du sang & à sa quantité, d'où il paraît que ces objets, appréciés au poids & à la mesure, ne présenteront jamais que de faibles probabilités.

L'extrême irritabilité du cœur le rend capable de renouveler ses mouvemens, même après qu'il semble avoir perdu toute action. Delà on conçoit le moyen le plus assuré de ramener à la vie les personnes noyées ou étranglées. Tous les efforts doivent alors tendre à mettre en mouvement le sang qui séjourne dans les oreillettes & le sinus veineux, pour que, poussé dans les ventricules, il en puisse irriter les parois & les exciter à de nouvelles contractions. C'est aussi cette éminente irritabilité du cœur, qui est cause que les fièvres sont, de toutes les maladies, celles qu'on observe le plus communément. En effet, qu'il se forme un principe stimulant dans la masse des humeurs, ou que ce principe vienne du dehors, il ne manque guères d'exciter la fièvre, en produisant des contractions plus fréquentes du cœur & des gros vaisseaux.

Les intervalles que laissent entre-elles les contractions du cœur, & la force que cet organe exerce sur le fluide qu'il contient, varient selon l'état & la disposition tant de l'ame que du corps. Est-on agité par la joie ou ému par la colère? Les mouvemens du cœur deviennent plus forts & plus précipités. Est-on accablé de chagrin ou consterné par la peur? Ses mouvemens sont faibles & petits. Il en est de même des autres passions, qui influent chacune d'une manière qui lui est propre sur les mouvemens du système vasculaire.

Moins on est éloigné de l'enfance, plus les mouvemens du cœur sont fréquens; ils deviennent avec

l'âge, plus vifs & plus accélérés. Ainsi le pouls d'un enfant de six mois bat cent dix fois dans une minute, pendant que celui d'un homme de cinquante ans ne donne pas plus de soixante-cinq à soixante & dix pulsations dans le même espace de temps.

Les femmes, toutes choses d'ailleurs étant égales, ont aussi le pouls plus fréquent & plus susceptible de changemens que les hommes. Aussi s'abstient-on soigneusement, dans la pratique, de tirer aucune induction des mouvemens du cœur, sans avoir égard aux différences qui naissent de l'âge, du sexe & de la constitution (1); car beaucoup de personnes, avec un pouls singulièrement fréquent ou rare, jouissent néanmoins d'une très-bonne santé.

La force contractile des artères dépend de deux causes: de leurs fibres musculaires, en qui l'expérience

(1) On pourrait encore ajouter à ces différences celles de la taille. Un Praticien de Paris, étant un jour appelé pour voir un malade, qu'on disoit avoir la fièvre, & lui ayant touché le pouls, qu'il trouva sec & vif, lui demanda s'il étoit grand ou petit; le malade, étonné d'une pareille question, n'y voulut point satisfaire, la regardant comme un effet de pure curiosité. Comme le Médecin s'en alloit sans rien prescrire, sa femme le fit passer dans une chambre voisine, & lui apprit qu'il n'avoit que trois pieds & demi. Le Médecin mit alors la femme hors de toute inquiétude, en lui assurant que son mari n'avoit point la fièvre. Apprenant qu'il y avoit peu de temps que le malade étoit marié, il soupçonna quelle pouvoit être la cause du changement dans le pouls, il ordonna donc de la modération aux nouveaux époux, & la prétendue fièvre ne tarda point à se dissiper.

démontre autant d'irritabilité que dans les fibres charnues du cœur, & d'une substance élastique particulière, qui fait partie des tuniques artérielles. Ces forces combinées donnent aux artères la faculté de se rétablir, lorsque l'action du cœur cesse de les distendre. Par cette alternative de mouvement, la masse du sang est portée du centre à sa circonférence, & elle revient ensuite de cette circonférence à son premier point.

Quoique ce mouvement dépende en grande partie de la puissance du cœur, qui en est comme le premier agent, cependant cet organe ne doit point en être regardé comme l'unique cause, car on observe souvent que la vélocité du sang est augmentée dans les vaisseaux sanguins fort éloignés du cœur, tantôt par les passions de l'ame, tantôt par la présence de causes irritantes, sans que les pulsations de celui-ci soyent augmentées. La théorie des inflammations est fondée principalement sur cette dernière considération, ainsi qu'on le verra par la suite.

Il existe encore un autre mobile du sang qui éclaircit la théorie dont il s'agit, Halles l'appelle *force dérivative*. C'est elle qui précipite le sang vers une partie, dont les vaisseaux artériels ou veineux sont ouverts ou rompus, de manière à n'offrir ainsi qu'une faible résistance.

Les petits vaisseaux ont aussi leur force motrice auxiliaire de celle du cœur, pour faire circuler les fluides dans les parties éloignées du moteur principal : on la nomme *oscillation*.

On la suppose aussi dans les différens organes des sécrétions, pour y entretenir la circulation dans les vaisseaux sécréteurs & excréteurs. Ces vaisseaux, qui sont

d'une finesse extrême, sont si différemment disposés & tellement conformés dans les organes glanduleux, qu'il est impossible d'estimer précisément la proportion ou le degré de mouvement qui a lieu dans chacun d'eux en particulier.

Cette diversité de mouvement se manifeste par la différence des sécrétions, qui s'opèrent plus promptement & plus abondamment dans certaines glandes que dans d'autres. Il en est de leurs vaisseaux sécréteurs & excréteurs, comme des vaisseaux sanguins eux-mêmes. Les causes qui agissent sur l'ame, portent également leur impression sur eux, comme celles qui agissent uniquement sur le corps. Aussi voit-on tous les jours les différentes sécrétions être retardées ou accélérées par l'influence de ces deux sortes de causes.

Quoique les humeurs qui se séparent du sang subissent une élaboration dans un appareil de vaisseaux qui leur est approprié; cependant lorsqu'une sécrétion est interceptée, une autre la remplace, & fournit une abondance d'humeur dont l'excrétion rétablit l'équilibre qui eut été détruit sans cette précaution.

Dans les trois branches du système vasculaire, c'est-à-dire, dans les vaisseaux qui servent à la circulation, aux sécrétions & aux excrétions, le mouvement dérive originairement ou dépend en grande partie de la force du cœur; mais dans la classe des vaisseaux absorbans il dépend absolument de la force vasculaire, indépendamment du secours qui vient de la pression latérale des artères ou des muscles adjacens.

On s'est assuré, par des expériences faites sur les animaux vivans, que les vaisseaux lactés & les valvulaires lymphatiques, sont extrêmement irritables; aussi est-il permis d'attribuer à leur irritabilité la force propulsive

pulsive qui meut le fluide qu'ils contiennent. A l'égard des vaisseaux absorbans, il ne paroît pas qu'ils soient soumis à l'empire de l'ame, comme le sont les trois sortes de vaisseaux qui constituent le système vasculaire.

Des mouvemens opérés dans le système nerveux.

Les expériences qu'on a tentées sur les nerfs des animaux vivans, soit en les comprimant, soit en les divisant, démontrent que ces parties transmettent & distribuent un fluide subtil qui, en dérivant du cerveau, devient la cause essentielle & indubitable des mouvemens volontaires de nos sensations, & comme le principe de la force & de la vie qui résident dans les corps animés.

Mais ce fluide est-il contenu dans de petits tubes, ou se transmet-il le long des filamens solides des nerfs? c'est ce que les Physiologistes ignorent absolument. Ils ne connaissent pas mieux les loix que ce fluide suit dans ce mouvement, ni les proportions selon lesquelles il se distribue.

Ils présument néanmoins que le système nerveux est, pendant la vie, dans un état continuel de vibration, non à la manière des cordes vibratiles auxquelles les nerfs ne ressemblent pas, mais conformément aux loix des fluides élastiques. Au reste, ce mouvement ou toute autre théorie sur l'action des nerfs, ne sont que des conjectures; mais comme ces conjectures n'offrent aucune absurdité, & qu'elles nous seront nécessaires pour nous faire entendre quand nous traiterons des maladies du système nerveux, nous les admettons volontiers. Au moyen de ce mouvement de vibration, les organes des sens & du

mouvement, deviennent, pour l'ame des ministres propres à l'exercice de ses facultés.

Cette vibration & distribution continuelle du fluide nerveux étant reconnue, on peut dire avec raison que les mouvemens du système nerveux doivent, dans l'état de santé, être égaux, modérés, & s'exercer librement, comme le pouls nous l'indique à l'égard du système vasculaire.

Baglivi, Hoffman, & leurs Sectateurs pensent que la dure-mère est le premier moteur du système nerveux, comme le cœur l'est du système vasculaire. Ils attribuent à cette membrane une force de contraction & de dilatation alternative, nécessaire à la propulsion du fluide nerveux, comme est le cœur à l'égard du sang. Mais la plus légère inspection de cette membrane, qui n'a rien de musculueux dans sa texture, & qui, en nombre d'endroits, est attachée au crâne d'une manière si solide, aurait dû convaincre qu'elle n'est nullement susceptible d'une pareille action.

Ce serait à tort qu'on lui rapporterait le mouvement d'élévation & de dépression qu'on lui observe quand une partie du crâne a été emportée, & que la dure-mère est mise à découvert, puisqu'il appartient entièrement au cerveau. Dans ces cas, l'on voit ce viscère s'élever chaque fois que le cœur est dans la systole, & s'abaisser dans la circonstance contraire. Cette élévation a également lieu quand l'animal retient sa respiration; & quand cette fonction s'exerce librement, on voit pareillement le cerveau s'élever & être déprimé. De là le danger qui peut résulter de la toux chez ceux qui ont souffert l'opération du trépan.

Il existe dans tout le système nerveux une commu-

nication que l'on nomme *sympathique*. Au moyen de cette communication, il s'excite des sensations & des mouvemens dans des parties fort éloignées & absolument isolées des nerfs où l'impression s'est faite. Ainsi un coup à la tête affecte l'estomac, en dérange les mouvemens, fait vomir, & réciproquement les matières nuisibles qui séjournent dans l'estomac, produisent souvent une grande douleur à la tête.

Les Physiologistes ne sont pas plus avancés sur l'explication de ces différentes sympathies que sur la structure des nerfs, la nature du fluide qu'ils contiennent, & le principe de son mouvement.

Lorsque nous traiterons des maladies en particulier, nous parlerons des principales sympathies, telles qu'elles ont été observées par les Praticiens les plus recommandables. Cette connaissance peut quelquefois être très-utile pour diriger l'application des remèdes, quoiqu'elle serve très-peu pour développer la cause des maladies. Si l'on disait, par exemple, qu'un mal de tête, dont on chercherait la cause, est produit par la sympathie de cette partie avec l'estomac, on pourrait demander ce qu'est cette sympathie. Si l'on répondait que cette sympathie est une affection d'une partie du corps, consécutive à l'affection d'une autre, & qu'ainsi la tête n'est affectée douloureusement que parce que l'estomac l'est pareillement; un pareil raisonnement ne ferait que renfermer la question dans un cercle vicieux.

Des mouvemens opérés dans le système cellulaire.

Comme les solides qui constituent le système cellulaire semblent être privés du mouvement spontané dont jouissent les solides vivans, quelque peu sensible que

soit le mouvement progressif des fluides dans cette partie de l'économie animale, on ne peut le rapporter qu'à la vertu absorbante des vaisseaux lymphatiques, valvulaires, & à l'exudation tant de l'huile que de la lymphe qui, au moyen des pores exhalans, suintent de la surface des différentes parties du corps.

L'attraction & la gravitation n'agissent point ou du moins agissent très-peu sur les fluides du système vasculaire; ces fluides paraissent se mouvoir aussi librement contre leur gravité, qu'ils le feraient en lui obéissant. Elles n'ont pas un effet plus sensible sur les fluides propres au système cellulaire lorsque le corps est en bonne santé. Dès que cet état cesse, que la circulation devient faible & languissante, alors les vaisseaux absorbans interrompent leur office, les fluides du tissu cellulaire s'accumulent & se déposent sur les extrémités inférieures: delà le gonflement des jambes qu'on observe chez les personnes âgées, & chez celles qui ont été affaiblies par les maladies, par un mauvais régime, ou par des évacuations immodérées.

Les mouvemens dont nous avons fait mention jusqu'ici, se rapportent tous à la progression des fluides d'un ordre de vaisseaux, ou d'une cavité dans une autre. Mais outre ce mouvement, il en est encore un autre analogue à ce qu'on nomme en chymie *fermentation*, *effervescence*, & *ébullition*. Ils subsistent entre les parties insensibles des fluides, & les rendent susceptibles d'un grand nombre de combinaisons.

Ce mouvement s'observe dans les sucs des végétaux, & semblent contribuer à leur circulation; car dans la plupart, les vaisseaux qui contiennent ces sucs ne jouissent d'aucune force motrice spontanée, pareille à celle de

l'irritabilité qu'on observe dans les fibres animales. Il n'est pas douteux qu'un pareil mouvement, en stimulant les parties solides chez les animaux, ne contribue à la conservation du mouvement circulaire dans les vaisseaux les plus petits & les plus éloignés du cœur, qui est le centre des grands mouvemens. Ainsi dans l'économie animale, le mouvement offre l'image d'un cercle ; les solides doués de vie chassent les fluides qui réciproquement stimulent les solides dans lesquels ils se meuvent.

C H A P I T R E V.

Des actions volontaires, spontanées, & mixtes.

Tous les animaux, sans en excepter ceux qui à des yeux vulgaires paraissent les plus abjects, possèdent à différens degrés, trois puissances ou facultés, celles de l'appétit ou du desir, celle de connaître & de distinguer les objets, & celle de se mouvoir.

Placé au premier anneau de la chaîne des êtres créés, l'homme jouit aussi de ces facultés ; il les possède même à un degré supérieur en comparaison des brutes. Son corps est disposé & construit de manière qu'il les surpasse tous en beauté & en perfection. Son ame est capable d'actions si sublimes, que parmi les autres animaux auxquels il commande, il n'en est aucun qui lui soit comparable, & qu'il n'est pas même possible d'en trouver qui l'approchent (a).

(a) C'est ce que l'immortel Shakespear exprime d'une manière admirable ; » What a piece of work is man ! How noble

Aussi les Philosophes qui ont remarqué cette supériorité, ont-ils distingué ses facultés en inférieures, qui lui sont communes avec les autres animaux, & en supérieures, qui, lui étant propres, lui assurent le premier rang sur tous les autres. Ils ont donné à ces deux sortes de facultés différens noms, dont l'énumération est étrangère au but de cet ouvrage, & aux phénomènes de l'économie animale, qui ne nous présentent que trois sortes d'actions propres à mériter nos considérations; savoir, les volontaires, les spontanées, & les mixtes.

Les actions volontaires sont celles qui dépendent de la raison & de la volonté, & auxquelles la délibération & le sens intime ont plus ou moins de part. Les spontanées proviennent de l'instinct & de l'appétit: elles s'opèrent sans la participation de la raison, de la volonté, de toute délibération, & du sens intime. Les mixtes sont celles auxquelles on ne peut dire si l'instinct ou la raison, l'appétit ou la volonté, ont plus ou moins de part.

Ces trois espèces d'actions varient selon l'état actuel des organes, suivant leur manière d'être affectés, & selon la disposition de l'ame, qui leur est unie d'une manière si intime & si mystérieuse. Car on observe que ces trois facultés (connaître, désirer, se mouvoir) qui sont la source de toutes les diverses actions des animaux, peuvent être excitées par l'application de quelques sub-

» in reason, how infinite in faculties, in form and moving
 » how express and admirable! In action how like an angel,
 » in apprehension how like a god, the beauty of the world,
 » the paragon of animals! »

rances sur le corps, aussi-bien que par l'opération de l'ame elle-même.

Un exemple familier concernant l'appétit, éclaircira cette théorie. Faites mâcher une feuille de tabac à un homme excédé de besoin & qui n'est pas accoutumé à cette plante ; au bout de cinq minutes cet homme, qui l'instant d'auparavant eût dévoré les alimens, n'éprouvera plus que des nausées & même des vomissemens. Un tel phénomène dépend incontestablement d'un changement dans la disposition du corps, quoiqu'il soit impossible de le bien définir. Supposons maintenant qu'ayant bien faim, cet homme ne touche point au tabac, mais qu'au moment de se mettre à table il apprenne la mort d'un ami intime, il perd alors tout sentiment de la faim, & ne pense plus à manger, jusqu'à ce que le trouble que cette fâcheuse nouvelle a excité dans son ame, se soit entièrement apaisé. Un tel changement de la faculté appétitive provient nécessairement du seul changement opéré dans l'ame, d'où ensuite il s'est communiqué au corps.

Mais tel est le pouvoir de l'habitude; l'usage du tabac, qui, dans le principe, excite tant de nausées, finit par ne produire aucun changement ni aucun trouble dans l'économie animale. On pourrait assurer d'après cela que si chaque jour nous amenait un événement heureux ou malheureux, nous n'en serions bientôt plus affectés. La répétition constante des mêmes actions est cause que nous les faisons sans y penser ; elle soustrait même à l'empire de la volonté celles qui sont réputées lui être absolument soumises. C'est principalement la raison pourquoi la respiration semble ne point dépendre du

sentiment intime de la volonté, quand elle s'exerce librement & avec égalité.

Il est vrai que le mouvement du cœur, qui commence avec la vie, est entièrement spontané, & que la volonté n'a pas le pouvoir de le modérer ni de le suspendre ; mais plusieurs des muscles qui servent à la respiration, servent aussi à des mouvemens purement volontaires ; aussi cette fonction est-elle sujette à beaucoup varier, quoique l'extrême anxiété qui naît de son interruption nous empêche de l'arrêter. Telle est en effet l'union de l'ame avec le corps, que les mouvemens un peu importants ne peuvent être troublés ou suspendus dans celui-ci, que l'autre ne se ressente aussi-tôt du désordre.

La santé est parfaite, comme nous l'avons dit au commencement de ce livre, tant que la circulation s'exerce librement, modérément, & également, & que la distribution des fluides se fait paisiblement dans toute l'étendue du système vasculaire & du système nerveux.

En effet, si la masse se porte du cœur dans toutes les ramifications des artères, d'un cours aisé & non interrompu ; si chaque vaisseau sécrétoire remplit sa fonction & sépare l'humeur qui lui est propre, pendant que le reste du sang retourne au cœur par les veines de la circonférence, selon le degré de force dont il en a été chassé ; si les vaisseaux sécrétoires déposent dans leurs réservoirs l'humeur qu'ils doivent y déposer, & que les excrétoires reprennent celles qu'on nomme excrémentitielles pour les porter au-dehors, si les deux espèces de vaisseaux absorbans prennent & conduisent les fluides qui leur conviennent sans aucun obstacle &

sans aucune irrégularité, alors toutes les fonctions du système vasculaire s'exercent complètement.

D'un autre côté, si les nerfs sont suffisamment imbus de leurs propres fluides, quelle qu'en soit la nature, & que chacun soit distribué avec liberté, modération, & égalité dans ses filamens respectifs, le système nerveux pourra être regardé comme étant dans l'état le plus naturel.

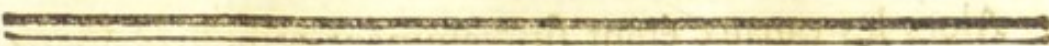
Alors les canaux étant suffisamment remplis de leurs fluides, & les nerfs convenablement pourvus, les organes matériels sont dans l'état, la forme & la disposition qui les rendent autant d'instrumens propres au service du principe de l'intelligence & du sentiment. Ainsi le corps devient capable d'exercer avec plaisir & facilité toutes les différentes actions & fonctions qui ont lieu dans l'économie animée.





LIVRE SECOND.

De la Pathologie ou de l'Analyse des Maladies.



CHAPITRE PREMIER.

Vue générale sur les symptômes ou parties constituantes des Maladies.

AYANT considéré d'une manière générale l'organisation du corps humain en parfaite santé, & les phénomènes qui en résultent nécessairement, il nous sera aisé de découvrir tout ce que l'état contraire, celui de maladie, peut offrir d'intéressant à nos recherches. Cette partie de la Médecine qui s'occupe des changemens qui surviennent ainsi à l'économie animale, est appelée *Pathologie*.

En n'ayant égard qu'à la nature des maladies, il est aisé de voir qu'elles ne sont que le résultat de différentes espèces d'indispositions ou d'incapacités. Si l'on considère en effet les phénomènes qui se présentent chez une personne affectée d'une maladie, de quelque genre qu'elle soit, l'on en apperçoit un principal dans leur ensemble, auquel on peut rapporter tous les autres.

En analysant ainsi les maladies, & les réduisant à leurs élémens ou symptômes, pour parler le langage de la Médecine, l'on comprendra ce que les Auteurs

veulent dire quand ils prononcent qu'une maladie est un assemblage ou une combinaison de symptômes.

Les symptômes sont ou généraux ou locaux ; ils sont propres à l'un des deux sexes ou à l'enfance.

On appelle symptômes *généraux*, les faiblesses & les sensations douloureuses ou incommodes, qui affectent toute l'économie animale, par le trouble qu'elles portent dans l'ordre de ses actions. On appelle symptômes *locaux*, les affections de certains organes ou parties du corps dont les effets, en dérangeant une ou plusieurs fonctions particulières, ne se font point appercevoir dans toute la machine. Les symptômes *sexuels* sont ceux qui dépendent de la structure différente des organes qui distinguent les sexes, & des circonstances particulières à chacun d'eux. Les symptômes propres à *l'enfance*, sont les douleurs & autres phénomènes contre nature, qu'on observe seulement chez les enfans nouveaux nés & vers le temps de la dentition.

Comme la méthode analytique dans laquelle on résout, autant qu'il est possible, les objets en leurs parties élémentaires, pour les examiner chacune dans cet état isolé, est celle qui a conduit aux plus importantes découvertes que l'on a faites jusqu'ici dans l'Histoire Naturelle, nous l'adopterons de préférence à toute autre pour découvrir, s'il se peut, la véritable nature des maladies. Les symptômes étant donc à ces affections ce que les élémens sont à la composition des corps, ils feront pour cette raison le premier objet de nos recherches.

En considérant d'une part quelles sont les loix qui établissent l'économie animale dans l'état de santé, & d'un autre les états qui s'en écartent ou qui lui sont

contraires, il sera facile de déterminer le nombre des symptômes généraux.

Tant que les phénomènes qu'on observe dans le corps humain ne s'éloignent point de l'ordre établi,

1°. Le degré de la chaleur animale ne doit être ni plus haut ni plus bas que celui qui produit une sensation douce & agréable.

2°. Les appétits sont relatifs aux objets qui doivent naturellement les exciter, & ils reviennent convenablement à des périodes fixes.

3°. On n'éprouve aucune inquiétude ni aucune douleur.

4°. Aucune démangeaison incommode ne se fait sentir.

5°. Le sommeil est naturel & il restaure les forces.

6°. Les régions précordiales ne se ressentent d'aucune constriction ni d'aucune oppression.

7°. La respiration est parfaitement libre.

8°. Les mouvemens volontaires dépendans de l'action des muscles, s'exécutent avec aisance, avec le degré de force & de promptitude que la volonté exige.

9°. Le sentiment ne s'éloigne point de l'état ordinaire, & chaque organe des sens externes, reçoit & transmet convenablement & régulièrement à l'ame, l'impression à la perception de laquelle sa structure le destine.

10°. Enfin, les organes des sens internes sont dans le meilleur état pour que l'ame puisse saisir nettement & juger sainement les objets d'après les impressions qu'elle en a reçues, d'après les idées que l'imagination enfante, ou que la mémoire lui retrace.

Considérons maintenant ce qui arrive dans les cir-

constances opposées à ces dix états naturels du corps.

Le contraire d'une chaleur douce & tempérée occasionne une sensation incommode de chaleur ou de froid excessif : de-là naissent deux espèces d'affections morbifiques simples, qui constituent deux symptômes généraux.

L'état opposé à l'appétit naturel, est un dégoût ou une aversion des objets qui lui sont relatifs : de-là un troisième symptôme général, qui consiste en une sensation incommode qu'on exprime ordinairement par le mot *malaise*. D'autres fois c'est une telle vivacité de ces appétits, que les desirs effrénés qu'elle excite, portent à des excès auxquels la machine ne saurait suffire : c'est à cette vivacité que l'on rapporte la soif violente, la faim canine, le satyriasis & la fureur utérine : ces trois dernières affections sont si rares, que nous n'en ferons point mention pour le moment. C'est le contraire de la soif, comme on l'observe très-fréquemment dans les maladies; nous la regarderons comme le quatrième des symptômes généraux.

La douleur & la démangeaison sont contraires au troisième & au quatrième état, comme l'insomnie, qui en est la suite nécessaire, l'est au cinquième.

Une oppression vers la région précordiale, ou un sentiment de constriction que les Auteurs appellent anxiété, est opposé au sixième état, & la difficulté de respirer au septième.

La faiblesse ou le relâchement des muscles, qui alors se refusent à soutenir le corps & à obéir aux ordres de la volonté, ainsi que la disposition contraire, le spasme & les convulsions qui agitent les membres d'une manière surprenante, sans la participation de la

volonté, sont autant d'écarts du huitième état; &, ajoutés aux précédens, ils forment un onzième & douzième symptôme général.

L'insensibilité ou l'indifférence à l'impression des objets extérieurs, & l'affection contraire; la sensibilité trop grande, ou la propension peu ordinaire à l'irritation, donnent un treizième & un quatorzième symptôme général: ils sont tous deux des déviations du neuvième état, qui demande que les organes des sens externes soient susceptibles de sentiment, & capables de transmettre les impressions qui leur sont propres, selon les loix établies de l'économie animale.

Le quinzième & dernier symptôme général que nous admettrons, consiste dans le trouble universel & dans le désordre des sens internes, pendant lequel les facultés de l'ame ne peuvent s'exercer convenablement. On l'appelle *délire*: on le reconnaît à la confusion, à la perversion, ou à la perte de la mémoire, de l'imagination, & du jugement.

Chacun de ces quinze états morbifiques peut être regardé, abstraction faite des autres, comme capable d'exister par lui-même, & d'une manière isolée. Cependant, comme l'économie générale en ressent plus ou moins les impressions, nous les considérons comme symptômes généraux, pour les distinguer des affections purement locales, provenant d'un vice inhérent à une partie du corps. Ainsi, quand aucun de ces symptômes généraux n'existe, on pourra dire que la santé est parfaite, quant à l'ordre général, quoiqu'un organe quelconque puisse être affecté de quelques dérangemens. Éclaircissions ceci par quelques exemples. La toux trouble souvent les fonctions du poulmon; cependant, de quelque

cause qu'elle provienne, soit que des substances étrangères, en irritant le larinx ou les ramifications de la trachée-artère, la produisent, ou que les vaisseaux destinés par la Nature à séparer la mucosité qui enduit intérieurement ces ramifications, agissent avec trop d'énergie, & versent une lymphe qui devient une cause continuellement stimulante, on ne regardera point cette affection comme une maladie, à moins que la douleur, la difficulté de respirer, l'inquiétude, & la perte de l'appétit ne l'accompagnent. Une légère diarrhée, ou un simple flux de ventre, ne passera pas plus pour maladie, à moins qu'il ne paraisse avec elle quelques-uns des quinze symptômes généraux que nous venons de rapporter; car il est certain que tant qu'ils n'auront point lieu, le corps ne se ressentira d'aucun dérangement.

Les symptômes généraux & locaux qui reconnaissent une même cause, se combinent souvent ensemble, & restent ainsi unis pendant tout le cours d'une maladie; on donne alors à leur assemblage différens noms, tels que fièvre, pleurésie, dysenterie, &c.; ce qui complète l'énumération entière des maladies.

Connaître ces combinaisons, & la nature des symptômes qui les forment, c'est posséder les moyens certains de parvenir à une pratique raisonnée, dont le succès ne peut qu'être favorable. En effet, dans le traitement des maladies, on cherche moins à se rendre raison de chaque symptôme qu'on apperçoit, qu'à découvrir la nature de leur combinaison, pour les combattre dès leur origine, & ainsi corriger tout ce qui est étranger aux mouvemens réglés de la machine.

On ne parviendra jamais à ce but, à moins qu'on ne considère d'abord en particulier la nature & les consé-

quences de chacun des symptômes généraux, & qu'on ne cherche les causes qui peuvent leur donner lieu. Lorsqu'ils sont connus, & qu'on les a ensuite comparés chacun entr'eux, on découvre bientôt quels sont ceux qui naissent d'une seule source, & pourquoi plusieurs sont inséparables & se réunissent toujours ensemble pour constituer une maladie.

Nous joignons ici une table des quinze symptômes généraux des maladies, & une autre des dix conditions de la parfaite santé, pour former, en deux tableaux, deux perspectives absolument différentes l'une de l'autre.

En santé.

I. La chaleur animale est modérée.

II. Les appétits se rapportent aux objets qui doivent naturellement les satisfaire; ils reviennent convenablement à des temps & des intervalles réglés.

III. Aucune sensation sensiblement incommode.

IV. Aucune démangeaison.

V. Le sommeil est naturel & il restaure.

VI. Aucune constriction ni oppression vers les régions précordiales.

VII. La respiration est libre.

En maladie.

I. Chaleur excessive.

II. Sensation d'un froid violent.

III. Indisposition.

IV. Soif accablante.

V. Douleur.

VI. Démangeaison.

VII. Insomnie ou

VIII. Assoupissement.

IX. Oppression ou constriction qu'on nomme *anxiété*.

X. Difficulté de respirer.

VIII.

VIII. Les mouvemens volontaires s'exercent facilement, selon la volonté, & avec la promptitude & la force convenables.

IX. Les organes des sens externes reçoivent & transmettent, chacun comme il le faut, les impressions qu'ils ont reçues.

X. Les organes des sens internes sont dans le meilleur état, pour que l'ame perçoive & juge nettement des impressions qui les ont affectés, & des idées qui naissent de l'imagination ou de la mémoire.

XI. Débilité ou

XII. Spasmes.

XIII. Insensibilité
ou

XIV. Sensation exquise;

XV. Délire.

CHAPITRE II.

Des causes possibles ou éloignées des Maladies.

LA partie de la Pathologie dans laquelle l'on s'occupe à rechercher les causes des maladies, est nommée *Étiologie*.

En considérant ces causes, on doit toujours distinguer les changemens du corps qui, en tout temps & chez tous les sujets, produisent une même maladie, pour ne point les confondre avec les circonstances, qui ne lui donnent lieu qu'autant que la disposition actuelle du corps y concourt.

Prenons ici l'inoculation de la petite vérole pour mettre la chose dans tout son jour. Une infiniment petite quantité de matière purulente, que l'expérience a démontré être contagieuse, est introduite chez celui qu'on inocule par une légère piquûre de la peau, & bientôt elle est mêlée aux fluides & entraînée partout avec eux. Si le corps est convenablement disposé, les suites de cette introduction feront un certain nombre de symptômes ou de phénomènes, dont la combinaison constituera la maladie qu'on appelle *petite vérole*. Le malade éprouvera d'abord vers la région précordiale, une oppression, qu'une lassitude, des vomissemens, une douleur dans le dos, & une sensation incommode de froid accompagneront. Ce froid disparaîtra en peu d'heures, & sera bientôt remplacé par une chaleur extraordinaire, avec soif, inquiétude; & le deuxième ou troisième jour suivant, il paraîtra une éruption de taches rouges, qui, en trois jours tout au plus, commenceront à se gonfler, à s'enflammer, à devenir douloureuses, & enfin à se remplir d'une matière jaunâtre. Tous ces symptômes ne paraîtront cependant qu'autant que le corps sera disposé à favoriser les effets du virus. Si cette coopération ne peut avoir lieu, soit parce que la personne a eu la petite vérole auparavant, ou pour d'autres raisons qui sont hors de la sphère de nos considérations, il ne surviendra alors aucun changement, & la santé restera dans le même état où elle était avant l'inoculation.

Ainsi l'on voit que cette matière contagieuse qui, considérée en particulier, pourroit être regardée comme la cause prochaine de la maladie, n'en est réellement qu'une éloignée, contingente ou possible, qui peut

agir ou ne pas agir, selon que le corps y est disposé ou non : l'on voit de plus que les causes immédiates ou actuelles de tous les symptômes, sont certains changemens dans l'état de la machine, qui produisent nécessairement un désordre dans le mouvement des fluides qui en parcourent les canaux.

Nous devons donc nous occuper à rechercher quels sont les changemens que les différentes espèces de maladies produisent d'une manière invariable. Mais malheureusement ces changemens, dans la constitution du corps, regardés comme causes actuelles de maladies, & ces dispositions cachées qui doivent concourir avec les causes possibles avant l'apparition d'aucun symptôme, sont autant d'effets qui ne peuvent tomber sous nos sens. Qui pourra, en effet, développer ce qui dispose le corps à être infecté du virus variolique dans un temps, & le préserver de la même infection dans un autre ? Qui discernera le vice des parties élémentaires du corps qui, dans le même cas, donnent toujours lieu aux symptômes énoncés ? Voilà des faits sur lesquels les raisonnemens peuvent s'étendre, mais à l'explication réelle desquels on ne peut parvenir, par l'évidence des sens, sans laisser matière à la controverse. De là la diversité d'opinions, qu'il y a eu & qu'il y aura toujours entre les Médecins, relativement aux causes des maladies. Il est cependant de la plus grande importance, pour l'étude rationnelle de la Médecine, d'avoir les idées les plus claires qu'il est possible sur ce sujet ; autrement la pratique n'est qu'un pur empirisme.

Les Pathologistes ont donné une dénomination propre à induire en erreur, à ce qu'ils appellent *morbi simplices*.

morbi simplicissimi. En effet, le mot *maladie*, strictement parlant, renferme un assemblage de sensations désagréables ou d'impuissance. C'est pourquoi nous ne considérerons point ici ces maladies simples, comme maladies réelles ou actuelles, nous les regarderons seulement comme causes possibles, ou comme autant de dispositions morbifiques, qui peuvent concourir à produire de la douleur, des inquiétudes, des faiblesses, ou toute autre affection contre nature.

Nous commencerons donc par examiner l'état pathologique des fibres, considérées comme parties élémentaires.

Les divers degrés de force des fibres animales, abstraction faite du principe vivifiant qui les anime & les dispose à remplir leurs fonctions, doivent résider dans la diversité de cohésion de leurs parties constitutives.

De quelque nature que soit ce principe de cohésion, il est susceptible de changement; il manque quelquefois, & quelquefois il est excessif à la combinaison, ce qui produit la débilité, le ramollissement, & le relâchement dans le premier cas; la force, la rigidité ou la dureté, dans le second.

En considérant les fibres vivantes ou les solides susceptibles de quelque action, on voit que les forces qui les animent, ne concentrent pas toujours leur puissance dans le même cercle, elles s'élèvent ou s'abaissent d'une manière fort variée, soit en santé, soit en maladie.

La moindre attention aux loix qui régissent le corps humain, suffit pour faire voir ce qui doit résulter de l'excès ou du défaut du principe de cohésion dans les

Solides inorganiques, & les effets qui pareillement dérivent de l'excès ou du défaut d'action des fibres motrices. Ces effets bien compris, nous donnent l'intelligence de ce que *Boerrhaave* & *Gaubius* appellaient *morbi vasorum minimorum seu solidorum continentium*.

En effet, si la faiblesse, le relâchement, & l'insensibilité se combinent ensemble, elles tendront naturellement à produire une rémission dans les mouvemens de la machine : de-là le froid, la langueur, un défaut d'action dans les veines lymphatiques absorbantes, une dilatation des pores & des orifices des petites artères, qui laissent alors transuder au-dehors les fluides qu'elles contiennent, ou les versent dans les interstices cellulaires, & produisent ainsi des gonflemens & des amas d'humeurs en différens endroits. Au contraire, une force, une rigidité trop grandes, se joignent-elles à une sensibilité exquise, il en résultera nécessairement une augmentation d'énergie dans les mouvemens de la machine, d'où naîtront la chaleur, la douleur & l'inquiétude.

Ce sont ces différens états de la fibre, qui constituent la diversité des tempéramens, diversité que les anciens Physiologistes rapportaient uniquement aux humeurs. D'après la prédominance de l'une d'elles sur les autres, ils les distinguaient en quatre principaux, eu égard aux quatre classes d'humeurs qu'ils avaient adoptées : savoir, le sanguin, le phlegmatique, le bilieux, & le mélancolique. Actuellement qu'on déduit la diversité de tempéramens, des gradations & des combinaisons variées de la force & de la sensibilité, toutes ces distinctions sont oubliées.

Beaucoup de force & de sensibilité dans les vaisseaux,

constituent un tempérament analogue à celui que les Anciens nommaient *sanguin*. Peu de force & beaucoup de sensibilité, forment le tempérament hystérique, & répond, en quelque façon, à celui qu'ils appellaient *bilieux*. Beaucoup de force & peu de sensibilité, caractérisent le *melancolique*. Peu de sensibilité enfin, jointe à la faiblesse des vaisseaux, donne naissance au tempérament *phlegmatique*.

Les maladies des vaisseaux étant connues, passons à la considération de celles qui proviennent des humeurs qu'ils renferment.

Les humeurs sont formées de molécules essentiellement différentes les unes des autres, lesquelles s'attirent ou se repoussent par une faculté particulière, & dont l'énergie plus ou moins grande, donne lieu à une infinité de combinaisons qu'on ne saurait apprécier.

On est peu d'accord sur les maladies auxquelles les humeurs sont sujettes, quoiqu'on les ait cependant regardées comme la source de toutes les maladies. Nombre de théories ont succédé les unes aux autres, depuis le siècle de Galien, où les quatre humeurs régnaient, jusqu'à celui où les Chymistes donnèrent la prééminence à leurs principes salins, sulphureux, ou mercuriels. Les Mécaniciens, de leur côté, non-contens des efforts de leurs prédécesseurs, n'ont vu dans les humeurs que des cubes, des sphères, des pointes, & des coins.

Un malheur commun à toutes ces théories, c'est qu'elles ont influé sur la pratique, & que souvent elles ont tourné l'attention des Médecins vers la correction & l'expulsion de ces matières nuisibles, dont ils se formaient une idée purement imaginaire. Ainsi

Pon négligeait d'observer les efforts de la Nature , & Pon méprisoit les connaissances , qui sont le résultat de l'expérience.

Le terme *d'acrimonie* , désigne toutes ces matières morbifiques , qui , mêlées avec du sang , en détruisent la texture naturelle , irritent les solides qui jouissent de la force contractile , & corrodent ceux dont l'inertie est la première propriété.

La théorie de ces combinaisons morbifiques ayant toujours été regardée comme une partie essentielle de la Pathologie , nous en donnerons une esquisse , prise de l'ouvrage de *Gaubius* , qu'on considère comme le meilleur Auteur sur cette matière. Quoique nous admettions ici sa théorie , nous ne pensons pas cependant que toutes ses distinctions soient d'une grande utilité dans la pratique , car il est très-rare qu'on puisse déduire clairement toutes les maladies des diverses acrimonies qu'il a expliquées.

Selon *Gaubius* , on doit rapporter toutes les acrimonies à cinq : savoir ; *l'acide* , *l'alkaline* , la *putride* , la *muriatique* , & *l'ammoniacale*. Cet Auteur détaille fort au long les différentes maladies auxquelles ces diverses acrimonies donnent lieu , supposé que leur existence dans les humeurs soit hors de tout doute.

I. L'acrimonie *acide* , en attirant les parties aqueuses auxquelles elle s'unit , absorbant les inflammables , & dissolvant la terre des fluides , produira la pâleur , le froid , le ramollissement des solides , une langueur & une inertie dans les organes du mouvement. De-là la stagnation des humeurs , leur corruption , les pustules , les ulcérations , les démangeaisons , & les douleurs.

II. L'acrimonie *alkaline*, en détruisant pareillement la crâse du sang, en dissoudra les parties terreuses & huileuses, irritera les solides qui sont susceptibles de son impression, corrodera les parois des vaisseaux, & produira différentes extravasations d'humeurs, selon l'espèce de canal dont l'organisation aura été détruite ou lésée.

III. Quand l'acrimonie *putride*, qu'on ne doit point confondre avec l'alkaline, se manifeste, elle est celle dont les suites sont les plus terribles. Elle détruit la viscosité du sang, & le rend incapable de contribuer à l'exercice des fonctions nécessaires à la vie, elle affaiblit & irrite les fibres motrices, & les corrode, ainsi que les solides inorganiques. De-là le trouble & la perversion totale des mouvemens de l'économie animale, trouble que la Nature ni l'Art ne sauraient vaincre.

IV. L'acrimonie *muriatique*, provenant d'un trop grand usage du sel dans les alimens, cause particulièrement la démangeaison, la rougeur de la peau, des pustules, des ulcérations, un dépérissement, & quelquefois une roideur des jointures, & une inflexibilité des fibres musculaires.

V. L'acrimonie *ammoniacale* produit des effets à-peu-près semblables. On suppose qu'elle est une suite de la rétention, contre nature, des parties salines, qui devraient être rejetées au-dehors, si l'obstruction des issues par où elles s'échappent, n'y apportait obstacle.

Quelque réalité que semblent avoir ces distinctions, on ne doit toujours les regarder que comme systématiques, & plus propres à satisfaire l'imagination, qu'appercevables chez les malades où l'on croit les découvrir. En effet, l'on fait, par exemple, que la petite

vérole, les dartres, la vérole, sont occasionnées par une matière très-subtile, qui toujours produit la même espèce de maladie, mais dont probablement on ne pourra jamais déterminer le caractère. Mais cette difficulté, loin de nous arrêter, doit au contraire servir à fixer notre choix sur les moyens qui conviennent le mieux pour en corriger les causes ou pour les expulser. Prenons un exemple, pour mettre la chose plus en évidence : une personne présente tous les signes qui caractérisent une acrimonie acide ; elle est pâle, languissante, & couverte de pustules. Si, sans aucune autre information, on commence à combattre la maladie avec les alkalis, les terres absorbantes, ou toutes autres substances qu'on croit contraires à cet acide, les tentatives pourront être absolument vaines. En effet, un examen plus sérieux peut découvrir, dans ce cas, une cause vénérienne, au-lieu de l'acrimonie acide, qu'on avoit jusqu'alors soupçonnée. Ainsi, mettant donc de côté les anti-acides qu'on avoit trop légèrement prescrits, on ne pensera plus qu'à corriger & à chasser le virus découvert, en suivant la méthode curative que l'expérience a montré être la plus convenable.

Ces considérations ne sont point sans utilité ; elles doivent déterminer à caractériser la matière morbifique, d'après la maladie même qu'elle produit, & non d'après ses qualités intrinsèques, qui sont purement hypothétiques ; ce qui suffit au Médecin pour qu'il puisse en reconnaître la présence, les effets auxquels elle donne lieu, & les remèdes qu'il doit lui opposer. Un nouvel exemple nous éclaircira encore davantage la matière.

Un homme se plaint d'une douleur vers les jointures avec perte d'appétit, une langueur, & un malaise à

l'estomac. Un autre en éprouve de considérables qui affectent principalement le milieu des os longs. La chaleur du lit, en augmentant leur vivacité pendant la nuit, les rend insupportables; tous les symptômes déjà énoncés les accompagnent.

Maintenant, si l'on pèse les observations qui nous ont été laissées relativement à ces douleurs, l'on verra que la première espèce est produite par une matière arthritique, & l'autre par un virus d'une nature vénérienne; quoiqu'on ne puisse dire si ces causes sont semblables, & si elles tendent à l'acidité, ou à l'alkalescence. Tout ce que l'expérience enseigne, c'est que si l'une peut se jeter sur les jointures, & y produire une douleur aiguë, & que le mercure puisse corriger l'autre, les deux malades ne tarderont pas à jouir d'une santé parfaite. Ainsi donc, au lieu de rapporter la cause de ces maladies à une acrimonie acide, alkaline ou muriatique, & de chercher ce qu'on peut opposer à des causes si imaginaires, on se contentera de prescrire les remèdes qui favorisent la nature dans l'expulsion de la matière arthritique, ou ceux qu'on connaît propres à corriger ou dompter le virus vénérien.

Les causes qui produisent occasionnellement les différentes espèces de maladies, sont de deux sortes, les unes sont naturelles, & les autres accidentelles. Ces premières paraissent naître au-dedans du corps, & les autres venir du dehors, soit par la transmission d'une matière subtile, ou par le contact actuel d'une personne malade.

On rapporte à la première classe les différentes espèces de matières qui produisent la goutte, le rhumatisme, le scorbut, les écrouelles & le cancer, &

à la seconde, toutes les substances volatiles qu'on appelle *miasmes*. Celles-ci flottent dans l'atmosphère, & donnent naissance à nombre de fièvres contagieuses, connues sous les différens noms de *dyssenterie* & de *coqueluche*. On lui rapporte encore la salive des animaux enragés, le venin de la vipère, le virus vérolique, celui du pian, des dartres, de la gale, & des autres affections cutanées.

Chacune de ces matières morbifiques, soit qu'elles soient engendrées dans le corps, ou qu'elles proviennent du dehors, produiront les maladies qui leur sont particulières, cependant avec les différences que l'âge, le sexe, & la constitution, peuvent y apporter, pourvu toutesfois que le corps soit dans une disposition propre à les favoriser. Telle est, en effet, la loi établie dans l'organisation de notre machine, que les maladies contagieuses, non-seulement supposent la présence d'un délétère particulier, mais encore une disposition ou concurrence de la machine, propre à en aider l'action avant que la maladie soit bien formée. Nous ne prétendons point expliquer ici la nature de ces dispositions préliminaires; nous nous contenterons seulement de la certitude du fait. C'est une vérité généralement reçue, que la petite vérole, la rougeole, & la coqueluche, attaquent rarement deux fois la même personne; mais on ne saurait dire quels sont les changemens qui surviennent alors dans le corps, & lui donnent une telle disposition, que la même cause ne peut l'affecter une seconde fois. Il n'est point encore rare que de deux enfans de la même famille, à qui l'on inocule la petite vérole, à la même heure, & dans des circonstances absolument semblables, l'un prenne le venin sans que

L'autre en soit aucunement affecté. La même chose arrive dans les autres maladies contagieuses, où l'on est souvent assez heureux pour ne point avoir la disposition qui doit concourir avec la matière morbifique pour produire la maladie.

De ce que ces semences morbifiques sont entièrement différentes les unes des autres, & qu'elles puissent opérer dans le corps des changemens qui sont invariables, & uniformes, autant que les circonstances de l'âge & de la constitution le permettent; il s'en suit que si l'on était assez fortuné pour connaître les substances propres à combattre ces causes morbifiques, on pourrait prévenir ou détruire leurs mauvais effets. Mais malheureusement pour l'humanité, un tel bonheur ne nous a été accordé que pour un bien petit nombre de maladies. Si l'on en excepte, en effet, le délétère de certaines fièvres, le virus scorbutique, le vénérien, & celui de quelques autres maladies qui en approchent & cèdent à certains remèdes, on peut dire que la Médecine est en défaut pour tous les autres. Ces remèdes ont toujours d'heureux succès, quand on y a recours à temps, & qu'on les prescrit avec le soin & l'attention que dicte l'expérience. Mais si jusqu'à présent on n'a point encore pu trouver de spécifiques propres aux autres maladies, ce n'est pas une raison pour nous de regarder ce qu'on a fait, comme une ligne de séparation qu'on ne pourrait franchir; au contraire, nous devons redoubler de courage, dans l'espérance que des efforts redoublés nous feront connaître un jour des remèdes propres à guérir radicalement les maladies jusqu'ici incurables, comme la goutte & le cancer; car, quelque terrible que soit le virus de cette dernière maladie, par exemple,

Il ne l'est pas plus que le vénérien l'était, avant que les Praticiens eussent éprouvé les heureux effets du mercure. *Guicciardini*, célèbre Historien d'Italie, & témoin oculaire des premiers ravages de la maladie vénérienne, rapporte qu'elle était mortelle pour un grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe, & de tout âge, plusieurs années après qu'elle se fut répandue en Europe. Plusieurs en étaient si horriblement défigurés, qu'ils étaient insupportables à eux-mêmes, sujets à des douleurs continuelles, & que la plupart de ceux qui paraissaient être guéris, retombaient aussitôt dans les mêmes accidens. Si les circonstances ne nous eussent point fourni un remède à opposer à une maladie si terrible, combien d'hommes n'eussent point gémi d'être tourmentés par une maladie qui, certainement, eût été plus affreuse que le cancer le plus invétéré. Mais pour revenir à notre objet :

De quelque nature que soit le miasme morbifique, si on le suppose dans les espaces cellulaires, & éloigné du système de la sensibilité, à l'abri du sang & des autres humeurs charriées dans le système vasculaire, on concevra comment il peut exister dans le corps, sans exciter le moindre changement qui pourrait troubler la santé.

Cette inaction est prouvée par l'inoculation. Ne voit-on pas le virus variolique inséré dans le corps, y rester comme assoupi pendant huit ou dix jours, sans produire le moindre effet. L'espace de temps qui s'écoule entre l'intromission du virus hydrophobique & l'apparition de la rage, en est encore une preuve évidente. Mais pourquoi un miasme est-il plus long-tems à manifester ses effets qu'un autre, dès qu'il a été introduit

dans la masse générale des humeurs ? Pourquoi la salive d'un animal enragé excite-t-elle la rage , pendant que le virus variolique allume la fièvre , qui couvre, celui en qui on l'observe, de boutons suppurés ? Ces questions aussi oiseuses les unes que les autres , n'auront jamais une solution qui soit pleinement satisfaisante.

Ce que nous disons ici d'un miasme morbifique , relativement à son inaction , peut également s'entendre des acrimonies morbifiques qui , tant qu'elles sont confinées dans le tissu cellulaire , ne font naître aucun de nos quinze symptômes généraux. Ainsi l'on observe l'irritation , & tous les symptômes qui en dépendent, cesser dès que le genre d'acrimonie qui l'occasionnait, est sorti du domaine de la circulation , c'est-à-dire , dès qu'il a passé du système vasculaire dans les espaces cellulaires.

Cette conduite est celle que la Nature tient ordinairement pour tempérer la violence de nombre de maladies ; des efflorescences , & des éruptions cutanées de différens genres paraissent , & les symptômes variés que l'acrimonie entretenait disparaissent aussitôt. Dans ces cas , la cause morbifique , par un procédé inexplicable , dépendant du mouvement intestin des fluides , & par les efforts de la nature , est portée au-dehors du corps , ou échappée des vaisseaux rompus , ou des porosités vasculaires , elle se dépose dans les espaces cellulaires , & n'y produit aucun désordre.

Jusqu'ici nous avons supposé l'existence des causes morbifiques dans la masse générale des fluides ; mais souvent on doit la chercher ailleurs , & notamment parmi les substances retenues ou accumulées dans les premières voies. Le célèbre *Fred. Hoffman* , paraît

être le premier qui ait porté ses vûes sur cette congession de matières nuisibles dans le canal alimentaire, & qui l'ait indiquée comme la source de maladies nombreuses. Il a détaillé, à cette occasion, les sympathies qui ont lieu entre l'estomac & les différentes parties du corps, avec la plus grande précision, ce en quoi il a été suivi par l'illustre D. Whytt. Les observations de ces deux Médecins confirment que beaucoup de maladies dépendent aussi bien de la cacochylie, que de la présence d'une acrimonie également répandue dans les fluides. Les symptômes généraux que cette première cause excite, étant alors produits par la sympathie, sont bien plus aisés à dissiper que les idiopathiques provenant du vice des fluides mêmes.

Cet amas de matières qui, par sa présence dans le canal alimentaire, peut occasionner des désordres dans toute la machine, est connu généralement sous le nom de *faburre*. On en distingue cinq espèces: savoir, la *faburre acide*, l'*amère*, l'*insipide*, la *putride*, & l'*empireumatique*. Quand l'estomac est ainsi surchargé de mauvaises matières, n'importe de quelle espèce, la perte de l'appétit, les nausées, la douleur, un sentiment de pesanteur & de réplétion dans l'estomac, des maux de tête, la langueur & la faiblesse ne tardent point à paraître. Ces symptômes sont communs à toutes les *faburres*, mais chaque espèce en a de particuliers qui la caractérisent.

Ainsi la *faburre acide* occasionne des aigreurs, des gonflemens, de la tension, de la chaleur, de la douleur à l'estomac, une pesanteur, & une douleur de tête, la toux, le hoquet, la constipation, quelquefois la diarrhée, & le ténésme.

La saburre amère cause une soif immodérée, de la chaleur, & de la douleur à l'estomac, un vomissement de matières jaunes ou verdâtres, des évacuations abondantes & douloureuses, d'une humeur mordicante & âcre. Tous ces symptômes sont ordinairement accompagnés d'une teinte jaunâtre dans le blanc des yeux, & même sur tout le corps.

La saburre insipide se reconnaît à la présence d'un phelgme dur, coriace, insipide, qui rend la bouche pâteuse, épaisse, détruit l'appétit, favorise la génération des vers, & donne naissance à beaucoup de matières flatulentes, qui rapportent avec elles le goût & l'odeur des alimens récemment pris, lorsqu'on les rend par en haut. A tous ces symptômes se joint une pesanteur vers la region de l'estomac.

La saburre putride se manifeste par un goût de pourriture à la bouche, avec des rapports flatueux, de même odeur, un poids sur l'estomac, une oppression vers la région précordiale, une faiblesse, un malaise, des vomissemens de matières fétides, & un dévoiement de même espèce.

La saburre rance, ou empyreumatique, occasionne des rots, suivis d'une matière huileuse, âcre comme du beurre ou de l'huile frite, une forte douleur, & une chaleur vive à l'estomac, avec des coliques, un malaise, de l'oppression & des nausées. On regarde cette saburre comme le signe avant-coureur le plus certain de la goutte.

Les causes les plus générales de la saburre sont, la négligence des exercices convenables du corps, des pertes abondantes de sang, ou des humeurs qui s'en séparent, un travail d'esprit trop long & trop soutenu,

tenu, des passions violentes & long-temps continuées. En considérant celles qui produisent chaque espèce de saburre, on trouvera des raisons suffisantes pourquoi l'une de ces saburres paraît plutôt que l'autre.

Ainsi, la saburre acide pourra avoir lieu si les alimens sont retenus trop long-temps dans l'estomac, à cause de la faiblesse des fibres musculaires de cet organe, ou du peu d'exercice auquel on s'adonne. Dans ces cas, le mélange alimentaire séjourne dans l'estomac & les intestins grêles, non-seulement pendant le premier degré de la fermentation, qui doit naturellement s'y opérer, mais encore pendant celui de l'acide qui lui succède. Cette fermentation sera d'autant plus facile, que les alimens dont on aura fait usage, auront déjà un caractère d'acidité bien marqué, ou qu'ils auront plus de penchant à passer promptement à cet état, comme le lait, les fruits d'été, & les substances farineuses. De là on peut juger d'avance quels sont ceux qui sont plus sujets à cette espèce de saburre.

Une nourriture animale qu'on ne tempère point assez par un mélange convenable de végétaux, occasionne la saburre putride, ou l'opposée à celle dont nous venons de parler. Quelquefois le trop long séjour des matières dans les premières voies, en passant de la fermentation acide à la putride, suffit seule pour la produire. Un malaise, & des nausées qui sentent les œufs couvés, la manifestent alors.

Une sécrétion trop abondante de la bile, occasionne la saburre amère, soit que cette humeur séjourne trop long-temps dans le duodenum, ou dans l'estomac.

La saburre lente & insipide est due à une sécrétion surabondante de la mucosité, qui doit lubrifier & déf-

fendre l'intérieur du canal alimentaire. Elle est ordinaire aux personnes d'une complexion lâche, & chez les buveurs de profession, où, sans doute, elle est produite par l'état continuel d'irritation dans lequel sont tenus les conduits excrétoires des glandes muqueuses, par l'affluence journalière des liqueurs spiritueuses. Un tel amas de mucosité détruit nécessairement la force dissolvante des sucs digestifs, & s'oppose ainsi à la digestion. Si alors on prend des alimens huileux & gras, ces sucs ne peuvent agir sur eux qu'imparfaitement; le principe huileux n'entrant point dans une combinaison nouvelle, séjourne dans l'estomac, & devenant âcre par la seule chaleur du lieu, il fait bientôt naître la saburre rance, ou empyreumatique.

Toutes les causes que nous avons rapportées jusqu'à présent, donnent lieu au plus grand nombre de maladies qui affectent le corps humain. Quoiqu'infinites dans les détails, elles ne sont cependant point encore les seules. Un examen scrupuleux en découvre encore d'autres qu'on nomme *non-naturelles*. Dans cette classe on comprend l'air, la nourriture solide ou fluide, les mouvemens volontaires du corps ou le repos, le sommeil ou la veille, les passions de l'ame, & les excréctions du corps retenues ou évacuées.

Pour considérer chacune de ces nouvelles causes avec le plus d'ordre possible, nous commencerons par les influences que l'air & le changement de climat peuvent avoir sur le corps humain.

La chaleur excessive de l'atmosphère dilate les fluides, augmente les évacuations de la peau, & diminue celles de l'urine, ce qui occasionne nécessairement la dissipation de la partie la plus subtile des humeurs, d'où résulte la soif, l'inquiétude, l'amaigrissement, & la perte

des forces. On pensait autrefois que la vie ne pouvait subsister dans une atmosphère échauffée au-dessus du degré ordinaire de la chaleur du sang ; mais des observations récentes nous ont prouvé le contraire. Telles sont celles du D. *Lining*, de *Charles-Town*, dans la Caroline méridionale, & du D. *Ellis*, Gouverneur de la Géorgie, lesquelles constatent que les habitans de ces régions jouissent d'une bonne santé, quoique le thermomètre de *Fahrenheit* à l'ombre soit souvent au 103^e degré (1), & même quelquefois plus haut. Ces observations, qu'on avait peine à croire, ont été confirmées par d'autres, & par des expériences que les Membres de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & de la Société Royale de Londres, ont récemment faites. Toutes se réunissent à prouver que le corps humain peut soutenir pendant dix ou quinze minutes l'air d'une chambre échauffée au 211^e degré (2) du même thermomètre (a), (3).

(1) 43 $\frac{1}{2}$ du thermomètre de Réaumur.

(2) 110 du même.

(a) Voyez le Précis des expériences faites par le D. Fordyce & autres, dans les Transactions Philosophiques, année 1774.

(3) Ces expériences sont encore confirmées par le témoignage de M. Sonnerat, à qui l'Histoire Naturelle doit nombre de découvertes dont il l'a enrichie. Ce voyageur rapporte qu'en parcourant, il y a quelques années, l'intérieur de l'Isle Luçon, une des Philippines, il trouva un ruisseau dont l'eau était tellement chaude, que la liqueur du thermomètre de Réaumur monta à soixante-neuf degrés, quoique l'instrument eût été plongé à une lieue de la source. Cependant deux *aspalatus*, & un *agnus castus* vigoureux étendaient leurs racines dans cette eau. La vapeur qui s'en élevait

Le froid de l'atmosphère porté au plus haut degré , peut congeler le sang , & cause une mort prompte , ou du moins la mortification de quelques-unes des extrémités. Un moindre froid , en arrêtant la transpiration cutanée , peut exciter la toux , & donner lieu à des douleurs & à des maladies inflammatoires.

L'air sec produit beaucoup moins de maladies que celui qui est humide. En général , on regarde celui-ci comme mal-sain , & propre , en détruisant le ton des solides , à occasionner des changemens dans les fluides. L'humidité , de concert avec la chaleur , manque rarement de faire éclore ces miasmes inconnus , qui sont la source des fièvres putrides. Unie au froid , elle favorise le scorbut putride qui paroît toujours , à moins qu'on n'y obvie par l'usage des vêtemens chauds , & par un régime fortifiant.

Quelque soin qu'on ait pris pour avancer nos connaissances sur les qualités sensibles de l'atmosphère , elles ne sont point encore assez certaines pour nous

était si épaisse , que les hyrondelles qui osoient traverser le ruisseau , à la hauteur de sept à huit pieds , tombaient dedans sans mouvement. Le Gouverneur Espagnol , persuadé que ces eaux n'étaient pas sans vertus , avoit fait conduire ce ruisseau dans plusieurs bains. En les visitant , la surprise du Naturaliste redoubla bien plus en observant des poissons vivans qui nageoient dans cette eau , dont la chaleur était si active qu'à peine il pouvait y plonger le doigt. Il fit tout son possible pour s'en procurer quelques-uns , mais leur agilité , & la mal-adresse des sauvages qu'il employait ne lui permirent pas d'en prendre un seul pour en déterminer l'espèce ; la longueur des plus grands paraissoit être de quatre pouces.

être de quelque utilité dans la pratique. L'observation journalière confirme notre opinion à ce sujet. En effet, depuis plusieurs années que des Savans tiennent des registres exacts des temps, nous n'en sommes pas plus avancés pour prononcer d'avance, d'une manière certaine, quelles sont les maladies qui pourront provenir d'une variation donnée de l'atmosphère. Il n'en est pas de même de celles qui sont dues à une matière subtile qui flotte dans l'atmosphère; comme celles-ci attaquent un grand nombre de personnes en certaines saisons, qu'on en peut tracer les progrès d'un pays dans un autre, les qualités sensibles de l'atmosphère peuvent être de quelque considération pour le Médecin. Quoiqu'il en soit, il vaut toujours mieux observer les effets de ces causes morbifiques, que de s'arrêter à la recherche des causes premières qu'un nuage épais dérobe, & peut-être dérobera toujours à notre vue.

Nous avons déjà rapporté les maladies qui résultent de l'abus des alimens, en traitant de la production des différentes saburres; ainsi, pour abréger, nous ne rapporterons ici que les effets auxquels donnent naturellement lieu les alimens nuisibles par leurs qualités ou par leur quantité.

Lorsque l'estomac est surchargé de beaucoup d'alimens, les fibres étant distendues perdent la faculté d'agir; les matières, alors retenues, gonflent l'estomac, & occasionnent un malaise, une difficulté de respirer, & souvent une défaillance. Si elles ne sont point promptement rejetées au-dehors, en fermentant elles tourneront bientôt à l'acide ou à la putridité: de-là les vents, les douleurs d'estomac, les coliques aiguës, avec ou sans évoyement.

Outre la sensation désagréable qui suit de l'appétit non satisfait, le manque d'alimens, ou une diète trop sévère, donne aux sucs un caractère salin & âcre, dont la bile & la salive se ressentent bientôt. De cette âcreté dans les fluides, procède un grand nombre de maladies, & notamment la soif, la faiblesse, l'amaigrissement, l'insomnie, le spasme, le délire, & enfin la mort.

Les substances alimentaires sont nuisibles par leurs qualités quand elles sont trop âcres, trop visqueuses, ou trop huileuses; chacune alors, comme nous l'avons déjà dit, devient la source de différentes espèces de faburres qui, elles-mêmes, produiront les symptômes que nous avons rapportés ci-dessus.

Les alimens que nous prenons doivent être de telle nature que les organes digestifs puissent changer la combinaison de leurs parties insensibles, de manière qu'elles puissent s'assimiler & s'unir facilement à la trame de nos parties.

Or, nous avalons beaucoup de substances, soit par accident, ou de dessein prémédité, qui ne sont point susceptibles d'une pareille assimilation. Plusieurs d'elles produisent, dans l'économie animale, des changemens si étranges & si subits, que des maladies graves ou la mort même ne tardent point à s'ensuivre. Ces substances, qu'on nomme *poisons*, agissent ou en augmentant le jeu des organes, ou en les suspendant & les arrêtant entièrement.

Il est quelques-uns de ces poisons qui agissent évidemment sur le système vasculaire, & accélèrent ou répriment le mouvement général de la masse des humeurs, pendant que d'autres n'ont d'effet que sur le système nerveux. Ceux-ci excitent des nausées, des vo-

missemens, des douleurs, des étourdissemens, la perte de la vue, le délire, les convulsions, l'assoupissement, & la perte de sentiment. Quelques-uns ont une action déterminée sur certains organes sécrétoires, dont ils augmentent ou interrompent les fonctions. Le poison de la vipère, quoique mortel quand il est porté immédiatement dans le sang, ne paraît nullement nuisible quand il pénètre dans l'estomac. Il n'en est pas de même des poisons végétaux & minéraux, ils agissent également, & quand ils sont avalés, & quand une blessure à la peau a favorisé leur intromission.

Ces derniers poisons, quoique capables de renverser ainsi tout l'ordre établi dans la machine, & même d'occasionner la mort, n'en deviennent pas moins des remèdes salutaires en Médecine, lorsque la prudence en dirige l'emploi. Ainsi l'opium, plusieurs végétaux émétiques & cathartiques, & différentes préparations de mercure & d'antimoine, sont des remèdes, ou des poisons, selon la manière dont ils sont prescrits.

Quant à ce qui concerne l'influence que la troisième & la quatrième classe des choses non-naturelles peuvent avoir sur le corps humain, en les considérant comme cause de maladie, on ne peut nier que l'action musculaire excessive & trop long-temps continuée, n'augmente la vélocité de la circulation, & conséquemment la chaleur animale, qu'elle ne dissipe les parties les plus subtiles du sang, & ne produisent la soif, le dépérissement du corps, & la perte des forces. Si elle est portée à l'extrême, elle détruit nécessairement la crase du sang, & le rend incapable de répondre aux fonctions qui constituent la vie. Les suites en sont encore bien plus funestes quand le corps est rempli de suc.

corrompus , & qu'un ou plusieurs viscères font dans un état de délabrement ; en effet , une mort subite termine quelquefois alors un pareil excès.

Le sommeil trop léger , ou l'insomnie , épuise les forces , affaiblit les puissances de l'ame , cause l'amaigrissement , empêche la digestion , & infecte la masse des fluides d'une acrimonie qui , quand elle est établie , se manifeste par l'agitation & le délire continuel.

Une trop grande inertie dans l'action musculaire , & un trop grand penchant au sommeil , diminuent la force des fibres musculaires , & retardent le mouvement progressif des fluides. De-là la langueur , l'engourdissement des facultés de l'ame , la corpulence , les empâtemens & les collections d'eau , en conséquence de la débilité des vaisseaux valvulaires lymphatiques , à l'action desquels contribue tant la pression latérale que les muscles contractés exercent sur eux.

On n'admira jamais assez les changemens étranges qui ont lieu tous les jours , en conséquence des violentes agitations de l'ame. *Morgagni* , dans son livre de *sedibus & causis morborum* (a) , en rapporte deux exemples bien frappans , l'un d'une personne qui mourut à la suite d'un violent accès de colère , & l'autre par un faisissement de peur. La colère & la joie occasionnent une augmentation & une accélération dans le mouvement du système vasculaire , d'où proviennent la chaleur & l'insomnie. La peur & le chagrin ont des effets absolument contraires ; ils occasionnent une constriction spasmodique , chassent les fluides de la circonférence vers le

(a) *Epist.* 37 , art. 2.

centre, & retardent les mouvemens du système vasculaire: de-là le froid, l'oppression, la difficulté de respirer, la soif, & la perte des forces. Les affections de l'ame, qui sont plus vives, augmenteront, déprimeront, ou suspendront les mouvemens de la machine, selon qu'elles participeront davantage au caractère de la colère, de la joie, de la crainte, de la mélancolie, & encore selon la durée de cette passion, & sa violence.

Les évacuations du corps, considérées comme causes de maladies, sont une source d'où dérivent une foule de maladies, qui diffèrent entr'elles, à raison de la nature de l'évacuation supprimée ou excessivement augmentée. On peut lui en rapporter nombre d'autres qui proviennent de la saburre.

Nous pourrions considérer ici les effets d'une évacuation trop considérable des humeurs qui se séparent dans les reins, ou qui lubrifiant le canal intestinal, ou se filtrent à travers la peau, & ce qui doit pareillement résulter de la suppression ou rétention de ces humeurs; mais comme nous aurons occasion d'examiner les accidens qui proviennent de pareilles causes, lorsque nous traiterons des symptômes, nous les passerons ici sous silence. Il nous suffira de dire que la suppression ou rétention des matières excrémentitielles, de quelque nature qu'elles soient, occasionnent nécessairement une maladie, non-seulement en distendant, en affaiblissant, ou en rompant peut-être les canaux ou réceptacles qui les contiennent, mais encore en corrompant la masse générale des fluides, qui abondent alors en particules nuisibles, qui devraient être rejetées au-dehors. Un écoulement subit & abondant, soit de sang ou de

tout autre fluide, qui n'est point de nature excrémentielle, produit une prompte faiblesse, détruit le ton des solides, & dispose le reste de la masse à de nouvelles combinaisons morbifiques.

Si à toutes les causes que nous avons rapportées dans ce Chapitre, on ajoute celles qui bornent toute leur action à l'extérieur du corps, & troublent son économie en irritant, distendant, resserrant & crispant les solides sensibles, ou qui divisent & détruisent les parties dures & molles en les rompant, les écrasant, & les brûlant, on pourra concevoir l'immensité de causes possibles des maladies, & l'on verra combien de choses peuvent occasionnellement devenir la source des affections morbifiques, générales ou locales. Quoi qu'il en soit de la nécessité de bien apprécier ces causes possibles ou éloignées de maladies, il ne faut jamais les confondre avec les causes prochaines ou actuelles.

C H A P I T R E I I I.

De la nature, des causes, & des conséquences des symptômes généraux des Maladies.

ACTUELLEMENT que nous avons détaillé les causes éloignées des maladies, continuons d'en développer la nature, les causes immédiates, & les conséquences qui nécessairement dépendent de la présence de quelques-uns de nos quinze symptômes généraux. C'est la meilleure manière de bien saisir la nature des maladies, qui ne font que des combinaisons de ces mêmes symptômes, différemment entre-mêlés les uns avec les autres, & avec les maladies locales.

Si la circulation convenable des divers fluides dans chaque partie des systèmes vasculaires & nerveux, constitue l'état d'une santé parfaite, il s'ensuit que toutes les fois que les mouvemens de l'un & de l'autre système auront trop de force, ou pas assez, ils s'exécuteront d'une manière irrégulière, ou bien ils seront entièrement suspendus. Alors il surviendra diverses sensations ou indispositions fâcheuses, qui continueront autant que le défaut du mouvement des humeurs les favorisera. Mais sitôt que tout sera remis dans l'ordre, que les humeurs auront repris leur cours naturel, dès-lors aussi toutes les sensations douloureuses & oppressives cesseront, & les puissances de l'ame & du corps recouvreront leur première vigueur. Or, comme les mouvemens déréglés de ces systèmes sont les causes immédiates de tous les symptômes généraux, nous les examinerons chacun à part, en les prenant dans l'ordre que nous avons rapporté.

A R T I C L E P R E M I E R.

De l'excès de la chaleur animale.

ON fait, depuis la découverte du thermomètre, que le degré de la chaleur naturelle à l'homme est depuis le 94^e jusqu'au 98^e de celui de *Fahrenheit* (1). Quelque certain que soit ce moyen de juger de la chaleur dans tous les cas possibles, cependant on y a rarement recours dans la pratique ordinaire de la Médecine. On s'en rap-

(1) Le 39^e du thermomètre de Réaumur jusqu'au 41.

porte plus souvent au tact ou au propre aveu du malade, lorsqu'il peut décrire avec précision le genre d'affection qu'il éprouve. Quoiqu'on découvre une chaleur supérieure à celle qui existe ordinairement, si elle n'est point accompagnée de symptômes graves & formidables, on ne la regarde point comme morbifique. Une personne, par exemple, peut éprouver une chaleur qui lui soit étrangère pour avoir pris un exercice violent ou des alimens épicés, poivrés, ou des boissons spiritueuses. Si cette augmentation de chaleur n'est suivie d'aucuns des symptômes généraux, tels que la douleur, le malaise, l'affaiblissement, elle ne tardera point à redescendre à l'état naturel. Si au contraire cet excès de chaleur a pour cortège les symptômes énoncés, ou d'autres, on le doit regarder comme morbifique. Loin alors d'attendre qu'il se dissipe promptement de lui-même, on doit plutôt croire qu'il augmentera graduellement, & continuera pendant tout le temps que les circonstances particulières détermineront.

Tel est le caractère de la chaleur que nous regardons comme maladie, & dont il faut bien apprécier les espèces : ainsi l'on ne confondra point celle qu'un pouls fort, plein, rapide, une grande sécheresse de la peau, une soif violente, & une douleur à différens endroits, accompagnent, avec celle qui est jointe à une extrême débilité, & à une prostration considérable de forces. Le pouls dans ce dernier cas n'est ni fort, ni plein; & lorsqu'on touche la peau du malade, on sent une certaine cuisson provenant de l'âcreté de ce qui s'en exhale. La première espèce de chaleur est ordinaire aux fièvres inflammatoires, & l'autre ne s'observe que dans

la plus mauvaise espèce de fièvre putride. Une troisième espèce est celle qui est propre à un genre particulier de fièvre. Cette chaleur ne continue point tout le jour comme dans la fièvre continue, elle ne porte point non plus si promptement atteinte au principe vital; elle revient par intervalle, & se fait sentir plus vivement aux paumes des mains, & aux plantes des pieds: on l'appelle *hectique*. Enfin la dernière paraît subitement comme par éclat ou bouffée; elle est momentanée, & la moins inquiétante des trois précédentes; elle est assez ordinaire aux maladies où il n'y a pas la moindre apparence de fièvre. Cette chaleur est communément regardée comme un symptôme nerveux ou hystérique.

Comme l'on est assez d'accord que la chaleur naturelle est le résultat des causes qui agissent d'après les loix de la Chimie & de la Mécanique, l'on présume que son excès n'a point également d'autre origine. Toutes les fois donc que la circulation se fait d'une manière plus rapide, l'on est porté à croire que la collision des molécules du sang sur les parois des vaisseaux est pareillement augmentée. De-là l'excès de la chaleur qu'on observe toujours dans les maladies inflammatoires. Si l'on en juge d'après l'état du pouls, & la rougeur des parties du corps qui permettent de voir cette augmentation des vaisseaux sanguins, on peut affirmer l'accélération de mouvement dans le système artériel.

La seconde espèce de chaleur, celle qui est propre aux fièvres dans lesquelles le sang est dans un état de putrescence, doit moins être attribuée à l'augmentation du mouvement progressif des humeurs, qu'à l'excès de

leur mouvement intestin. Cette opinion se trouve confirmée par la faiblesse du pouls, qui exclut comme cause la force circulatoire, & par la continuité de la chaleur qu'on observe souvent après la mort.

La chaleur hectique semble également provenir de l'augmentation du mouvement progressif des humeurs, & de leur mouvement intestin. En effet, nous verrons par la suite que ces fièvres sont entretenues par la résorption continuelle d'une acrimonie qui, admise dans le torrent de la circulation, non-seulement irrite le système artériel, mais encore paraît exciter le mouvement fermentatif du sang, de la même manière que nous voyons les corps fermentescibles concevoir une activité nouvelle, par l'addition de substances propres à les y disposer.

Dans ces trois espèces de chaleur, l'inflammatoire, la putride, & l'hectique, l'augmentation de mouvement paraît être générale dans le système vasculaire. Il paraît en être autrement dans ces bouffées passagères qu'on regarde comme symptômes nerveux : toute l'activité vasculaire est alors confinée à une seule partie, ainsi qu'on a lieu de le croire, d'après l'état du pouls qui, dans ces cas, n'est pas plus fort ni plus prompt qu'à l'ordinaire.

Ayant exposé les différences & les causes prochaines de la chaleur morbifique, considérons-en les conséquences, & les changemens qu'elle doit opérer dans la machine ; & premièrement ceux auxquels la chaleur inflammatoire donne lieu.

Le premier effet de ce genre de chaleur est une dilatation des vaisseaux, ainsi qu'on l'observe manifestement aux endroits de la surface du corps qui sont ornés

d'une merveilleuse quantité de vaisseaux sanguins, & couverts d'une peau très-fine, comme les joues & les yeux. De-là l'éclat & la rougeur du visage, la tension & le brillant des yeux, qui prononcent, & paraissent plus grands qu'à l'ordinaire. Si la chaleur & l'irritation du système vasculaire augmentent, la constitution du sang dégénérera de jour en jour, jusqu'à ce qu'enfin les parties intégrantes ne jouissent plus de la combinaison, qui en fait un fluide doux & légèrement visqueux. Les parties salines & huileuses se séparent pour de nouveau se réunir, & former des aggregations de nouvelle nature.

Le D. *Langrish* rapporte dans sa Théorie & sa Pratique moderne de la Médecine, diverses expériences propres à expliquer la décomposition du sang qui arrive à la suite du mouvement augmenté des solides, & de la trop longue continuité de la chaleur. Elles contribuent toutes à prouver que les parties salines & huileuses, si intimement unies en santé aux autres principes des humeurs, font alors divorce d'avec eux pour former une société particulière. Ce Praticien ayant soumis à l'analyse une certaine quantité de sang pris dans le fort d'une fièvre inflammatoire, il observa que l'huile & le sel volatil qui passèrent dans le récipient, étaient près du double de ce que la même quantité de sang tiré d'une personne en santé, lui avoit fourni par le même procédé. Ayant également distillé de l'urine rendue dans la même maladie, les mêmes principes se trouvèrent moindres du double de ce qu'ils sont dans l'état de santé. On peut déduire de pareilles expériences, que quand la fièvre n'a point lieu, les parties salines & huileuses excédentes à la mixtion du sang, sont expulsées

par les urines, & qu'elles sont retenues, lors de la fièvre, dans la masse des humeurs, où elles deviennent une cause perpétuelle d'irritation. En effet, à mesure que l'urine se colore, & qu'elle reçoit une plus grande quantité de sel & d'huile, à mesure aussi la chaleur s'abat, & tous les autres symptômes fébriles disparaissent.

Ainsi donc, ces principes salins & huileux, en formant une aggrégation nouvelle, sont uniformément distribués dans tout le domaine de la circulation; elles deviennent cause, par l'irritation qu'elles y excitent, d'une augmentation de chaleur qui décompose & détruit l'état naturel du sang.

Le sang ainsi décomposé, & le calibre des vaisseaux augmenté outre mesure, les particules grossières sont bientôt entraînées dans des canaux qui n'admettaient avant que les plus subtiles. De-là le trouble dans les différentes sécrétions. Si les vaisseaux de quelques organes sont plus faibles que leur état ordinaire ne le comporte, les fluides y éprouvant une moindre résistance, il y surviendra bientôt une tuméfaction inflammatoire, dont les suites seront plus ou moins à craindre relativement à l'usage & à l'importance de l'organe.

Si l'irritation & l'augmentation de mouvement du système vasculaire ne suffisent point pour produire l'inflammation, & que l'acrimonie qui les détermine ne puisse trouver issue par les voies de décharge, ni s'échapper dans les espaces cellulaires, le sang, continuellement agité, fera bientôt tellement altéré dans ses parties constitutives, qu'il ne pourra plus servir aux fonctions de la vie.

Quoique souvent l'examen du pouls indique que la
force

force, & la vélocité des fluides qui circulent, soit double de ce qu'elles sont en santé, il ne paraît cependant point, d'après les expériences faites avec le thermomètre, que l'augmentation de chaleur suive celle de la force circulatoire. Malgré que la chaleur altère inévitablement les principes du sang, ce symptôme n'a pas toujours des suites aussi fâcheuses; souvent, au contraire, il tend à une terminaison salutaire, en dissipant & atténuant les particules âcres & nuisibles qui, sans lui, eussent désorganisé la texture des vaisseaux. Ces particules ainsi disposées, deviennent propres à être séparées & expulsées hors de la masse générale des humeurs, expulsion qui nécessairement rétablit la santé primitive. Ainsi, dans la plupart des maladies, & notamment dans les fièvres éruptives, le devoir du Médecin, comme nous le ferons voir ailleurs, est de si bien régler ce symptôme, qu'il ne puisse ni trop s'élever, ni trop s'abaisser.

La chaleur a des suites bien plus fâcheuses dans les fièvres putrides, où le mouvement intestin du sang est plus considérable que dans les fièvres inflammatoires. Le sang, dans ces fièvres, perd toute sa viscosité, & devient tellement fluide qu'il passe par les pores des artères, & donne lieu à des hémorragies, & à des taches rouges & livides de la peau.

Les fièvres hectiques, qui ont toujours quelques heures de rémission, sont aussi accompagnées d'une chaleur excessive pour le temps qu'elle dure. Mais quelque inquiétante que cette chaleur paraisse être, elle ne détruit cependant pas la crâse du sang d'une manière si immédiate, & ne fond point les solides si promptement que celle qu'on observe dans les fièvres continues inflammatoires

& putrides , où la chaleur est portée au plus haut point que l'économie animale puisse supporter.

Quant à la quatrième espèce de chaleur , celle que nous avons dit être propre aux maladies hystrériques , elle n'est point si dangereuse , ni si immédiatement destructive que les précédentes. Comme elle n'est point d'une aussi longue durée , & que tout le système vasculaire n'en ressent point également les effets , les altérations énoncées ne peuvent avoir lieu dans les solides , ni dans les fluides.

A R T I C L E I I.

Du froid excessif , considéré comme affection morbifique simple.

Pour que ce froid puisse être regardé comme maladie , il doit toujours être accompagné de quelques-uns des symptômes que nous avons rapportés. Ceux qui paraissent le plus ordinairement avec lui , sont l'oppression & la faiblesse , très-souvent les nausées , les vomissemens , des douleurs à la tête ou aux reins , une soif violente , & un tremblement.

Toutes les fièvres dont l'invasion est subite , & plusieurs de celles qui viennent par degrés , commencent avec ce symptôme. Mais comme il y a des maladies non-fébriles qui quelquefois ont une chaleur excessive pour symptôme , de même il en est de nerveuses qui sont accompagnées d'un froid considérable. Ce froid cependant n'est point accompagné de l'oppression , du malaise , des nausées & des autres symptômes propres à celui qu'on observe lors de l'invasion des fièvres , mais il est joint à une

stupeur ou insensibilité générale qui est le signe d'une affection purement nerveuse.

Comme l'examen du pouls ne manifeste alors aucune rémission ou intermission évidente dans les mouvemens du système vasculaire, on doit regarder ce genre de froid comme dépendant de l'affection des nerfs qui se distribuent à la peau. Mais quelle est la nature de cette affection? c'est ce qu'il n'est guères possible d'établir. Tout ce qu'on fait, c'est qu'elle provient souvent de la sympathie que ces nerfs entretiennent avec l'estomac ou avec quelqu'autre viscère (1). Il n'en est point ainsi du froid fébrile; comme le désordre affecte évidemment les mouvemens du système vasculaire, on peut dire que ses causes peuvent par cette raison se soumettre en quelque manière à nos sens.

Tout prouve en effet que la cause actuelle & immédiate de ce froid, est la stase du sang dans les ramifications infiniment déliées du système vasculaire, & dans les colatoires du corps. Pour peu qu'on en doute, qu'on considère la pâleur, les rides de la peau, & la diminution ou constriction de toutes les parties du corps, suffisamment prouvée par la difficulté que les anneaux ont à rester aux doigts devenus trop petits; qu'on fasse encore attention à la soif, au dessèchement des cautères & des ulcères, à la lividité des ongles, sous

(1) La peur, la crainte, occasionnent souvent cette espèce de froid. On l'observe encore après l'évacuation abondante de quelques humeurs excrémentielles. Qui n'a point éprouvé celui qui survient quelquefois lorsqu'on rend les dernières gouttes d'urine? Il est souvent tel, qu'il excite un tremblement passager.

lesquels le sang stagne, à la petite quantité d'urine que les malades rendent alors, & enfin à l'oppression vers le centre, à raison de l'obstacle que les fluides trouvent à leur passage dans les vaisseaux de la circonférence, & l'on verra s'il est possible de donner une explication plus naturelle de tous ces phénomènes. Mais quelle est la cause prochaine de cette stase elle-même ?

Deux opinions se sont élevées dans les Écoles à ce sujet. Selon l'une, tout le vice réside dans les fluides, qu'on dit être trop visqueux, pour traverser avec facilité les sommités des plus petites artères, dont le diamètre diminue à mesure qu'elles s'éloignent davantage du cœur. Selon l'autre, au contraire, il faut chercher la cause du désordre, dans les vaisseaux mêmes qu'on dit se contracter & diminuer tellement leur capacité, que le passage des fluides est alors totalement intercepté. La première de ces opinions, après s'être soutenue long-temps, a été entièrement abandonnée. On a en effet prouvé d'une manière, pour ainsi dire, victorieuse, que les artères n'étaient point coniques; & les observations microscopiques, loin de favoriser chez les animaux cette forme des vaisseaux capillaires, n'ont découvert aux yeux qu'une suite de tubes entièrement cylindriques. Ainsi, même en admettant la viscosité des molécules humorales, on ne saurait, d'après une telle disposition, reconnaître la vérité d'une pareille doctrine, purement illusoire.

D'un autre part, en considérant le froid considérable accompagné d'oppression, & de l'accélération de la respiration, instantanément produit par certaines passions de l'ame, & la rapidité avec laquelle le sang abandonne en même-temps les lèvres & les joues, loin d'être convaincu que tous ces changemens surviennent en consé-

quence d'une augmentation de viscosité dans les fluides, on se persuade au contraire qu'ils sont le résultat d'une constriction subite des vaisseaux, qui, mettant obstacle au libre passage du sang à la circonférence, le repousse avec force vers le centre. Cet effet rétropulsif des humeurs, est également occasionné par la présence de quelques acrimonies dans le canal alimentaire, qui agissent alors sympathiquement; par la vue des objets dégoûtans, ou de ceux qui rappellent à l'ame des substances désagréables qu'on a avalées autrefois. On peut conclure de tout ce que nous venous de dire sur la cause prochaine de la stase, que quoiqu'il y ait des cas où les humeurs pèchent par une viscosité décidée, la constriction prompte & subite des capillaires n'en est pas moins celle qu'on doit adopter.

Comme tous les mouvemens dans l'économie animale paraissent originairement dépendre d'une action nerveuse, on est fondé à rapporter cette constriction des capillaires à quelques changemens survenus dans le système des nerfs. Mais en quoi consiste ce changement, & comment arrive-t-il? Ce sont autant de questions à la résolution desquelles on ne doit point avoir honte d'avouer son insuffisance. Nous ne porterons donc point nos recherches plus loin que le système vasculaire, à la sommité duquel l'on découvre une stase manifeste.

Cet état de resserrement des capillaires est quelquefois appelé *constriction spasmodique*, & plus souvent *spasme*. Cependant, comme cette dernière signification ne se rapporte point au sens que les Anciens lui ont donné, ni à l'acception reçue actuellement, nous ne l'admettrons que pour désigner cette contraction violente & involontaire, ou ce développement de forces des fibres

musculaires, si opposé à la faiblesse ou au relâchement.

Actuellement que nous avons établi la cause de la constriction des capillaires artériels, considérons les effets qui doivent nécessairement en résulter.

Si l'on admet que toute la circonférence du système vasculaire participe de cette constriction, une mort subite en doit être la suite nécessaire. C'est ce qu'on a quelquefois eu lieu d'observer après une prompte & violente frayeur. La circulation est alors inopinément arrêtée, & les fluides, repoussés vers le centre, oppriment le cœur par leur poids, & le rendent inhabile à l'exercice de ses mouvemens. L'air rempli de vapeurs méphytiques, produit souvent le même effet : il est également occasionné par l'impression des poisons excessivement actifs, notamment celui des flèches empoisonnées, si usitées parmi les Indiens de l'Amérique méridionale (a). Les Académiciens Français qui allèrent au Pérou en 1739, pour y mesurer les degrés de longitude de la terre, rapportèrent, entr'autres curiosités, quelques-unes de ces flèches avec lesquelles ils firent, en présence de l'Académie, plusieurs expériences sur les animaux. Tous ceux qui en éprouvèrent les plus légères blessures ne manquèrent pas de périr aussitôt. A leur ouverture l'on trouva toujours les oreillettes & les ventricules du cœur, ainsi que les troncs adjacens, entièrement gonflés de sang, & quelquefois même rompus.

Une semblable constriction n'est point celle qui a lieu dans le commencement des fièvres ordinaires. Celle-ci n'a que ce qui lui faut d'énergie pour produire la stase

(a) Voyez *Bancrofti*, Histoire Naturelle de la Guyanne.

dans les vaisseaux cutanés, & successivement le sentiment de froid, la pâleur & le frisson. La même interruption qui produit ces derniers symptômes, en privant les muscles du sang nécessaire à la conservation du ton de leurs fibres, doit aussi souvent occasionner des contractions & des relaxations irrégulières dans ces organes : de-là le tremblement que les Auteurs nomment *tremor* & *rigor*, & *horripilatio*.

L'anxiété ou l'oppression qui se fait sentir vers la région précordiale, suit encore nécessairement de cette même constriction spasmodique ; elle indique la résistance que le cœur éprouve dans ses contractions de la part du sang qui en remplit les cavités.

Cette surcharge étant étrangère aux loix de l'harmonie animale, les puissances qui les maintiennent, & que l'on connaît sous le nom de Nature, entrent en action. Le cœur, muscle le plus irritable de tous, est continuellement stimulé par une abondance de sang à laquelle il n'est point accoutumé. Cet organe pousse la masse générale des fluides avec une violence, une rapidité, & une irrégularité qui sont dûes à la liberté de passage que le système artériel présente en quelques endroits plus qu'en d'autres. La suite nécessaire d'une pareille augmentation d'action, doit être une chaleur excessive, ainsi que nous l'avons déjà dit, accompagnée d'une soif accablante, d'une insomnie, auxquelles succèdent la douleur, le délire, & d'autres symptômes graves, si la maladie ne tourne pas à mieux. En effet, si l'augmentation du mouvement est toujours la même pendant que la constriction, & l'obstruction des vaisseaux continuent à rendre la circulation irrégulière, la chaleur augmentera, & amènera avec elle des altérations dans la

crâse des humeurs, & dans la texture des vaisseaux; ainsi que nous l'avons vu dans l'article précédent.

A R T I C L E I I I.

Du Dégoût ou des Nausées.

ON entend communément par dégoût & nausée, cette aversion ou répugnance qu'on éprouve pour les choses qui, en parfaite santé, plaisent & animent la machine. On observe assez souvent, chez ceux qui se plaignent d'un pareil symptôme, un désordre manifeste dans le système vasculaire. Cependant cet état, qu'il est assez ordinaire d'avoir éprouvé, n'en doit pas moins être rapporté à quelque trouble ou irrégularité dans le système nerveux.

Le dégoût peut être idiopathique ou sympathique. On peut le regarder comme idiopathique, quand des signes certains indiquent que l'estomac est chargé de quelques-unes des faburres que nous avons déjà rapportées, ou de quelques substances alimenteuses qui ont résisté au travail de la digestion. Tout le canal intestinal, & spécialement encore l'estomac, jouissent d'une sensibilité qui les fait sympathiser avec chaque partie du corps où l'on trouve quelque appareil nerveux disposé pour certaines fonctions. Aussi est-il susceptible, d'après cette propriété, de tous les troubles qui naissent à la suite d'une affection vive de quelques-unes de ces parties. Plus cette partie sera sensible, & plus promptement aussi l'estomac ou les intestins en ressentiront les impressions. De-là l'origine des nausées & des vomissemens continuels à la suite des blessures de la tête; de la commotion ou de la compression du cerveau:

de-là encore les nausées qui accompagnent le tiraillement des conduits biliaires ou des urétères, quand des concrétions calculeuses y sont arrêtées, & celles qu'on observe dans les derniers mois de la grossesse, & dont la cause réside dans la grande extension des fibres de la matrice.

Une commotion générale du corps est encore capable d'exciter les plus fortes nausées, ainsi qu'on l'observe chez ceux qui sont sur un vaisseau battu par une mer houleuse. Plusieurs passions de l'ame en font autant, ou au moins elles détruisent l'appétit. Ainsi l'on conçoit pourquoi il y a si peu de maladies dont le dégoût ne constitue un symptôme. Il est inséparable de toutes les maladies fébriles.

En examinant les causes de cette sécheresse de la bouche, on peut raisonnablement conclure d'après elle que la constriction spasmodique, dans ces maladies, s'étend jusqu'à l'estomac, & en rend les nerfs atones, de même que le sont ceux de la langue, lorsqu'elle est privée de toute son humidité. Aussi est-ce un signe favorable quand les malades desirent quelque nourriture, n'importe si elle diffère de celle dont ils usent ordinairement.

Si le dégoût continue quelque-temps, il survient nécessairement un amaigrissement, & un dépérissement par le manque de matière nutritive, propre à remplacer les pertes que l'action vasculaire entraîne nécessairement. De-là, plus l'augmentation du mouvement vasculaire qui accompagne le dégoût sera considérable, plus aussi le dépérissement sera prompt & sensible. La faiblesse ou la perte des forces, doit aussi être une suite nécessaire du dégoût; car moins les solides seront réparés,

moins aussi l'énergie ou la fermeté des fibres musculaires se fera remarquer.

A R T I C L E I V.

De la Soif.

CE symptôme est le quatrième genre d'affection morbifique simple que nous avons à considérer. Il doit, comme ceux que nous avons déjà décrits, se joindre à quelques autres avant qu'on puisse les regarder comme un état morbifique. Ceux qui l'accompagnent alors le plus ordinairement, sont une chaleur ou un froid excessif, une oppression, une faiblesse, la perte de l'appétit & l'insomnie.

La cause prochaine de ce symptôme, est l'obstruction des pores qui fournissent la lymphe ou la mucoité destinée à lubrifier & à humecter la langue, l'intérieur de la bouche, du gosier, & de l'œsophage. Cette obstruction peut elle-même provenir de la constriction spasmodique des conduits excréteurs, ou des orifices des follicules qui versent sur ces organes la mucoité qui les enduit, ou de l'épaississement de cette mucoité elle-même.

La constriction spasmodique paraît cependant être la cause la plus générale de la soif qui se manifeste dans le froid, ou dans le commencement de la fièvre. En effet, l'on observe souvent ce symptôme survenir à la peur, au chagrin & aux inquiétudes de l'ame, qui produisent toujours différens degrés de constriction spasmodique. Mais quand la chaleur accompagne ce symptôme, il y a tout lieu de croire qu'outre la constriction spasmodique qui rétrécit les pores, il y a une exhar-

lation des principes les plus évaporables de la mucofité. Pour peu que cette chaleur persiste, les parties visqueuses privées de leur véhicule se rassemblent, & s'épaississent. De-là la croute qui, dans les maladies inflammatoires, recouvre la langue, & empêche l'exhalation de la vapeur aqueuse qui doit naturellement l'humecter.

Dans ces cas la soif provient de la sécheresse de la langue, de la bouche, du gosier, & de l'œsophage. Mais il en est d'autres où ce symptôme n'est point accompagné de la constriction spasmodique générale, qui entre dans l'essence de la fièvre. Quoiqu'il soit alors très-violent, on le regarde comme purement nerveux.

Il est encore d'autres maladies non-fébriles, dont la soif est un des symptômes les plus inquiétans. On l'observe particulièrement dans les maladies où il y a une diversion des parties aqueuses du sang vers des couloirs qui les admettent librement : telles sont le diabète, maladie où l'urine coule en beaucoup plus grande quantité que les loix de la machine ne le comportent, les flux de ventre, les sueurs abondantes, les hydropisies, dans lesquelles la sérosité du sang se sépare des autres parties, & se répand dans les espaces cellulaires ou dans quelques-unes des grandes cavités.

Comme la soif est un symptôme intolérable en lui-même, elle doit écarter tout sommeil quelconque : de-là l'inquiétude ou insomnie, qui est la compagne fidelle de toutes les fièvres. La sécheresse de la bouche, en énervant la puissance gustative, contribue elle-même à la production du limon épais qui recouvre la langue & les gencives. De-là la fadeur ou l'insipidité des substances qu'on prend alors comme aliment ou comme

médicament , & ce penchant qui porte naturellement vers celles qui sont d'une nature acide , & propres à nettoyer le limon dont nous venons de parler , en sollicitant la sécrétion & excrétion de l'humeur lymphatique qui doit naturellement humecter ces organes.

Comme il résulte de tout ce que nous venons de dire , que la soif fébrile a pour cause prochaine une contraction spasmodique commune aux autres symptômes , il s'ensuit naturellement que c'est un signe des plus favorables quand on voit la bouche & la langue devenir humides , & la soif moins accablante. Tous ces changemens montrent en effet que les obstacles sont levés , & que la circulation est entièrement rétablie.

A R T I C L E V.

De la Douleur.

S'IL n'est pas d'une grande utilité de distinguer ici les différens genres de douleurs qui souvent sont l'effet d'une imagination dérégulée des malades , au moins l'est-il d'en rechercher les causes prochaines , pour satisfaire l'esprit sur un symptôme si commun , & en même-temps si inquiétant. Sans citer les fièvres , où la douleur est le principal symptôme , il est encore nombre d'autres maladies qu'elle accompagne toujours , & dont elle forme le caractère le plus sensible.

Depuis qu'il est constaté par l'observation que la douleur succède toujours à la piquûre , au déchirement , & à la distension trop grande des fibres sensibles , la plupart des Auteurs ont établi qu'on devait la rapporter à la distraction des filamens nerveux. Cette doctrine n'a pas manqué d'être rejetée par ceux qui ne voyaient

qu'ondulation , reflux & afflux dans l'action des nerfs, fondés sur ce que leur offraient les fibres charnues des animaux, dont les contours serpentins sont si sensibles lorsqu'on leur applique quelques substances âcres, propres à déterminer leur action. Leur hypothèse, quelque plausible qu'elle puisse paraître, n'est cependant point encore confirmée par les expériences qu'on a faites à ce sujet sur les animaux vivans. Les nerfs en effet, soit qu'on les touche avec des instrumens piquans ou avec des caustiques quelconques, ne manifestent aucune puissance contractile, quoiqu'il soit bien avéré cependant qu'ils sont le véritable siège de la douleur.

Si les expériences sont contre la crispation des nerfs, elles ne favorisent pas davantage le système de la distraction. En effet, la simple ligature du nerf empêche un animal quelconque de ressentir la douleur qui provient de la rupture, de la corrosion, & de la déchirure de la partie à laquelle ce nerf se distribuait. Toutes ces expériences, dont la répétition a toujours été suivie du même succès, doivent donc nous déterminer à croire qu'il vaut mieux attribuer la douleur au changement d'état d'un fluide, qu'à une cause distractive que la nature n'admet point.

Mais comme il est très-difficile de déterminer comment les impressions des objets qui affectent agréablement nos sens se transmettent jusqu'à l'ame, la même difficulté se présente quand on veut considérer le changement qui survient au système des nerfs pour exciter la douleur. Cependant comme nous avons rapporté la cause des sensations à une oscillation particulière du fluide subtil & élastique qui remplit la substance des nerfs, nous pouvons également dire avec raison que la

douleur, qui n'est qu'une sensation excessive, provient aussi de ce mouvement oscillatoire porté au plus haut point. Une observation qui confirme cette conjecture, est que les animaux ne manifestent point le moindre signe de douleur tant que la partie médullaire des nerfs est à l'abri des substances qu'on emploie pour constater leur sensibilité. Ainsi, l'on a beau les tourmenter avec les acides minéraux ou les instrumens piquans, si la membrane qui renferme la pulpe n'est point endommagée, il ne s'ensuit aucune impression fâcheuse. Mais si cette membrane ne peut arrêter l'impétuosité de ces causes, & que la substance pulpeuse ne puisse se soustraire à leur action, alors la douleur survient, & se porte jusqu'au *sensorium* avec la rapidité de l'éclair, quand toutefois la communication entre le cerveau & les parties, est bien établie.

Les substances qui peuvent occasionner la douleur agissent d'une manière fort variée. L'effet de quelques-unes est entièrement mécanique, & répond à leur dureté, à leur finesse, à leur poids, & à la force qui les détermine d'agir. D'autres suivent les loix de la Chimie, & se portent sur les parties insensibles des fluides, en vertu de l'attraction ou de la répulsion.

La douleur est souvent sympathique comme le dégoût; mais soit qu'elle dépende d'une cause qui agit sur les nerfs à une distance fort éloignée de l'endroit où l'impression fâcheuse se fait sentir, ou qu'elle soit idiopathique, & produite par un agent qui est fixé au lieu où elle se manifeste; l'inquiétude en est toujours l'effet premier & nécessaire. En effet, comme toutes les sensations désagréables excitent l'ame à faire des efforts pour s'en délivrer, c'est aussi pour parvenir à cette fin

qu'elle met tout le corps en agitation, & l'invite continuellement à changer de posture. De-là la perte du sommeil, le trouble des idées; & si la douleur continue toujours à croître, des mouvemens irréguliers & extraordinaires viendront augmenter encore le désordre. Les mouvemens du système vasculaire ne tarderont point à se répéter plus fréquemment qu'à l'ordinaire, & occasionneront ainsi de la chaleur, & une soif insupportable. Si la douleur a été produite par l'application de quelques substances âcres, ou autres causes extérieures, le sang ou les autres humeurs afflueront alors en grande abondance vers le lieu affecté, elles se feront voye au-dehors, ou s'épanchant dans le tissu cellulaire, elles formeront une inflammation décidée.

ARTICLE VI.

De la Démangeaison.

CETTE sensation, portée à un certain degré, est aussi difficile à supporter que la douleur, à laquelle elle semble être alliée de très-près. On présume qu'elle provient de quelques changemens dans le mouvement oscillatoire des nerfs qui se distribuent à la peau. Ce symptôme, ainsi que la douleur & le dégoût, reconnaît souvent une cause éloignée du lieu où il se manifeste, & qui agit alors d'après les loix de la sympathie. Ainsi, lorsque des vers irritent les membranes sensibles des intestins, l'impression se communique à celles qui revêtent l'intérieur du nez, & y excitent la démangeaison. Une pierre dans la vessie urinaire, produit fréquemment la même sensation à l'extrémité de la verge.

Outre la démangeaison générale qui provient de l'af-

fection des nerfs de la peau , il en est encore une interne , si universellement répandue , que les malades ne savent trop où la rapporter. Ce symptôme produit une sensation des plus incommodes ; on le rencontre quelquefois dans les maladies hystériques , où il occasionne des agitations , & des inquiétudes continuelles.

La démangeaison extérieure est une affection qui non-seulement est particulière à la gale , mais qu'on observe encore dans d'autres maladies. Elle est assez ordinaire à la jaunisse , & à quelques espèces de fièvres exanthématiques. Elle trouble le sommeil comme la soif & la douleur ; & si elle continue jusqu'à un certain point , elle peut être suivie du délire , & de spasmes.

A R T I C L E V I I.

De l'Insomnie.

L'EXERCICE continu de l'ame & du corps pendant la veille , occasionne une perte considérable du fluide subtil , d'où dépendent vraisemblablement la force , & la vivacité des facultés. On présume que ce fluide ainsi dissipé est celui des nerfs.

Le sommeil est donc nécessaire pour le rétablissement des forces de l'ame & du corps. D'après cette considération , on peut raisonnablement croire que pendant le sommeil la distribution de ce fluide est en quelque façon suspendue dans toute l'étendue du système nerveux , si l'on en excepte cependant les organes dont les mouvemens sont absolument nécessaires à la vie , tels que le cœur , les poumons , & les muscles qui contribuent à remplir les fonctions auxquelles ces organes sont destinés.

Comment arrive-t-il que cette distribution du fluide nerveux soit suspendue dans les organes des sens & dans les instrumens du mouvement volontaire, & que cependant elle ait lieu dans les organes vitaux que nous venons de nommer ? Quoique les Physiologistes n'aient point encore donné de raisons suffisantes sur ce phénomène, on ne peut s'empêcher cependant de présumer qu'il y a un changement, ou une différence dans la distribution de ce fluide pendant le sommeil, absolument autre que celle qui a lieu pendant la veille.

Si donc en santé toute la mécanique du sommeil vient de la cessation de l'influence nerveuse aux organes des sens, tant internes qu'externes, & aux muscles en général, excepté ceux qui servent à la circulation, & à la respiration; il s'ensuit que l'état opposé, qu'on considère comme maladie, doit avoir pour cause immédiate une affluence, ou une distribution plus abondante du fluide nerveux aux mêmes organes.

Les causes éloignées qui peuvent occasionnellement produire cette affluence varient beaucoup. Il en est qui dépendent des affections de l'ame, comme le chagrin, la colère, l'accablement, & d'autres qui proviennent de l'irritation du système vasculaire, laquelle est toujours accompagnée alors de la soif & de la chaleur. Tant que cette irritation maintient les vaisseaux du cerveau libres & ouverts, elle ne manque jamais de produire une distribution plus grande & plus répétée de fluide dans les nerfs : de là l'insomnie.

Quand ce symptôme continue un certain temps, les suites en sont on ne peut plus fâcheuses. Les alimens en effet ne peuvent réparer les pertes, & rétablir les forces du corps qu'autant que le retour naturel du sommeil y

contribue. Or, comme c'est pendant le calme des sens, & le repos qu'il procure, que les molécules nutritives trouvent moyen de se fixer, il n'est point difficile de concevoir comment ce symptôme contribue à l'amaigrissement dans les maladies fébriles où l'on retranche toute nourriture.

L'insomnie est un symptôme le plus constant, & le plus ordinaire dans le commencement des fièvres. Lorsque la maladie parvient à son plus haut période, elle dégénère en un état opposé, celui de stupidité ou d'assoupissement continuel.

Il est un genre de maladies non-fébriles, dont l'insomnie forme un des principaux symptômes; ce sont les maladies mentales ou de l'esprit. Comme les mouvemens du système vasculaire ne s'éloignent pas dans celles-ci de leur état naturel, aussi ce symptôme, quoiqu'il continue souvent des semaines entières, ne détruit-il pas si promptement les forces que quand il a lieu dans les maladies fébriles.

A R T I C L E V I I I.

De l'Assoupissement.

L'état opposé à l'insomnie, & le huitième des symptômes généraux, est l'*assoupissement* ou la propension non-naturelle au sommeil.

Ce symptôme, porté au plus haut point, doit toujours être regardé comme dangereux, en ce qu'il désigne que les nerfs ne sont point suffisamment pourvus de leur fluide, soit que la disette de cette matière subtile dans les humeurs en soit la cause, ou qu'on la doive rap-

porter à quelque compression des nerfs qui en empêche la libre distribution.

Les causes éloignées de l'assoupissement sont très-multipliées. Telles sont le froid aigu de l'atmosphère, un amas d'eau dans les ventricules du cerveau ou entre ce viscère & le crâne, une dilatation excessive des vaisseaux du cerveau, la fracture du crâne, une dépression de quelque portion d'os sur le cerveau. Toutes ces causes agissent en comprimant la partie médullaire, & en empêchant la transmission du fluide dont elle est remplie, aux organes des sens & du mouvement.

On peut concevoir de-là comment ce symptôme peut naître d'un autre qui lui soit absolument opposé. Car de même que la vélocité dans la circulation des humeurs, à travers les vaisseaux du cerveau, augmente le mouvement du système nerveux, & dissipe tout sommeil; de même aussi, non-seulement ces vaisseaux surchargés du sang que l'impulsion augmentée du cœur y envoie, ne peuvent plus vaquer à leurs fonctions, mais encore ils compriment l'origine des nerfs, de manière à les priver de toute action. De-là l'assoupissement qu'on doit toujours attendre dans les fièvres qui ont commencé par l'insomnie & le délire.

On observe souvent, vers la fin des fièvres, un genre d'assoupissement qui est entremêlé de veille : on l'appelle *coma vigil* dans les Écoles. On présume qu'il provient d'une circulation rapide & irrégulière dans le système vasculaire du cerveau, dont certaines régions sont libres, pendant que d'autres sont en même temps assez surchargées pour comprimer les nerfs à leur origine.

A R T I C L E I X.

De l'Anxiété.

Nous avons établi pour sixième condition de la parfaite santé, qu'il ne devait y avoir aucun sentiment de constriction, de poids ou d'oppression, vers les régions précordiales. Le contraire de cette condition est le neuvième des symptômes généraux, ou cette sensation accablante, ce poids, ou cette constriction que les Auteurs nomment *anxiété*.

Cette sensation est toujours accompagnée d'une timidité & d'un abattement remarquables de l'ame. En effet comme il est de la nature de la douleur de communiquer à cette puissance l'idée d'un mal présent, ainsi l'anxiété indique un désordre instantané & sans remède, & par cette raison elle est souvent plus insupportable que la douleur la plus aiguë. On doit distinguer l'anxiété dans laquelle il n'y a aucun obstacle sensible au libre passage des fluides par les extrémités des plus petites artères, d'avec celle où il y a une interruption ou désordre apparent dans le système vasculaire. Le pouls, comme nous le dirons ci-après, servira à faire distinguer ces deux espèces l'une de l'autre.

Le premier genre d'anxiété est un symptôme propre à la manie, & aux affections hystériques; le second l'est aux fièvres; il continue plus ou moins long-temps pendant le cours de la maladie, tant que la constriction spasmodique, ou les autres obstacles à la liberté de la circulation, persistent.

L'anxiété qui n'est point fébrile, survient toujours à quelque désordre dans le système nerveux; on a une

ataxie dont la véritable nature restera inconnue, jusqu'à ce que les connaissances que nous avons sur les nerfs soient plus parfaites que celles que nous avons maintenant.

Celle qui est dépendante de la fièvre, ou dont la cause est une difficulté au libre passage du sang, peut provenir de différentes sources. Telles sont d'abord la peur, le chagrin, la vengeance, l'abattement, qui sont autant d'affections qu'une constriction spasmodique accompagne, & qui sont ordinairement suivies d'une oppression plus ou moins grande vers la région précordiale.

Les miasmes qui donnent naissance à différentes espèces de fièvres, & notamment les exanthématiques, produisent aussi une constriction spasmodique & extraordinaire, & conséquemment un sentiment d'anxiété, tant qu'ils sont répandus dans le sang, & qu'ils n'ont pu trouver un excrétoire qui les transmette au-dehors, ou qu'ils n'ont pu se répandre dans les espaces cellulaires.

La pléthore, ou la surabondance des humeurs, & la rétention de quelques-unes de celles qui doivent s'échapper, produisent toujours une oppression plus ou moins grande, vu la disproportion existante entre la masse de fluide à mouvoir, & la force du cœur qui la doit mettre en mouvement. Quand la force de cet organe diminue, ou qu'elle éprouve trop de résistance il survient une anxiété qui lui est proportionnée. Souvent on ne peut en attribuer la cause qu'à un trop grand volume de la graisse qui occupe la base du cœur, ou à l'hydropisie du péricarde, à des concrétions polypeuses, à une ossification des valvules ou des grandes artères, à

un anevrisme de l'aorte, ou à la dilatation des oreillettes & des ventricules.

L'anxiété se manifeste encore quand la circulation, dans les poumons ou dans les viscères du bas-ventre, vient à souffrir quelque interruption considérable.

On doit regarder l'anxiété comme très-dangereuse, si les obstacles qui s'opposent au libre cours du sang, sont d'une telle nature qu'on ne puisse y remédier promptement, ce dont on sera instruit par le sentiment d'oppression & de constriction, dont les malades se plaignent, surtout quand cet état est accompagné d'un pouls excessivement faible & prompt. Tous les symptômes indiquent en effet que le sang s'accumule de plus en plus vers le centre, en beaucoup plus grande quantité que le cœur ne peut les chasser, & conséquemment que la mort est proche. Ainsi, à mesure qu'on sent le pouls diminuer en force & en plénitude, à mesure aussi on peut estimer le degré du danger réel.

L'anxiété nerveuse, ou celle qui provient de l'ataxie du système nerveux, quoiqu'elle paraisse très-violente, ne menace cependant pas d'un danger imminent, parce que le système vasculaire est hors de ses atteintes, & que la circulation se fait avec la plus grande aisance.

A R T I C L E X.

De la difficulté de Respirer.

LA respiration devient difficile par un changement dans l'air qui nous environne, par un rétrécissement, une obstruction des passages qui conduisent l'air aux poumons, ou par des vices qui affectent l'organisation de ce viscère, & le rendent incapable de recevoir & de

chasser l'air qui le pénètre, & de livrer passage au sang qui doit le traverser.

Si l'air est trop raréfié, il ne pourra distendre convenablement les vésicules pulmonaires. D'une autre part s'il est trop dense, il les distendra outre mesure, & par son trop grand froid il occasionnera une constriction dans les bronches. Les exhalaisons ou les vapeurs âcres, telles que celles du soufre, de l'esprit de nitre, du sel de succin & de la chaux vive, quand elles sont aspirées avec l'air, paraissent occasionner une constriction spasmodique des vaisseaux aériens, en agissant comme stimulans. Des vapeurs méphytiques ou l'air fixe, reçus dans les poumons, causent une mort subite d'un genre qu'on n'a point encore pu développer jusqu'ici; peut-être est-ce en rendant les fibres motrices entièrement atones. (1) Un air trop sec, ou celui qui abonde en

(1) La constriction, ou le resserrement dans lequel on trouve les poumons vésiculeux des grenouilles qui sont tombées en asphyxie, pour avoir respiré des vapeurs méphytiques, démontre que la cause de la mort, en pareil cas, ne réside point dans l'atonie des fibres motrices du poumon, mais bien dans un spasme, qui, en resserrant les dernières ramifications des vaisseaux aériens, ôte toute liberté de communication dans les vaisseaux infiniment fins que le sang doit parcourir pour parvenir à l'aorte. Les mêmes effets doivent nécessairement suivre des mêmes causes, lorsqu'elles ont lieu chez des animaux plus volumineux. La stase du sang se manifeste assez chez l'homme par la rougeur, & même lividité des poumons, les taches, & les échymoses, qui sont sensibles à leur extérieur. Ces organes, imperméables alors au sang, ont lieu au reflux de ce fluide vers la face, & même jusques au cerveau. En suscitant dans ces cas, à un endroit éloigné,

poussière subtile, gêne proportionnellement la respiration, ainsi que l'air trop chargé de vapeurs humides, qui, par cette raison, ne peut enlever des poumons la matière perspirable aussi promptement qu'elle doit s'exhaler,

Les parties des environs du gosier peuvent être gonflées, & les membranes qui tapissent le fond de la gorge épaissies & couvertes de mucosités, ou d'une couche purulente, de sorte que l'ouverture de la glotte soit rétrécie ou obstruée. Ce rétrécissement peut encore avoir lieu par la contraction spasmodique de quelques muscles du larynx,

Les fonctions que les poumons eux-mêmes doivent exécuter, peuvent être empêchées de différentes manières. La conformation de la poitrine peut être telle qu'elle rende la respiration habituellement difficile. Les poumons peuvent être comprimés par diverses tumeurs dans les parties adjacentes, ou par un trop grand amas de graisse, particulièrement vers les gros vaisseaux sanguins. La membrane interne des bronches peut être engorgée, de même qu'on voit celle des narines l'être à la suite d'une transpiration arrêtée. La mucosité destinée à lubrifier les bronches, peut être séparée en trop grande quantité ou manquer. Le sang peut également suinter des pores ou des extrémités de l'artère bronchiale, ou de la pulmonaire dans ces mêmes bronches,

une impression plus vive que celle qui existe sur le p^{oumon}
remplissant les indications que la stase présente, on guér^{it}
coup plus promptement qu'en tournant toutes les vues ^{une}
neutralisation purement illusoire de ces substances mal^s

La mucofité, l'eau, le pus, peuvent s'amasser dans les espaces cellulaires des poumons, & des concrétions calculeuses ; ou des tubercules squirreux peuvent, en se formant dans les glandes lymphatiques, comprimer également les vaisseaux sanguins comme les conduits aériens, & ainsi apporter obstacle à l'admission de l'air comme à la circulation libre du sang.

Les vaisseaux sanguins sont encore exposés à une trop grande dilatation par l'abondance du sang qui leur afflue, comme dans l'inflammation, ou parce que la masse générale retourne de la circonférence du corps au centre, beaucoup plus promptement que les poumons ne peuvent la recevoir & la transmettre, comme dans les exercices violens, les accès de fièvre & les passions vives de l'ame.

Une douleur aiguë qui affecte différens muscles dont le mouvement est nécessaire à la respiration, rend encore cette fonction plus ou moins difficile : l'action spasmodique de ces muscles, & notamment celle du diaphragme, qui souvent est occasionnée par des flatuosités, ou des matières âcres contenues dans l'estomac & les intestins, donne pareillement lieu à une difficulté dans la respiration. Les bronches elles-mêmes sont aussi exposées à des contractions spasmodiques, dont les causes internes échappent souvent à nos recherches. Les poumons peuvent être comprimés, & la liberté de leurs mouvemens restreinte par des amas d'eau, de pus, de sang dans la cavité de la poitrine, par une ascite, par une augmentation de volume de quelques-uns des viscères, ou par un fœtus trop volumineux.

Il est une classe entière de maladies dont la difficulté de respirer forme le symptôme distinct & prédominant.

Ce même symptôme se manifeste dans certaines fièvres ; où il est toujours d'un mauvais présage. Il est alors dû en partie à une constriction spasmodique , & en partie à la vélocité du sang , qui parcourt tout le système vasculaire plus rapidement que de coutume.

Lorsque l'inflammation réside dans les poumons , la difficulté de respirer , accompagnée de douleur & de toux , constitue le principal caractère de la maladie. On le regarde également comme tel dans les affections hystériques qui proviennent des flatuosités , ou d'autres matières nuisibles contenues dans le canal alimentaire.

Si ce symptôme parvient au plus haut point , & qu'il continue encore quelque-temps , la suffocation & la mort surviennent bientôt. Une moindre gêne dans la respiration donne aussi lieu à une affection moindre , qui , au moins , trouble toujours le sommeil , si elle ne fait point naître quelque'autre symptôme.

A R T I C L E X I.

De la Faiblesse.

ON doit en général entendre par *faiblesse* l'impossibilité où sont les muscles de soutenir facilement le poids du corps , & d'exercer convenablement les actions que dicte la volonté. Ce symptôme est un de ceux qui affectent le plus généralement les malades ; il y en a peu qui ne s'en plaignent plus ou moins. Il est essentiel aux fièvres , & les accompagne d'une manière constante. On observe cependant que dans quelques-unes les forces égalent , & même souvent surpassent celles qui sont naturelles & proportionnées à l'âge , au sexe ,

ou à la constitution ; mais dans ces cas leur durée n'est que passagère.

Quelques Pathologistes expliquent cette faiblesse essentielle aux fièvres, en disant que l'ame, toujours occupée à la conservation du corps, prévoyant que les forces vasculaires ne suffiraient pas pour vaincre & chasser l'acrimonie fébrile, suspend en grande partie la distribution du fluide nerveux aux instrumens du mouvement volontaire, pour en déterminer une plus grande partie vers le cœur, & ainsi donner à cet organe une énergie nouvelle, propre à lui faire franchir les obstacles qui s'opposent à la liberté & à l'égalité de la circulation. Cette explication absolument hypothétique, est fort éloignée de celle que les Mécaniciens admettent, quoiqu'ils ne réussissent pas mieux eux-mêmes dans les raisons qu'ils donnent de ce phénomène.

On ne peut trouver le principe des forces que dans le système nerveux. Les phénomènes de l'action musculaire donnent tout lieu de croire qu'il dépend de l'irradiation libre, constante, & régulière du fluide des nerfs dans la substance intime des muscles. Cette opinion est fondée sur la division, & la compression faites sur un nerf, lesquelles privent constamment les muscles subjacens de leurs forces & de leurs mouvemens.

Conséquemment les causes actuelles de la faiblesse ne peuvent donc être qu'un défaut, une suspension, ou une rémission dans la distribution, ou dans l'évibration du fluide des nerfs qui se portent aux différens muscles.

Les causes possibles d'un pareil désordre sont très-variées. Il en est qui paraissent avoir la propriété d'affecter immédiatement le fluide nerveux, s'il nous est permis de parler ainsi, en le privant vraisemblablement de son

élasticité, & le rendant moins susceptible de vibratilité; c'est ce qu'on observe particulièrement dans les maladies putrides, soit que l'acrimonie qui les produit ait été engendrée spontanément dans le corps, ou qu'elle ait été reçue de dehors par voie d'infection.

Les exercices violens, & long-temps continués, soit de l'ame ou du corps, diminuent les forces musculaires, sans doute à raison de la dissipation du fluide nerveux, que les muscles reçoivent alors plus abondamment. Les écoulemens de sang ou des humeurs qui s'en séparent, produisent aussi la faiblesse, en ce que non-seulement ils tarissent la source qui fournit au système nerveux, mais encore en ce qu'ils rompent l'équilibre qui a lieu dans le système vasculaire, entre les parties contenant & les parties contenues. En effet, les parois des vaisseaux ne compriment & ne poussent en avant les fluides, que proportionnellement à la résistance que ces mêmes fluides leur offrent, & à l'extension qu'ils font éprouver aux vaisseaux. Si cette balance, entre la puissance contractile des vaisseaux d'une part, & la force expansive des fluides de l'autre, vient à être détruite, soit par des écoulemens excessifs & prompts qui occasionnent un affaïssement dans les vaisseaux, ou par une raréfaction subite des fluides qui porte la dilatation des vaisseaux à son plus haut terme, une faiblesse relative à toutes ces circonstances en fera toujours la suite.

La faiblesse a toujours lieu après le spasme; elle est alors inhérente aux fibres musculaires qui ont resté trop long-temps contractées. On l'observe aussi fréquemment dans les parties qu'une douleur cruelle a long-temps affectées; on la pourrait alors regarder comme une nouvelle preuve que la douleur vient d'une agitation, &

d'une vibration du fluide nerveux , qui nécessairement en entraîne avec elle une perte & une dissipation extraordinaires.

La faiblesse survient encore toutes les fois que le système cellulaire est excessivement surchargé de fluide aqueux ou huileux , ou , comme il arrive quelquefois , d'un air élastique qui comprime les filamens nerveux. De-là la prostration des forces dans les complexions corpulentes , chez les leucophlegmatiques , & dans la maladie qu'on nomme *emphysème*.

La faiblesse est un symptôme qui prédomine sensiblement dans les affections paralytiques , que la perte du sentiment accompagne le plus souvent. Si ce dernier symptôme se joint ainsi souvent à la faiblesse , il est cependant des cas où il n'entretient aucun rapport avec elle. Ainsi l'on voit souvent la faiblesse être portée à l'extrême sans que la puissance sensitive en souffre de diminution : c'est ce qui a lieu dans les fièvres hectiques, où l'on observe d'une manière bien évidente le sentiment conserver toujours la même vivacité, quoique la mort soit très-proche. Toutes les fois qu'on trouve dans les fièvres l'insensibilité & la faiblesse réunies ensemble , & particulièrement si la faiblesse est extrême dès le commencement , on peut regarder le malade comme étant dans le plus grand danger.

Comme le désordre qui a lieu dans les affections paralytiques, n'affecte point la circulation générale , & ne trouble aucun des mouvemens du système vasculaire, ces maladies durent souvent des années sans porter la moindre atteinte à la vie. Il n'en est point ainsi dans la débilité fébrile ; comme le désordre occupe alors les deux systèmes , à moins que l'un ou l'autre ne recouvre sa

liberté primitive dans un temps convenable, la vie ne saurait subsister long-temps.

A R T I C L E X I I.

Du Spasme.

Ce symptôme est opposé à la faiblesse. Il a lieu quand les parties musculuses du corps sont agitées par une force extraordinaire que la volonté ne saurait vaincre. Une douleur considérable accompagne quelquefois cet état, & d'autres fois c'est une insensibilité parfaite : souvent on voit s'y joindre des symptômes fébriles, & souvent aussi l'on ne peut découvrir le moindre désordre dans le système vasculaire. Quand ce dernier cas a lieu, les affections spasmodiques, comme les paralysies, peuvent durer des années sans terminer la vie.

On ne doit point chercher la cause immédiate du spasme ailleurs que dans le système nerveux. Elle est, comme on le peut présumer, opposée à celle qui produit la faiblesse & le relâchement, conséquemment on peut dire qu'elle dépend d'une évibration du fluide des nerfs dans les faisceaux musculux, plus énergique que celle qui a ordinairement lieu, ou d'une irrégularité dans sa distribution. Si cette évibration, loin d'être générale, est bornée à quelques muscles, elle les sollicitera à des contractions forcées, absolument différentes de celles qui se faisaient paisiblement en santé. Or, comme tous les muscles, excepté cependant quelques-uns, sont placés par paire de manière à se contre-balancer les uns & les autres, si l'équilibre vient à être détruit entre les muscles antagonistes, par

l'influence inégale & irrégulière du fluide qui les met en mouvement, aussi-tôt des contractions violentes & involontaires surviendront d'un côté, pendant que la faiblesse & le relâchement se manifesteront de l'autre.

Mais comme il est un degré de réplétion & de tension dans le système vasculaire, sans laquelle les muscles ne peuvent exercer convenablement leurs fonctions, si ce système vient à être subitement désempli, il s'ensuivra non-seulement une faiblesse générale, mais encore le spasme, qui provient alors d'un relâchement irrégulier des fibres motrices, & de ce que tout équilibre entre les muscles antagonistes est rompu.

Comme nous sommes dans la plus profonde ignorance sur la manière dont agissent les causes prochaines de l'évibration nerveuse propre à produire le spasme, nous nous contenterons de caractériser les éloignées, par le terme de *stimulus*, qui désigne toute substance qui étant appliquée sur les fibres vivantes, les excite à des mouvemens extraordinaires. Ces substances occasionnent des spasmes, ou sur les parties musculieuses mêmes où elles se trouvent, comme les esquilles d'un os fracturé qui excitent des mouvemens convulsifs dans un membre, ou bien dans des parties fort éloignées, & qui semblent n'avoir aucune connexion avec les nerfs sur lesquels la substance stimulante agit; tels sont les vers, ou des acrimonies qui, en séjournant dans les intestins, excitent cependant des convulsions dans les muscles des extrémités & du tronc. Enfin ces substances peuvent résider dans le crâne, à l'origine même des nerfs, & de-là occasionner des mouvemens spasmodiques fort au loin, comme il arrive quand des pièces

aiguës du crâne fracturé pénètrent dans l'intérieur du cerveau.

Outre les corps qui agissent mécaniquement à raison de leurs pointes aiguës, tels que ceux dont nous venons de parler, il en est encore d'autres que nous considérerons plus particulièrement ailleurs, & qu'on présume agir chimiquement.

Les suites du spasme seront d'autant plus fâcheuses, que ce symptôme durera plus long-temps, qu'il sera plus violent, & qu'il s'étendra à un plus grand nombre de parties. Il sera également suivi d'une faiblesse proportionnée à la perte & à la dissipation du fluide subtil que nous avons admise.

Le spasme est le symptôme principal & distinctif de plusieurs maladies. Dans quelques-unes d'elles les muscles demeurent dans un état involontaire & violent de contraction, tandis que dans d'autres ils sont agités de contractions & de relâchemens alternatifs, sans qu'aucun effort de la volonté puisse s'y opposer. Quelques-unes de ces maladies sont accompagnées d'une douleur qu'on n'observe point dans d'autres. Plusieurs présentent tous les caractères de l'insensibilité la plus parfaite.

A R T I C L E X I I I.

De l'Insensibilité, ou Anæsthésie.

L'insensibilité a comme les autres symptômes dont nous avons parlé ci-dessus, ses divers degrés, qui sont plus ou moins dangereux selon sa durée, sa violence, & selon l'étendue du désordre qui survient au système de la circulation, & notamment à celui de la partie destinée

tinée à la sensation. On se rappellera à ce sujet la distinction que nous avons faite des nerfs en sensitifs & en moteurs ; distinction autrefois admise des anciens Physiologistes pour caractériser ceux qui se distribuent aux organes des sens, de ceux qui se répandent dans les organes du mouvement musculaire.

Quoiqu'il soit impossible d'observer la moindre différence entre ces deux classes de nerfs , cependant comme cette distinction aide singulièrement à développer la théorie des symptômes nerveux , nous l'adopterons volontiers. Ainsi la faiblesse & le spasme pourront être regardés comme des affections morbifiques des nerfs moteurs. Leurs causes immédiates seront une rémission , une suspension , une augmentation , ou une irrégularité dans la distribution du fluide moteur , qui parcourt leurs cavités. La douleur & l'insensibilité doivent être regardées, d'après la même hypothèse, comme autant de désordres des nerfs sensitifs , avec cette différence que la douleur est occasionnée par une intensité ou un excès dans le mouvement oscillatoire , & l'insensibilité par la diminution ou la suspension de ce même mouvement. On peut quelquefois suivre l'insensibilité des membres ou des organes jusqu'à sa source , & alors on la voit souvent naître d'une compression assez forte des nerfs , pour arrêter la transmission de leur fluide aux parties affectées. Mais lorsque l'insensibilité est générale , on a tout lieu de croire alors que la cause réside dans le cerveau. Les ouvertures de cadavres ont en effet trop souvent constaté son existence dans ce viscère , pour qu'on ne soit point fondé à admettre cette présomption. Ainsi l'on a vu nombre de fois en pareil cas des collections d'eau , des extravasions de sang dans les

ventricules ou entre le crâne & les hémisphères du cerveau, une dépression de quelques portions du crâne, une dilatation, ou un engorgement des sinus ou des vaisseaux sanguins qui comprimaient la partie médullaire du cerveau, de manière à empêcher la libre distribution, & peut-être la sécrétion du fluide nerveux.

Il est cependant des cas où l'insensibilité ne peut être attribuée à une cause aussi évidente que celle dont nous venons de parler.

Elle paraît alors provenir d'un désordre ou d'une ataxie dans les nerfs qui se distribuent à l'estomac & aux intestins; désordre originairement dû à la présence de quelques acrimonies dans les premières voies. On ne peut expliquer un pareil phénomène que par les loix de la sympathie.

Quelquefois l'insensibilité est générale sans que la puissance musculaire soit beaucoup diminuée, comme on l'observe dans la maladie rare & singulière qu'on nomme *catalepsie*, dans laquelle les malades paraissent comme morts, quant à l'impression que font sur eux les objets extérieurs, quoique les muscles puissent encore supporter le poids du corps, & que les membres conservent la même situation dans laquelle on les place. Mais en général les nerfs moteurs sont toujours affectés dès que les nerfs sensitifs deviennent incapables de remplir leurs fonctions, & les muscles alors deviennent convulsés ou paralysés, selon les circonstances. C'est ce qu'on observe dans l'apoplexie, la paraplégie, l'hémiplégie & l'épilepsie, maladies dans lesquelles l'insensibilité a toujours pour compagne l'atonie ou le spasme. Une insensibilité plus ou moins grande accompagne également la faiblesse, qui est un des premiers symptômes dans les fièvres vio-

lentes qui tirent à leur fin , & dans lesquelles les vaisseaux du cerveau sont plus ou moins surchargés.

A R T I C L E X I V.

De la trop grande Sensibilité , ou de l'Hyperaesthésie.

QUELQUES Auteurs ont nommé *éréthisme*, le sentiment inquiétant que l'impression modérée des objets extérieurs excite sur les organes des sens , quoiqu'on doive l'appeler avec plus de raison *hyperaesthésie* ou *supersensation*.

Il ne faut point confondre ce genre de symptôme avec la douleur que l'ame éprouve souvent , & qu'elle rapporte à certains endroits du corps qui souffrent quelque violence. L'hyperaesthésie, au contraire, est une affection générale qui n'a pas plus de rapport à une partie du corps qu'à une autre.

On observe quelquefois certains organes des sens être tellement affectés qu'ils ne peuvent plus supporter, sans douleurs, les impressions auxquelles ils étaient auparavant accoutumés. L'œil, par exemple, est alors offensé par la plus faible lumière, & l'oreille par le moindre son. Il est également des personnes dont la constitution est si sensible, qu'elles sont presque toujours en éréthisme ; la moindre substance âcre & stimulante, de quelque nature qu'elle soit, suffit pour mettre aussitôt leurs organes en émotion. Il en est d'autres, au contraire, dont les facultés sensitives, tant internes qu'externes, sont tellement émoussées ou languissantes, qu'elles semblent être une source d'insensibilité.

Quand l'éréthisme est porté à un assez haut point pour constituer un symptôme, on le peut considérer alors comme un des plus graves de ceux que nous avons

examinés jusqu'à présent, & la maladie dont il fait partie, comme une des plus violentes & des plus dangereuses, à moins que ce symptôme ne retombe bientôt à un degré inférieur. C'est ce qu'on observe dans l'hydrophobie, qui rarement laisse quatre jours à vivre aux malades qui en sont atteints. L'éréthisme est beaucoup moindre chez les maniaques, les hystériques, les hypochondriaques, & dans les fièvres nerveuses.

Quant à la cause immédiate de cette augmentation de sensibilité, il n'y a encore aucune invraisemblance à la rapporter à une trop grande irradiation dans les nerfs sensitifs. Si l'on accorde qu'il puisse y avoir une surabondance de fluide nerveux dans certains cas, on pourra l'assigner comme cause ordinaire de l'hyperaesthésie, de même que nous avons attribué la faiblesse & l'insensibilité au manque de ce même fluide.

Si ce symptôme continue quelque temps, il doit nécessairement être bientôt suivi du délire, qui est le quinzième des symptômes généraux, & le dernier que nous ayons à considérer.

A R T I C L E X V.

Du Délire.

ON entend par *délire* un dérangement des facultés de l'ame qui, contraire à la dixième condition de la parfaite santé, l'empêche de percevoir les objets extérieurs comme il convient, & d'en juger de même. La mémoire & l'imagination sont confuses & perverties dans cet état.

On observe différens genres & différens degrés de délire dont nous ne nous occuperons point pour le mo-

ment , nous contentant seulement de considérer les changemens de la machine , qu'on peut regarder comme causes du désordre des facultés mentales. Quoique dans le délire ordinaire il ne paraisse aucun vice d'organisation , cependant si l'exercice naturel de la mémoire , de l'imagination & du jugement dépend , comme on le présume , d'une distribution égale du fluide sensitif dans les régions du système nerveux qui constituent les organes des sens internes , quand cette distribution sera irrégulière , ou qu'elle sera portée au-dessus de l'état naturel , les facultés de l'ame ne manqueront point d'en être dérangées. Ainsi l'on voit le plus habile Musicien ne pouvoir tirer aucune harmonie ou mélodie d'un clavecin dont les cordes ne sont point ajustées , ou montées à l'accord d'un ton donné. Telles sont les causes immédiates que nous croyons devoir admettre du délire. Quant à celles qui sont possibles , contingentes ou éloignées , il en est qu'on rapporte à l'ame même , considérée abstractivement ; telles sont les réflexions profondes & une application trop continuée à des études abstraites. Les passions violentes de l'ame donnent non-seulement aussi naissance au délire , mais encore souvent à des altérations évidentes & manifestes dans la constitution du corps.

Le délire est un symptôme fort commun aux fièvres ; il est essentiel à l'inflammation du cerveau ou des méninges , & souvent il constitue le caractère sensible & prédominant d'un ordre de maladies où il n'y a aucune fièvre.

Ayant considéré tout ce que les quinze symptômes généraux des maladies nous offraient de remarquable , on ne peut s'empêcher de reconnaître que tous se rap-

portent aux mouvemens défordonnés, soit du fluide des nerfs dont la source dérive du cerveau, soit du sang & des diverses humeurs qui s'en séparent & coulent dans les diverses séries de vaisseaux qui ont le cœur pour centre. En un mot, si l'on en excepte quelquefois la chaleur excessive, chacun d'eux dépend uniquement ou des changemens qui ont lieu dans le système nerveux, ou d'une affection nerveuse qui s'unit au dérangement du système vasculaire. Les mouvemens du système nerveux ne pouvant en aucune manière se rapporter aux loix connues de l'hydraulique, on conçoit de-là combien sont trompeuses, & nous osons même le dire, combien sont dangereuses toutes ces théories fondées sur les mesures du diamètre des vaisseaux, sur le calcul de la force, & de la vélocité des fluides qui circulent. En effet, de pareilles déductions, tirées de prémices si incertaines & souvent si fausses, ne peuvent que donner lieu à des conséquences erronnées dans la pratique.

La Médecine ne doit pas prétendre à une certitude mathématique ; il est donc du devoir de ceux qui la professent, de se contenir dans les bornes qui limitent son domaine.

C H A P I T R E I V.

Dénombrement des Symptômes Locaux.

Q UOIQ'ON observe dans toutes les maladies quelconques, un ou plusieurs des quinze symptômes que nous venons de rapporter, il en est cependant plusieurs qui prennent leurs caractères du désordre borné à quelque

partie , & qu'on peut conséquemment regarder comme autant d'affections purement isolées ou locales. De-là la nécessité de bien connaître la nature , les causes & les conséquences des différentes espèces d'affections morbifiques qui proviennent du dérangement :

- 1°. Des facultés particulières de l'ame.
- 2°. Des sens externes.
- 3°. Des appétits.
- 4°. Des sécrétions.
- 5°. Des excrétions , ou écoulemens.
- 6°. Des actions.
- 7°. De la forme & apparence de l'extérieur du corps.
- 8°. De ce qui trouble la situation & la connexion des différentes parties organiques.
- 9°. De ce qui détruit la texture & la consistance de ces mêmes parties.

Comme nous aurons occasion par la suite , en traitant des maladies locales , de décrire & d'expliquer en particulier tous les symptômes qui proviennent des affections que nous venons de citer , nous nous contenterons , pour le moment , de les considérer d'une manière générale dans l'ordre où nous les avons rangés. Ainsi :

I. Les maladies des facultés intellectuelles , sont relatives à la mémoire , à l'imagination & au jugement en particulier. On observe , en effet , que l'une ou l'autre de ces facultés peut être affaiblie , dépravée ou abolie sans que les autres participent au même désordre. Cette considération donne tout lieu de croire qu'il y a des régions du cerveau où siègent les sens internes , & de la bonne organisation desquelles dépend le libre exercice de la mémoire , de l'imagination & du jugement ; de même

que la vue, l'odorat & l'ouïe dépendent du bon état des organes qui sont construits pour chacun d'eux.

II. L'observation journalière constate que les cinq sens externes, le toucher, l'odorat, l'ouïe, la vue & le goût, sont sujets à nombre de maladies, auxquelles leur organisation particulière les dispose quelquefois. Ils sont d'une sensibilité si grande qu'ils ne peuvent supporter, sans douleur, les impressions ordinaires des objets dont ils doivent transmettre la sensation; d'autres fois ils sont émoussés, ou tellement embarrassés, qu'ils ne peuvent transmettre les impressions avec une force suffisante. Quelquefois ils sont si dépravés, qu'ils ne renvoyent que des impressions entièrement dissimilaires à leurs objets. Enfin, les organes sont tellement dérangés, qu'ils ne peuvent ni recevoir ni transmettre aucune impression.

On peut rapporter à ces quatre articles, tous les symptômes propres à chacun des sens. On leur a donné différentes dénominations, que nous serons obligés de rapporter par la suite lorsque nous traiterons des maladies où quelques-uns de ces symptômes prédominent assez pour mériter un nom propre.

III. La troisième classe de symptômes particuliers, a rapport aux différens appétits qui ont été donnés à tous les animaux pour deux raisons importantes, leur propre conservation, & la propagation de leur espèce. Ces appétits comme les cinq sens externes, sont sujets à des augmentations extraordinaires, à des diminutions, à des dépravations, & à une entière abolition. Ils constituent pour cette raison un certain nombre de symptômes particuliers, qu'on désigne pareillement par différens noms. Nous en avons déjà considéré plusieurs, & nous en verrons encore d'autres par la suite.

IV. Les maladies particulières des organes sécrétoires, sont renfermées dans la quatrième classe. Les sécrétions peuvent être viciées de quatre manières différentes. Ainsi une glande peut séparer une trop grande quantité du fluide qui lui est propre, ou n'en point séparer assez ; elle peut être affectée de manière à ne point séparer convenablement son humeur, ou être tellement désorganisée, qu'elle soit incapable de remplir sa fonction. Pareillement encore la sécrétion d'une classe entière d'humeur peut être ou excessivement augmentée, ou singulièrement diminuée, ou suspendue, ou enfin dépravée de manière que les humeurs aqueuses passent dans les vaisseaux sécrétoires de la mucoité, que la lymphe gélatineuse choisisse les vaisseaux qui séparent l'huile, la mucoité ou l'eau, & que l'huile se porte vers ceux qui séparent la mucoité, l'eau, ou la lymphe gélatineuse.

Les humeurs séparées du sang sont, les unes rejetées, comme nous l'avons déjà dit, hors du corps, étant inutiles à son économie, pendant que d'autres sont en partie reportées & distribuées de nouveau dans divers ordres de vaisseaux, & en partie déposées pour un certain temps dans des réservoirs particuliers, ou dans les diverses régions du système cellulaire. La plus grande partie des humeurs du premier genre sont d'une nature aqueuse : on range parmi elles l'urine, & la matière de la transpiration.

Il est de l'essence des organes destinés à séparer l'eau superflue du sang, de s'entraider réciproquement. On observe en effet que quand la sécrétion de la sérosité souffre une diminution dans un organe, la plus grande quantité qui s'en sépare dans un autre, vient établir une

compensation manifeste. De-là la quantité d'urine pâle & limpide des femmes hystériques, lors du paroxysme qui resserre les pores de la peau & empêche l'issue de la transpiration. De-là également l'abondance de cette évacuation, & de celle des felles pendant l'usage des bains froids, & dans la saison de l'hiver, ou du printemps, lorsque les pores de la peau sont resserrés; ce qui est le contraire pendant l'été, ou lorsqu'on est dans une atmosphère échauffée. De-là encore l'augmentation des excrétiions du ventre & des reins, quand la transpiration cutanée est arrêtée à la suite de quelques passions violentes de l'ame, telles que la peur, le chagrin, les douleurs; & réciproquement la diminution des urines & de la diarrhée, lorsqu'on dirige l'affluence des humeurs aqueuses vers la surface du corps. On peut arrêter d'après les mêmes principes la trop grande salivation, en dérivant le flux de la salive, des glandes parotides vers la peau, les reins, ou les intestins.

On conçoit, d'après ces observations, quelle peut être l'origine de ces écoulemens extraordinaires de salive dans la petite vérole, où presque toute la surface du corps est couverte de boutons, & leur utilité lorsque les autres sécrétions sont ainsi diminuées ou interceptées. Si ces écoulemens ne paraissent point, le visage & les mains se tuméfient alors prodigieusement par la grande quantité d'humeurs aqueuses qui affluent dans les espaces cellulaires. Quand les crachats s'arrêtent, & que le gonflement extérieur s'affaïsse, les Praticiens savent qu'alors la mort n'est point lente à paraître.

On observe certaines maladies dans lesquelles la sécrétion des humeurs aqueuses paraît être en général trop abondante. La sérosité dans ces cas cherchant à se sé-

parer des autres parties intégrantes du sang, fort par les divers excrétoires, & transude dans les grandes cavités, ou dans les interstices cellulaires, pour former, en s'accumulant en plus grande quantité que les vaisseaux lymphatiques ne l'absorbent, ce qu'on appelle *hydropisie*.

Les humeurs muqueuses sont principalement destinées à lubrifier, & à défendre les membranes sensibles qui sont susceptibles de souffrir la présence de quelques acrimonies, ou le contact de l'air seul qu'on respire, telles que les vésicules pulmonaires, l'intérieur du canal alimentaire, la vésicule du fiel, les voies urinaires; &c. Ces humeurs fluent souvent vers une partie en plus grande abondance qu'elles n'ont coutume; la sécrétion alors en est tellement augmentée, que quand le poulmon est l'excrétoire qu'elles choisissent, ce viscère s'engorge, & la toux avec une difficulté plus ou moins grande de respirer, annonce un désordre auquel on a souvent de la peine à remédier. Quand, au contraire, ces mêmes humeurs dirigent leur irruption sur l'estomac, & sur tout le système alimentaire, un poids se fait sentir à l'épigastre; l'appétit en est détruit, & la bile, alors visqueuse, a perdu toute son énergie. Portées à cet excès, souvent elles sortent abondamment avec les urines, ou bien elles se mêlent avec la matière transpirable, & lui donnent une viscosité qui lui est étrangère.

Souvent, au contraire, la sécrétion de ces humeurs est diminuée, & alors des affections différentes de celles que nous venons de considérer, se manifestent. Les parties qui devaient être molles & souples deviennent dures, sèches & peu flexibles: de-là les toux sèches, la constipation, la douleur en urinant, la perte de l'odorat, &c.

Cette même sécrétion peut enfin être dépravée lorsque les organes qui doivent séparer la mucofité dégénèrent, & ne donnent qu'une humeur absolument différente. Ainsi les pores de la membrane de *Schneider*, dans le coryza, ou rhume ordinaire, au lieu de fournir leur douce mucofité, ne laissent échapper qu'une eau claire qui produit une légère excoriation, un éternument fréquent, & une toux fatigante, si les membranes qui avoisinent le larynx viennent à être affectées de la même manière. Cette affection, qui est de peu de conséquence, devient assez souvent grave, quand une toux plus considérable, & une difficulté de respirer bien décidée, annoncent que le poulmon participe du désordre, & que les vaisseaux bronchiques, au lieu d'être protégés par leur mucofité naturelle, sont perpétuellement irrités par une sérosité claire & âcre. La sécrétion des humeurs muqueuses dans le canal alimentaire, peut également être dépravée : ce ne fera plus alors cette humeur lubréfiante qui y fera versée pour en enduire les parois, & les préserver de toute acrimonie ; un fluide aqueux la remplacera, & donnera lieu aux coliques violentes, aux diarrhées rebelles qu'on observe souvent. Si la cause stimulante qui occasionne le plus souvent tous ces désordres continue toujours d'agir, une grande quantité de lymphe gélatineuse, & même de sang, se frayera passage à travers les couloirs destinés à la mucofité, & donnera lieu à des selles sanguinolentes.

Par-tout où il s'exhale une vapeur lymphatique, c'est-à-dire, dans toutes les grandes cavités, & dans l'universalité du système cellulaire, il peut s'y faire des amas d'une lymphe gélatineuse, qui indiquent alors que la sécrétion a excédé la quantité prescrite par la Nature,

ou que les vaisseaux absorbans ont été privés de leurs propriétés. En effet, une augmentation dans la sécrétion demande toujours une force absorbante proportionnée, autrement l'hydropisie est inévitable.

Si dans certains cas cette sécrétion peut ainsi être augmentée, elle peut aussi dans d'autres être diminuée plus que l'état naturel ne le comporte. De-là la cohésion des différentes parties qui auparavant étoient séparées par l'interposition de ce fluide. Cette sécrétion peut encore être dépravée quand les parties huileuses, aqueuses & muqueuses s'épanchent dans les endroits qui ne devaient contenir qu'une lymphe gélatineuse, ou quand les pores sont assez dilatés pour permettre l'exudation de la partie rouge du sang.

Les humeurs huileuses se fourvoyent aussi quelquefois dans des couloirs qui ne sont point les leurs. Ainsi l'on a vu la graisse, par exemple, se mêler aux urines dans l'appareil rénal, quand un exercice trop violent ou une fièvre trop long-temps continuée, l'avait tournée en liquéfaction. On l'a quelquefois pareillement observé s'échapper sous forme de sueur grasse, lorsqu'elle était confondue avec la matière de la transpiration, & d'autres fois sortir des intestins avec les matières de la diarrhée, qu'elle surnage souvent. Il y a des constitutions qui sont favorables plus que d'autres à une abondante sécrétion de la graisse. Cette humeur s'accumule alors en si grande quantité, qu'il s'en suit une maladie réelle d'autant plus déplorable, que les secours de la Médecine ne peuvent être d'aucune efficacité. (1) Il en est d'autres, au contraire, chez qui

(1) On en trouve un exemple bien frappant dans le troisième volume des *Médical Observations and Inquiries*, communiqué

il ne se fait aucune sécrétion de cette humeur, ou du moins qu'une très-petite; alors les espaces qui devaient en être fournis selon les loix de la nature, ne le sont plus que d'une humeur différente. C'est ce qu'on observe dans la maladie qu'on appelle *Rachitis*, affection dans laquelle les cellules des os, au lieu d'être remplies de moëlle, le sont d'une lympe gélatineuse de nature différente.

Nous avons considéré jusqu'ici les symptômes qui proviennent du vice des sécrétions considérées en général. Il en est une infinité d'autres particuliers, qui naissent du vice de chaque glande, & qui occasionnent des accidens plus ou moins graves, selon que les organes affectés sont plus ou moins nécessaires à la vie. Ces symptômes se manifestent naturellement à ceux qui connoissent bien la composition & les usages de ces organes; les larmes, par exemples, sont de la classe des

par le D. *Wade*, Médecin à Lisbonne. Le malade, après avoir présenté tous les signes qui caractérisent une pulmonie, en offrit d'autres qui donnèrent lieu de soupçonner un anevrisme du cœur, ou des gros vaisseaux, ou quelque épanchement dans le péricarde. Enfin il mourut long-temps après avoir été tourmenté, non-seulement par la gravité des symptômes qui se succédaient, mais encore par nombre de remèdes qu'on cherchait à opposer à une cause qu'ils ne pouvaient vaincre. On trouva à l'ouverture du corps l'espace médiastinal rempli d'une prodigieuse quantité de graisse, aucun épanchement notable dans les cavités pectorale & péricardine, le cœur était pour ainsi dire également enlevé dans la graisse, dont les prolongemens s'étendaient jusqu'aux moindres ramifications des vaisseaux coronaires; il y en avait dans l'espace du thymus; le mésentère, le mésocolon en étaient surchargés prodigieusement.

humeurs aqueuses, & leur fonction est d'humecter la surface de l'œil, d'en conserver la transparence, de rendre libres & aisés les mouvemens qu'il opère continuellement pendant la veille, & d'empêcher toute adhésion des paupières avec lui pendant le sommeil. Or, la sécrétion de cette humeur peut être ou excessivement augmentée ou excessivement diminuée; elle peut être dépravée ou enfin abolie. Lorsqu'elle est excessivement augmentée, les larmes tombent sur les joues, & cet écoulement, s'il est continu, produit une maladie que les Auteurs appellent *epiphora*. Cette maladie survient encore, si les points lacrymaux sont obstrués, ou si le conduit qui du sac lacrymal s'ouvre dans le nez, est affecté du même vice.

Si les larmes ne sont point séparées en suffisante quantité, pour remplir les fonctions que nous avons rapportées, l'œil devient chaud, sec & douloureux; il survient à la cornée des ulcérations, des inflammations, & des cicatrices qui lui ôtent sa transparence, & produisent divers degrés d'aveuglement. Si les larmes cessent de couler, ou qu'au lieu d'une eau limpide ce soit une mucosité épaisse, visqueuse, qui se répande sur le globe, alors les paupières adhéreront à l'œil, les parties s'enflammeront, se gonfleront & s'ulcéreront.

Considérons encore, pour varier nos exemples, une sécrétion du genre des muqueuses. On sait que l'urètre est naturellement lubrifié par une humeur lente, destinée à préserver les membranes sensibles qui recouvrent intérieurement ce canal, d'être irritées par l'acrimonie des urines. Si cette mucosité vient à sortir en trop grande abondance, à cause du trop grand relâchement des pores qui la fournissent, alors il s'en suivra une fluxion ou un écoulement

continuel & sans douleur, d'un fluide épais & sans couleur. Mais si cette humeur vient à être dépravée, & qu'au-lieu de continuer à être douce & visqueuse, elle devienne âcre & ténue, alors l'écoulement sera accompagné d'une douleur, qui augmentera encore lorsque l'urine viendra à passer sur les surfaces irritées.

Ainsi, en considérant la structure & l'usage des organes qui sont affectés, on peut toujours prévoir les maladies qui doivent survenir au dérangement de la sécrétion qui leur est propre.

V. La cinquième classe des symptômes particuliers, comprend les affections qui troublent les évacuations, notamment celles du ventre, des urines & celle de la transpiration, lesquelles peuvent également être diminuées, supprimées, ou excessivement augmentées.

L'éjection des matières fécales est sujette à tant de variation chez les différens sujets, qu'il est impossible de déterminer d'une manière précise le temps où elle doit se faire. On doit donc toujours, dans ces cas, considérer les symptômes concomitans, avant de prononcer si la dureté ou la laxité du ventre sont des affections morbifiques. Ainsi, à moins que la douleur, les nausées, le mal-aise, la faiblesse, le dégoût, n'accompagnent l'un ou l'autre de ces deux états, nous ne regarderons point une personne qui en deux ou trois jours ne va qu'une fois à la garde-robe, ou celle qui y va deux ou trois par jour, comme atteinte de maladie, cet effet pouvant s'attribuer à la constitution naturelle du corps. Les matières fécales peuvent donc être rendues fréquemment, ou elles peuvent être retenues pendant plusieurs jours sans causer le moindre dérangement.

La constipation opiniâtre provient quelquefois d'un défaut

défaut d'irritabilité dans les fibres motrices des gros intestins, mais le plus souvent elle est dûe au manque de la bile ou à son peu d'activité. Cette humeur peut devenir épaisse & visqueuse; elle peut ne point être versée dans le duodenum en assez grande quantité. Ce dernier défaut peut provenir de l'obstruction des conduits excrétoires du foie par une matière épaisse ou calculeuse; leur conduit commun peut être resserré par la constriction spasmodique des fibres musculaires du duodenum, de manière que la bile ne puisse couler de la vésicule du fiel dans les intestins.

Les diarrhées considérables sont généralement dues à une abondance de bile, à sa trop grande acrimonie qui stimule & excite les tuniques des intestins, non-seulement à des contractions plus fréquentes, mais encore à une décharge assez grande d'humeurs muqueuses & aqueuses. Toutes les substances âcres & nuisibles quelconques, prises soit comme aliment, soit comme remède, ou comme poison, produiront les mêmes effets, & seront suivies d'évacuations copieuses, qui affaibliront les malades, les feront souffrir, & causeront un dépérissement total du corps.

Si un vice particulier des reins empêche la séparation des urines, & que les substances salines & huileuses, qui doivent sortir par cette voie, restent dans le sang, nombre de maladies en feront les conséquences, & particulièrement une chaleur excessive, la soif, les nausées, le vomissement, l'insomnie, les convulsions, le coma & la mort, pour peu que le malade ne soit pas promptement secouru. On a vu l'urine, en pareil cas, se frayer une voie par les pores de la peau, & produire des sueurs fétides, ou sortir par les intestins, ou être rejetée par le vomissement. Les glandes parotides mêmes

& les maxillaires lui ont souvent donné issue, ainsi que celles des mamelles : elle sort alors mêlée à l'humeur de ces glandes.

Si l'urine, une fois séparée par les reins, ne peut pas parvenir à la vessie à cause d'une pierre qui bouche l'urètre, ou que, conduite à la vessie, elle y soit retenue, il se joint aux accidens énoncés, une douleur considérable telle que peut l'occasionner la distension violente des parties qui sont alors en souffrance. Souvent encore la sécrétion de l'urine est tellement augmentée & s'écoule au-dehors en si grande abondance, qu'elle emporte avec elle une grande partie des sucs nutritifs, ce qui donne lieu à une faiblesse & à un dépérissement général. Quelquefois aussi le sphincter du col de la vessie perd sa force contractile, & laisse l'urine s'échapper continuellement au-dehors.

Les pores de la peau peuvent être aussi excessivement relâchés, de manière à donner naissance à des sueurs colliquatives, ou être excessivement resserrés, & ainsi, en empêchant la transpiration, donner lieu à plusieurs espèces de maladies, particulièrement à la pesanteur de tête, à l'oppression de poitrine, à la toux, à l'enrouement, ou les sueurs peuvent être tellement dépravées, qu'elles aient une odeur désagréable ou une teinture jaune ou rouge.

VI. Les désordres qui surviennent dans l'action des organes ou des instrumens propres au mouvement, constituent la sixième classe des désordres particuliers ou des symptômes locaux.

Les organes de la voix éprouvent un dérangement dans leur action, par toutes les causes qui empêchent les bords de la glotte de pouvoir se dilater ou se contracter, de manière que le courant d'air qui vient des poumons

ne puisse être convenablement dirigé pour agiter les cartilages élastiques dont les vibrations modulent la voix.

La voix diminuera pareillement, si les cartilages de la glotte perdent leur élasticité, & s'ils deviennent si flexibles qu'ils ne puissent tremousser. Le même défaut aura encore lieu s'ils acquièrent une telle dureté qu'ils ne puissent céder facilement à la force des muscles qui les meuvent; ou enfin s'ils sont tellement recouverts de mucosité que leurs mouvemens en soient empêchés, & leur puissance vibratile détruite, de même qu'on peut abolir la vibration d'une corde de violon, en l'enduisant d'une substance grasseuse.

Toutes ces circonstances concourent à prouver que la voix peut être diminuée ou abolie de différentes manières, ou par la contraction spasmodique des muscles de la glotte, ou par leur relâchement, en conséquence d'une affluence d'humeurs vers le larynx, telle que les cartilages en soient abreuvés & relâchés, ou par une trop grande rigidité, comme cela a lieu dans un âge avancé, ou enfin par une extension prodigieuse des parties voisines de la glotte, lors de l'inflammation, ou bien par leur corrosion, comme il arrive dans les ulcérations.

La voix est encore susceptible d'altération par toutes les maladies qui empêchent l'action des poumons, & qui nuisent à la libre réception & expulsion de l'air de leur propre substance.

L'action des poumons elle-même est aussi fréquemment troublée par la toux, l'éternuement, le rire immodéré, & le hocquet.

La toux & l'éternuement sont d'une utilité trop reconnue dans l'économie animale, pour ne point s'y arrêter actuellement. Si l'une ou l'autre de ces affec-

tions a lieu d'une manière violente répétée , & capable d'occasionner de la douleur, de la difficulté de respirer , des inquiétudes , ou quelques autres de nos quinze symptômes généraux , on la doit regarder comme morbifique , & constituant un symptôme particulier dans diverses maladies.

Lorsque nous considérerons les maladies dont la toux est le principal symptôme , nous en rapporterons les causes, qui sont on ne peut plus nombreuses. Qu'il nous suffise d'observer pour le moment , que toutes produisent une telle irritation dans les vésicules pulmonaires, ou à la partie supérieure de la trachée-artère, & vers le larynx , que les muscles destinés à la respiration sont aussi-tôt excités à agir , pour chasser l'air qu'ils contiennent, par des efforts plus ou moins répétés , qui constituent la toux.

L'éternuement , qui est rarement assez violent , ou d'une assez longue durée pour être considéré comme maladie , a toujours lieu quand une humeur âcre exsude des membranes qui tapissent l'intérieur des narines. C'est ce qu'on observe dans le coriza ou rhume ordinaire , affection dans laquelle la membrane de *Schneider*, privée de la mucosité douce qui ordinairement l'humecte , est continuellement irritée par un flux d'humeurs âcres & aqueuses. Le même phénomène est également sensible dans l'invasion de la petite vérole , ou de la rougeole , lorsque la membrane des narines est irritée par l'acrimonie du miasme, qui cherche à se faire jour au-dehors.

Les affections des nerfs dans des parties fort éloignées , excitent encore l'éternuement par les loix de la sympathie qui existe entre la partie primitivement

affectée, & les muscles destinés à la respiration. C'est ce que l'observation journalière démontre tous les jours chez les femmes hystrériques, qui sont souvent également affectées d'un rire immodéré, & involontaire, provenant de l'affection sympathique des mêmes muscles.

Le hocquet provient de la descente prompte & subite du diaphragme, qui tire en en-bas l'œsophage, & avec lui le larynx qui lui est intimement uni. Cet effet ne peut avoir lieu sans que dans le même instant l'ouverture de la glotte ne soit rétrécie, ce qui donne lieu à l'air qui se porte dans le vuide, par la fente étroite du larynx, d'exciter l'espèce de bruit dont il s'agit. Telle est la cause prochaine du hocquet. Les éloignées font en général une trop grande réplétion de l'estomac, ou la présence de quelques matières irritantes dans l'intérieur de ce viscère : ce symptôme devient rarement assez dangereux pour demander un soin particulier, quoiqu'on le voye de temps-en-temps persister opiniâtrément pendant des jours & des nuits entières. Il est ordinairement dû à une grande quantité de vents renfermés dans l'estomac & les intestins, ou à un engorgement de quelques grands viscères du bas-ventre, & notamment du foie.

La déglutition résulte du bon état d'un si grand nombre de petits muscles, qu'il n'est point surprenant que cette fonction ne soit dérangée d'une manière fort variée. Ces muscles peuvent être convulsés, paralysés, enflammés, ulcérés, & les parties voisines du gosier engorgées, & gonflées par un si grand nombre de causes, que leur considération serait ici déplacée.

L'action de l'estomac est souvent dérangée par différentes acrimonies, qui donnent lieu à des vomissemens

plus ou moins considérables. Il en est d'opiniâtres, qui proviennent d'une irritation des nerfs, à une distance éloignée de l'estomac, ou d'une affection du cerveau même. Il est de la plus grande importance, dans la pratique, de distinguer ces vomissemens sympathiques, dont la cause réside ainsi fort loin de l'estomac, de ceux qui sont idiopathiques, ou occasionnés par des substances nuisibles, contenues dans ce même viscère.

Le désordre dans les mouvemens du cœur donne souvent lieu à une palpitation, dont la cause est quelquefois purement nerveuse. Le cœur, alors considéré comme un muscle, se meut convulsivement, soit par la sympathie qu'il a avec d'autres parties actuellement en souffrance, soit par l'irritation que produisent sur lui diverses substances étrangères, contenues dans le péricarde. La stase du sang dans les cavités du cœur, donne encore naissance à ce symptôme. Cette stase peut reconnaître pour cause des coagulations polypeuses qui engorgent les gros vaisseaux, un anévrisme de l'aorte, la dilatation des ventricules des oreillettes, & des sinus veineux du cœur, une ossification de ses valvules ou des gros vaisseaux sanguins, une hydropisie du péricarde, un amas de graisse, ou quelques vices de conformation du cœur, & des parties qui lui sont immédiatement jointes.

De pareilles causes produisent encore le spasme du cœur, affection qui, si l'on n'y remédie promptement, occasionne une mort subite. C'est à un effet spasmodique semblable, qu'on doit rapporter tant de morts qui arrivent inopinément.

Les maladies des muscles qui appartiennent aux membres, se rapportent, ou au spasme, lorsque leurs

fibres se contractent d'une manière involontaire, ou à la paralysie, lorsque leurs forces naturelles les abandonnent.

VII. La septième classe des symptômes locaux, renferme ceux qui consistent dans le changement de forme & de couleur de l'extérieur du corps.

Une tuméfaction, ou un marasme, occupe quelquefois toute l'habitude du corps.

L'intumescence souvent est occasionnée par la polyfarcie ou surabondance de la graisse, par la leucophlegmatie, ou l'anasarque, lorsque la sérosité du sang s'accumule dans les espaces cellulaires, ou enfin par un air élastique qui remplit les mêmes cavités comme dans l'emphysème.

Le marasme & l'atrophie, sont les termes reçus dans les Écoles, pour désigner le dépérissement ou la maigreur du corps dont un grand nombre de maladies sont accompagnées. Il est cependant des cas où il est difficile d'assigner au marasme sa véritable cause : il doit alors être considéré comme une maladie primitive.

Quant à la couleur du corps, il n'y a aucune règle absolue pour la déterminer. On doit donc toujours établir en pareil cas, son jugement sur les circonstances qui l'accompagnent, & si l'on n'observe aucun dérangement survenir à ces changemens de formes extérieures, on doit les regarder comme autant de difformités naturelles.

Ainsi, par exemple, une pâleur extrême, à moins qu'elle ne soit accompagnée de quelqu'incommodité ou d'une sensation désagréable, ne peut être regardée comme morbifique, parce qu'elle peut être naturelle à la constitution. Mais s'il se joint à elle une langueur

une faiblesse , & un manque d'appétit , on doit alors la considérer comme symptôme , & conclure que les vaisseaux cutanés ne sont point convenablement fournis de leurs humeurs , ou qu'ils sont remplis d'un fluide lent , & aqueux.

La peau devient encore jaune , & même d'un gris foncé , qui dégénère enfin en noir , quand la bile , par exemple , a été arrêtée quelque-temps dans son passage de la vésicule du fiel au duodenum.

Si la partie rouge du sang, chez les personnes où la constitution de ce fluide est moins visqueuse qu'elle ne doit être , s'échappe des artères sanguines pour passer dans celles d'un autre genre, qui ne doivent admettre qu'une lymphe transparente , la peau devient alors livide mais plus souvent encore entremêlée de taches de la même couleur , & de différente étendue. C'est ce qui est ordinaire aux maladies dans lesquelles les fluides sont dans un état de putréfaction, soit qu'elles soient accompagnées de fièvres ou non.

Diverses éruptions paraissent encore sur la peau étant accompagnées ou précédées de la fièvre, ou sans que ce mouvement d'effervescence ait lieu. Toutes les espèces de lèpres auxquelles les Anciens ont donné différents noms, la gale, plusieurs symptômes de la vérole, les dartres, & nombre de pustules ou boutons dont les dénominations sont très-variées chez les Auteurs, sont de ce dernier genre.

Les éruptions du premier, ou celles qui sont toujours précédées ou accompagnées de la fièvre, pour la plupart, sont la petite vérole, la rougeole, la miliaire, les pétéchies, le pourpre, l'érésipèle, qui se borne souvent à une seule partie, comme le visage, qu'elle gonfle d'une

manière surprenante; la scarlatine, dans laquelle diverses plaques rouges sont disséminées sur tout le corps; les aphtes, qui sont autant d'escarres ou de petits ulcères blanchâtres qui viennent sur les lèvres & dans l'intérieur de la bouche, & l'essera, qui est une éruption pareille à des piqures d'orties, & très-fréquente dans les pays chauds.

Le sang, la sérosité, la graisse ou le pus, renfermés dans un kyste, ou bornés à une petite étendue, gonflent, par leur séjour, diverses parties du corps; & la tumeur que l'une ou l'autre de ces humeurs produit, est ronde, élevée, ou répandue dans le tissu cellulaire, & conséquemment plus applatie. Quelques-unes de ces tumeurs sont accompagnées d'une chaleur excessive, de douleur, de rougeur, pendant que d'autres, indolentes ou presque indolentes, changent peu la couleur de la peau, & n'ont aucune chaleur.

VIII. Il est des intumescences d'une nature différentes de ces dernières, & qui, par cette raison, méritent qu'on en fasse une classe à part. Elles proviennent d'un dérangement dans la situation & dans la connexion des différentes parties, comme il arrive quand quelques-uns des intestins, l'épiploon, ou d'autres parties contenues dans le bas-ventre, s'échappent de cette capacité. Ces humeurs sont en général connues sous le nom d'*hernies* ou *ruptures*, & ont aussi leurs différences.

La matrice est pareillement sujette à tomber dans le vagin, & même tellement, que souvent elle paraît au-dehors. La membrane interne du vagin, est aussi quelquefois assez relâchée & augmentée en volume, pour offrir la même apparence. Le rectum s'avance de même & paraît au-dehors, soit que le relâchement du mésentère qui soutient le colon en soit la cause, ou qu'elle pro-

viennent de l'augmentation ou du relâchement de la membrane interne.

Non-seulement les parties molles du corps sont susceptibles de s'échapper ainsi de leur lieu naturel, mais encore les os; ce qui donne lieu à des douleurs plus ou moins graves, à des tumeurs plus ou moins volumineuses, & enfin à des accidens plus ou moins dangereux, selon les circonstances.

IX. La texture délicate des parties molles, peut être détruite par la violence d'une cause externe qui la blesse, la déchire, l'écrase ou la brûle, d'où dérivent les divers genres de blessures, de contusions, de brûlures, qui produisent des maladies plus ou moins fâcheuses, selon la nature & l'importance de la partie affectée. Cette destruction est souvent opérée d'une manière graduée par l'effet de quelqu'acrimonie interne, qui corrode, dissout les solides, & produit diverses espèces d'ulcérations plus ou moins considérables.

Les os pareillement peuvent être écrasés, fracturés, fendus de différentes manières par des causes extérieures; leur substance peut être corrodée & dissoute insensiblement par l'action d'une humeur âcre, qui produit diverses espèces de caries. Leur consistance peut encore tellement changer, qu'ils deviennent mous & aussi plians qu'un cartilage, ou dégénèrent en une substance comme charnue & pareille à du sang coagulé. Souvent ils prennent aussi une nature diamétralement opposée; ils deviennent secs & fragiles & se rompent à la moindre occasion.

Les parties molles sont aussi susceptibles de cette dernière dégénérescence, elles deviennent quelquefois plus ou moins dures & calleuses; ou, ce qui est rare, elles

acquièrent une dureté, ou une solidité qui ne le cède point aux os. Mais le plus souvent les parties molles se dissolvent, & deviennent fongueuses, ou se fondent en pus & forment des abscesses de différente nature.

Toutes les maladies que nous venons de rapporter, complètent les symptômes locaux dont nous avons à faire l'énumération. Il en est d'autres qui sont propres aux sexes & à l'enfance, nous les rapporterons par ordre, pour avoir en perspective tous les symptômes tant généraux que particuliers.

CHAPITRE V.

Des symptômes Sexuels, & de ceux qui sont propres à l'Enfance.

LES symptômes dont il s'agit ici, dépendent de la conformation particulière des organes qui distinguent l'homme de la femme, & de certaines circonstances particulières à chaque sexe.

A R T I C L E P R E M I E R.

Des symptômes propres aux hommes.

Ces symptômes proviennent des défordres qui affectent, 1°. la sécrétion, la rétention, ou l'émission de la matière spermatique; 2°. le scrotum, le testicule & le cordon; 3°. enfin l'organisation de la verge.

Si la liqueur spermatique ne se sépare point convenablement du sang, l'appetit vénérien se fera rarement

sentir. Si cette humeur est long-temps retenue & accumulée, le gonflement du testicule & du cordon des vaisseaux spermatiques pourra survenir, ou bien la maladie connue sous le nom de *satyriasis*. Si au contraire elle est trop fréquemment & trop abondamment évacuée, il surviendra une faiblesse dans les vaisseaux féminaires, qui donnera lieu à une gonorrhée simple, ou à l'écoulement continuel d'une humeur blanchâtre par le canal de l'urètre. Cette foiblesse sera accompagnée de plusieurs symptômes généraux, tels qu'une douleur dans les reins, la perte des forces & de l'appétit, l'amaigrissement, & quelquefois l'abolition de l'ouïe.

Les testicules sont sujets à l'inflammation, à la suppuration, & à l'hernie qu'on appelle *humorale*. Souvent ils dégénèrent aussi en une tumeur dure, pesante, indolente, qu'on nomme *sarcocèle*. Les vaisseaux spermatiques peuvent aussi devenir variqueux, & produire le *circocèle*. Un fluide aqueux distend souvent le scrotum, & donne ainsi naissance à l'*hydrocèle*; ou bien ce sont des parties molles telles que l'épiploon & les intestins, qui après avoir passé par les anneaux inguinaux, viennent former la hernie scrotale ou l'*oscheocèle*.

La verge est quelquefois affectée d'un symptôme vénérien qu'on nomme *corde*. C'est une érection extrêmement laborieuse, accompagnée d'une constriction du frein qui déprime le gland. Une collection d'eau entre les deux épidermes du prépuce ou la cristalline, se joint souvent à ce symptôme. La gonorrhée virulente, ou l'écoulement purulent de l'urètre, complique souvent tous ces accidens, ainsi que la dysurie, & les petits ulcères douloureux du gland ou du prépuce, qu'on nomme vulgairement *chancres*: une contagion vénérienne en est toujours la cause.

A R T I C L E I I .

Des symptômes propres aux Femmes.

Ces symptômes consistent dans autant d'affections qui ont rapport :

- 1°. Au flux menstruel.
- 2°. A la grossesse.
- 3°. A l'accouchement.
- 4°. A la disposition des ovaires, de la matrice, du vagin, & des parties extérieures de la génération.

Quand le flux menstruel est diminué ou entièrement supprimé, il survient alors des langueurs, un malaise, un gonflement du ventre, une douleur à l'hypogastre, une corruption dans la masse générale des humeurs, des hémorragies en différentes parties du corps, & plusieurs autres maladies dont l'anomalie est si variée chez les différens sujets, qu'on ne saurait les ranger dans un ordre systématique. Si le même flux est au contraire trop abondant, il occasionnera alors une faiblesse, une douleur au dos, un dégoût, l'amaigrissement, la pâleur, la flatulence, un sentiment de froid, & diverses maladies irrégulières qu'on caractérise ordinairement par le nom de *symp-tômes hystériques*. Lorsque ce flux est enfin dépravé, & qu'au lieu d'un sang brillant, couleur qu'il doit toujours avoir, il ne présente qu'un fluide clair, aqueux & de mauvaise qualité, ou bien une matière muqueuse, séreuse, ou âcre, les mêmes symptômes que ceux qui accompagnent le flux trop grand des règles, ont également lieu, ou du moins ils en diffèrent peu. Tous ces écoulemens proviennent quelquefois du simple relâchement des vaisseaux, ou quelquefois de la corruption des fluides qui

ulcèrent & corrodent les solides qui les renferment. La stérilité est la suite ordinaire des maladies qui ont rapport à l'augmentation, à la diminution, ou à la dépravation du fluide menstruel.

La grossesse est toujours accompagnée, du moins dans les trois ou quatre premiers mois, de divers symptômes qui ont beaucoup de ressemblance avec ceux que la suppression des règles occasionne; tels sont les nausées, les vomissemens, l'oppression, & la perte de l'appétit.

L'avortement peut provenir de causes très-variées. Pour bien en saisir la théorie, il faut se rappeler que le placenta & la matrice se répondent réciproquement dans leur extension & leur augmentation en volume & en capacité. La matrice augmente, & les fluides y abordent par l'impulsion du cœur de la mère. Le placenta croît pareillement, & ses vaisseaux sont distendus par la puissance impulsive appartenante au fœtus. Pour que la gestation ne soit troublée par aucun accident, il faut qu'il y ait un équilibre proportionnel entre ces deux forces. Si en effet la matrice croît plus que le placenta, alors elle se détachera de cette partie; si au contraire le placenta grandit plus promptement que la matrice, ce sera lui qui se décollera d'elle. Delà, on conçoit comment une trop grande plénitude du côté de la mère, en surchargeant les vaisseaux de la matrice, & en distendant les parois beaucoup plus que le placenta même, peut devenir cause de l'avortement, & combien aussi la saignée est utile pour le prévenir.

On peut encore, par la même raison, comprendre pourquoi une peur subite, un chagrin continuel, en resserrant les vaisseaux de la circonférence, & chassant la masse de fluides mobiles vers le centre, peuvent aussi

souvent causer l'avortement. Enfin, l'on conçoit d'après ces principes que la mort du fœtus doit être une suite nécessaire du défaut de croissance du placenta, lorsqu'il est ainsi séparé de la matrice; les efforts extérieurs, comme les coups, les chûtes & les contusions peuvent, par la simple secousse qui les accompagne, séparer & détruire l'union du placenta avec la matrice, & ainsi causer un avortement ou une naissance prématurée. Les phénomènes qui accompagnent le temps de ce travail, sont naturels & nécessaires, ou ils sont morbifiques ou dangereux.

Il est de la plus grande importance à tous ceux qui pratiquent les accouchemens, de se rappeler continuellement que l'action du diaphragme & des muscles abdominaux ne suffit point pour évacuer la matrice, à moins que leur action ne soit aidée par la force contractile de ce dernier viscère. Pour avoir ignoré cette vérité, on n'y avoir point fait attention, les accoucheurs sont tombés dans des erreurs grossières, relativement à l'extraction du fœtus & du placenta. On appelle *vrai travail*, celui qui résulte des contractions répétées des fibres utérines. Ceux qui ont quelque expérience dans la pratique, savent très-bien distinguer les bonnes douleurs qui le devancent, des fausses qui ne sont qu'une affection spasmodique des muscles du bas-ventre. Ces fausses douleurs paraissent bien pousser le fœtus en en-bas, mais elles sont insuffisantes pour l'expulser.

Les crampes des extrémités inférieures inquiètent souvent pendant le travail, ainsi que les convulsions, qui, quoique rares, sont extrêmement dangereuses.

Si le placenta est détaché de la matrice entièrement ou en partie, avant l'expulsion de l'enfant, il s'ensuivra un écoulement proportionné d'un sang plus ou moins

abondant, que des faiblesses, des convulsions, & une mort prompte accompagneront, à moins qu'on n'y remédie aussitôt. Le praticien doit se rappeler, en pareil cas, que c'est aux seules contractions de la matrice qu'est due l'expulsion du fœtus; s'il ne fait point attention à cette force motrice, la vie de la mère est dans le danger le plus imminent, comme nous le dirons encore en temps & lieu.

Une perte de sang peut encore survenir à la délivrance, si l'on tire le placenta avec trop de violence sans attendre la contraction de la matrice, ou si les fibres qui en constituent les parois, sont si affaiblies, qu'elles manquent de la force rétractile, propre à la faire revenir sur elle-même. La délivrance est souvent suivie de douleur, que des matières âcres occasionnent dans le canal alimentaire. Ces matières produisent souvent aussi les fausses douleurs, qui devancent l'expulsion de l'enfant. Le plus souvent ces douleurs secondaires proviennent de caillots de sang, ou de quelques portions de membranes, ou peut-être du placenta déchiré, que la matrice n'a pu expulser.

Vers le troisième jour, quelquefois plus tôt, rarement plus tard, les mamelles deviennent dures & douloureuses, la fièvre s'allume plus ou moins, & continue jusqu'à ce que le lait coule; alors la fièvre se termine par une abondante transpiration. La fièvre de lait devient quelquefois inquiétante & dure long-temps. Pendant son cours les éruptions miliaires paraissent, & quelquefois il survient une fièvre d'une espèce particulière, qu'on nomme *puerpérale*, qui, si l'on n'y fait attention, se termine toujours d'une manière fâcheuse. Les femmes en couches ont encore assez fréquemment des éruptions miliaires; mais comme la fièvre ne les accompagne pas, elles ne sont

point

point suspectes comme celles où l'on observe ce symptôme.

Le lait disparaît peu-à-peu des mamelles, à moins que la succion de l'enfant n'en entretienne la sécrétion, en sorte que passé la troisième semaine après l'accouchement, il est entièrement disparu, pour le plus souvent. Quelquefois cependant il reste en stagnation dans les mamelles, & produit des gonflemens, des duretés, des inflammations & des abcès.

Les symptômes que nous venons de considérer, peuvent être regardés comme des affections générales; celles que nous allons considérer actuellement sont locales, & ont un rapport direct avec les parties internes ou externes propres aux sexe.

Les parties *internes*, susceptibles de quelques désordres sont :

I. Les ovaires. Ils renferment quelquefois une collection de fluide aqueux, assez abondante pour constituer une hydropisie, ou ils se gonflent & deviennent squirrheux.

II. La matrice. Elle contient quelquefois une si grande quantité d'eau, qu'on peut prendre la maladie pour une grossesse. On a vu de l'air y être renfermé, & donner lieu à une tympanite particulière; il y croît souvent des substances charnues, graisseuses & même osseuses, qui lui donnent un volume considérable. Le squirrhe & le cancer l'affectent souvent, & alors elle est tellement volumineuse qu'elle presse sur le col de la vessie, & occasionne une difficulté d'uriner, ou sur le rectum, & empêche les matières fécales de sortir. La difficulté d'uriner dans les derniers mois de la grossesse, est souvent occasionnée par une rétroversion de la matrice, le fond tombant en arrière, & appuyant sur le rectum pendant que le mu-

seau de tanche est tourné en en-haut, & comprime le col de la vessie. (1) La matrice est sujette à tomber dans le vagin; alors elle paraît quelquefois hors du pudendum; elle est encore sujette à des inversions lorsqu'on extrait le placenta avec trop de violence.

III. Le vagin peut aussi tomber quand la membrane interne est tellement relâchée, qu'elle s'allonge & s'étend de la même manière que la membrane interne du rectum dans la chute de l'anus.

Des polypes ou excroissances charnues & fongueuses naissent quelquefois dans ce conduit. Il s'en écoule encore diverses matières muqueuses, aqueuses & purulentes, qui succèdent toujours à un relâchement des vaisseaux, ou à des ulcères qui ont lieu dans ce canal aussi bien que dans la matrice. La voie qui conduit à ce dernier viscère est quelquefois fermée, soit par une épaisseur contre nature, ou une trop grande extension de l'hymen, ou par la coalition des parois du vagin ou des lèvres de la vulve. Si ces obstacles se rencontrent lors de la menstruation, la douleur & le gonflement du ventre viendront se réunir aux accidens que la suppression d'une pareille évacuation peut produire.

IV. Les parties *externes* de la génération les plus or-

(1) L'ætiologie de ce symptôme, telle que l'Auteur la rapporte, n'est point prise de l'observation de la nature. Comment en effet le fond de la matrice tomberait-il vers ce temps en arrière pour comprimer le rectum, puisqu'il occupe alors la région épigastrique? Et comment le museau de tanche pourrait-il comprimer le col de la vessie, puisque vers la fin de la grossesse il est presque entièrement effacé? Cette difficulté d'uriner paraît plutôt devoir être rapportée à la compression que la tête de l'enfant exerce sur le rectum & sur la vessie.

inairement affectées, sont, 1°. les grandes lèvres; elles peuvent être le siège d'une hydropisie dont la cause est un défaut d'action des veines lymphatiques, qui absorbent la lymphe des interstices cellulaires. Le gonflement est quelquefois tel qu'il est nécessaire d'en évacuer la lymphe par des piquûres multipliées. Cette maladie peut être appelée *hydropisie des lèvres*. Les mêmes parties s'enflamment quelquefois & s'ulcèrent quand elles sont irritées par une acrimonie vénérienne, ou d'une autre nature. Elles sont encore sujettes à une intumescence accidentelle qui arrive souvent pendant le travail, quand quelques-uns des vaisseaux sanguins, qui se distribuent au vagin & au pudendum, ont été rompus. Dans ces cas le sang extravasé & accumulé dans les espaces cellulaires, gonfle prodigieusement les lèvres & le périnée, & souvent à un tel excès qu'il rompt les tégumens: on appelle cette maladie *échymose des lèvres*.

2°. Les nymphes sont quelquefois si volumineuses & si désorganisées, qu'elles exigent l'amputation ou l'application de divers remèdes pour en diminuer la douleur & en cicatriser les ulcérations.

3°. L'hymen, ainsi que nous l'avons déjà dit, peut être imperforé, ou d'une texture si solide qu'il ne puisse livrer passage au sang: de-là la nécessité de l'opération chirurgicale.

4°. Les mamelles sont sujettes à l'inflammation, aux abcès, au squirrhe & au cancer.

A R T I C L E I I I.

Des symptômes propres aux Enfants.

La peau des enfans nouveau nés, deux ou trois jours après leur naissance, est ordinairement teinte d'un jaune

foncé, couleur qu'on suppose provenir de la bile mêlée au sang. Cette humeur trouvant son passage intercepté dans le duodénum, probablement par des glaires ou des viscosités qui bouchent l'ouverture du conduit commun, ou par la méconium, elle peut être absorbée & portée dans le sang, pour donner à la peau cette teinte jaune qui se dissipe souvent en une semaine ou deux, sans avoir produit aucun mauvais effet.

Une éruption nommée *rougeur boutonneuse*, est encore une affection propre aux enfans nouveau nés; elle dure plus ou moins, & quelquefois quatre ou cinq semaines.

Le passage de l'urine est quelquefois fermé, particulièrement chez les enfans dont l'ouverture du prépuce est tellement collée, qu'on ne peut y remédier que par l'incision.

Les coliques & les selles vertes sont des symptômes qui tourmentent souvent les enfans; ils sont encore sujets aux aphtes ou à de petits ulcères nombreux & blanchâtres, qui sont répandus sur la langue & dans l'intérieur de la bouche, en paraissant s'étendre tout le long du canal alimentaire jusqu'à l'anus, où ils se manifestent sous forme d'ulcères, qui souvent entraînent après eux une véritable mortification. Les convulsions sont des suites fréquentes d'un amas de matières âcres dans les intestins de l'enfant, elles en font périr plusieurs à cette première période de la vie.

La dentition commence généralement vers le sixième mois, & continue, jusqu'à ce que l'enfant ait atteint l'âge de deux ou trois ans, en excitant diverses maladies, telles que des douleurs, de la chaleur, des inquiétudes, des coliques, la toux & des convulsions. C'est dans ce temps

que les enfans font fujets au rachitis. Les os perdent leur solidité, & deviennent spongieux vers les jointures. Il paraît à leur extérieur diverses élévations plus ou moins volumineuses, particulièrement au poignet & à l'endroit où les côtes s'articulent avec le sternum. Cette maladie est très-fréquente, particulièrement dans les grandes villes. La tuméfaction & la dureté du ventre, des chaleurs périodiques, la foiblesse & l'amaigrissement accompagnent généralement ce gonflement des jointures.

Des éruptions cutanées de différens genres, des écoulemens purulens qui fuient derrière les oreilles, ou qui sortent de l'intérieur, affectent encore les enfans. Lorsqu'ils ont passé le danger de la dentition, ils deviennent fujets aux vers, & par cette cause aux fièvres & à nombre de maladies spasmodiques très-variées.

Nous joignons à l'énumération des symptômes que nous avons considérés jusqu'à présent, une table qui en donnera une vue générale, & qui servira comme de récapitulation pour tout ce que nous avons dit.

Table générale des Symptômes.

UN symptôme est une affection morbifique simple, ou autrement c'est une sensation désagréable, une impuissance, ou désordre local.

Les symptômes se distinguent en généraux, locaux, sexuels, & propres à l'enfance.

Les symptômes généraux sont ;

- 1°. La sensation d'un froid excessif.
- 2°. La sensation d'une chaleur excessive.
- 3°. Le malaise.
- 4°. La soif excessive.

- 5°. La douleur.
- 6°. La démangeaison.
- 7°. L'insomnie.
- 8°. L'assoupissement.
- 9°. L'oppression.
- 10°. La difficulté de respirer.
- 11°. La faiblesse.
- 12°. Le spasme.
- 13°. L'insensibilité.
- 14°. L'excès de sensibilité.
- 15°. Le délire.

Les symptômes locaux consistent dans les affections morbifiques

I. Des organes particuliers des sens internes, d'où proviennent diverses maladies qui affectent les facultés de l'ame, savoir :

La mémoire,
L'imagination,
Le jugement.

II. Des organes particuliers des sens externes, d'où dérivent les maladies de

La vue,
L'ouïe,
Le toucher,
Le goût,
Et l'odorat.

III. Des organes propres aux divers appétits; de-là les maladies relatives à

La digestion, & à
L'acte vénérien.

IV. Des glandes, ou organes sécrétoires, d'où proviennent les dérangemens des diverses sécrétions

Aqueuses ,
Gélatineuses ,
Muqueuses ,
Huileuses.

V. Des organes excrétoires , d'où dépendent les défordres relatifs aux évacuations par

Les felles ,
Les urines ,
La transpiration.

VI. Des organes moteurs particuliers , d'où suivent diverses affections de

La voix ,
La mastication ,
La déglutition ,
De l'action de l'estomac ,
Des poumons ,
Du cœur ,
Des extrémités.

VII. Des diverses parties organiques qui sont sujettes à couler , tomber , ou être forcées dans leur situation naturelle: de-là

Les hernies ,
Les prolapsus , ou procidences ,
Les luxations.

VIII. Dans les solutions de continuité, soit des parties molles, ou des parties dures , à la suite de causes externes ou internes : de-là

Les plaies ,
Les contusions ,
Les brûlures , ou échaudures ,
Les ulcères.

Les fractures,

Les caries,

Les symptômes propres aux hommes consistent dans le dérangement des

Vaisseaux féminaires,

Des testicules,

De la verge.

Ceux qui sont propres aux femmes consistent dans les affections

De la matrice,

Des ovaires,

Du vagin,

Et de la vulve.

Et dans celles qui accompagnent

La menstruation,

La gestation,

L'accouchement,

Et l'allaitement.

Les symptômes propres à l'enfance sont peu nombreux. On observe chez les nouveaux nés,

Le changement de couleur,

Les douleurs,

Les éruptions rouges,

Le filet,

L'imperforation, &c.

Les divers symptômes locaux, ainsi que les sexuels, & ceux qui sont propres à l'enfance, ont reçu la plupart différens noms, qui désignent, comme nous le verrons ci-après, les maladies locales, sexuelles, & de l'enfance, où ces symptômes prédominent.





LIVRE TROISIEME.

*De la Nosologie , ou de l'Histoire générale
des Maladies.*

CHAPITRE PREMIER.

*Des Symptômes ordinaires, extraordinaires, &
accessaires.*

Nous considérons actuellement les symptômes dont nous avons précédemment parlé, dans l'état de combinaison propre à former les divers genres de maladies.

Comme les causes premières de ces quinze symptômes généraux peuvent se rapporter à l'augmentation, à la diminution, à l'irrégularité, ou à la suspension du mouvement dans les systèmes nerveux & vasculaire, il s'ensuit que plusieurs de ces symptômes doivent nécessairement s'entremêler, & par leur réunion opérer les divers phénomènes que l'on observe dans le corps humain, soit en santé, ou en maladie.

Ainsi, par exemple, la soif, la chaleur & l'insomnie peuvent tous dériver d'une même source; sçavoir, d'une augmentation de mouvement dans le système vasculaire: aussi voit-on souvent ces symptômes se réunir ensemble.

Si la chaleur avec tous les phénomènes qui l'accompagnent ne diminue point, les symptômes, en prenant

plus de vigueur , feront naître une maladie plus grave , & l'on verra survenir le malaise , l'accablement , la difficulté de respirer , la douleur & le délire. Si ces nouveaux symptômes continuent , que les sécrétions soient troublées ou totalement dérangées , & que la chaleur trop longtemps continuée ou trop violente des fluides , ait détruit la consistance naturelle du sang ; si des molécules grossières ont été poussées dans des cavités destinées à ne recevoir que les plus déliées , & que les pores des artères soient assez ouverts pour laisser échapper les humeurs qu'elles contiennent , un nouvel ordre de symptômes se manifestera alors , tels que les spasmes , l'assoupissement , l'insensibilité , les éruptions cutanées & nombre d'autres. Cette nouvelle combinaison de symptômes se rencontre quelquefois dans les fièvres ; & dans ces cas l'on observe , quand les causes continuent d'agir , les symptômes ordinaires ou essentiels à la maladie , se mêler avec les accessoires qui leur succèdent naturellement.

On remarque quelquefois des symptômes extraordinaires , autres que ceux que nous venons d'énoncer , & sur lesquels on ne comptait point , tel que le vomissement & le dévoiement , qui surviennent à la fièvre , sans que les causes actuelles y donnent lieu. De-là la distinction des symptômes en ordinaires , extraordinaires , & accessoires.

Les symptômes ordinaires sont essentiels à la maladie , & en constituent le caractère au moyen duquel on distingue la maladie des espèces qui en approchent le plus.

Les accessoires sont ceux qui , survenant aux symptômes ordinaires encore existans , produisent nécessairement une augmentation & dans la maladie & dans le danger. On peut prévoir la plupart d'eux , en se rappelant la théorie

des symptômes généraux, & les altérations du corps qui peuvent y donner lieu.

Les symptômes extraordinaires n'ont point un rapport si immédiat avec ceux qui sont essentiels à la maladie ; ils peuvent paraître ou non , enforte qu'on ne peut les prédire d'une manière certaine.

Cette méthode de distinguer ainsi les symptômes une fois admise , non-seulement il sera plus facile de décrire les maladies , mais encore on saisira plus aisément les indications relatives au traitement. Un homme, par exemple, a la fièvre ; de tous les symptômes essentiels à la maladie , celui qui exige de plus prompts remèdes, est l'insomnie dont il est agité. Mais ce symptôme provenant des mêmes causes que les autres, ne peut céder sans que les autres ne disparaissent. Ce serait en vain qu'on donnerait alors de l'opium pour exciter le sommeil, avant de chercher à diminuer l'augmentation du mouvement, & à éloigner les obstacles qui, en s'opposant à la liberté de la circulation, ont occasionné l'insomnie aussi bien que les autres symptômes. Mais si des symptômes extraordinaires paraissent, tels que les vomissemens, il faut alors y remédier sans faire attention aux autres symptômes ni à leurs causes.

Les conséquences à tirer de tout ce que nous avons dit, sont que les symptômes ordinaires & accessoires doivent être traités comme une seule & même maladie, & qu'on doit porter une attention particulière aux extraordinaires, sans égard aux causes générales de la maladie.



C H A P I T R E I I .

De la disposition des Maladies en classes , ordres , genres , & espèces.

LES maladies ou les combinaisons variées des symptômes observés & décrits par les Auteurs, sont si nombreuses qu'on ne pourrait jamais en retenir les descriptions, ni leurs méthodes curatives, si l'on ne les rangeait suivant un plan donné.

Plusieurs Médecins nous ont laissé de ces traités, qui chacun ont leur mérite particulier; mais celui de tous qui remplit mieux son objet, est celui que *Sydenham* a proposé le premier.

Selon ce plan, que l'Auteur appelle *méthode systématique*, les maladies sont disposées comme les objets de l'histoire naturelle, en classes, ordres, genres & espèces.

Les classes sont marquées par des symptômes & des circonstances qui sont communes à chacune. Les ordres se rapportent aux classes, en ce qu'ils ont les mêmes caractères que celle à laquelle ils appartiennent, & de plus quelques-uns propres à l'ordre. Les genres ont tous les caractères & propriétés de la classe de l'ordre, & en outre quelques particularités qui distinguent le genre. On trouve dans les espèces non-seulement tout ce qui caractérise la classe, l'ordre & le genre, mais encore quelques symptômes qui les en font différer.

Cette manière de distribuer les maladies a eu ses adversaires, qui vraisemblablement ne l'ayant point étudiée, n'avaient pu en apprécier la valeur. Pour peu cepen-

dant qu'on la considère, l'on voit qu'on ne peut en adopter une plus satisfaisante, & qui tende mieux à établir la pratique sur les fondemens de la saine raison.

En effet, en réunissant ainsi les maladies qui se rapportent par le plus grand nombre de symptômes, & qui demandent à peu-près les mêmes remèdes, quoique les noms varient beaucoup, néanmoins la manière de les traiter n'en devient que plus uniforme.

Tel est le plan que *Sydenham* recommande dans la préface de son excellent ouvrage, où il insiste sur la nécessité & les avantages « de réduire les maladies à des » espèces certaines & déterminées, avec la même exactitude que nous le voyons avoir été fait par les Botanistes, dans leur histoire des plantes ».

Tout en approuvant cette méthode systématique, *Boërrhaave* & *Gaubius* ont désespéré qu'elle fût jamais mise à exécution, à cause de la patience & des peines infinies qu'une pareille entreprise exigeait.

Si les causes prochaines des quinze symptômes généraux étaient plus variées, les maladies qui peuvent résulter de leurs combinaisons mutuelles & avec les symptômes locaux, monteraient certainement à un nombre infini. Mais comme l'augmentation ou la diminution, l'irrégularité ou la suspension des mouvemens dans les systèmes nerveux ou vasculaire font naître chacun des symptômes qu'on observe plus ou moins dans les maladies, & que quelques-uns des quinze que nous avons rapportés, proviennent des mêmes causes, ils doivent nécessairement se réunir dans plusieurs circonstances. De-là la raison pourquoi les maladies peuvent se réduire à un si petit nombre d'ordres & de genres.

Les espèces & les variétés peuvent s'étendre à plusieurs

centaines; mais ces distinctions, comme nous le verrons par la suite, ne sont pas d'une grande nécessité pour la pratique, quoiqu'on ne puisse se dispenser de les admettre lorsque l'on fait des descriptions.

Quand on écrit une histoire des maladies, on doit rapporter scrupuleusement tous les phénomènes naturels & sensibles. « Ya-t-il en effet un autre moyen plus facile ou du » moins différent pour parvenir à la connaissance des causes morbifiques, ou pour découvrir les indications curatives, que la perception claire & distincte des symptômes particuliers? En pareil cas la moindre petite circonstance n'est point à mépriser. » Tel est le langage de *Sydenham*, qui ajoute « que la principale raison pourquoi » nous n'avons point encore une histoire exacte des maladies, vient de la supposition générale qu'elles ne sont que les opérations confuses & irrégulières de la nature en désordre ou affaiblie, & que conséquemment c'est travailler en vain que de chercher à en donner un détail exact.

Quoique l'on accorde qu'il y a des cas où les symptômes sont si compliqués qu'il serait très-difficile de distinguer les espèces & peut-être même les genres, cependant comme cette difficulté n'a pas généralement lieu pour toutes les maladies, cette supposition gratuite tombe nécessairement d'elle-même, ainsi que l'a déjà remarqué l'Hippocrate Anglais. Ce que nous aurons occasion de dire par la suite, prouvera non-seulement la possibilité, mais encore l'utilité de cette méthode systématique.

Sauvages, *Linée*, *Vogel* & *Cullen*, auteurs tous très-distingués, ont déjà publié quatre systèmes assez différens les uns des autres.

Un défaut dans lequel sont tombés les trois premiers,

est d'avoir trop multiplié leurs genres, & d'avoir rangé avec certaines maladies non seulement des espèces d'affections morbifiques simples ou de purs symptômes, mais encore nombre d'altérations qui ne sont accompagnées d'aucunes maladies ou incapacités, ou qui tout au plus peuvent être considérées comme des taches ou des difformités.

Ce défaut est particulier à la méthode de *Vogel* & de *Sauvages*. Celui-ci, qui a mis le premier le projet de *Sydenham* à exécution, fait un nombre exorbitant de distinctions qui montent à deux mille. Il considère le plus souvent comme espèces, ce qu'on ne doit regarder que comme variétés. Sa nosologie méthodique est cependant un ouvrage qui lui a coûté un travail incroyable, & dont le mérite est tel, que le Praticien devrait toujours l'avoir sous la main pour le consulter lorsque les circonstances le demandent, comme un Jurisconsulte feuillette l'abrégé de *Viner* pour y trouver la description d'un cas pareil à celui qui se présente dans la pratique.

Le D. *Cullen*, en réunissant ses vues à celles des trois Auteurs que nous venons de citer, a établi un système qu'il a présenté en un seul volume, sous le titre de *synopsis nosologiae methodicae*. Il est la base du suivant que nous adoptons.

Selon ce système, toutes les maladies qui peuvent affecter le corps humain, sont rangées en quatre classes.

- I. Les maladies générales.
- II. Les maladies locales.
- III. Les maladies sexuelles.
- IV. Les maladies de l'enfance.

Chacune de ces classes se distingue en ordres, genres & espèces; & quand les moindres symptômes paraissent

avoir leur utilité, les espèces se distinguent encore en variétés, selon les circonstances qui changent l'état de la maladie.

Par maladies générales, nous entendons non-seulement celles qui sont communes à tout âge & à tout sexe, mais encore celles où il y a une telle réunion de quelques-uns des quinze symptômes généraux, qu'ils prédominent sur les locaux de manière à former le principal caractère de la maladie. Ainsi l'épilepsie & la fièvre sont des maladies générales, en ce qu'elles attaquent non-seulement les personnes de tout âge & de tout sexe, mais encore en ce qu'elles ne sont qu'une combinaison des symptômes généraux.

Par maladies locales, nous désignons tous les dérangemens moins dangereux & moins inquiétans dans lesquels on rencontre toujours quelques-uns des quinze symptômes généraux dont la véhémence est plus ou moins grande, & en sus un symptôme plus sensible & plus frappant, sçavoir, un désordre dans quelque organe particulier, ou dans quelques parties du corps. La toux & le dévoiement, par exemple, ne doivent être considérés comme maladies locales, qu'autant qu'elles ne sont point accompagnées de douleur, de faiblesse & de malaise qui puissent obscurcir la maladie particulière.

En un mot, toutes les maladies ou symptômes généraux que nous avons détaillés dans le livre précédent, depuis le neuvième chapitre jusqu'au dixième inclusivement, l'emportant sur les autres, doivent être rangées dans les maladies générales. Celles au contraire où ces symptômes sont cachés par les locaux, que nous avons rapportés dans le dixième chapitre, doivent être mises au nombre des maladies locales.

La troisième & la quatrième classe renferment des maladies qu'on pourrait comprendre dans la seconde, si elles n'étaient pas accompagnées de circonstances particulières qui, pour la plupart, demandent un traitement à part. Aussi fera-t-il plus convenable & en même-tems plus utile au Praticien de disposer les maladies du sexe & de l'enfance d'après leurs propres caractères, sans les mêler avec les maladies universelles & locales, comme ont fait les Auteurs dont nous venons de parler.

Pour peu qu'on se rappelle les causes prochaines des quinze symptômes généraux, il sera aisé de distribuer la première en ordres.

Quelques-uns de ces symptômes proviennent d'une augmentation ou d'une irrégularité dans le mouvement du système vasculaire, auxquelles se joint un désordre dans le système nerveux ; tels sont principalement la chaleur excessive, la soif, le malaise, la faiblesse & l'insomnie. Ces symptômes paraissent ordinairement ensemble, ou ils se succèdent les uns aux autres, & constituent alors ce qu'on appelle la *fièvre*, maladie la plus fréquente de toutes, & celle aussi que nous considérons d'abord.

L'augmentation de mouvement dans le système vasculaire, se manifeste assez dans cette affection ; le désordre du système nerveux qui survient à cette augmentation de mouvement, n'est pas pareillement moins évidente. Cependant, comme il y a un genre de maladies, dans lequel le système vasculaire paraît être fort agité, sans que le nerveux, du moins dans le commencement, semble beaucoup se ressentir du trouble, il convient de le séparer des fièvres, & d'en faire un ordre à part en lui donnant le nom d'*inflammation*.

Les *flux* ou les écoulemens contre nature des fluides

du corps , sont prochainement alliés aux fièvres & aux inflammations. Ils sont constamment précédés ou accompagnés de quelques-uns des symptômes propres à ces maladies ; aussi les rangeons-nous à leur suite comme un troisième ordre de maladies générales.

Le dérangement dans le système vasculaire est, en apparence , la cause principale de la maladie dans les ordres que nous venons d'énoncer. Mais il est des cas où l'on n'observe qu'un faible dérangement dans la circulation des fluides ordinaires, & souvent même il ne paraît pas. Alors on rapporte l'affection à l'augmentation , à la diminution , à l'irrégularité ou à la suspension de mouvement dans le système nerveux. La douleur dans quelques-unes de ces affections, est le symptôme prédominant, & celui qui constitue le caractère distinctif. On les appelle pour cette raison , *maladies douloureuses* : elles composent le quatrième ordre.

Le spasme dans quelques autres est le plus apparent, & détermine à donner à ce cinquième ordre le nom d'*Affections spasmodiques*.

Les maladies opposées à ces deux derniers ordres, sont celles dont l'assoupissement, la faiblesse & l'insensibilité constituent le caractère. Elles proviennent de la diminution & de la privation des sens & du mouvement. On trouve dans ce sixième ordre les paralysies, les syncopes, & toutes les maladies soporeuses, sous la dénomination générale de *faiblesses*, & de *privations*.

La liberté dans le jeu des poumons étant indispensable pour jouir d'une bonne santé, les maladies où cette liberté souffre quelque atteinte, devenant une affection principale, demandent également un ordre particulier : c'est le septième, celui des *maladies asthmatiques*.

Les désordres où les facultés de l'ame sont spécialement troublées, & où le délire, qui ne provient point d'un redoublement de fièvre, est le symptôme le plus évident, seront réunis ensemble pour former le huitième ordre, celui des *maladies mentales*.

L'action des systèmes nerveux & vasculaire, plus ou moins dérégles dans les ordres que nous venons de parcourir, demande un traitement propre à les remettre dans le calme. Toutes les maladies ne sont cependant pas de ce genre; il en est qui, provenant d'une dépravation des fluides, exigent des remèdes qui ne conviendraient point à celles qui reconnaissent pour cause une désorganisation des solides. Un neuvième ordre est donc nécessaire pour les renfermer, c'est celui des *cachexies*, ou des *maladies humorales*. Le changement de couleur à la peau, les gonflemens, la maigreur, l'ulcération, la déformation par différens vices cutanés, manifestent toujours ces maladies.

Cette énumération nous suffit pour connoître les maladies que l'on peut ranger dans la première classe, & dans les ordres qui en dérivent.

La seconde classe se divise en huit ordres.

Le premier comprend les maladies des diverses facultés mentales, la mémoire, l'imagination, & le jugement.

Le second, les dérangemens qui affectent les sens externes, la vue, l'ouïe, le goût, le toucher, & l'odorat.

Le troisième, ceux des divers appétits.

Le quatrième, ceux qui ont rapport aux diverses sécrétions & excrétions.

Les fonctions de la déglutition, de la parole, de la respiration, & de la progression, sont affectées dans le cinquième.

Dans le sixième sont renfermées les affections qui ont trait à la forme, & à la couleur de l'habitude extérieure; comme elles n'apportent point un obstacle décidé à l'exercice des fonctions, elles ne sont point mises dans le neuvième ordre des maladies générales.

Le septième ordre contient les maladies par déplacement de parties: on y trouve les hernies, les prolapsus, & les luxations.

Enfin, dans le huitième sont rangées les affections dont la solution de continuité, ou la destruction des parties molles ou dures, est le caractère évident.

La troisième classe, celle des maladies sexuelles, présente les désordres relatifs à la composition des organes de la génération, ou à des circonstances particulières propres à chaque sexe. Elle peut se sous-diviser en quatre ordres;

Dont le premier renferme les maladies générales propres aux hommes.

Le second, celles qui sont locales.

Le troisième, celles qui sont générales, & propres aux femmes.

Le quatrième, les locales.

Les maladies propres aux hommes, sont en petit nombre, & encore sont-elles la plupart locales. Celles qui affectent les femmes sont plus nombreuses; les générales ne sont que des combinaisons des symptômes généraux, & proviennent des désordres qui ont rapport à la menstruation, à la grossesse, à l'accouchement, & à l'allaitement. Les maladies locales des filles & des femmes naissent d'un dérangement dans les ovaires, la matrice, le vagin, & la vulve.

La quatrième classe, qui réunit toutes les maladies

de l'enfance, n'offre que les maladies ordinaires à cet âge, tant que la dentition n'est point achevée.

En considérant la table suivante, on voit que l'on peut ranger dans cette distribution toutes les espèces de maladies, ou d'affections, qui demandent les secours de la Médecine, ou de la Chirurgie.

Table générale des Maladies.

La maladie est un assemblage d'affections contraires à l'ordre de l'économie, ou mieux, c'est un mélange de sensations incommodes, ou d'incapacités à l'exercice des fonctions, accompagné quelquefois d'un dérangement évident dans des organes, ou des parties propres.

On divise les maladies en quatre classes.

C L A S S E P R E M I È R E.

Maladies générales.

ON voit dans cette classe un ou plusieurs des quinze symptômes généraux surpasser les autres pendant tout le cours de la maladie, ou pendant la plus grande partie de sa durée. On la divise en neuf ordres.

I. Ordre. *Les fièvres.* Les symptômes les plus évidens sont la chaleur, la soif, le dégoût, la faiblesse, & l'insomnie.

II. Ordre. *Les inflammations,* qui se manifestent par une douleur fixe, la chaleur, la soif, l'insomnie, & par la rougeur & le gonflement, quand le siège de la maladie est exposé à la vue.

III. Ordre. *Les flux.* Un écoulement extraordinaire

Introduction méthodique

de sang, ou de quelques-unes des humeurs qui s'en séparent, auquel se joignent la faiblesse, le manque d'appétit; la douleur en constitue le caractère.

IV. Ordre. *Les douleurs.* Une sensation vive les indique, sans qu'aucune inflammation quelconque, aucune fièvre, ni flux, les accompagnent.

V. Ordre. *Les spasmes.* Le symptôme le plus apparent, est une contraction dans une partie, accompagnée quelquefois de douleurs, & d'autres fois d'insensibilité.

VI. Ordre. *Les faiblesses & les privations.* L'assoupissement, la faiblesse & l'insensibilité les caractérisent.

VII. Ordre. *Les maladies asthmiques,* indiquées par la difficulté de respirer.

VIII. Ordre. *Les maladies mentales,* dans lesquelles la mémoire, l'imagination & le jugement sont dans un état de confusion ou de perversion, sans qu'on puisse attribuer le désordre à aucune fièvre, ou à aucune inflammation quelconque.

IX. Ordre. *Les cachexies, ou maladies humorales.* La maigreur, ou l'intumescence de tout le corps, ou de quelques-unes de ses parties; des éruptions à la peau, un changement de couleur & des ulcérations, dénotent ces affections, qui souvent sont accompagnées de faiblesse, de manque d'appétit, de douleurs, ou de quelques-autres symptômes généraux.

C L A S S E I I.

Maladies locales.

Un , ou plusieurs des symptômes locaux , prévalent sur les autres , dans cette classe , pendant tout le cours de la maladie , ou pendant la plus grande partie. Elle renferme huit ordres.

I. Ordre. *Les maladies particulières des sens internes.* La mémoire, l'imagination, & le jugement sont affaiblis , dépravés , ou abolis dans cet ordre.

II. Ordre. *Les maladies particulières des sens externes.* La vue , l'ouïe , le goût , le toucher & l'odorat , répondent trop vivement aux impressions des objets extérieurs , ou bien les organes destinés à ces sensations éprouvent , dans leur constitution , une diminution d'action , une dépravation , ou une abolition.

III. Ordre. *Les maladies relatives à quelques appétits.* La faim , & le desir du coït se font sentir violemment , ou ces sensations sont émoussées , dépravées , ou abolies.

IV. Ordre. *Les maladies des sécrétions , ou excrétions particulières.* Ces maladies sont indiquées par une augmentation contre nature , ou par une suppression de quelques sécrétions particulières , ou d'un écoulement naturel.

V. Ordre. *Les maladies des organes du mouvement , dans lesquelles les parties qui servent à la*

déglutition, à la parole, à la respiration, & à la progression, éprouvent une gêne plus ou moins grande dans l'exercice de leurs fonctions.

VI. Ordre.

Les maladies externes, ou superficielles. L'intumescence, l'amaigrissement, le changement de couleur, & les éruptions cutanées sont les symptômes propres à cet ordre. On n'y découvre aucune maladie, aucune faiblesse, ni aucun des symptômes généraux qui en puissent compliquer le caractère.

VII. Ordre.

Les déplacements des parties organiques, qui, n'étant retenues par aucun de leurs liens naturels, & poussées hors du lieu qui leur a été assigné, s'échappent, & tombent souvent fort ais.

VIII. Ordre.

Les solutions de continuité, ou l'érosion du tissu des parties molles ou dures, occasionnées par une cause interne ou externe.

C L A S S E I I I.

Maladies sexuelles.

Les ordres de cette classe sont pris des altérations locales propres à la structure des organes qui constituent les sexes, ou aux circonstances particulières à chacun. On en compte quatre.

I. Ordre.

Les maladies générales propres aux hommes. Elles résultent d'un assemblage de symptômes généraux, dépendant des

désordres qui ne peuvent avoir lieu que chez eux.

II. Ordre. *Les maladies locales propres aux hommes.*

Ce sont les affections qui proviennent du dérangement des organes de la génération, & qui ne portent pas plus loin leurs effets.

III. Ordre. *Les maladies générales propres aux*

femmes. Elles proviennent de la réunion des symptômes généraux, nés d'un vice qui ne peut avoir lieu que chez les filles ou les femmes.

IV. Ordre. *Les maladies locales propres aux femmes.*

Elles renferment tous les désordres qui ont lieu dans les organes de la génération, chez le sexe.

C L A S S E I V.

Maladies de l'enfance.

Ces maladies sont caractérisées par des symptômes qui ne peuvent avoir lieu que dans l'âge le plus tendre. Elles comprennent deux ordres.

I. Ordre. *Les maladies générales propres aux en-*

fans. Elles naissent d'un assemblage de symptômes généraux, dépendans des circonstances particulières aux enfans, avant & pendant le temps de la dentition.

II. Ordre. *Les maladies locales propres aux enfans.*

Ce sont des affections, ou effets morbifiques, bornés à une partie, qui ne se manifestent que chez les enfans nouveaux nés, ou dans le temps de la dentition.

C H A P I T R E I I I.

Des Fièvres en général, de leur origine, & de leurs progrès.

Ayant tracé le plan général, selon lequel on peut ranger les maladies dans les classes qui leur conviennent, nous passerons aux différens ordres & genres, dont nous considérerons la nature. En mettant ainsi en avant toutes les discussions de théorie, rien ne pourra, par la suite, arrêter l'attention de notre Lecteur, sinon les descriptions simples des espèces, & leurs méthodes curatives.

Comme les fièvres sont les plus fréquentes de toutes les maladies, elles seront aussi les premières dont nous nous occuperons.

Non-seulement il n'y a point de maladies plus communes que la fièvre, mais encore il n'en est point de plus compliquées. Si l'on considère, en effet, la plus simple de toutes, on y trouve une combinaison au moins de quatre ou cinq symptômes généraux.

Comme ces symptômes varient beaucoup selon les différentes espèces de fièvres, on ne doit s'attendre, dans l'aperçu que nous en donnerons, qu'à la description des plus ordinaires, & des moins compliqués.

Les symptômes de la fièvre viennent par des degrés insensibles, jusqu'à ce qu'enfin leur force soit telle que toute la machine en soit dérangée, & ne puisse remplir les fonctions auxquelles elle est assujétie en santé. Souvent cependant l'invasion de la maladie se fait subitement, & avec une telle violence, que le malade en est tout-à-coup accablé.

Lorsque la fièvre vient par degrés, les premières incommodités dont se plaignent les malades, sont la langueur, la faiblesse, une lassitude générale, & une douleur dans les parties charnues, telle qu'on la ressent après de violens exercices, ou après un travail forcé; une pesanteur & un mal de tête, la perte d'appétit, des nausées & un empâtement dans la bouche.

Quelque temps après, une chaleur excessive, une soif violente & l'insomnie surviennent sans aucune sensation préliminaire d'un froid considérable, si ce n'est quelquefois des frissons légers & passagers.

Quand au contraire la fièvre prend d'une manière subite, elle commence toujours par la sensation désagréable d'un froid excessif, accompagné de faiblesse, & de perte d'appétit. Souvent au froid se joignent la roideur des membres, le tremblement & l'oppression vers la région précordiale, les nausées & les vomissemens.

En se rappelant ce que nous avons dit sur les différentes affections morbifiques simples, on concevra comment ce sentiment d'un froid excessif & tous les autres symptômes qui s'y réunissent, sont nécessairement remplacés par une chaleur aussi forte, & d'autres symptômes relatifs. Nous avons fait voir en effet, que la sensation du froid venait, ou d'une constriction spasmodique, ou de la présence de particules visqueuses qui obstruaient les plus petites artères, ce qui interrompait alors le mouvement circulaire dans les dernières extrémités du système vasculaire, & repoussait la masse des fluides vers le centre.

Mais comme une pareille interruption ne peut subsister long-temps sans porter atteinte à la vie, la nature s'efforce aussitôt de rétablir la liberté, & de rappeler les fluides arrêtés

à leurs mouvemens primitifs. De-là les efforts que fait le cœur, irrité par la surcharge du sang à laquelle il n'est point accoutumé. Cet organe se contractant plus souvent & plus fortement, pousse la masse des humeurs dans les parties libres du système vasculaire, avec une rapidité, une force & une irrégularité si grandes, que bientôt le sentiment d'un froid excessif est changé en celui d'une chaleur considérable, accompagnée de douleurs en différens endroits, & toujours de soif & d'insomnie.

Ainsi dans une fièvre dont l'accès est subit, il y a une réunion successive au moins de six symptômes généraux : savoir, le froid, qui ne tarde point à se convertir en chaleur, la faiblesse, la perte d'appétit, la soif & l'insomnie.

Or, comme ces symptômes sont ordinaires & essentiels, même aux fièvres les plus simples, on doit donc les regarder comme les signes caractéristiques & distinctifs de cet ordre de maladies. De-là l'exactitude de notre définition de la fièvre : savoir, qu'elle est une combinaison de froid, de chaleur, de soif, de perte d'appétit, de faiblesse & d'insomnie.

Les fièvres plus compliquées présentent dès leur invasion des symptômes plus nombreux & plus variés, tels que des vomissemens, des douleurs violentes & erratives, la stupeur & le délire. Nous n'en parlerons point actuellement, notre objet étant de donner une idée générale des fièvres. Nous nous bornerons aux symptômes essentiels à une fièvre ordinaire, pour en bien suivre les progrès.

La plus légère attention aux phénomènes de la maladie, suffit pour convaincre que tout le désordre provient immédiatement de l'irritation du cœur, qui s'agit alors

irrégulièrement, & cherche à rendre le système artériel participant de tous les troubles. Quelquefois cependant au-lieu de cette irritation, c'est une constriction spasmodique, ou une obstruction primitivement produite dans les dernières ramifications vasculaires, en conséquence desquelles il survient une rémission ou une interruption dans la circulation des fluides de la circonférence, qui bientôt se dissipe par le rétablissement du mouvement dans les vaisseaux.

Les acrimonies capables d'exciter une pareille irritation sont de différens genres. Quand elles bornent leur effet au système vasculaire, & que leurs impressions ne peuvent parvenir jusqu'aux nerfs pour y exciter des contractions spasmodiques plus ou moins vives, la fièvre qu'elles produisent n'est point de longue durée; leur élaboration & assimilation deviennent faciles, ou bien quand elles n'en sont point susceptibles, elles sont portées au-dehors avec quelques-unes des humeurs excrémentitielles.

Lorsque la fièvre est plus opiniâtre, on peut croire que non-seulement il y a une irritation dans le système vasculaire, mais encore une constriction spasmodique qui resserre les vaisseaux de la circonférence, ou quelques autres obstacles à la liberté du passage des fluides.

Si ces obstacles cèdent promptement, la circulation redevient aussitôt libre & égale, la peau s'humecte & s'adoucit, la sueur paraît, les urines sont abondantes, la chaleur & la soif se dissipent, le sommeil revient, l'appétit reprend une nouvelle vigueur, & les malades ne se plaignent plus que d'une grande faiblesse.

Si au contraire les obstacles persistent, la circulation ne pourra plus s'opérer librement & également; les sécrétions seront perverties & le combat fébrile entre la

force du centre & la résistance faite à la circonférence ayant lieu, non-seulement les symptômes essentiels deviendront plus violens & plus inquiétans, mais ils seront bientôt suivis d'autres qu'on peut regarder comme accessoires, tels que la douleur, l'oppression, la difficulté de respirer & le délire. Les symptômes essentiels aussi bien que les accessoires, seront pareillement suivis d'autres qui seront encore plus fâcheux, comme le coma ou l'assoupissement continuel, l'insensibilité, les sueurs froides, & enfin la mort. Ces suites fâcheuses n'auront point lieu si la maladie prend une tournure favorable, & si les acrimonies sont domptées, assimilées ou expulsées hors du domaine de la circulation par une hémorrhagie, des sueurs, des selles, des urines, ou par l'expectoration, une éruption cutanée, ou des abcès critiques.

On peut observer dans la description que nous venons de faire des phénomènes de la fièvre, deux temps différens; le froid qui en est le prélude, & la chaleur qui nécessairement lui succède. Ces deux temps, ainsi que celui de la solution ou de la crise, constituent ce qu'on appelle *période d'une fièvre*, laquelle varie selon les différentes espèces.

Il est des fièvres qui n'ont qu'une période & d'autres qui en ont plusieurs, lesquelles venant à différens intervalles, & avec des phénomènes fort variés, donnent lieu de distinguer cet ordre de maladies en genres.

Mais avant de passer à ces distinctions il convient de considérer les causes générales de ces affections; car si l'on en peut bien saisir une fois la nature, non-seulement ces distinctions seront faciles, mais encore l'on sera en bonne route pour découvrir les meilleurs moyens de guérison.

C H A P I T R E I V.

Des causes générales de la Fièvre.

LA cause prochaine de la fièvre la plus simple, telle que nous l'avons prise pour modèle, consiste dans une exertion de force du centre du système vasculaire à la circonférence, & dans une constriction ou une obstruction contre nature des vaisseaux de la circonférence qui opposent une résistance à la puissance du centre.

La stagnation dans les vaisseaux de la circonférence se manifeste dès le commencement par la langueur, l'oppression, la pâleur des joues & des lèvres, le froid, la sécheresse de la peau & la couleur livide des membres. Les symptômes que la chaleur ne tarde point d'amener avec elle, prouvent que les obstacles ne sont pas si faciles à vaincre qu'on le pourroit croire. Ces symptômes sont la sécheresse de la peau, la soif extrême, les urines pâles & en petite quantité, la constipation, le dessèchement des cautères & des ulcères, & la continuation de l'oppression & de l'anxiété.

L'augmentation de mouvement dans le système vasculaire est incontestable, pour peu que l'on fasse attention au pouls, qui est toujours plus prompt, & souvent plus fort que dans l'état naturel, où la circulation s'exécute avec la liberté & l'égalité requises.

La cause première de cette augmentation de mouvement, est l'irritation du cœur & des artères, produite par des substances stimulantes, qui les excitent à des contractions plus vives, & plus fréquentes. Quant à la résis-

tance de la circonférence, on doit en chercher la cause dans le système nerveux. Quoique l'excès de chaleur, & la vitesse du pouls indiquent une agitation du système vasculaire indépendante de l'action du système nerveux, cependant en pénétrant la nature de cette résistance dont nous parlons, on a tout lieu de présumer que les fièvres, & particulièrement celles dont les périodes sont d'une durée & d'une véhémence marquées, consistent également dans le dérangement de l'un comme de l'autre système.

Il n'en est pas de même des fièvres légères & de courte durée, telles que celles qui succèdent à la débauche, à un exercice considérable, à un froid passager. Celles-ci paraissent provenir de la simple irritation du seul système vasculaire, sans le concours d'aucun dérangement dans le système nerveux. Aussi la plupart n'ont-elles que les symptômes ordinaires & essentiels, encore sont-ils très-légers. Elles cèdent le plus souvent dans l'espace de deux ou trois jours.

Ces deux causes, l'agitation du système vasculaire, & le spasme dans le nerveux, ne vont pas ensemble d'un pas toujours égal. Le désordre, dans certaines circonstances, paraît plus particulièrement provenir de l'émotion vasculaire que de l'affection nerveuse, & réciproquement dans d'autres. Dans le premier cas le pouls est prompt, plein & fort, la chaleur est inflammatoire, la soif & la sécheresse sont portées à un très-haut point. C'est le contraire dans le second; le pouls est alors faible, petit & déprimé, la chaleur, la soif & la sécheresse ne sont point si sensibles, ni si insupportables; mais les nausées, l'oppression, & les faiblesses sont plus remarquables.

Les causes immédiates ou prochaines de la fièvre ayant été suffisamment développées, procédons actuellement à en rechercher les causes possibles ou éloignées.

Ces dernières sont très-multipliées : celles qui ont un effet plus prompt sont le froid, les déletères, les passions de l'ame, la rétention des matières excrémentielles, la présence de quelques substances nuisibles dans l'estomac, les intestins, & les autres viscères creux.

L'impression subite du froid resserre nécessairement les pores de la peau, & empêche l'évaporation des molécules vicieuses, ou surabondantes de la transpiration. Repoussées au-dedans, & errantes dans la masse générale des humeurs, ces molécules se combineront bientôt ensemble, & avec plus de volume & d'activité, elles porteront le désordre dans le système vasculaire.

Si les organes des sécrétions ne s'entr'aidaient pas, & ne travaillaient pas mutuellement les uns pour les autres, l'arrêt de la transpiration ne pourroit manquer de produire la fièvre ou quelques autres maladies. Mais l'Auteur de la Nature a si bien disposé les choses, que le plus souvent le défaut de transpiration est bientôt compensé par des urines, des expectorations, ou des selles plus abondantes.

Le passage subit d'une atmosphère chaude & humide, à un froid sec, est bien plus capable d'arrêter la transpiration, que quand le changement se fait d'une manière plus graduée, & moins contraire à la disposition du corps. De-là la raison pourquoi ceux qui sortent promptement d'une chambre fermée & échauffée par beaucoup de monde, pour aller à un air froid & ouvert, sont si fréquemment attaqués de la fièvre.

Des molécules frigorifiques, ou autres corpuscules de

ce genre , abondent-elles dans une atmosphère froide , & pénétrant jusques dans l'intérieur du corps , deviennent-elles la cause de plusieurs maladies ? C'est ce que nous ne déciderons point , quoique leur existence ait été admise par des Auteurs de considération. Qu'on les reconnaisse ou non , celles qu'on nomme *miasmes* n'en sont pas moins certaines. Les principes de maladies qui flottent dans la région inférieure de l'air , reçus dans le corps , deviennent souvent la cause des fièvres , aussi bien que d'autres maladies plus graves. On ne peut attribuer leurs effets à une configuration quelconque , qu'on ne peut appercevoir , & nos idées sont encore très-imparfaites sur la manière dont elles s'engendrent. Il en est cependant qui paraissent venir des substances qui sont dans l'état actuel de putréfaction , pendant que d'autres ne se développent que dans les endroits fermés , où beaucoup de personnes se trouvent rassemblées. Quelques-uns sont doués d'un caractère qui leur est spécifique ; ils ne peuvent produire qu'un genre donné de maladies , & , ce qui doit surprendre , leur activité n'a de valeur qu'une fois sur le même sujet (1). Il paroît qu'alors les fluides reçoivent une combinaison nouvelle qui les empêche d'être affectés de nouveau par la même espèce de matière morbifique.

(1) L'Auteur a en vue ici le miasme variolique. Les partisans de l'inoculation , & généralement les Médecins Anglais , sont de son opinion. Quoiqu'il soit très-rare que l'on soit attaqué deux fois de la petite vérole , nous ne pouvons penser comme eux à cet égard , ayant plusieurs preuves du contraire pour appuyer notre sentiment à cet égard.

L'effet de certaines passions de l'ame, particulièrement du chagrin & de la peur, est de réprimer la transpiration, d'arrêter les sécrétions, & d'empêcher les humeurs superflues & excrémentitielles de parvenir au-dehors. Les passions agissent alors de la même manière que le froid lorsqu'il est subit, elles donnent lieu aux mêmes sensations & phénomènes, & en détruisant la constitution naturelle des fluides, elles deviennent une source féconde de fièvres.

Ce genre d'affection reconnaît également pour cause des matières excrémentitielles & âcres, retenues particulièrement dans l'estomac & les intestins. Ainsi, des vers ou une saburre d'un genre quelconque, séjournant dans les premières voies, peuvent non-seulement en stimuler les nerfs, dont la sensibilité est exquise, mais encore des corpuscules, d'une nature subtile, se développant dans les mêmes lieux, peuvent passer jusques dans le torrent de la circulation, irriter le cœur & tout le système artériel, & produire, de cette manière, l'augmentation de leur mouvement qui constitue une fièvre passagère. Ces corpuscules ne bornent pas toujours leurs effets aux organes de la circulation, ils pénètrent souvent plus avant, & parviennent jusqu'au système nerveux, dont ils mettent la sensibilité & la mobilité en jeu, & ainsi produisent une fièvre de longue durée, & compliquée d'un plus grand nombre de symptômes.

Il est encore assez ordinaire de voir la fièvre, ou quelqu'autre maladie, survenir à la soustraction d'un cautère, à la cicatrisation d'un ancien ulcère ou de quelques autres exulcérations cutanées, sur lesquelles on a appliqué des remèdes astringens ou répercussifs, sans avoir eu soin auparavant de leur substituer quelques autres

émonctoires par où les humeurs puissent se dépurar. On la voit être également occasionnée par un changement prompt de climat ou de genre de vie auxquels on était accoutumé.

Telles sont les principales causes antécédentes des fièvres, ou celles qu'on peut appeler causes possibles ou éloignées. Ce serait à tort qu'on croirait qu'elles produisent toujours leur effet chez ceux qui sont soumis à leur impression; elles n'ont d'activité qu'autant qu'elles rencontrent cette disposition particulière & inexplicable du corps qui favorise leur action. La connoissance de ces causes ne nous est donc pas d'un grand avantage dans la perception des indications curatives; & quoiqu'elle nous enseigne les moyens de prévenir la fièvre, cependant, quand il s'agit du traitement, elle cède à celle des causes prochaines qui exige toute notre attention.

Il suit de tout ce que nous venons de dire, que comme la fièvre ne peut se terminer tant que l'irritation du système vasculaire a lieu, & que la constriction spasmodique ou l'obstruction persiste à tenir fermées les dernières artères, les indications curatives doivent être dirigées vers la correction ou l'expulsion des acrimonies, vers le relâchement des vaisseaux contractés & l'atténuation des molécules obstruentes. Les moyens de parvenir à remplir ces objets, demandent qu'on les varie selon les différentes espèces de fièvres.



C H A P I T R E V.

De la division des Fièvres en leurs genres.

LES fièvres simples qui nont qu'une période, & qui se terminent en un jour ou deux, par l'assimilation des matières irritantes, ou la disparition des obstacles qui s'opposaient à la liberté de la circulation, sont nommées *éphémères*, parce qu'elles sont supposées parcourir toute leur étendue dans l'espace de vingt-quatre heures. Quand, au contraire, la matière morbifique est de telle nature qu'elle refuse toute assimilation quelconque avec les fluides, & qu'elle ne peut facilement se séparer ni être rejetée au-dehors, alors la fièvre continue pendant plus ou moins de temps, jusqu'à ce que la nature du sang entièrement détruite & les solides désorganisés, la mort nécessairement survienne, ou jusqu'à ce que les obstacles cèdent, & permettent aux fluides de reprendre leur cours.

Toutes les fois que la fièvre marche ainsi sans aucune interruption ni rémission évidente, on la nomme *continue* ou *continué* : elle forme un premier genre.

Quelques Auteurs regardent la fièvre éphémère comme faisant un genre séparé, ce en quoi ils ont tort, cette fièvre n'étant réellement qu'une continue de peu de conséquence.

On rapporte les fièvres continues chacune à leurs propres espèces, d'après la considération de l'état des fluides & des circonstances concomitantes, ainsi que nous le ferons particulièrement remarquer lorsque nous en serons à la Pratique,

Il est d'autres fièvres dans lesquelles les obstacles qui s'opposent à la liberté de la circulation, cèdent en peu d'heures, & paraissent accorder à la matière morbifique qui cherche à fortir, un passage facile par les divers couloirs. L'excrétion de cette matière, quoi qu'en apparence complète, ne l'est cependant point; une partie reste encore confondue avec les humeurs plus ou moins long-temps, jusqu'à ce que rendue capable d'affecter de nouveau le système nerveux, elle excite un autre paroxysme. Celui-ci commence comme le premier, par un froid excessif, un tremblement, un malaise, une oppression auxquels succèdent une chaleur considérable, la soif, la douleur, l'insomnie, qui se dissipent bientôt dès que les pores & les vaisseaux auparavant resserrés se relâchent & donnent issue à une sueur abondante & à un flux d'urines très-chargées. Ce genre est connu sous le nom de *fièvres intermittentes*. Le retour du paroxysme & la longueur du repos qui est entre, en établissent les différentes espèces.

Un troisième genre de fièvres est celui des *rémittentes*. La matière morbifique dans celui-ci est bien de nature à être séparée, mais point complètement comme dans l'intermittente; aussi la violence des symptômes diminue-t-elle & s'apaise-t-elle sans que la fièvre cesse comme dans l'intermittente. Ce genre se divise en espèces, d'après les divers symptômes & les circonstances concomitantes qui en varient le caractère.

Le quatrième genre de fièvres, celui des *éruptives*, a beaucoup de rapport avec ce dernier. En effet, quelles que soient les causes qui excitent la fièvre, sitôt qu'elles ont été expulsées, soit par les porosités des artères ou par leurs dernières terminaisons, & qu'elles sont confinées dans les espaces cellulaires de la peau, toute irritation

& constriction spasmodique cessent, & avec elles tous les fâcheux symptômes qui en dépendaient. Cette diminution ou disparition de symptômes est proportionnée à la séparation & à l'expulsion des particules nuisibles. On distingue les espèces de fièvres éruptives, d'après la différence des phénomènes présents & les progrès de l'éruption : de-là les dénominations de varioleuse, morbilleuse, scarlatine, miliaire, &c.

La fièvre *hectique* est le cinquième & dernier genre des fièvres. Le système nerveux dans celui-ci est moins affecté que dans les précédens, & les causes paraissent concentrer leurs effets sur le système vasculaire, & sur les humeurs qu'il contient. Ces causes sont dans des substances âcres & stimulantes prises du lieu où elles se forment, & portées ensuite dans la masse générale des humeurs, où elles excitent des effervescences momentanées, lesquelles étant apaisées, la tranquillité revient & persiste pendant un temps déterminé, comme dans les fièvres intermittentes. Ces fièvres ne portent point aussi promptement atteinte à la vie que les autres genres dans lesquels le système nerveux est toujours affecté. Mais aussi à moins que le foyer, qui continuellement fournit l'aliment à la fièvre, ne tarisse, la maladie persiste constamment jusqu'à la fin, & devient enfin mortelle. La fièvre *hectique* a comme les autres genres de fièvres ses différences : nous les décrirons lorsque les circonstances le permettront.



C H A P I T R E V I.

*De la crise dans les Fièvres , & de la doctrine des
jours critiques.*

QUOIQUE la Poésie ait l'agréable privilège de se servir de la Prosopopée (1) lorsque l'occasion le demande,

And , as imagination bodies forth
The forms of things unknown ; the poet's pen
Turns them to shape , and gives to aery nothing
A local habitation and a name , &c. (2)

Cependant la Philosophie ne doit jamais se permettre de pareilles libertés. Il paraît néanmoins que les Médecins ont pris quelquefois une pareille licence. L'introduction du mot *crise*, dans les Dictionnaires de Médecine, semble être dûe à l'idée que les maladies personnifiées présentaient à l'esprit. On les regardait comme des agens mal-faisans, qui prenaient possession du corps humain, dans l'intention de le tourmenter & de le détruire. On

(1) Figure de Rhétorique , dans laquelle on adresse la parole aux choses inanimées , comme si elles étaient vivantes , & où on les fait parler comme si elles étaient douées d'une ame raisonnable.

(2) Et que l'imagination donne un corps & une forme aux objets inconnus ; que la plume du Poète en suive les contours , & qu'elle donne au rien qu'elle décrit , une demeure & un nom , &c.

voyait la Nature toujours studieuse à la conservation du corps, employer tous ses efforts pour vaincre & chasser son ennemi. De-là résultait nécessairement un combat entre la nature & la maladie, qui, comme tout combat, devait nécessairement venir à une décision, & être terminé en faveur de l'un ou de l'autre athlète. Telle fut l'origine du mot *crise*, employé par les Grecs pour signifier cette décision ou jugement, & qui est encore d'usage aujourd'hui pour exprimer le changement de la fièvre, quand elle est arrivée à son plus haut degré.

Lorsque la crise approche, la machine semble faire des efforts extraordinaires; & la matière morbifique plus abondante, & plus uniformément répandue, est dans une disposition plus propre à l'excrétion, quand la fièvre a ainsi duré quelque temps, que quand elle est à son commencement.

Les Anciens croyaient que la matière morbifique était dans un état de crudité au commencement de la fièvre & même quelques jours après. Ils étaient persuadés que cette matière se mûrissait ensuite à mesure que la maladie faisait des progrès, qu'elle se digérait, pour employer leur langage; & qu'enfin vers le temps de la crise, les molécules nuisibles, disposées à l'évacuation, étaient expulsées en partie par les pores de la peau, ou par les couloirs urinaires & autres. D'après une pareille opinion, ils regardaient non-seulement comme hors de saison, mais encore comme très-dangereux, tous les efforts faits dans la vue d'attirer, par les couloirs, la matière peccante lorsqu'elle était encore dans un état de crudité. Ils posaient pour maxime que le Médecin devait attendre que la coction fût parfaite, & que la matière morbifique fût mobile & disposée à l'expulsion.

Ces idées de crudité & de coction de la matière morbifique, réelles en bien des cas, ont néanmoins reçu une extension trop grande, lorsqu'on les a attribuées à toutes les espèces de fièvres. Il en est, en effet, beaucoup auxquelles ont peut, pour ainsi dire, couper court, & les empêcher ainsi d'avoir une suite fâcheuse; comme il y en a qui, abandonnées à elles-mêmes, s'apaisent, & disparaissent sans aucune évacuation critique.

Quoique cette doctrine des Anciens, sur la crise, convienne assez bien aux fièvres éruptives, & à plusieurs espèces des continuës, rémittentes & intermittentes, cependant des Praticiens célèbres ont cherché à la détruire, en rejetant toute idée de crudité & de coction. Ils ont regardé les fièvres comme de véritables affections du système nerveux, indépendantes d'aucunes causes morbifiques dans la masse générale des humeurs.

Ayant l'esprit préoccupé du danger que l'on pourrait courir en entreprenant de délivrer le corps de la matière morbifique, lorsqu'elle est encore dans l'état de crudité, les Médecins Grecs ne se contrarièrent point dans leur pratique, sinon dans quelques fièvres particulières. Confiant presque tout le travail de la coction à la Nature, ils avaient beaucoup plus de temps & de facilités d'observer les progrès de la maladie, que la plupart des Praticiens modernes, qui, souvent trop actifs, donnent toujours quelques remèdes aux malades.

Comme ils ne s'occupaient qu'à observer les efforts de la Nature, quand elle travaillait à préparer, séparer & expulser la matière peccante, ils crurent découvrir que la crise arrivait dans les fièvres continuës à des jours déterminés, en comptant du premier de l'invasion de la maladie.

Ces jours étaient le troisième, le cinquième, le septième, le neuvième, le onzième, le quatorzième, le dix-septième & le vingt-unième, si la fièvre ne passait pas la troisième semaine. Quand elle excédait ce terme, ils comptaient alors quatre & trois jours, alternativement jusqu'au quarante-deuxième, ou jusqu'à la fin de la sixième semaine. Parmi ces jours il y en avait qui étaient plus éminemment critiques que d'autres, tels que le quatorzième, & après celui-ci, le septième. Outre ces jours, il y en avait d'autres qu'ils regardaient comme indicateurs de ce qui devait arriver alors; ainsi le quatrième était l'indicateur du septième, & le onzième celui du quatorzième.

Tout préjugé à part, on ne saurait se dissimuler l'attention trop scrupuleuse des Anciens, à compter les jours dans le traitement des maladies fébriles. Un pareil défaut n'avait point échappé à plusieurs, ainsi qu'on le peut voir en lisant *Celse*, qui critique cette doctrine d'*Hippocrate*, son Fondateur.

Mais en lisant les écrits qui passent pour être ceux de ce Père de la Médecine, on voit évidemment qu'ils sont l'ouvrage de plusieurs mains, & que conséquemment ils ont différens degrés de mérite. Quant à ce qui regarde la doctrine des jours critiques, on ne saurait s'empêcher d'avouer qu'ils n'établissent point une loi aussi certaine & positive qu'on pourrait le désirer; c'est ce dont on pourra se convaincre en comparant les différens passages où il est fait mention de ces jours. De *Haën*, célèbre Professeur de Médecine à Vienne, rejette ces incertitudes sur les copistes, qui se méprirent sur les lettres employées comme numériques dans les manuscrits Grecs. Malgré ce défaut de précision, lui & plusieurs savans

Médecins ont cependant pris la défense des jours critiques. Ils ont singulièrement recommandé de veiller dans ces cas sur les moindres phénomènes, & de ne point saigner, purger, ni prescrire aucun remède quelconque, qui puisse troubler la crise, en occasionnant d'autres évacuations que celles que la Nature médite.

Il suit de tout ce que nous avons dit, que dans l'Asie Mineure, & vers le Midi de l'Europe, où les premiers Médecins pratiquaient, les fièvres étant plus régulières dans leur marche qu'en nos climats, leurs observations pouvaient mériter plus de confiance que celles des Praticiens actuels, qui habitent des contrées plus froides & plus variables,

C H A P I T R E V I I.

Description générale, & théorie de l'Inflammation.

LES inflammations touchent de si près aux fièvres, qu'on les a souvent renfermées dans le même ordre, quoiqu'elles soient accompagnées de circonstances particulières, qui leur donnent un caractère distinct de la fièvre, & de toute autre espèce de maladie.

L'inflammation est assez évidente quand la partie qu'elle affecte est exposée à la vue; mais quand elle siège intérieurement, & qu'elle s'étend sur des parties renfermées dans quelques-unes des trois grandes capacités, les signes en sont souvent fort équivoques.

Les théories de l'inflammation, qu'on a le plus généralement reçues dans ces derniers temps, sont celles de *Boërrhaave* & d'*Hoffman*.

Selon *Boërrhaave*, le foyer de la maladie est dans les dernières extrémités des artères, & c'est une obstruction qui l'entretient. Cette obstruction peut provenir de la diminution du diamètre des vaisseaux, ou de l'excès de volume des molécules des fluides, sur la capacité des conduits qui doivent les transmettre librement.

Cet Auteur rapporte, dans ses Aphorismes, (a) toutes les causes qui peuvent produire une pareille obstruction, soit celles qu'il suppose provenir du volume augmenté des molécules humorales, ou celles qu'il présume dépendre de la diminution de diamètre des artères. Outre ces causes, *Boërrhaave* admettait encore une obstruction *ab errore loci*. Elle avait lieu quand des globules s'étaient fourvoyés, en quelque manière, dans des vaisseaux dont la petitesse de diamètre leur refusait passage.

L'obstruction formée soit par erreur de lieu ou par quelqu'autre cause; il pensait que les fluides pressaient en arrière en augmentant leurs efforts pour s'ouvrir une issue. Le sang d'après cela s'accumulait, les artères les plus petites se dilataient, leurs fibres éprouvaient des tiraillemens, & leurs cavités se remplissaient de globules plus volumineux que ceux qu'elles reçoivent naturellement. Ce désordre ne pouvait avoir lieu sans une agitation violente, & sans une collision répétée des globules les uns sur les autres, & sur les parois voisines des vaisseaux. De-là il déduisait les symptômes & caractères propres à l'inflammation : savoir, le gonflement, la douleur, la rougeur & la chaleur.

La théorie que nous a laissée *Hoffman*, ne diffère point, quant au fond, de celle de son illustre collègue. Il sup-

(a) S. 375, 6 & 7.

pose comme lui la stase du sang dans les artères les plus déliées, mais il la fait dépendre de la constriction spasmodique des vaisseaux, indépendamment d'aucune altération quelconque dans la consistance des fluides.

Mettant à part toute déférence, telle qu'elle est due à de pareils maîtres, il nous est permis de chercher si la cause prochaine ou immédiate de l'inflammation ne ferait pas diamétralement opposée à celle qu'ils nous ont laissée, & si le sang, au lieu d'être arrêté & empêché dans son cours à travers les artères de la partie enflammée, n'y trouverait point au contraire une résistance moindre que celle qu'il doit éprouver, & n'affluerait point ainsi dans les capillaires avec une augmentation de force & de vélocité.

Les expériences répétées, faites sur les animaux vivans, montrent en effet que quoique des globules puissent fermer le passage dans les dernières artères, cependant le sang qui survient, bien loin d'être poussé avec une force extraordinaire pour écarter les obstacles, abandonne entièrement les vaisseaux obstrués pour se porter paisiblement vers ceux qui sont libres. En effet, si on lie quelques branches d'artères sur le méésentère d'une grenouille, par exemple, on observe que le sang quitte cette branche pour couler dans les adjacentes, qui sont libres, sans qu'il survienne aucun gonflement ni augmentation d'action des vaisseaux qui sont entre la ligature & le cœur.

Ce qui a lieu chez les animaux s'observe également chez l'homme, toutes les fois que le passage vient à être fermé totalement dans quelques-unes des grosses branches du système vasculaire, comme dans les artères ombilicales, après la naissance, & dans celle que la ligature comprend lors de l'opération de l'anévrisme.

Nous avons suffisamment prouvé, que ni la figure des vaisseaux, qui ne sauraient être regardés comme autant de tubes coniques, ni la composition du sang qu'on ne peut attribuer au mélange de six globules séreux, n'étaient point favorables au système de l'obstruction. Il est d'ailleurs démontré que ni l'obstruction ni la stase, quand même elles auraient lieu, ne pourraient faire naître les phénomènes de l'inflammation. Quel pourrait donc être le premier mobile d'une maladie si fréquente ?

Le Docteur *Whytt* fut le premier agresseur de la théorie de *Boerrhaave*, & c'est lui qui nous a fourni les argumens qui l'ont renversée. Il a démontré d'une manière péremptoire, que la force du cœur & des gros vaisseaux n'était point suffisante pour répondre à la circulation dans toute la circonférence du système vasculaire; & qu'à moins qu'il n'y eût une force nouvelle, qu'il nomme *mouvement d'oscillation*, pour pousser le sang dans les petits vaisseaux, le mouvement progressif de la masse générale ferait bientôt anéanti.

Toutes les substances comprises sous le nom général de *stimulus*, ont la propriété, étant appliquées au corps, d'augmenter ce mouvement oscillatoire, en vertu duquel le sang ou les humeurs qui s'en séparent, affluent dans les parties ainsi irritées du système vasculaire en plus ou moins grande quantité, selon le degré d'irritation qui les y attire.

Une preuve évidente & bien familière de cette force d'irritation, est celle qu'on observe quand quelques grains de poussière tombent sur l'œil, & en agacent les vaisseaux délicats. On voit aussitôt le globe s'enflammer, il devient douloureux & chaud, le sang en gonfle les vais-

seaux, & l'on apperçoit manifestement les humeurs affluer vers la partie souffrante.

Le mouvement oscillatoire augmente constamment, & produit toujours une inflammation plus ou moins grande, toutes les fois qu'on blesse quelques parties sensibles, soit en les piquant, les coupant, les déchirant, ou lorsqu'on leur applique des substances âcres & caustiques, & même le feu ou tout les corps qui ont une chaleur excessive.

Il y a encore une autre cause que l'on ne doit point omettre en cherchant celles de l'inflammation, c'est la résistance que les vaisseaux de la circonférence, & généralement tout le système vasculaire, présente à la force que le cœur déploie au centre. Si cette résistance diminue ou cesse par l'amollissement, le relâchement, la division, ou la rupture des tuniques vasculaires, le sang se détermine toujours vers la partie affaiblie.

Cette nouvelle cause de l'inflammation est suffisamment prouvée par l'effet des ventouses. Lorsqu'on applique ces vases sur la surface du corps, & que l'air qu'ils renferment a été pompé ou raréfié, la résistance qu'exerçait la pression de l'air atmosphérique étant soustraite aux vaisseaux cutanés, le sang aussitôt y afflue avec abondance, il les distend & produit une chaleur évidente avec douleur, rougeur & un gonflement sensible. Tous ces phénomènes diminuent & même disparaissent bientôt dès qu'on a ôté les ventouses, & que la partie est soumise de nouveau aux influences de l'atmosphère. L'application de l'eau chaude ou des pulpes émollientes sur quelques parties, produit également les mêmes effets, mais d'une manière plus étendue & moins sensible.

D'après ce que nous venons de dire, on peut reconnaître.

naître deux causes prochaines de l'inflammation ; l'une qui consiste dans l'augmentation ou dans l'excès du mouvement oscillatoire , & l'autre dans la diminution de résistance des tuniques des petits vaisseaux sanguins. L'une ou l'autre de ces deux causes peuvent donner lieu à une inflammation passagère dont les symptômes seront légers & céderont aisément ; mais quand l'une & l'autre se combinent ensemble, en juste proportion , alors l'inflammation est bien établie , & elle cède difficilement. Le sang dans ces cas se précipite sur les vaisseaux affectés , il s'y porte avec une force & une rapidité qui ne lui sont point ordinaires. De-là se déduisent tous les signes & symptômes essentiels qui accompagnent l'inflammation.

La chaleur en est un des premiers & des plus nécessaires ; car quelle qu'en soit la cause première , l'augmentation de vitesse du sang ne manque jamais d'accroître celle qui est naturelle au corps. Lorsque le sang est échauffé au-dessus de ce qu'il l'est ordinairement , il se dilate & augmente proportionnellement en volume. Cette expansion produit celle des vaisseaux qui le contiennent , & conséquemment prépare un plus grand espace au sang qui survient , lequel est poussé dans des vaisseaux beaucoup plus petits , & uniquement perméables dans l'état de santé à une lymphe pellucide : de-là provient , en grande partie , la rougeur inséparable de l'inflammation.

Mais ce ne sont pas seulement les plus petites artères qui sont ainsi surchargées de sang dans l'inflammation , les racines des veines augmentent pareillement en volume , comme l'on peut s'en convaincre , en observant ce qui se passe sur la conjonctive quand elle est enflammée. La plupart des vaisseaux , qui paraissent alors si gonflés

qu'ils obscurcissent le blanc de l'œil, ne sont que des veines qui rampent sous cette membrane.

Un tel engorgement des veines & des artères, doit nécessairement amener une tension, un gonflement & une dureté non équivoques; car les artères ne peuvent être dilatées outre mesure, que les pores de leurs tuniques, qui ordinairement livrent passage à la graisse & à la lymphe, ne soient proportionnellement agrandis.

Ces pores ainsi ouverts, non-seulement permettront aux fluides, dont nous venons de parler, de transfuser en plus grande quantité qu'ils ne le doivent, mais encore ils laisseront échapper les plus grossiers, & le sang lui-même; de-là l'augmentation de la rougeur & du gonflement. Une telle congestion dans les espaces cellulaires, ne peut manquer de comprimer les veines lymphatiques adjacentes, de manière à empêcher le retour de la lymphe, d'où résulte l'augmentation prompte & considérable de la tumeur, quand la texture de la partie enflammée est lâche & extensible (a).

La douleur est un autre symptôme propre à l'inflammation; elle est produite par la tension & la distraction violente que les solides sensibles éprouvent alors. Si les vaisseaux enflammés sont fermement unis à des parties résistantes, & qu'ils s'y distribuent sans faire aucun détour,

(a) Lorsque nous en serons à la Pratique, on verra que les vaisseaux lymphatiques, qui jusqu'ici n'ont été qu'entrevis, sont très-affectés dans la plupart des inflammations, & que dans bien des circonstances toute la maladie dépend originairement du désordre, ou des veines lymphatiques elles mêmes, ou des glandes qui leur sont intimement unies.

une tension excessive surviendra nécessairement, & occasionnera une douleur qui lui sera proportionnée. Telle est la raison pourquoi l'inflammation est toujours accompagnée d'une douleur si vive, quand elle occupe les membranes les plus fines, les os, les tendons, les ligamens ou les cartilages, pendant que celle qui affecte les viscères pulpeux & les parties glanduleuses n'en produit qu'une moindre, & même souvent, pour ainsi dire, une insensible.

Pour peu que l'inflammation soit considérable, quelques-uns des symptômes essentiels de la fièvre ne manquent pas de survenir; & cette complication nouvelle de maladies est si ordinaire, que plusieurs Auteurs les ont confondues ensemble. Ce n'est cependant pas avec raison; car si dans la fièvre la plus simple il y a une combinaison au moins de quatre ou cinq de nos symptômes généraux, savoir, de la chaleur, de la soif, de la perte d'appétit, de la faiblesse & de l'insomnie, il n'en est point de même dans l'inflammation, à moins qu'elle ne soit des plus compliquées. On ne trouve, en effet, dans la plus simple que trois de ces symptômes; savoir, la chaleur, la soif & l'insomnie; les deux autres, la faiblesse & la perte d'appétit, qui sont des affections du système nerveux, sans lesquelles la fièvre ne peut subsister, ne devant point être regardées comme des symptômes essentiels de l'inflammation.

L'inflammation provient quelquefois d'une cause externe, comme d'une plaie, d'une brûlure, d'une contusion, d'une fracture & d'une luxation. Ces causes agissent non-seulement en excitant une augmentation de mouvement par irritation, mais encore en détruisant la texture ou en affaiblissant les parois des vaisseaux. La chaleur locale, la douleur, la rougeur & le gonflement

la manifestent alors, avant même que l'on puisse appercevoir par le pouls la moindre augmentation dans la force & la vélocité des humeurs, ou que les symptômes fébriles aient amené le plus petit dérangement. La fièvre ne survient dans ces cas que quand l'inflammation a jeté de profondes racines.

Souvent encore l'inflammation n'est qu'une suite de la fièvre. Quand, en effet, quelques organes ou quelques parties du corps ont éprouvé une diminution de force dans leur constitution, l'acrimonie qui occasionne la fièvre, mêlée avec le sang, se portera alors vers elles, & ce lieu deviendra bientôt un centre d'oscillation. Ainsi les fluides étant mis d'avance en mouvement, ils se détermineront facilement vers les vaisseaux, où les appellent l'irritation & le manque de résistance.

On sent assez combien les inflammations qui surviennent aux fièvres doivent être dangereuses, & même funestes. Elle sont, en effet, les causes immédiates de la mort pour plusieurs. Aussi, dès le commencement des fièvres, de celles au moins qui paraissent avec un pouls plein & prompt, concurremment avec les signes qui indiquent l'augmentation du mouvement dans le système vasculaire, les Médecins s'efforcent-ils, pour les prévenir, de modérer la force des symptômes par des évacuations convenables & faites à-propos, en sorte que les parties principales n'aient rien à appréhender de l'effort du sang, qui, pendant la fièvre, pourrait les opprimer.



C H A P I T R E V I I I.

Des différentes manières dont l'inflammation peut se terminer, ou de la résolution, de l'exsudation, de la suppuration, de la gangrène, & du squirrhe.

L'INFLAMMATION une fois établie, elle peut se dissiper de cinq manières différentes; la première, celle qui est la plus à desirer, est la résolution ou la discussion; la seconde, l'exsudation; la troisième, la suppuration ou l'abcès; la quatrième, la gangrène, & la cinquième, le squirrhe ou la tuméfaction dure & indolente.

De la Résolution.

Si par le traitement employé dès le commencement de la maladie, on est parvenu à déprimer l'action oscillatoire, & que les vaisseaux ayent recouvert leur force première avant que les fluides, qui transudent par les porosités des artères dans le tissu cellulaire, soyent épanchés en assez grande quantité, ou qu'ils soyent assez épais & visqueux pour ne pouvoir être repris par les vaisseaux absorbans ni dissipés par les pores de la peau, alors l'inflammation se terminera par résolution. Cette terminaison est celle à laquelle on doit toujours viser, autant qu'il est possible, en détournant le cours du sang de la partie affectée, en diminuant la force du mouvement, en soutenant & fortifiant les tuniques vasculaires, & favorisant la dissipation des fluides accumulés.

De l'Exsudation.

Si l'on ne peut atteindre ce but dans le temps convenable, & que le sang continue d'affluer dans les vaisseaux de la partie enflammée, les artères seront alors considérablement distendues, leurs pores seront agrandis de plus en plus, en conséquence de l'augmentation de la chaleur, & de l'expansion des fluides. Cet écartement des mailles de leurs parois livrera bientôt passage à des fluides qui s'accumuleront dans le tissu cellulaire, ou en sortiront sous forme d'exsudation en paraissant au-dehors de la surface enflammée.

L'humeur qui suinte ainsi, diffère singulièrement, quant à la couleur, à l'odeur & à la consistance du sang, de la lymphe, de la mucofite, & de tous les autres fluides qui arrosaient la partie avant qu'elle fût enflammée. Cette différence vient vraisemblablement en partie d'une dimension plus grande dans les pores artériels, & en partie des changemens opérés dans la combinaison des particules insensibles du sang. La lymphe coagulable, chez ceux qui sont atteints de quelques maladies inflammatoires, est particulièrement dissoute, & a une moindre propension à se coaguler, qu'elle n'en a chez ceux qui en sont exempts. Cet objet fera plus amplement discuté, quand nous parlerons des conséquences qu'on doit tirer des divers états du sang.

Les vaisseaux étant ainsi foulagés, & même débarrassés de la grande tension que leurs fibres éprouvaient, la chaleur s'apaise, la douleur se dissipe, & la tuméfaction s'affaïsse. Quand l'inflammation siège dans des vaisseaux qui sont immédiatement sous la peau, ou sous quelques-

unes des membranes qui recouvrent intérieurement les grandes cavités, les couloirs ou les divers viscères, cette terminaison par exsudation est toujours celle de la maladie. C'est de cette manière que finit l'inflammation qui accompagne les brûlures & les plaies. La douleur, la chaleur, la tuméfaction, & la rougeur diminuent & disparaissent à mesure que la coction s'opère, & que l'écoulement purulent augmente. C'est encore ainsi que disparaît l'érésipèle, ou cette espèce d'inflammation qui a son siège dans les vaisseaux de la peau. Nombre de petites vésicules ou pustules s'élèvent, se vuident entièrement, & ainsi déchargent les vaisseaux de la partie enflammée. De même encore quand la membrane qui tapisse les narines, le gosier, la trachée-artère, les vésicules pulmonaires, est légèrement enflammée, la maladie disparaît souvent à mesure que l'exsudation devient plus sensible. Une semblable terminaison a encore lieu dans cette maladie inflammatoire si commune, la gonorrhée virulente, qui réside dans les vaisseaux de l'urètre.

Si la matière dont l'exsudation termine ainsi la maladie, trouve une issue libre & facile, la circonstance est la plus favorable, & la santé est bientôt rétablie. Le succès n'est pas le même, quand la matière purulente fuit des membranes qui couvrent le thorax, l'abdomen, ou divers viscères contenus dans ces cavités; comme cette matière séjourne alors dans ces espaces, quoique la douleur cesse, une nouvelle suite de symptômes n'en survient pas moins pour caractériser la fièvre hectique.

De la suppuration, ou de l'abcès.

Quand l'inflammation, au lieu de paraître sur la surface des parties, siège profondément dans leur intérieur,

que quelques viscères pulpeux, quelques glandes ou parties charnues en font le foyer, la quantité des fluides qui s'échappent des pores des artères, ne pourra bientôt plus être reprise par les vaisseaux réforbans. Ces fluides, en s'accumulant, fermentent & acquièrent une qualité nouvelle propre à fondre & dissoudre les lames qui unissent les vaisseaux & les fibres musculaires, aussi bien que les cellules adipeuses.

Ainsi se forme ce que les Médecins appellent *pus* ou *matière*, troisième manière dont l'inflammation se termine.

Pendant que la nature médite un abcès, & que la matière propre à cette nouvelle combinaison d'humeur, se rassemble, quelques particules purulentes sont absorbées, & étant portées dans le torrent de la circulation, elles occasionnent des frissons, qui bientôt sont suivis de quelques mouvemens fébriles, à moins qu'à mesure que la collection de matière se fait, il ne se forme une espèce de kiste ou de vessie épaisse, propre à la contenir. Alors le pus, confiné dans cet espace factice, provenant de la compression & de l'endurcissement des lames du tissu cellulaire, n'est plus, ou presque plus susceptible de réforbition; le frisson & la chaleur ne sont point sensibles, & tout reste dans le plus parfait repos, jusqu'à ce que l'abcès perce, ou que par son augmentation graduée, il comprime quelques parties d'importance.

Toutes les fois que la matière se trouve à la portée d'un couloir propre à faciliter son issue, l'exsudation, après la résolution, est la terminaison de l'inflammation la plus à désirer. Mais quand on ne peut l'espérer, la suppuration est alors celle que l'on doit s'efforcer de procurer, l'inflammation ayant rompu tous les liens de société

entre les parties qu'elle a affectées, & celles des environs. Cette terminaison, quoique fâcheuse, est néanmoins rarement suivie d'accidens. On observe communément, en effet, que les parties affectées n'éprouvent aucune diminution dans leurs mouvemens, leurs forces & leur sensibilité, après la cicatrisation des abcès, même les plus volumineux, quand ils sont situés dans des endroits qui en permettent la prompte ouverture, & qu'ils se débarrassent complètement de la matière qu'ils renferment. Cette observation ne prouverait-elle pas évidemment que s'il y a une destruction des nerfs & des vaisseaux sanguins, elle ne peut être d'une grande conséquence. En effet, quoique ces derniers aient souffert une prodigieuse extension, & que la dilatation consécutive de leurs pores ait été également considérable; cependant comme leurs fibres ne sont pas toutes rompues, elles se restituent bientôt par leur élasticité naturelle. Quant aux lames celluleuses qui sont fondues en pus, elles renaissent aussitôt après l'évacuation de la matière & la cicatrisation de l'ulcère qui lui succède, par l'épaississement des molécules nutritives qui s'épanchent dans les espaces adipeux.

De la Gangrène.

Quand le mouvement des fluides qui circulent dans les vaisseaux de la partie enflammée, est des plus impétueux, & que les tuniques des artères se rompent brusquement, au lieu de céder aux fluides qui cherchent à s'épancher dans les espaces cellulaires, une destruction totale s'empare alors de la partie. La douleur cesse par la rupture complète des fibres sensibles. Le lieu enflammé, qui avant était rouge & brillant, se ride, s'obscurcit, & devient livide, par l'extravasation du sang qui s'opère

alors. Les cellules adipeuses , au-lieu d'être remplies de fluides lymphatiques & huileux , comme dans la suppuration , sont gorgées d'un sang qui ne tarde point à se corrompre en perdant son rouge vif , & la sérosité échappée du caillot , en se portant à l'extérieur , élève l'épiderme en phlictaines.

Ainsi se produit cette terminaison de l'inflammation qu'on nomme *gangrène*. En considérant ses progrès , il sera facile de voir qu'elle est beaucoup plus à redouter quand le sang est dans un état d'acrimonie , ou lorsque les vaisseaux ont été désorganisés par des contusions considérables , ou affaiblis insensiblement par des maladies précédentes , que quand elle a lieu dans des constitutions où ces vices ne se rencontrent point.

La gangrène survient rarement à l'inflammation , si ce n'est dans les circonstances que nous venons de rapporter. Quand , d'après cela , on considère la constitution des personnes avancées en âge , celle des scorbutiques , & des hydropiques , dont les humeurs en général ont un caractère d'acrimonie , & les solides une débilité qui cède à la moindre force , on ne s'étonne plus de voir la plupart des inflammations qui proviennent d'accidens légers en eux-mêmes & rien moins que fâcheux dès leur commencement , se terminer cependant assez souvent par la gangrène , & même par la mort.

Du Squirrhe.

Une dernière terminaison de l'inflammation , celle que les Théoriciens n'oublient jamais , est le *squirrhe*. Elle a lieu quand l'inflammation ne se résout point dans le commencement , qu'elle ne se dissipe point par exsudation , qu'elle n'aboutit point à suppuration , ni ne dé-

génère point en gangrène. Alors la chaleur & la douleur cessent de se faire sentir, tous les symptômes se dissipent, excepté le gonflement, qui est assez souvent accompagné d'un peu de rougeur ou de pâleur.

C'est principalement dans les viscères parenchymateux, & dans les parties glanduleuses où ces gonflemens indolens continuent d'avoir lieu, quoique l'inflammation qui les affectait ait été dissipée. La circulation y étant ordinairement plus languissante qu'ailleurs, la chaleur qui s'y développe alors n'est point suffisante pour exciter la fermentation nécessaire à une bonne suppuration; & d'une autre part, l'impulsion propre à rompre les vaisseaux, & à produire la gangrène, ne peut y avoir lieu. La gangrène survient rarement dans les parties glanduleuses, sinon lorsqu'une acrimonie humorale, d'une nature très-subtile, se dépose immédiatement sur les vaisseaux qui les constituent.

Le plus grand nombre de tumeurs dures & indolentes qu'on nomme *squirrhes* dans la pratique, ne sont pas toujours les suites de l'inflammation. Il y en a plusieurs qui naissent lentement & imperceptiblement, & qui originellement dues à un vice des fluides, dégénèrent souvent en cancer.

Comme chaque partie du corps a ses vaisseaux sanguins dont l'entrelacement en forme la texture, excepté cependant les membranes les plus transparentes, l'épiderme, les cheveux, & les ongles, chacune aussi peut servir de foyer à l'inflammation. Cependant celles sur qui l'on observe une plus grande complication de ces réseaux vasculaires, & qui sont le plus exposées aux impressions des causes externes, ou aux injures des molécules irritantes qui flottent dans l'atmosphère, sont aussi plus sujettes à

cette maladie. Le danger auquel elle peut donner lieu est plus ou moins imminent, selon la nature, l'usage & l'importance de la partie affectée.

Ce genre de maladie ne peut guères comprendre sous lui que deux genres; savoir, les inflammations externes, quand la vue parcourt le désordre dont la partie malade est affectée, & que l'on peut y remédier au moyen des topiques; & les inflammations internes, auxquelles on ne peut porter secours que par des évacuations générales, & par des remèdes pris intérieurement.

L'une & l'autre de ces divisions ont leurs espèces, & celles-ci leurs variétés, comme on le verra en temps & lieu.

C H A P I T R E I X.

De la théorie des Flux, & de leurs divisions en genres.

AYANT traité d'une manière assez complète la théorie des fièvres & des inflammations, nous ne ferons point nécessités à nous étendre beaucoup sur celle des flux.

Toutes les fois que le poids des fluides, ou la force qui les pousse sera assez augmentée pour rompre les vaisseaux, ou qu'elle surpassera le ressort des sphincters qui sont préposés aux orifices des conduits excréteurs ou des couloirs, le sang & les humeurs qui en dérivent, s'échapperont de leurs réservoirs, & divers flux alors se manifesteront. Ces flux auront également lieu quand le ressort des tuniques vasculaires sera tellement affaibli, qu'il

ne pourra plus équilibrer au poids, & à l'impulsion ordinaire des fluides.

Les flux morbifiques peuvent donc ainsi reconnaître deux causes, dont l'une est un excès d'action des parties contenues sur les contenant, & l'autre un défaut d'action des parties contenant sur les contenues.

Ces deux causes réunies se rencontrent toujours dans les flux qui durent depuis quelque temps, & qui sont assez considérables pour être regardés comme morbifiques. Ainsi, d'une part, l'impulsion des fluides est plus grande que dans l'état ordinaire, & de l'autre la résistance des solides est moindre. Nous avons parlé de cette complication de causes, en traitant de l'inflammation.

Ces deux causes ne sont pas toujours égales entre elles, souvent c'est l'impulsion augmentée des fluides qui prédomine; d'autres fois c'est la diminution de résistance des vaisseaux, & le manque de constriction de leurs sphincters.

Les flux qui proviennent de l'augmentation d'impulsion de la part des fluides, sont nommés *actifs*, & l'on appelle *passifs* ceux qui procèdent de la faiblesse des sphincters, ou d'une solution de continuité.

L'augmentation du mouvement ne s'étend pas toujours jusqu'à la circulation générale, souvent elle est restreinte à une classe particulière de vaisseaux sanguins, ou de conduits excréteurs particuliers, & alors elle ne doit être regardée que comme le mouvement oscillatoire lui-même, dont l'énergie est augmentée dans le lieu même où le flux se manifeste. Quand les causes sont ainsi bornées, le flux, soit sanguin, soit humoral

n'est point abondant, & la maladie qu'il occasionne n'est point grave, ni le danger urgent.

Quand, au contraire, la force impulsive de tout le système vasculaire est augmentée, alors la maladie devient proportionnellement incertaine & dangereuse.

Les flux qui sont accompagnés de l'augmentation dans l'action du système général de la circulation, commencent, comme les fièvres, par une constriction spasmodique, ou une stagnation dans les dernières terminaisons de ce système. De-là le froid excessif, le malaise, l'oppression qui surviennent à ces flux, & qui sont bientôt remplacés par une très-grande chaleur, la soif, l'insomnie, & quelquefois la douleur.

Si le flux qui survient suffit pour emporter toute l'humeur qui stasait à la circonférence, les symptômes inquiétans s'apaisent en peu de temps, & la santé se rétablit bientôt. Aussi ces flux ont-ils toujours un effet salutaire, comme on peut journellement l'observer dans la pratique.

Mais si toute la matière morbifique ne s'évacue point, & qu'il en reste encore une assez grande quantité pour exciter une irritation, non-seulement dans le grand système vasculaire, mais encore dans les conduits excrétoires, où le mouvement d'oscillation appelle les humeurs, non-seulement la maladie continue, mais il surviendra encore des symptômes accessoires, jusqu'à ce que les forces animales étant entièrement abattues, toute la machine succombe.

Les flux qui ne sont point accompagnés de l'augmentation générale du mouvement, se manifestent toujours par la tranquillité du pouls, & par l'absence des symptômes fébriles. Ils proviennent d'une action plus grande

dans le mouvement oscillatoire d'une classe particulière de vaisseaux, lorsqu'ils sont irrités par une substance corrosive quelconque.

En comparant la cause prochaine des flux avec celle de l'inflammation, il est facile de découvrir pourquoi ceux qu'on nomme actifs, sont précédés ou accompagnés, plus ou moins, de cette dernière maladie; on peut également comprendre comment des flux, qui d'abord n'étaient que sanguins ou lymphatiques, deviennent en peu de jours véritablement purulens.

Les flux que nous considérons actuellement comme constituant le troisième ordre des maladies générales, sont ceux où la faiblesse, le malaise, la douleur, & quelques-autres des symptômes généraux dominant à un certain degré. Nous rangerons ceux qui sont d'une nature moins dangereuse & moins incertaine, & qui seuls forment la maladie, parmi les affections locales & particulières, dans lesquelles les sécrétions & les excrétions sont les seules qui éprouvent du désordre.

L'ordre des flux renferme trois genres : 1°. les flux de ventre; 2°. les hémorrhagies; 3°. les flux humoraux.

Tous les flux extraordinaires & morbifiques qui viennent du canal alimentaire, & dont la matière n'est qu'un mélange d'humeurs féculentes, excrémentitielles, & souvent mêlée de sang, appartiennent au premier genre.

Le second comprend toutes les différentes espèces de flux sanguins, que les couloirs naturels laissent échapper, & non ceux qui reconnaissent quelque plaie pour cause.

Le genre des flux humoraux renferme toutes les maladies, dans lesquelles on observe un flux extraordinaire de quelques-unes des humeurs séparées du sang. Aucune

espèce de ces flux, excepté cependant l'éphydrose, ou les sueurs colliquatives, & le diabète, ou l'écoulement considérable d'urine, ne peut être rangée dans les maladies générales, sans qu'elle ne revienne encore dans la seconde classe, sous le quatrième ordre.

C H A P I T R E X.

Théorie générale des Maladies douloureuses & spasmodiques, & leur division en genres.

IL nous était facile de tracer l'origine & les progrès de la maladie, dans les ordres que nous venons de décrire, attendu que les principaux troubles affectaient évidemment le système vasculaire. Nous ne pouvons nous flatter d'une explication également satisfaisante, quant aux trois qui vont suivre, les maladies qu'ils renferment n'étant pour la plupart qu'une combinaison de symptômes purement nerveux.

Comme la sympathie joue souvent un grand rôle dans ces affections, il est de la plus grande importance, pour bien saisir les indications curatives, de distinguer quand la cause est idiopathique, ou quand elle est sympathique. Mais malheureusement une pareille distinction n'est pas toujours au pouvoir du Médecin.

Fred. Hoffman, & le D. *Whytt*, sont ceux des Auteurs qui paraissent avoir observé le plus les rapports sympathiques que les parties ont entr'elles. On trouve dans la Médecine rationnelle du premier, un chapitre intitulé : *du consentement des parties nerveuses en général, & en particulier avec l'estomac*, qui mérite d'être consulté.

L'Auteur.

L'Auteur Anglais s'étend aussi beaucoup sur ce sujet au commencement de son *Traité sur les maladies nerveuses*. Les observations de ces deux Médecins sont indispensables pour aider à expliquer divers phénomènes, & fournir un plan à suivre dans le traitement de ces affections, notamment les douloureuses & les spasmodiques, qui sont les deux ordres que nous entreprenons de développer.

Des maladies douloureuses.

La douleur est le symptôme prédominant de ce quatrième ordre de maladies générales. Aucune fièvre, aucun flux remarquable, aucun spasme ni aucune inflammation réelle ne l'accompagnent. Il faut faire la plus scrupuleuse attention à ces circonstances pour ne point confondre diverses espèces de fièvres, la dysenterie, le tétanos, & les inflammations en général, avec le mal de tête, la colique, la goutte, le rhumatisme; la moindre négligence à cet égard dans la Pratique rend inutile toute méthode systématique quelconque: en effet, le but où l'on tend pour réussir, s'éloignera toujours, tant que l'on ne placera point, autant qu'il sera possible, les maladies qui demandent le même plan de traitement, sous le même point de vue.

Nous avons déjà exposé la théorie de la douleur considérée par abstraction; nous en avons examiné les causes prochaines: il ne nous reste donc actuellement qu'à rechercher les éloignées des maladies dont ce symptôme forme le principal caractère.

Les flatuosités & les acrimonies peuvent être regardées comme les premières sources de ces affections.

Les vapeurs élastiques ou venteuses, que l'on observe assez souvent chez les valétudinaires, paraissent provenir

originaiement d'un vice dans la digestion. Le fluide aéri-forme des substances dont nous nous nourrissons, se développant dans le canal alimentaire pendant la fermentation, & n'entrant point ensuite dans de nouvelles combinaisons, devient souvent alors une cause évidente de maladie, pour peu qu'il séjourne dans l'estomac & les intestins. Mais comment ce même fluide agira-t-il lorsqu'il a passé dans le conduit thorachique, & qu'il est mêlé à la masse générale des humeurs? C'est une question qui reste encore aujourd'hui indécise.

Les flatuosités renfermées dans le canal alimentaire, en en distendant considérablement les fibres sensibles, produisent diverses espèces de douleurs qu'on nomme en général *coliques*. Ces douleurs s'étendent quelquefois par sympathie à des organes fort éloignés, & qui semblent n'avoir aucun rapport avec les parties primitivement affectées. Selon l'opinion vulgaire, l'air développé, & mis en circulation avec les fluides, peut encore devenir cause de douleur en tirillant les fibres sensibles dans les divers endroits propres à favoriser son expansion: de-là viennent les crampes, & les sensations douloureuses, qu'on appelle ordinairement *points*.

Nous avons déjà fait remarquer la profonde ignorance où l'on est sur la nature intime des différentes espèces d'acrimonies, ou matières morbifiques, qui occasionnent les maladies sans nombre auxquelles nous sommes exposés. Loin donc d'en décrire les caractères & les qualités, ou de les définir d'une manière purement hypothétique, nous devons nous borner à la simple considération des phénomènes. Nous nous réduirons donc à dire qu'il y a des substances subtiles, telles que les acrimonies gouteuses, rhumatismales, scorbutiques, cancé-

reuses, & syphillitiques, qu'on doit considérer comme causes, possibles, ou éloignées, des douleurs chez les différens sujets.

Qu'il y ait quelques-unes de ces substances morbifiques mêlées avec les fluides grossiers, c'est ce que l'on peut croire, d'après leur facilité à être corrigées, & même détruites par l'action des médicamens altérans. Mais il en est d'autres que l'on pense être tellement unies avec le fluide infiniment subtil des nerfs, qu'elles ne peuvent être domptées par aucun des remèdes que les Médecins ont employés jusqu'ici.

Les concrétions calculeuses qui se forment en divers endroits du corps, & particulièrement dans les couloirs de la bile, sont encore une autre cause occasionnelle de douleurs, différente des flatuosités & des acrimonies que nous venons de rapporter. Ces concrétions irritent souvent, distendent & déchirent les fibres sensibles, & ainsi occasionnent des impressions fâcheuses, non seulement dans les endroits où ces substances sont appliquées, mais encore en d'autres beaucoup plus éloignés.

La rétention des humeurs excrémentitielles, ou des matières féculentes, est encore une cause fréquente des différentes espèces de maladies, dont la douleur forme le principal caractère.

On peut alligner à l'ordre des maladies douloureuses les genres suivans :

I. La *goutte*. C'est une maladie très-commune, & remarquable par la douleur aiguë qui siège sur les articulations, particulièrement des pieds & des mains. La goutte est périodique, mais les paroxismes en général ne suivent aucune règle. L'accès est ordinairement précédé par un sentiment de pesanteur & de malaise à l'es-

tomac; & lorsqu'il est à son plus haut point, la douleur de la partie affectée est accompagnée de gonflement, de rougeur, le pouls devient plus vif, & une chaleur fébrile se distribue uniformément partout.

II. Le *rhumatisme*. C'est encore une maladie fort ordinaire, mais qui n'est point périodique. Elle est assez souvent la suite d'une transpiration arrêtée. On la distingue de la goutte par le siège de la douleur, qui s'étend des jointures le long des muscles, & semble se fixer dans les parties charnues. Les genoux, les hanches, les reins & les épaules sont les endroits où les douleurs rhumatismales se font sentir le plus cruellement. Ces douleurs ne sont point accompagnées d'une tuméfaction évidente & de rougeurs, ni précédées par des angoisses de l'estomac, comme les douleurs arthritiques, mais elles sont ordinairement suivies d'une plus grande fièvre.

III. L'*ostéocope*. Cette affection est rare; elle se déclare par des douleurs profondes qui occupent le milieu des os longs.

IV. Le *mal de tête*. La céphalalgie, la céphalée, & la migraine en peuvent être considérées comme autant d'espèces.

V. L'*odontalgie*. La douleur de dents procède de différentes causes, qui en constituent les diverses espèces, de même que

VI. L'*otalgie*, ou la douleur d'oreille.

VII. La *profopalgie*, ou la douleur de la face. Maladie que le D. *Fothergill* a le premier décrite. C'est une douleur de la face, la plus cruelle que l'on puisse dépeindre. Cette douleur revient à des temps incertains; elle attaque spécialement les femmes qui ont passé leur première jeu-

nessé; elle n'est accompagnée d'aucune inflammation, ni d'aucun vice des dents.

VIII. La *pleurodynie*, ou la douleur de poitrine. Une douleur aiguë & errante sur l'extérieur de cette capacité, sans aucun symptôme inflammatoire, en constitue le caractère essentiel.

IX. La *douleur d'estomac*. La cardialgie, la gastrodynie, & la pyrose, en sont les espèces.

X. La *colique*. On la reconnaît à une douleur violente & errante dans divers endroits du bas-ventre, accompagnée de constipation. Ce genre comprend beaucoup d'espèces.

XI. La *néphralgie*, ou la douleur de reins, &

XII. La *cystalgie*, ou la douleur de vessie. Ces deux dernières dénominations conviennent aux maladies qu'elles désignent, toutes les fois qu'il n'y a point d'inflammation, autrement on les nomme *cystitis* & *nephritis*. Celles-ci sont indifféremment appelées la *pierre*, ou la *gravelle*, par le vulgaire, quoique souvent elles puissent avoir une autre origine. L'état des urines, le siège de la douleur, & d'autres circonstances concomitantes serviront à distinguer ces maladies.

XIII. L'*ischurie*, ou la suppression d'urine, accompagnée d'abord de douleurs considérables, de nausées, & de vomissemens fréquens.

Il y a dans ce genre trois espèces, & nombre de variétés qu'on distingue, à raison des causes différentes de la suppression, & des circonstances qui l'accompagnent.

XIV. La *proctalgie*. Une douleur fixe à l'anus, ou à la partie inférieure du rectum, en établit le principal

caractère. Ses espèces se prennent de la diversité des causes qui lui donnent lieu.

Quoique les troubles de la Nature paraissent être portés au plus haut point dans les affections douloureuses, il est cependant d'observation qu'en général ils ne portent point promptement atteinte au principe de la vie, tant qu'ils paraissent borner leurs effets au système nerveux, ainsi qu'on le présume de la douleur, & tant qu'aucun dérangement considérable & permanent du système vasculaire ne les accompagne pas. On ne doit donc point s'étonner de voir des personnes cruellement affectées de quelques-unes des maladies ci-dessus rapportées, survivre à leurs paroxysmes répétés, & même à leur continue violence, & cependant arriver au dernier terme de la vie.

Des maladies spasmodiques.

Si l'on ne trouve que doute & incertitude dans la théorie des maladies qui ont la douleur pour principal symptôme, on n'est pas plus éclairé sur celles de l'ordre présent, dont le spasme constitue le premier caractère.

En général, l'on regarde également les flatuosités, & les diverses acrimonies comme les causes occasionnelles de ces fortes d'affections, avec cette différence cependant, que les nerfs moteurs, dans les spasmes, semblent être les seuls qui soient agités, pendant que tout le désordre, dans les maladies douloureuses, semble n'affecter que les nerfs sensitifs. On ajoute à ces causes les substances solides qui agissent mécaniquement, comme les esquilles d'os, les concrétions calculeuses, la rétention des humeurs excrémentitielles, ou la présence des matières âcres & nuisibles dans le canal alimentaire,

l'érosion qu'excitent les vers dans les premières voies, & dont les impressions se font sentir fort au loin, par les loix de la sympathie.

Si l'on excepte les spasmes, qui reconnaissent pour cause la présence de quelques matières irritantes dans le canal alimentaire, il y en a peu qui cèdent aux remèdes qu'on leur oppose, d'après les indications les mieux raisonnées. Aussi voit-on beaucoup de personnes être tourmentées long-temps de ces affections, de même que d'autres le sont des douloureuses, sans cependant en éprouver de suites fâcheuses, pourvu que le désordre, borné au système nerveux, ne porte aucune de ses impressions aux organes de la circulation.

Les principaux genres des affections spasmodiques sont :

I. Le *tétanos*, qui est une maladie fréquente & mortelle dans les pays chauds. On le reconnaît à la contraction permanente de tous les muscles, accompagnée de douleur, & d'une difficulté de respirer.

II. Le *catochus*, dans lequel les muscles sont généralement aussi durs que dans le *tétanos*, mais sans aucune douleur.

III. Le *tic* ou *capistrum*, qui est une affection dont souvent l'on ignore la cause, & à laquelle cependant la blessure des parties tendineuses donne souvent lieu. Son nom désigne un symptôme qui lui est essentiel; c'est l'appression de la mâchoire inférieure sur la supérieure, par la forte contraction des muscles qui l'élèvent.

IV. L'*angine pectorale*. Cette maladie paraît être un spasme du cœur. Ce nom lui a été donné par le D. *Héberden*, qui, le premier, lui a donné une attention parti-

culière. Les personnes qui en sont affectées, éprouvent subitement en marchant, ou en faisant quelque autre exercice, & surtout après avoir mangé, une sensation douloureuse au-dessus du sternum. Cette douleur, en se portant à travers la poitrine jusqu'aux bras, & près des coudes, est souvent si vive qu'elle menace de la suffocation. Ces symptômes, quelque effrayans qu'ils soient, ne tardent cependant point à disparaître, dès que les malades cessent tout mouvement quelconque. D'autres fois les symptômes paraissent assez légers dans le commencement de la maladie, la respiration est libre, & néanmoins la mort vient souvent d'une manière subite.

V. *L'hydrophobie*. On range souvent cette maladie parmi les *mentales*, en la considérant comme une espèce de folie, sans cependant en donner aucune raison. Son symptôme caractéristique consiste dans une impossibilité d'avaler les fluides, le spasme de l'œsophage s'opposant à leur déglutition. Quoique la crainte, & même l'aversion que la vue seule des fluides occasionne, soient des plus considérables, on n'observe cependant point d'autres signes de délire, à moins que la mort ne soit prochaine.

VI. *La convulsion*. On emploie communément ce mot pour désigner différentes espèces de maladies dans lesquelles les muscles sont alternativement contractés & relâchés d'une manière violente, irrégulière & involontaire. Nous l'employons ici pour désigner tous les mouvemens qui ne diffèrent en rien de ceux qu'on observe dans l'épilepsie, à la sensibilité près qui les accompagne.

VII. *L'épilepsie*. Le malade tombe tout à coup à terre, il est insensible à tout; ses membres sont agités avec la plus grande violence. L'accès dure dix à

quinze minutes, & même une heure ou deux; il revient à un temps incertain, pendant des années que la maladie continue ainsi.

VIII. *L'éclampsie*. C'est une maladie convulsive qui, comme l'épilepsie, est accompagnée d'une insensibilité totale, mais qui n'a point, comme elle, des retours périodiques.

IX. *L'hieranosos*. C'est une affection chronique, dont le principal symptôme est une agitation continue de tous les muscles en général, sans aucune douleur, ni perte de sentiment. On ne l'observe que très-rarement.

Tels sont les genres de maladies spasmodiques qu'on peut ranger dans le cinquième ordre de la première classe. Quant à celles qui affectent des muscles particuliers, & qui en empêchent l'action, on doit les rapporter aux maladies locales.

C H A P I T R E X I.

Des Faiblesses, des Privations, & de leurs genres.

U N ordre entièrement opposé aux affections douloureuses & spasmodiques, est le sixième, que nous considérons actuellement : l'assoupissement, le relâchement des fibres musculaires, & l'insensibilité parfaite, en constituent le caractère. Les genres qu'il comprend sont :

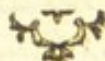
I. Le *coma*. Les maladies où le sommeil est profond & prédomine sur les autres symptômes, sont en général appelées *comateuses*. On les distingue des syncopes par la chaleur du corps, qui ne diminue point sensiblement,

& par le pouls, qui est toujours plein & fort. Nous donnerons les noms des espèces, & leur différences spécifiques, quand nous traiterons de la pratique. Les causes éloignées ou contingentes sont des stases, ou des épanchemens de sang ou de sérosité qui, dans l'intérieur du crâne, compriment la partie médullaire du cerveau, que l'on présume fournir les nerfs de leur fluide vivifiant.

II. La *paralyfie*. Maladie dans laquelle la puissance musculaire manque, & où la faiblesse a la supériorité sur tous les autres symptômes, sans que la moindre agitation du pouls puisse faire soupçonner la fièvre.

La perte des forces, dans la paralyfie, est ordinairement accompagnée de celle du sentiment. L'une & l'autre sont vraisemblablement dues au manque, ou à l'inaction du fluide nerveux. La paralyfie survient également aux affections comateuses, comme à celles qui ont la douleur & le spasme pour symptômes.

III. La *syncope*. La perte totale & subite des forces manifeste suffisamment l'affection actuelle ; & le froid, la pâleur, & une telle petitesse du pouls, qu'on ne peut nullement le sentir, achèvent de la caractériser. Les flux excessifs qui emportent le fluide vital, des vapeurs méphytiques qui en détruisent les propriétés, d'une manière qu'on ne saurait expliquer, sont les causes occasionnelles les plus communes de la syncope. Les passions vives de l'ame amènent quelquefois avec elles une pareille suspension dans les mouvemens vitaux. De-là proviennent les différentes espèces, les degrés variés de la syncope, & les noms qu'on leur donne.



C H A P I T R E X I I.

*Des maladies Asthmiques, & de leurs divisions
en genres.*

Nous ne ferions que répéter tout ce que nous avons déjà dit dans le septième Chapitre du second Livre, si nous exposions actuellement la théorie des maladies asthmiques; la nature, les causes, & les suites de ces affections y ayant été complètement détaillées. Il ne nous reste donc plus actuellement qu'à en rapporter les genres.

I. L'*hydrothorax*, ou l'hydropisie de poitrine, qui se manifeste par une difficulté continuelle de respirer, dont le danger devient de plus en plus inquiétant, & par une suffocation momentanée, quand les malades se couchent horizontalement. Le visage est pâle & bouffi, les mains & les pieds sont œdémateux, le sommeil est troublé, les tressaillemens deviennent insupportables, le pouls est intermittent, les palpitations de cœur surviennent, & souvent les urines manquent.

II. L'*empyème*. Quand des symptômes à-peu-près semblables à ceux que nous venons de rapporter, succèdent à une inflammation des poumons, & qu'ils se joignent à une fièvre hectique, ils désignent une collection de matière purulente dans la poitrine, & constituent la maladie qu'on nomme *empyème*.

III. La *dyspnée*. C'est une difficulté habituelle de respirer, qui n'est accompagnée d'aucun des signes propres à l'*hydrothorax*, ou à l'*empyème*.

IV. *L'orthopnée*, qui est une très-grande difficulté de respirer, dont l'accès prend subitement, sans aucun signe d'inflammation aux poumons.

V. *L'asthme*. La gêne dans la respiration est extrême dans cette dernière maladie; elle a cependant des intervalles lucides qu'on ne peut déterminer, & les paroxysmes durent plus ou moins long-temps.

C H A P I T R E X I I I.

Des Maladies mentales, & de leurs différences.

Nous rangeons dans ce Chapitre les maladies, où le délire sans aucune fièvre est le symptôme le plus évident.

Nous avons déjà observé que l'union de l'ame & du corps était si étroite, que les changemens opérés sur l'une de ces substances, étaient nécessairement transmis à l'autre, sans qu'on puisse connaître comment cette transmission avait lieu. Qui nous dira, en effet, pourquoi une quantité donnée de liqueur fermentée ôte au Philosophe le plus profond, la faculté de combiner ses idées? L'organisation du cerveau en éprouverait-elle un changement qui altère, d'une manière à jamais mystérieuse, les facultés de l'ame? Ainsi, pour ne point rapporter tous les changemens qui ont eu lieu sur l'extérieur du corps, l'on en a vu survenir dans la couleur des cheveux, par exemple, à la suite des passions violentes de l'ame, & des méditations profondes. De pareilles altérations démontrent, de la manière la plus évidente, les liaisons réciproques de l'ame & du corps. De ces deux

Sources dérivent les maladies mentales, dont les unes dépendent du principe matériel, & les autres de la substance spirituelle qui l'anime. Quelque multipliées que puissent être les recherches que l'on peut faire sur le viscère primitivement affecté dans ces maladies, comme souvent la cause matérielle se soustrait au scalpel, on ne peut se dissimuler les obscurités qui entourent leur théorie.

L'irrégularité de mouvement dans la partie du système nerveux, qui constitue les sens internes, est cependant rapportée par quelques Pathologistes, d'une manière vague, il est vrai, comme la cause première de ces affections. Toute probable que puisse être cette cause, elle a néanmoins son utilité dans la recherche des causes éloignées, dont la seule soustraction la prive de toute son activité.

Si donc il est constaté par l'observation, que la folie est quelquefois survenue à une longue salivation, ou à des excès dans la boisson, à des méditations, &c.; les personnes qui ont quelques dispositions héréditaires ou acquises, propres à développer cette maladie, leur ôteront toute faculté d'agir, en ne faisant usage du mercure, des liqueurs fermentées, & des livres, qu'avec la plus grande réserve.

L'ouverture du cerveau, dans les maladies présentes, nous a offert bien des dérangemens qui peuvent satisfaire l'Anatomiste, mais elle n'a encore pu fournir aux Médecins les moyens d'établir une méthode curative, fondée sur des principes nullement hypothétiques.

Nous remarquerons, en nous fixant toujours à la cure préservative, que les personnes qui sont le plus exposées aux maladies mentales, sont celles que l'avarice, la

superstition , ou l'amour dominant , & dont les ames sont ainsi livrées aux mouvemens tumultueux , & aux desirs impétueux que chacune de ces passions vives excitent. La régularité des fonctions de l'ame , est également troublée par une joie excessive , par une abondance de richesses à laquelle on ne s'attendait pas , ainsi que par le chagrin & la détresse qui accompagnent le malheur , ou la perte de la fortune.

La manie & la mélancholie sont les deux seuls genres de maladies mentales que l'on puisse regarder comme généraux , & propres à la première classe. Quant à ceux que *Sauvages* , & quelques-autres Auteurs rapportent , ils appartiennent à la seconde classe , & sont rangées parmi les maladies particulières ou locales , comme ne troublant que quelques facultés de l'ame , ou quelques appétits propres à certains organes.

I. La *manie*. La mémoire dans cette maladie , l'imagination & le jugement , sont dans la plus grande confusion ; les passions & les appétits sont si violens & si déréglés , qu'on est obligé de lier les malades.

II. La *mélancholie*. Les différentes facultés de l'ame sont également confuses ici , comme dans la manie , mais les symptômes prédominans sont la peur & le chagrin.



CHAPITRE XIV.

Des Cachexies ou des maladies Humorales , & de leurs genres.

LE dernier ordre des maladies générales qu'il nous reste à considérer, renferme les affections dans lesquelles les humeurs dégénèrent de leur nature, soit par le développement d'une acrimonie auparavant cachée, ou par l'altération spontanée de leurs propres principes, comme il arrive dans les épanchemens. Des tumeurs de différente nature, des éruptions cutanées, & des ulcérations déforment alors l'habitude du corps, le marasme la dessèche, & la peau prend une couleur qui lui est plus ou moins étrangère. Ces désordres sont toujours accompagnés de quelques-unes des maladies générales que nous venons de rapporter.

On trouvera la théorie de cet ordre au second chapitre du second livre, où toutes les causes possibles de la maladie y sont détaillées. L'on y montre comment les humeurs peuvent stagner & s'accumuler dans les espaces cellulaires, ou dans les grandes cavités, & comment les acrimonies peuvent les vicier, & leur concilier un caractère propre à détruire la texture des solides.

Lorsque nous serons au traitement particulier des maladies humorales, nous rapporterons leur théorie respective; nous nous contenterons pour le présent d'énoncer leurs genres, qui sont les suivans.

I. La *polysarcie*, ou la corpulence. Cette maladie a

lieu quand la graisse se sépare du sang en grande abondance, & qu'elle séjourne dans les cellules adipeuses, de manière à empêcher les mouvemens des systèmes nerveux & vasculaire. La langueur, la faiblesse, l'assoupissement, & la difficulté de respirer accompagnent toujours cet état.

II. *L'hydropisie*. Quand un fluide séreux ou aqueux s'accumule, soit dans tout le système cellulaire, ou dans quelques-unes des grandes cavités, une tuméfaction plus ou moins étendue se manifeste. Elle est accompagnée de faiblesse, d'oppression, de difficulté de respirer, de froid, de pâleur, & d'autres symptômes qui constituent les différentes espèces & variétés de ce genre, selon le lieu que le fluide occupe, & les circonstances accessoires à la maladie.

III. *La jaunisse*. Si la bile ne trouve point un libre passage de la vésicule du fiel dans le duodénum, elle regorge, & portée dans le sang, elle circule avec lui, teint sa sérosité, & donne à toute la surface du corps une couleur jaune qui se dissipe difficilement. De-là le grand nombre de symptômes inquiétans, notamment les nausées, la constipation, l'amaigrissement, la faiblesse, quelquefois le hoquet, & toujours une démangeaison continuelle.

IV. *L'emphysème*. Cette tuméfaction est due à la présence d'un air élastique, qui gonfle le tissu cellulaire. Cet air peut provenir du développement de celui qui entre comme principe du sang, ou de celui que les poumons reçoivent, lorsque ces organes blessés laissent échapper l'air dans les interstices cellulaires voisins, & successivement dans toutes les parties du corps. La tension, la résistance élastique, & le craquement à la moindre pression,

sion, distinguent suffisamment cette maladie, de l'hydropisie du système cellulaire.

V. La *tympanite*, ou la tuméfaction flatueuse du bas-ventre. La légèreté, la tension de la tumeur, & le manque de fluctuation, caractérisent assez la maladie pour qu'on ne la confonde point avec la collection d'eau dans le bas-ventre, ou avec

VI. La *physconie*, qui est un gonflement dur de l'abdomen, provenant d'une augmentation dans le volume de quelques-uns des viscères qui y sont contenus.

VII. L'*atrophie*, ou le marasme, dans lequel les chairs s'affaiblissent, les forces manquent, & toute l'habitude du corps dépérit.

VIII. L'*ostéofarcome*. Tous les os s'amollissent dans cette maladie, & dégénèrent en une substance comme charnue, ou plutôt assez ressemblante à un sang dur & coagulé.

IX. La *sarcomatose*. C'est une affection entièrement opposée à la précédente; l'endurcissement général des chairs, ou leur dégénérescence en os, en établit le caractère.

X. La *nécrose*, ou la mortification. Elle a lieu quand les sucs sont tellement viciés dans une partie, que la circulation ne peut s'y continuer. De-là l'érosion & le dépérissement des solides, qui constituent la nature de la maladie.

XI. Le *scorbut*. Cette maladie est endémique dans les climats froids & humides; elle sévit sur les vaisseaux, dans les garnisons, où les troupes sont forcées de se nourrir de viandes salées, sans aucun mélange de végétaux frais. Une habitude bouffie, la défaillance, l'érosion des gencives, une constriction de la poitrine, la diffi-

culté de respirer au moindre exercice , & des taches livides & foncées sur la peau , sont les principaux symptômes de cette maladie.

XII. Les *écrouelles*. Une glande lymphatique , principalement au col , commence à paraître ; elle est d'abord indolente , peu-à-peu elle augmente , & avec elle quelques-unes des articulations qui deviennent plus volumineuses ; enfin , la douleur s'y fait sentir , elle suppure , & rend une humeur douce , visqueuse & épaisse ; le corps maigrit , & souvent la fièvre hectique complique le désordre.

XIII. Le *syphillis*. Cette maladie , commune & contagieuse , est le don d'une Vénus impure. Les principaux symptômes sont une ulcération des parties génitales , ensuite des amygdales , des éruptions galeuses , de couleur de cuivre , au visage , principalement vers la racine des cheveux , & en d'autres parties du corps ; enfin des douleurs nocturnes dans l'intérieur des os.

XV. Le *frambæsia* , ou l'*yaws*. C'est une maladie contagieuse qui se peut communiquer par tous les attouchemens possibles , & qui est fort commune sur la côte d'Afrique , d'où elle est originaire , & chez les Nègres des Indes Occidentales. Les principaux symptômes sont des ulcérations en différentes parties du corps , des douleurs considérables , & un marasme , auxquels succèdent des excroissances fongueuses , rouges , ressemblant en quelque sorte à des mûres , d'où vient le nom de la maladie.

XVI. Le *sibbens* ou *siwens*. C'est une maladie connue depuis peu (a) , aussi contagieuse que la précédente , &

(a) Voy. le troisième vol. des Ess. Phy. & litt. d'Édimb. art. XI.

qui lui ressemble, quant à la plupart de ses symptômes. On lui a donné son nom d'après l'excroissance fongueuse qui lui survient, assez semblable à une framboise qui est appelée *sibbens*, dans les montagnes de l'Écosse, où cette maladie est très-familière.

XVII. *Maladie vésiculaire*. Tel paraît devoir être le nom propre à caractériser une maladie qui, jusqu'à présent, a échappé entièrement aux Observateurs. Un Membre distingué du Collège Royal de Médecine de Dublin, nous en ayant communiqué quatre observations qu'il a eu lieu de faire dans le cours de sa longue pratique, nous les rapporterons fort au long dans la partie pratique de cet Ouvrage. Il nous suffira, pour le présent, de dire que des vésicules ou ampoules, s'élèvent en grand nombre, & en volumes différens sur toute l'habitude du corps, qu'elles se remplissent d'une sérosité claire, ou d'un ichor coloré, qu'elles se rompent, se sèchent, ou forment de petits ulcères douloureux, & que quand l'une est vidée & cicatrisée, d'autres lui succèdent, ce qui a lieu pendant l'espace d'un an, de deux & même plus.

XVIII. La *lèpre*, qui se manifeste par des éruptions écailleuses ou galeuses, de différente étendue, quelquefois sèches, & d'autres fois humides, dont la surface du corps est couverte. Les éruptions sont assez ordinairement accompagnées de douleurs, de démangeaisons, d'insomnie, & d'autres symptômes fâcheux.

XIX. La *gale* ou le *psora*. Dans cette maladie, des éruptions croûteuses sortent d'une base rouge; elles sont sèches, d'autres fois humides; leur ichorosité corrosive, peut communiquer l'infection à d'autres personnes. Les éruptions paraissent d'abord entre les doigts des mains, ensuite aux jarrets, de-là elles s'étendent sur tout le

corps, & donnent lieu à une démangeaison insupportable, d'autres fois à une vraie douleur, & conséquemment à l'insomnie.

Tels sont les genres de cachexies que l'on doit ranger dans les maladies générales, comme étant pour la plupart accompagnés d'une douleur évidente, d'une faiblesse & d'autres symptômes généraux. Les autres affections cutanées ou superficielles, que nous avons passées sous silence, doivent être regardées comme locales, &, comme telles, elles reviendront dans le sixième ordre de la seconde classe.

Avant de passer aux différens genres de maladies locales, il convient de joindre ici une table qui contienne ceux que nous avons déjà rapportés.

Genres des Maladies générales.

I. Ordre.

Les Fièvres.

1. Les fièvres continues.
2. Les fièvres intermittentes.
3. Les fièvres rémittentes.
4. Les fièvres éruptives.
5. Les fièvres hectiques.

II. Ordre.

Les Inflammations.

6. Les inflammations externes.
7. Les inflammations internes.

III. Ordre.

Les Flux.

8. Les flux de ventre.
9. Les hémorrhagies.
10. Les flux humoraux.

IV. Ordre

Les Maladies douloureuses.

11. La goutte.
12. Le rhumatisme.
13. L'ostéocope.
14. Le mal de tête.
15. Le mal de dents.
16. Le mal d'oreilles.
17. La prosopalgie, ou douleur de la face.
18. La pleurodynie.
19. La douleur d'estomac.
20. La colique.
21. La néphralgie.
22. La cystalgie.
23. L'ischurie.
24. La proctalgie.

V. Ordre.

Les maladies Spasmodiques.

25. Le tétanos.
26. Le carotche.
27. La mâchoire bridée.
28. L'angine pectorale.
29. L'hydrophobie.
30. La convulsion.
31. L'épilepsie.
32. L'éclampsie.
33. L'hieranosos.

VI. Ordre.

Les Faiblesses & les Privations.

34. Le coma.
35. La paralysie.
36. La syncope.

37. L'hydrothorax.

38. L'empyème.

39. La dyspnée.

40. L'orthopnée.

41. L'asthme.

VIII. Ordre.

Les maladies Mentales.

42. La manie.

43. La mélancolie.

IX. Ordre.

Les Cachexies, ou maladies Humorales.

44. La corpulence.

45. L'hydropisie.

46. La jaunisse.

47. L'emphyème.

48. La tympanite.

49. La physconie.

50. L'atrophie.

51. L'ostéosarcome.

52. La sarcofistule.

53. La nécrose.

54. Le scorbut.

55. Les écoulements.

56. Le cancer.

57. Le syphilis.

58. Le frambæsia.

59. Le fibbens.

60. La maladie vésiculaire.

61. La lèpre.

62. La gale.



CHAPITRE XV.

*Des différens ordres de Maladies locales , leur division
en genres , & leur description.*

Ayant jeté un coup-d'œil sur les maladies générales, continuons par considérer celles qui prennent leurs noms & leurs différences de quelque symptôme local & prédominant.

Nous avons observé plus haut que pour constituer ce qu'on doit , proprement parlant , appeler *maladie* , il devait entrer dans l'ensemble des symptômes qui la forment, une proportion donnée de ceux que nous avons regardés comme généraux. Il en est de même relativement aux maladies locales, à la différence cependant que les symptômes généraux qu'on y observe , ne doivent pas obscurcir le désordre local , qui donne le caractère distinctif propre à cette seconde classe.

De-là il suit que la théorie des maladies locales doit toujours être fondée sur la connoissance de la structure particulière , & de l'usage de la partie affectée , & sur celle de la nature , des causes & des conséquences de nos quinze symptômes généraux.

La structure & les fonctions des divers organes supposées connues , & la théorie des symptômes généraux bien comprise, nous ne ferons point dans la nécessité d'entrer dans des détails qui , avec raison , pourraient paraître déplacés à plusieurs. Nous passerons donc aussitôt aux huit ordres qui sont renfermés dans cette classe de maladies , & à la description de leurs genres.

Le premier ordre renferme les maladies des sens internes, il se subdivise en trois genres.

I. *L'amnésie* ou la perte de mémoire, qui succède quelquefois à certaines fièvres, ou à quelques-unes des affections comateuses.

II. *L'hypochondrie*, vulgairement appelée *vapeurs*. C'est une maladie de l'imagination, dans laquelle on n'observe point que le désordre des fonctions vitales, ou l'altération de l'habitude du corps, corresponde à la multiplicité des symptômes dont les malades se plaignent. Les flatuosités, l'insomnie, l'accablement, l'anxiété, sont les maux les plus ordinaires & les plus évidens, dont les hypochondriaques sont affectés.

III. *L'hystérie*. Celle-ci est considérée par plusieurs Auteurs comme un genre semblable chez les femmes, à ce que l'hypochondrie est chez les hommes. Ce rapport n'est pas cependant des plus exacts.

Le tempérament hystérique, qui consiste dans une sensibilité extrême, combinée à une grande débilité des solides, constitue le caractère de nombre de maladies qui viennent se ranger sous ce genre.

IV. *La démence*, le défaut de raison ou de jugement. Les observations constatent combien ce genre de maladie est souvent occasionné par des fièvres continues, des affections comateuses, & par des venins.

Le second ordre présente les maladies des sens externes. On le peut distinguer dans les genres suivans.

I. *La cécité*. Il y a différentes espèces dans ce genre, qui sont relatives au désordre extérieur des paupières, des tuniques de l'œil, & quelquefois aux causes internes qui affectent le nerf optique, ou qui détruisent la transparence des humeurs. De-là le nombre infini d'affections

auxquelles on donne différens noms, & qui font du ressort de l'Oculiste.

II. La *dépravation de la vue*. Les espèces sont, la myopie, la presbitie, la suffusion, la photophobie, le vertige, & autres.

III. La *surdité*. Cette affection, comme la cécité, peut provenir de causes externes ou internes, d'où dérivent les espèces.

IV. La *dépravation de l'ouïe*.

V. L'*anosmie*. La perte de l'odorat.

VI. La *dépravation de l'odorat*, indépendante d'aucun ulcère dans le nez & la gorge.

VII. L'*ageustie*, ou la perte du goût.

VIII. La *dépravation du goût*, indépendante de la fièvre.

IX. L'*anæsthésie*, ou la *stupeur*, quand elle est indépendante de l'insensibilité générale.

Le troisième ordre réunit toutes les maladies qui diminuent, dépravent, abolissent ou augmentent excessivement les appétits ou les desirs. Leurs genres consistent dans les suivans.

I. L'*anorexie*. C'est un défaut d'appétit pour les alimens indépendant de la fièvre, ou de toute autre maladie générale. Ce symptôme, comme nous l'avons déjà observé, est fréquent dans beaucoup d'affections, & même un de ceux qui prédominent le plus.

II. La *cynorexie*, ou la *faim canine*. Ce genre de maladie, opposé à l'anorexie, consiste dans un appétit excessif & morbifique des alimens solides.

III. Le *pica*, ou la dépravation de l'appétit, qui a lieu quand le malade desire des choses qui ne sont nullement alimentaires.

IV. La *polydipsie* ou la *soif excessive*. Quand elle est accompagnée de fièvre, d'inflammation, de flux, ou d'hydropisie, elle doit être regardée comme symptôme. La polydipsie, comme l'anorexie, constitue souvent une maladie primitive.

V. Le *satyriasis*. C'est une ardeur inextinguible qui entraîne les hommes à la volupté. Le satyriasis est rarement une maladie primitive ; on l'observe assez souvent comme symptôme chez les hydrophobes.

VI. La *nymphomanie* ou la *fureur utérine*. C'est la même ardeur, mais qui consume les femmes.

VII. L'*anaphrodisie*. L'impuissance ou l'extinction du feu qui anime les organes de la volupté, dans la saison propre à l'embrasement.

On peut rapporter ces trois derniers genres aux maladies sexuelles.

Le quatrième ordre contient les maladies des différentes sécrétions & excrétions. Elles consistent dans l'augmentation, ou dans la suppression des évacuations. Ses genres sont :

I. L'*épiphora*, ou l'écoulement continuel des larmes de l'angle interne des paupières. L'épiphora provient de l'obstruction des points lacrymaux, ou du conduit qui, de ces points, s'ouvre dans le nez. Comme cette obstruction est le produit de causes fort variées, les espèces sont aussi très-multipliées.

II. Le *coryza*. C'est une augmentation dans la sécrétion du mucus, qui enduit la membrane des narines. Cette affection est ordinairement accompagnée d'éternuemens, de la toux, de l'enrouement, & quelquefois de douleur & de pesanteur de tête.

III. Le *ptyalisme*, ou l'augmentation dans la sécrétion & excrétion de la salive.

IV. L'*anacatharsis*, ou l'augmentation de la sécrétion, & de l'expectoration de la mucosité que filtrent les glandes du larynx & des bronches. Cette mucosité est quelquefois mêlée de matières purulentes, & toujours accompagnée de la toux, & quelquefois d'une difficulté de respirer.

V. L'*otorrhée*, l'écoulement d'humeurs de l'oreille.

VI. La *diarrhée*, le dévoiement. Quand ce symptôme n'est point joint à une grande douleur, à la perte d'appétit & à la faiblesse, on le peut considérer comme une maladie locale.

VII. L'*éneurésie*, l'incontinence d'urine.

VIII. La *piurie*, l'excrétion d'urines purulentes.

IX. La *dysurie*, ou la difficulté de rendre les urines.

X. La *constipation*, ou la sécheresse du ventre.

XI. Le *ténésme*, la nécessité fréquente & urgente d'aller à la selle.

XII. La *dysodie*, les sueurs fétides.

XIII. La *flatulence*, l'issue fréquente des vents du canal alimentaire, soit par haut, soit par bas.

XIV. L'*ædæpsophie*, ou l'issue des vents de l'urètre chez les hommes, & du vagin chez les femmes.

Le cinquième ordre comprend les maladies qui empêchent ou qui troublent les différentes actions; on y trouve les genres suivans:

I. L'*aphonie*, qui est une suppression de la voix, indépendante de la syncope, & des maladies comateuses.

II. La *mutité*, quand la voix n'est pas supprimée, mais qu'il y a une difficulté dans la prononciation de certaines syllabes.

III. La *paraphonie*, quand le ton de la voix est dépravé.

IV. La *dysphagie*, la difficulté d'avaler, provenant d'autres causes que de l'inflammation.

V. Le *torticoli*, la contraction roide de l'un des muscles mastoïdiens.

VI. L'*agonie*, l'étouffement ou la suffocation urgente qui arrive sans inflammation.

VII. L'*éternuement*.

VIII. Le *hocquet*.

IX. La *toux*.

X. Le *vomissement*.

XI. La *palpitation de cœur*.

XII. Le *choréa*, l'agitation convulsive des muscles, des jambes & des bras, qui force le malade à faire des mouvemens qui ressemblent assez à ceux que font les personnes qui dansent.

XIII. Le *trismus*, qui est un mouvement convulsif des muscles de la mâchoire inférieure, occasionnant un claquement de dents.

XIV. Le *nystagmus*, le mouvement convulsif des paupières.

XV. La *crampé*, ou contraction convulsive, subite & passagère des muscles de différentes parties, & plus communément des jambes, accompagnée de douleur aiguë.

XVI. Le *scélotyrbe*, la contraction & la roideur permanentes des muscles des bras & des jambes, symptôme qu'on observe assez souvent dans le scorbut.

XVII. La *contraction*, ou la dureté d'une jointure provenant du spasme.

XVIII. La *paralyfie* : elle consiste dans la faiblesse & le relâchement des muscles d'un membre particulier.

XIX. L'*anchylose*, le défaut de mouvement dans une jointure, provenant du vice des os, des cartilages, & des ligamens.

XX. La *gibbosité*, ou la courbure du dos, occasionnée par une distorsion des côtes & des vertèbres qui, en quelque manière, gêne la respiration.

XXI. Le *lordosis*, la courbure, ou la distorsion des os des jambes & des bras, capable d'empêcher leur action.

XXII. L'*hydrarthron*, ou la tumeur aqueuse des jointures, ordinairement nommé le gonflement blanc, d'où proviennent divers degrés de claudication.

Le sixième ordre des maladies locales n'est qu'un appendice du neuvième des générales ; il contient les vices superficiels, & les difformités qui ne sont point accompagnées de douleurs, de faiblesse, de malaise, & de quelques symptômes généraux & prédominans. Comme la plupart de celles-ci requièrent des moyens topiques ou chirurgicaux, on les appelle *maladies Chirurgicales* ou *superficielles*. Les genres sont

I. La *tumeur*. On en considère plusieurs espèces, comme on le verra dans la Pratique.

II. L'*excroissance*. La tumeur est confinée sous les tégumens naturels, & la peau avec l'épiderme les recouvre : l'excroissance, au contraire, en faisant faillie au-dessus de la surface du corps, semble avoir une enveloppe différente de celle des tégumens communs. Ses espèces sont également multipliées.

III. L'*anévrisme*. C'est une dilatation des tuniques d'une artère, ou un sac particulier qui s'y est formé,

lequel est rempli du même sang qui coule dans le calibre du vaisseau. On la distingue facilement à la pulsation, qui lui est propre.

IV. La *varice*, ou la dilatation des tuniques d'une veine, occasionnée par un sang épais qui y séjourne, & qui donne à la tumeur une forme noueuse & irrégulière.

V. L'*anévrisme variqueux*. C'est une tumeur composée des deux genres précédens, observée, pour la première fois, par le D. *Hunter*, & produite par accident en ouvrant la veine basilique. La lancette ayant piqué l'artère après avoir traversé la veine de part en part, l'ouverture de communication resta toujours béante, de sorte que le sang coulait de l'artère dans la veine, & parvint à dilater tellement ce dernier vaisseau, qu'il lui donna une apparence vraiment anévrismatique. (a)

VI. Les *boutons*, *papulae*. Ce sont des tubercules livides, généralement durs, & qui ne suppurent point, ou difficilement. Les boutons sont chauds, douloureux, & démangent; dans d'autres cas ils sont froids, indolens. Ces différences donnent naissance aux espèces.

VII. Les *phlictaines*, ou petites vessies remplies de sérosité transparente, & colorée.

VIII. Les *pustules*, ou vésicules qui ont une base rouge & enflammée, remplies d'un fluide purulent ou ichoreux.

IX. L'*impétigo*. Les Auteurs désignent sous ce nom différentes espèces de boutons ou d'éruptions, qui s'é-

(a) Voy. la descript. plus au long, dans le 1, 2, 3 vol. des Obs. Méd. de Londres, pag. 340, 390, & 110.

tendent sur différentes parties du corps ; on les nomme ordinairement *scorbutiques*.

X. La *dartre*, qui est une ulcération cutanée, provenant d'une ichorosité âcre, qui s'étend & rougit la peau en différens endroits.

XI. L'*échymose*. C'est une tache livide ou noirâtre, provenant d'un sang extravasé, soit par une cause interne ou par une externe.

XII. L'*alopecie*, ou chute des cheveux.

XIII. Le *trichoma*, ou le *plica polonica*. Les cheveux sont mêlés & collés entr'eux par une humeur qui suinte de la tête. On doute si cet état est morbifique, ou s'il ne provient pas de la malpropreté & de la superstition.

XIV. La *chauveté*. Des éruptions galeuses, qui versent souvent une ichorosité purulente, ou sont entièrement sèches, s'élèvent dans cette maladie sur toute la partie chevelue de la tête.

XV. Le *phthyriasis*. Une vermine s'engendre par pelotons sous la peau, & sort en différentes parties du corps.

Le septième ordre offre les maladies qui ne sont que des dislocations des différentes parties organiques, soit dures ou molles. Il renferme trois genres.

I. Les *hernies* ou les *intumescences*, formées par la protrusion ou la chute de l'épiploon, de l'estomac, des intestins, de la vessie urinaire, & d'autres parties contenues dans l'abdomen, les tégumens restant dans leur intégrité.

II. La *procidence* ou le *prolapsus*. Quand une partie s'avance, tombe à nud, sans aucune défense de la peau, ou de la cuticule.

III. La *luxation*. Lorsque la tête d'un os est forcée de sa cavité, & de ses connexions voisines.

Enfin, le huitième & dernier ordre présente les solutions de continuité, soit à la suite des violences extérieures, ou de l'action des acrimonies internes, qui rongent la substance des solides. Ces genres sont :

I. La *plaie*, qui pouvant être faite par incision, laceration, contusion, piquûre, morsure, &c., peut être distinguée en nombre d'espèces.

II. Les *ulcères*. On définit la plaie, une solution de continuité récente dans les parties molles & charnues, accompagnée d'un écoulement de sang, en plus ou moins grande quantité. De même, un ulcère est une solution de continuité dans les mêmes parties, mais qui dure plus ou moins long-temps, en rendant une humeur ichoreuse ou purulente. Les différentes circonstances & phénomènes qui accompagnent les ulcères, donnent lieu à autant d'espèces.

III. La *rhagade* ou *fissure*. C'est une division dans les parties molles, qui est sèche & douloureuse.

IV. La *fistule*. Nom qui est donné à un ulcère profond, calleux, qui verse un ichor purulent par une petite ouverture.

V. La *brûlure* ou l'*échaudure*. C'est la destruction de la texture des parties molles par le feu, ou des substances échauffées, soit solides ou fluides.

VI. L'*excoriation*. L'abrasion ou la destruction de la superficie.

VII. La *fracture*. La solution de continuité des os, occasionnée par une cause externe.

VIII. La *carie*. L'érosion ou solution de continuité des os, par une cause interne.

CHAPITRE XVI.

Des différens Ordres des maladies Sexuelles , & de l'Enfance.

LA différence de structure dans les parties de la génération , & autres , & dans celles de l'enfant , qui ne sont point encore développées , en établissent une dans les ordres , que nous avons réduits à quatre , dans notre table générale des maladies.

Le premier ordre renferme les maladies générales auxquelles les hommes seuls sont sujets. Elles proviennent d'une combinaison de symptômes généraux, qui ne peuvent se rencontrer chez le sexe.

Les genres de cet ordre ne sont point nombreux , ils se réduisent aux deux suivans.

I. La *fièvre testiculaire*. C'est une fièvre continue qui , après avoir duré quelque-temps , se termine par un gonflement douloureux de l'un ou de l'autre testicule.

II. La *consomption dorsale*. C'est un dépérissement de tout le corps , à la suite des excès vénériens. Cet état est ordinairement accompagné de douleurs , de faiblesses dans les reins , & d'une émission fréquente , ou d'un écoulement continuel de matière spermatique.

Le second ordre présente les maladies locales auxquelles les hommes seuls sont sujets. Elles consistent dans le désordre des vaisseaux séminaires , de la verge , des testicules , ou du scrotum. Les genres sont les suivans :

I. Le *dyspermatisme* , la difficulté , ou l'impossibilité d'éjaculer.

- II. La *gonorrhée* simple.
- III. La *gonorrhée* virulente.
- IV. Le *priapisme*. La chaude-pisse cordée en est une espèce.
- V. Le *phymosis*.
- VI. Le *paraphymosis*.
- VII. La *crystalline*.
- VIII. L'*hernie humorale*.
- IX. L'*hydrocèle*.
- X. Le *sarcocèle*.
- XI. Le *circocèle*.

Le troisième ordre réunit toutes les maladies propres aux femmes & aux filles. Ces maladies résultent de la présence des symptômes généraux, combinés aux différentes affections dépendantes de la menstruation, de la grossesse, de l'accouchement, & de l'allaitement. Les genres sont :

I. L'*aménorrhée*. Le défaut ou la suppression des règles. Cette maladie en produit une multitude d'autres, dont nous traiterons par la suite.

II. La *chlorose*. Maladie commune, à laquelle sont sujettes les filles qui mènent une vie sédentaire. Elles dépérissent, leur visage paraît plein quoique pâle & bouffi; les forces manquent, le moindre exercice produit des palpitations de cœur, & une difficulté de respirer; il n'y a aucun appétit pour les alimens, ou il y en a un dépravé, qui porte vers les substances âcres & terreuses, qui ne peuvent nourrir.

III. La *ménorrhagie*. C'est un écoulement trop fréquent & trop considérable de sang menstruel, d'où proviennent la faiblesse, l'affaissement, la pâleur, des douleurs dans les reins, le froid, & la perte d'appétit.

IV. La *leucorrhée* ou fleurs blanches. C'est un flux d'humeurs de la matrice & du vagin, dont la couleur varie en consistance & en acrimonie. Des symptômes pareils à ceux qu'on observe dans la ménorrhagie, l'accompagnent quelquefois.

V. L'*hystéralgie*. Une douleur à la matrice, jointe le plus souvent à un sentiment de pesanteur & de traction en en-bas, désigne cette affection. Comme nombre de causes peuvent la produire, elles donnent également lieu à autant d'espèces différentes.

VI. La *gestation*. C'est un état naturel, mais accompagné de tant d'accidens chez les personnes d'une constitution délicate, qu'on peut le considérer alors comme un genre de maladie.

VII. L'*avortement*, ou la naissance prématurée, doit toujours être regardé comme une maladie.

VIII. La *dystocie*, ou l'accouchement difficile, étant une erreur de la Nature, & pouvant être accompagné ou suivi de nombre d'accidens, peut encore être considéré comme un genre de maladie.

IX. La *fièvre puerpérale*. Quoique la fièvre qui succède à la délivrance pour préparer la voie au lait, soit généralement douce, & sans aucun danger, cependant elle prend souvent un tout autre caractère, qui, depuis peu, fixe l'attention de quelques Médecins, qui l'ont regardée comme particulière à leur état. Cette fièvre, qu'ils ont nommée *puerpérale*, a eu les plus mauvaises suites en différens pays, & dans différentes saisons. Le symptôme caractéristique est une douleur fixe dans le ventre, avec tension, & une telle sensibilité de la peau, que la malade peut à peine souffrir le moindre attouchement.

Les dissections ont montré que l'épiploon était particulièrement enflammé.

On range dans le quatrième ordre les maladies locales propres au sexe. Celles-ci proviennent du vice des ovaires, de la matrice, du vagin, & des parties extérieures de la génération. Les genres sont :

I. L'*hydropisie* des ovaires.

II. Le *squirrhe* des ovaires. Il est presque impossible de distinguer, pendant la vie, l'hydropisie de l'ovaire, de sa tuméfaction squirrheuse; c'est pourquoi l'on confond toujours ces maladies, qu'on prend alors pour une espèce de physconie.

III. L'*hydrométra*, ou l'hydropisie de la matrice, qui se complique souvent avec la grossesse, & souvent existe seule par elle-même.

IV. Le *physométra*, ou la distension flatueuse de la matrice.

V. La *procidence* de la matrice ou sa chute.

VI. La *rétroversion* de la matrice.

VII. Le *prolapsus* du vagin.

VIII. Le *polype* du vagin, qui est une excroissance charnue, qu'on observe venir de la face interne de la matrice & du vagin.

IX. L'*hydropisie* des lèvres du *pudendum*.

X. L'*échymose* des mêmes lèvres.

XI. La *mastodynie*. La douleur des mamelles; on en reconnaît différentes espèces, selon les causes qui l'occasionnent.

Des maladies des Enfants.

Dans l'enfance, le canal alimentaire est plus propre à être surchargé de matières acides, que dans tout autre temps de la vie. De-là l'origine des fièvres que l'on

observe si souvent chez eux; celle des flux & des convulsions, qui demandent une attention particulière.

Les maladies générales que l'on peut regarder comme propres aux enfans, sont :

I. La *colique méconiale*. Les tranchées qui dans cette affection tourmentent les enfans nouveaux-nés, proviennent de la rétention du méconium.

II. La *colique laiteuse*. Elle se manifeste par des tranchées, & par la constipation; elle afflige ordinairement les enfans à la mamelle.

III. La *diarrhée des enfans*. Le ventre est alors libre, les selles sont verdâtres & caillées; ce vice vient ordinairement d'une saburre acide.

IV. Les *aphtes*. Ces petites taches blanchâtres qui paraissent sur les lèvres, la langue, dans le gosier, & dégènèrent en ulcérations légères, ont déjà été décrites. L'enfant refuse le mamelon, & semble être accablé de sommeil.

V. L'*éclampsie*. C'est une convulsion à laquelle les enfans sont sujets. La dentition, ou les matières âcres contenues dans le canal intestinal, paraissent en être les causes.

VI. L'*atrophie*. Le ventre des enfans devient gros, les membres maigrissent, la chaleur hectique survient, & la mort, en général, ne tarde pas à terminer ces maux.

VII. Le *rachitis*. Les membres deviennent faibles, & incapables de supporter le poids du corps; les jointures se gonflent, les os perdent leur dureté, se courbent; le volume de la tête est disproportionné, la fontanelle reste ouverte, & souvent les côtes & les vertèbres du dos se tordent.

Les maladies locales des enfans sont :

I. L'*imperforation* des voies qui doivent être ouvertes.

II. L'*anchyloglosse*, ou le filet.

III. La *jaunisse*. Les taches jaunes; c'est un léger degré de la jaunisse, qu'on observe fréquemment chez les enfans nouveaux-nés, & qui se dissipe toujours dans l'espace de huit ou dix jours, sans paraître avoir porté le moindre désordre dans la constitution.

IV. Le *pourpre*. Les taches rouges: c'est une éruption de petits boutons rouges, qu'on regarde toujours comme un symptôme salutaire chez les enfans nouveaux-nés, & qui ordinairement continue pendant un mois, plus ou moins.

V. La *croûte lactée*. C'est une éruption squameuse, qui paraît sur la tête, & quelquefois s'étend jusques sur le visage.

La table suivante des différens genres de maladies locales, relatives aux sexes & à l'enfance, ajoutée à la première, que nous avons déjà donnée, présentera un tableau général de la Pathologie.

Genres de maladies Locales.

I. Ordre. *Les maladies des Sens internes.*

1. La perte de la mémoire.
2. L'hypochondrie.
3. La perte de jugement.

II. Ordre. *Les maladies des Sens externes.*

4. La cécité.
5. La dépravation de la vue.
6. La surdité.

7. La dépravation de l'ouïe.
8. La perte de l'odorat.
9. La dépravation de l'odorat.
10. La perte du goût.
11. La dépravation du goût.
12. La perte du sentiment.

III. Ordre.

Les maladies de l'appétit.

13. L'anorexie.
14. La cynorexie.
15. Le pica.
16. La polydipsie.
17. Le satyriasis.
18. La nymphomanie.
19. L'anaphrodisie.

IV. Ordre.

Les maladies des sécrétions & excrétions

20. L'épiphora.
21. Le coryza.
22. Leptyalisme.
23. L'anacatharsis.
24. L'otorrhée.
25. La diarrhée.
26. L'incontinence d'urine.
27. La pyurie.
28. La dysurie.
29. La constipation.
30. Le ténésme.
31. La dysfodie.
32. La flatulence.
33. L'œdœopsophie.

V. Ordre. *Les maladies qui empêchent ou troublent différentes actions.*

- 34. L'aphonie.
- 35. La mutité.
- 36. La paraphonie.
- 37. La dysphagie.
- 38. Le torticoli.
- 39. L'agonie.
- 40. Le hoquet.
- 41. L'éternuement.
- 42. La toux.
- 43. Le vomissement.
- 44. La palpitation.
- 45. Le choréa.
- 46. Le trismus.
- 47. Le nyctagmus.
- 48. La crampe.
- 49. La scélotyrhe.
- 50. La contraction.
- 51. La paralysie.
- 52. L'anchylose.
- 53. Le lordosis.
- 54. La gibbosité.
- 55. L'hyarthrus.

VI. Ordre. *Les maladies de l'habitude extérieure.*

- 56. La tumeur.
- 57. L'excroissance.
- 58. L'anévrisme.
- 59. La varice.

60. L'anévrisme variqueux.

61. Les boutons.

62. Les phlictaines.

63. Les pustules.

64. L'impétigo.

65. La dartre.

66. L'alopecie.

67. Le trichoma.

68. La teigne.

69. Le phtyriasis.

VII. Ordre.

Les dislocations.

70. L'hernie.

71. Le prolapsus.

72. La luxation.

VIII. Ordre.

Les solutions de continuité, & la destruction de texture.

73. La plaie.

74. L'ulcère.

75. La rhagade.

76. La fistule.

77. La brûlure.

78. L'excoriation.

79. La fracture.

80. La carie.

Genres des maladies Sexuelles.

I. Ordre.

Maladies générales propres aux hommes.

1. La fièvre testiculaire.

2. La consomption dorsale.

II. Ordre. *Maladies locales propres aux hommes.*

3. Le dyspermatisme.
4. La gonorrhée simple.
5. La gonorrhée virulente.
6. Le priapisme.
7. Le phymosis.
8. Le paraphymosis.
9. La crySTALLINE.
10. L'hernie humorale.
11. L'hydrocèle.
12. Le farcocèle.
13. Le circocèle.

III. Ordre. *Maladies générales propres aux femmes.*

14. L'aménorrhée.
15. Le chlorosis.
16. La leucorrhée.
17. La ménorrhagie.
18. L'hystéralgie.
19. La gestation.
20. L'avortement.
21. L'accouchement difficile.
22. La fièvre puerpérale.

IV. Ordre. *Maladies locales propres aux femmes.*

13. L'hydropisie des ovaires.
24. Le squirrhe des ovaires.
25. L'hydrométra.
26. Le physométra.
27. Le prolapsus de la matrice.
28. La rétroversion de la matrice.

29. Le prolapsus du vagin.
30. Le polype du vagin ou de la matrice.
31. L'hydropisie des grandes lèvres.
32. L'échymose des grandes lèvres.
33. La douleur des mamelles.

Genres des maladies de l'enfance.

I. Ordre. Maladies générales propres à l'enfance.

1. La colique méconiale.
2. La colique lactée.
3. La diarrhée.
4. Les aphtes.
5. L'éclampsie.
6. L'atrophie.
7. Le rachitis.

II. Ordre. Maladies locales propres à l'enfance.

8. L'imperforation.
9. L'anchyloglossie.
10. La jaunisse.
11. Le pourpre.
12. La croûte lactée.

Total des genres.

Les généraux.	62.
Les locaux.	81.
Les sexuels.	33.
Les puériles.	12.

188.

Pour faciliter l'intelligence de la méthode que nous avons exposée , & rendre la matière plus complète , nous ajoutons ici un extrait de celles de *Sauvages* , de *Linnée* , de *Vogel* , & de *Cullen*.





APPENDICE,

*Contenant l'extrait des Méthodes distributives
des Maladies, selon les plans respectifs*

De SAUVAGES, de LINNÉE, de VOGEL, de CULLEN,
pris de l'Abrégé de la Nosologie Méthodique de ce
dernier.

MÉTHODE DE SAUVAGES.

CET Auteur distribue toutes les maladies auxquelles
le corps humain est sujet, en dix classes, quarante trois
ordres, & trois cent quinze genres.

CLASSE PREMIÈRE.

Les Vices.

Symptômes cutanés de peu de conséquence, & qui
cèdent facilement aux moyens chirurgicaux.

- | | | |
|---------------------------------------|---|-----------|
| I. Ordre. <i>Les taches.</i> | Changement de la couleur naturelle. | 6 genres. |
| II. Ordre. <i>Les efflorescences.</i> | Tumeurs humorales, petites, grégales, ou élévations de la peau formant des pustules, des boutons, des phlictaines, des échauboulores, & autres aspérités. | 4 genres. |

- III. Ordre. *Les furoncles.* Tumeurs humorales, notables, & solitaires. 12 genres.
- IV. Ordre. *Les excroissances.* Tumeurs produites par l'augmentation des solides; elles sont indolentes, tardives, & ne suppurent point spontanément. 9 genres.
- V. Ordre. *Les kystes.* Protubérances occasionnées par les fluides contenus dans des membranes propres, dans des factices, ou dans des réceptacles quelconques, qu'ils distendent. 10 genres.
- VI. Ordre. *Les ectopies.* Dérangement sensible des parties solides de leur lieu naturel. 21 genres.
- VII. Ordre. *Les plaies.* Solution de continuité. 16 genres.

C L A S S E I I.

Les Fièvres.

Pouls fort & fréquent, avec froid dans le commencement, chaleur dans l'augmentation, moiteur dans le déclin, & toujours avec une prostration de forces plus grande qu'on n'a droit de l'attendre du degré des forces vitales.

- I. Ordre. *Les continues.* L'invasion fébrile commence le plus souvent par le froid, sans exacerbation ni accès; elle ne revient qu'une fois ou deux dans

le mois, & persévère jusqu'à la fin
de la maladie. 5 genres.

II. Ordre. *Les rémittentes.*

La chaleur croît & décroît plusieurs fois dans le cours de la maladie, mais elle ne cesse point entièrement : le type est souvent obscur. 3 genres.

III. Ordre. *Les intermittentes.*

La chaleur cesse plusieurs fois pendant la maladie, & revient après des intervalles lucides.

4 genres.

C L A S S E I I I.

Les Inflammations.

La chaleur est continue ou rémittente, avec une inflammation interne, ou avec des exanthèmes.

I. Ordre. *Exanthémateuses.*

Éruptions cutanées, avec chaleur, souvent malignes, & quelquefois lentes. 10 genres.

II. Ordre. *Membraneuses.*

La chaleur est considérable, elle répond à celle de la synoque simple, ou de la putride; elle est accompagnée de la douleur de quelques-uns des viscères.

8 genres.

II. Ordre. *Les parenchymateuses.*

Douleurs obscures, chaleur & tumeur dans les viscères engorgés, qui ne forment point de sacs, avec fièvre aiguë, & tout l'appareil de la suppuration.

7 genres.

CLASSE IV.

Les Spasmes.

Contraction involontaire, constante ou alternative des muscles, qui servent aux organes loco-moteurs, & non-vitaux.

- | | | |
|---------------------------------------|--|-----------|
| I. Ordre. <i>Toniques locaux.</i> | Roideur & immobilité d'un membre, ou d'un organe déterminé. | 6 genres. |
| II. Ordre. <i>Toniques généraux.</i> | Roideur de tout le corps. | 2 genres. |
| III. Ordre. <i>Cloniques locaux.</i> | Agitation involontaire & forcée, de quelques membres ou organes, sans aucun motif déterminé. | 8 genres. |
| IV. Ordre. <i>Cloniques généraux.</i> | Spasmes cloniques de tout le corps, ou de plusieurs de ses parties. | 6 genres. |

CLASSE V.

Les Anhélations.

Agitation involontaire & laborieuse des muscles de la poitrine, d'où viennent la difficulté & la fréquence de la respiration, sans qu'aucune fièvre aiguë l'accompagne.

- | | | |
|--|---|-----------|
| I. Ordre. <i>Les anhélations spasmodiques.</i> | Accès passagers, mais fréquens, de spasmes à la poitrine, avec expiration sonore. | 5 genres. |
|--|---|-----------|

II.

II. Ordre. *Les anhels oppressifs.*

Difficulté de respirer, constante & non-passagère, souvent avec oppression de poitrine, respiration fréquente, & impossibilité de suspendre ce mouvement, sans risque de suffoquer.

9 genres.

C L A S S E V I.

Les Débilités.

Impossibilité de sentir clairement & distinctement, de desirer, de mouvoir les membres ou les organes avec la force ordinaire, & d'imaginer, &c.

I. Ordre. *La dysæsthésie.*

L'impossibilité de sentir clairement & distinctement, sans assoupissement.

10 genres.

II. Ordre. *Les anépi-thymies.*

La débilité notable des appétits sensitifs, ou leur suppression, sans assoupissement.

3 genres.

III. Ordre. *La dyscinésie.*

L'impuissance du mouvement, & souvent du sentiment, dans les organes soumis à la volonté, comme la langue, le larynx, & les membres.

7 genres.

IV. Ordre. *La léipop-sychie.*

La faiblesse des forces & des mouvemens vitaux.

4 genres.

V. Ordre. *L'assoupissement.*

La cessation de tout sentiment, de l'appétit, des mouvemens volontaires, de l'imagination, & de la mémoire.

7 genres.

C L A S S E V I I.

Les Douleurs.

Impossibles à être définies, & appréciables par la seule expérience.

- | | | |
|---|---|------------|
| I. Ordre. <i>Les douleurs errantes.</i> | Elles courent çà & là, sont souvent générales ou cutanées, & nullement dépendantes de l'inflammation. | 10 genres. |
| II. Ordre. <i>Les douleurs de tête.</i> | Elles sont fixées à la partie chevelue, ou au visage. | 6 genres. |
| III. Ordre. <i>Les douleurs de la poitrine.</i> | Rapportées au cœur ou à l'œsophage, elles sont sans anhélation. | 3 genres. |
| IV. <i>Les douleurs abdominales.</i> | Internes. | 8 genres. |
| V. Ordre. <i>Les douleurs externes.</i> | Et des membres. | 6 genres. |

C L A S S E V I I.

Les Folies.

Erreurs dans l'imagination, l'appétit, & le jugement.

- | | | |
|------------------------------------|--|------------|
| I. Ordre. <i>L'allucination.</i> | Erreur d'imagination, provenant du vice des organes extérieurs, l'entendement étant en bon état. | 6 genres. |
| II. Ordre. <i>Les bizarreries.</i> | Desirs, ou aversions dépravées. | 10 genres. |

III. Ordre. *Les délires.* Erreurs dans le jugement.

5 genres.

IV. Ordre. *Les folies anormales.* Maladies approchantes de celles-ci.

2 genres.

C L A S S E I X.

Les Flux.

Évacuation de fluides ou de matières approchantes, considérable par sa quantité, sa qualité, & par sa rareté à paraître.

I. Ordre *Les flux de sang.* Ejection de ce fluide, ou de matières sanguinolentes, sans flux de ventre.

7 genres.

II. Ordre. *Les flux de ventre.* Déjection vicieuse de matières, contenues dans les premières voies, par la bouche ou par l'anus.

12 genres.

III. Ordre. *Les flux séreux.* Flux quelconque, ni sanguin, ni ventral.

14 genres.

IV. Ordre. *Les flux aériens.* Émission vicieuse de flatuosités ou d'airs.

3 genres.

C L A S S E X.

Les Cachexies.

Dépravations de couleurs, de figure, de masse, dans l'habitude du corps.

I. Ordre. *La maigreur.* Exténuation des parties molles du corps.

4 genres,

- | | | |
|---|--|------------------------|
| II. Ordre. <i>Les intumescences.</i> | Déformités provenantes d'une augmentation de volume. | 6 genres. |
| III. Ordre. <i>Les hydropestes particulières.</i> | Tumeurs plus étendues, mais non point générales, causées par un fluide contenu dans l'intérieur de la tête, du bas-ventre, de la matrice, ou de la vessie. | 9 genres. |
| IV. Ordre. <i>Les tubérosités.</i> | Tumeurs non-hydropiques des parties solides. | 6 genres. |
| V. Ordre. <i>L'impétigo.</i> | Maladie chronique, souvent contagieuse, qui produit sur la peau des excroissances, des tumeurs grégales, des ulcérations, des croûtes, &c. | 6 genres. |
| VI. Ordre. <i>L'ictère.</i> | Couleur extraordinaire de toute la peau, sans fièvre aiguë. | |
| VII. Ordre. <i>Cachexies anormales.</i> | | 4 genres.
6 genres. |

MÉTHODE DE LINNÉE.

Linnée, le Plin de la Suède, fait onze classes de maladies, trente-cinq ordres, & trois cens vingt-six genres.

I. Classe.

Maladies fébriles & exanthématiques.

La fièvre avec efflorescence maculée de la peau.

Cette classe renferme III. ordres

II. Classe.

Maladies critiques.

& 10 genres.
La fièvre avec hypostase briquetée de l'urine.

III. ordres & 14 genres.

III. Classe.

Maladies phlogistiques. Fièvre avec dureté du poulx,
& douleurs locales.

IV. Classe.

III. ordres & 15 genres.

Maladies douloureuses. Sensation de la douleur.

V. Classe.

II. ordres & 25 genres.

Maladies mentales. L'aliénation du jugement.

VI. Classe.

III. ordres & 25 genres.

Maladies de repos. L'abolition du mouvement.

VII. Classe.

III. ordres & 25 genres.

Maladies motoires. Mouvement involontaire.

VIII. Classe.

II. ordres & 25 genres.

Maladies de suppression. Occlusion des conduits.

IX. Classe.

II. ordres & 26 genres.

Maladies d'évacuation. Écoulement des fluides.

X. Classe.

V. ordres & 37 genres.

Déformités.

Changement de texture des
solides.

XI. Classe.

III. ordres & 18 genres.

Vices.

Défauts extérieurs & palpables.

VIII. ordres & 100 genres.

M É T H O D E D E V O G E L.

Vogel fait aussi onze classes, mais il ne les divise point entièrement en ordres, il se contente des genres, qu'il fait monter à cinq cens soixante.

I. Classe.

Les fièvres.

Augmentation extraordinaire
de la chaleur innée, avec la sèche-
resse de la bouche, & pesanteur
du corps.

V. ordres & 80 genres.

II. Classe.	
<i>Les écoulemens.</i>	Évacuation d'humeurs, qui s'éloigne de l'ordre, de la quantité, & de la qualité naturelle.
III. Classe.	II. ordres & 45 genres.
<i>Les épischénèses.</i>	Suppression des excrétions.
IV. Classe.	8 genres.
<i>Les douleurs.</i>	Sensations désagréables, qui troublent la tranquillité de l'ame & du corps.
V. Classe.	46 genres.
<i>Les spasmes.</i>	Les agitations & contractions des solides mobiles.
VI. Classe.	42 genres.
<i>Les adynamies.</i>	Les défauts ou diminutions des sensations des mouvemens, & des fonctions naturelles.
VII. Classe.	63 genres.
<i>Les hyperæsthèses.</i>	L'augmentation ou la perversion des sensations.
VIII. Classe.	19 genres.
<i>Les paranoies.</i>	Les aberrations de l'ame.
IX. Classe.	12 genres.
<i>Les cachexies.</i>	Constitution mal colorée du corps avec débilité.
X. Classe.	25 genres.
<i>Les vices.</i>	Les changemens sensibles sur la superficie du corps.
XI. Classe.	170 genres.
<i>Les déformités.</i>	Les écarts des solides de l'ordre, de la position, de la complexion, de la figure, du nombre, & de leurs autres qualités ordinaires.
	50 genres.

M É T H O D E D E C U L L E N.

Le D. Cullen fait quatre classes, dix-neuf ordres, & cent trente-trois genres.

C L A S S E P R E M I È R E.

Les Pyrexies.

Le pouls est fréquent après le tremblement, la chaleur plus grande, & la force des membres moindre.

I. Ordre.
Les fièvres.

Après la langueur, la lassitude, & les autres signes de débilité, survient une chaleur sans maladie locale primitive.

6 genres.

La tierce.

La quarte.

La quotidienne.

La synoque simple.

La maligne.

La putride.

II. Ordre.
Les inflammations. Chaleur, phlegmon, ou douleur locale, avec lésion de fonction de quelques parties internes. Le sang tiré de la veine se coagule, & présente à sa surface une croûte blanche coriacée.

15 genres.

Le phlegmon.

L'ophtalmie.

La phrénésie.
L'esquinancie.
La péripneumonie.
La pleurésie.
Le carditis.
Le péritonitis.
Le gastritis.
Le splénitis.
Le néphritis.
Le cystitis.
L'hystéritis.
Le rhumatisme.
L'arthritis.

III. Ordre. Rougeurs qui succèdent à la fièvre,
Les exanthèmes. ou souvent petites tumeurs phleg-
moneuses, répandues sur toute la
peau.

10 *ger.res.*

L'éréfypèle.
La peste.
La variole.
La varicèle.
La rougeole.
La miliaire.
La fcarlatine.
L'urticaire.
Le pemphigo.
L'aphte.

IV. Ordre. Chaleur avec effusion de sang,
Les hémorrhagies. sans cause externe. Le sang tiré de
la veine ressemble à celui que l'on
observe dans les inflammations.

4 genres.

L'épistaxis.

L'hémoptysie.

L'hémorroïde.

La ménorrhagie.

V. Ordre.

Les flux.

Chaleur avec une excrétion augmentée, & ordinairement point sanguine.

2 genres.

Le catharre.

La dysenterie.

C L A S S E I I.

Les Neurôses.

Le sentiment & le mouvement sont lésés, sans chaleur & sans maladies locales.

I. Ordre.

Les assoupissemens. Les mouvemens volontaires sont diminués; il y a sommeil, & cessation des sens.

2 genres.

L'apoplexie.

La paralysie.

II. Ordre.

Les adynamies.

Les privations de puissances.

4 genres.

La syncope.

La dyspepsie.

L'hypochondrie.

La chlorose.

III. Ordre. Mouvemens déréglés des muscles
Les spasmes. & des organes musculaires.

15 genres.

Le tétanos.
 Le trismus.
 La convulsion.
 Le raphania.
 L'épilepsie.
 La palpitation.
 L'asthme.
 Le pertussis.
 La pyrose.
 La colique.
 Le choléra.
 La diarrhée.
 Le diabète.
 L'hystérite.
 L'hydrophobie.

IV. Ordre. Les fonctions de l'ame sont lésées ;
Les folies. sans fièvre , ni assoupissement.

4 genres.

La démence.
 La mélancolie.
 La manie.
 Le fonge.

C L A S S E I I I.

Les Cachexies.

Toute l'habitude du corps , ou une grande partie , est dépravée sans pyrexie primitive , ou neurôse.

I. Ordre.

Les maigreur.

Dépérissement de tout le corps.

2 genres.

La consomption.

L'atrophie.

II. Ordre.

Les intumescences.

Saillie au-dehors de tout le corps,
ou d'une grande partie.

13 genres.

La polyfarcie.

La pneumatôse.

La tympanite.

Le phylométra.

L'anasarque.

L'hydrocéphale.

L'hydrorachitis.

L'hydrothorax.

L'ascite.

L'hydrométra.

L'hydrocèle.

La phylconie.

Le rachitis.

III. Ordre.

Les impétigines.

Cachexies qui déforment parti-
culièrement la peau & l'extérieur
du corps.

8 genres.

Les écrouelles.

La vérole.

Le scorbut.

L'éléphantiasis.

La lèpre.

Le framboesia.

Le trichoma.

L'ictère.

C L A S S E I V.

Maladies Locales.

Affection d'une partie, & non de tout le corps.

I. Ordre.

Les dysæsthésies. La perte, ou la dépravation du
sentiment, provenant du vice des
organes extérieurs.

8 genres.

Le caligo.

L'amblyopie.

La dysécœe.

Le paracusis.

L'anosmie.

L'ageustie.

L'anæsthésie.

L'anaphrodyisie.

II. Ordre.

Les dyscinésies. L'empêchement, ou la déprava-
tion du mouvement, les organes
seuls étant viciés.

6 genres.

L'aphonie.

La mutité.

La paraphonie.

Le psellisme.

Le strabisme.

La contracture.

III. Ordre. Flux de sang, ou d'une autre humeur en plus grande quantité que de coutume, sans pyrexie, & sans augmentation de mouvement des fluides.

Les apocénôses.

6 genres.

La profusion.

L'épiphora.

Le pyalisme.

L'enurèse.

La gonorrhée.

IV. Ordre.

L'épischésis. La suppression des évacuations.

3 genres.

L'obstipation.

L'ischurie.

L'aménorrhée.

V. Ordre.

Les tumeurs. L'augmentation de volume d'une partie sans phlegmon.

14 genres.

L'anévrisme.

La varice.

L'échymose.

Le squirrhe.

Le cancer.

Le bubon.

Le sarcome.

La verrue.

Le clou.

La loupe.

Le ganglion.

L'hydatide:

L'hydrarthron.

L'exostose.

VI. Ordre.

Les eclopies.

Une partie est dérangée de sa place, & fait tumeur.

3 genres.

L'hernie.

Le prolapsus.

La luxation.

VII. Ordre.

Les dialyses.

Solution de continuités, sensibles à la vue & au toucher.

7 genres.

La plaie.

L'ulcère.

La dartre.

La teigne.

Le psora.

La fracture.

La carie.





LIVRE QUATRIÈME.

*De la Séméiologie, ou de la doctrine des
Signes.*

CHAPITRE PREMIER.

Des signes des Maladies en général

COMME les détails dans lesquels nous venons d'entrer sur les maladies, suffisent pour en donner une connoissance générale, continuons nos recherches sur la Théorie de la Médecine, par l'examen de ce que nous présente la Séméiologie ou la Doctrine des signes. (1) Cette partie enseigne au Médecin quelle doit être la bête de son jugement, lorsqu'il s'agit de prononcer sur une maladie ou sur la manière dont elle peut se terminer.

Il est très-ordinaire de voir dans les ouvrages de Médecine, de simples signes être confondus avec les symptômes qui font une partie de la maladie. Serait-ce par ce que tous les symptômes sont des signes? Mais en accordant cette proposition, il n'en résulte point que tous les signes soient des symptômes. Par exemple, un pouls vif & des urines hautes en couleur, sont des signes indica-

(1) On fera bien, après avoir lû ce livre, de consulter celui de Prosper Alpin : de Prasagiendâ vitâ & morte.

tifs de la fièvre, pourvu toutefois qu'on trouve chez celui où on les observe, une chaleur considérable, la soif, la perte d'appétit, la faiblesse & l'insomnie, qui caractérisent la maladie. Si tous ces symptômes, ou au moins la plupart, ne paraissent point, alors la vivacité du pouls & la couleur chargée de l'urine ne dénoteront rien, puisque souvent ces changemens ont lieu sans qu'il en résulte aucun état morbifique quelconque.

Les symptômes sont les parties constitutantes de la maladie; ils doivent donc en être les véritables signes: on ne touche le pouls, & l'on ne considère l'urine que pour leur donner plus de force en les y rapportant. Si l'on porte toute son attention vers les urines & le pouls, sans avoir aucun égard aux symptômes, on ne pourra jamais établir aucun jugement sur la nature ou l'état actuel de la maladie. Eclaircissions cette assertion par un exemple. Une personne se plaint de ressentir au côté une douleur aiguë & fixe, qui augmente pendant l'inspiration; une toux fatigante, une chaleur excessive, la soif & l'insomnie l'accompagnent. En pesant toutes ces circonstances, on ne peut s'empêcher de reconnaître chez le malade, cette combinaison de symptômes qui constitue la pleurésie. Mais si à l'augmentation de vélocité & de plénitude du pouls, vient se joindre la couleur foncée des urines, sans aucun autre symptôme, alors on ne peut assurer avec certitude s'il y a maladie, ou si la personne ne s'est point échauffée par quelque violent exercice (a).

(a) Autrefois que les connaissances de la Philosophie & de la Médecine étaient seulement le partage des Sçavans, l'on pensait qu'il était possible de dire, par la seule inspection des urines, non-seu-

Les signes se distinguent en diagnostics, en prognostics, & en commémoratifs. Les signes diagnostics annoncent l'état actuel de la maladie, & servent à la définir & à la distinguer. Ainsi une chaleur considérable, une grande douleur de tête, une soif inextinguible, l'insomnie, la sécheresse de la peau, & un pouls très-fréquent, plein, dur, avec des urines très-colorées, sont les signes

lement de quelle maladie étoit attaquée une partie, mais encore d'établir le meilleur plan, pour parvenir à la guérir. Chaque grande Ville, dans cette persuasion, avait son Docteur en urine, ou son Magicien, qui levait ainsi contribution sur le crédule vulgaire. On croyait la race de ces Ouronoscopes entièrement éteinte, jusqu'en 1776, qu'il en parut un nouveau à Londres, consulté par les Habitans de toutes les classes, au grand étonnement des Étrangers, qui regardaient les Anglais comme une Nation de Philosophes. Cet homme, qui était Allemand, avait deux ou trois associés, du même pays, qui lui servaient d'Apothicaire & de valets, & l'aidaient à porter la fourberie à son comble. Ce triple personnage avait bien raison de rire de la folie du peuple Anglais. (1)

(1) Depuis *Primerose* qui, dans son petit Ouvrage de *Vulgi erroribus in Medecinâ*, a démontré tout ce qu'a de ridicule l'opinion de ces imposteurs, jusqu'au temps actuel, le peuple, & même ceux qu'une éducation cultivée soustrait à l'empire des préjugés, ont toujours été en proie à leur avidité. Chaque Ville qui est assez considérable, a les siens, qui habitent dans les quartiers les plus vilains; avant de parvenir au lieu où ils donnent leurs audiences, on traverse des cours, & des chambres, où tout leur savoir pend dans un état d'exsiccation, sous forme d'autant de petits paquets d'herbes, que leurs valets cueillent indistinctement dans les campagnes d'alentour.

d'une fièvre que l'on nomme *inflammatoire*. Les signes pronostics, sont ceux qui font prévoir les changements qui peuvent survenir pendant le cours de la maladie. Si une personne, par exemple, qui a une fièvre inflammatoire, se plaint d'une violente douleur de tête, avec un bourdonnement d'oreilles, que ses yeux soient rouges, son aspect féroce, que ses urines deviennent pâles ou aqueuses, on peut pronostiquer en toute sûreté que le délire ne tardera pas à paraître. Les signes commémoratifs, ou anamnestiques, sont ceux qui indiquent de quelle maladie sort immédiatement un convalescent. Par exemple la sécheresse écaillée de la peau, avec des maux d'yeux, une toux sèche & fatigante, & la faiblesse, font connaître que celui qui réunit ces signes a été affecté depuis peu de la rougeole.

Quand on aurait plus d'égard aux signes commémoratifs qu'on en a, ils ne pourraient jamais devenir d'une aussi grande importance que les signes diagnostics & pronostics, qui sont ceux qu'on doit plus particulièrement s'appliquer à connaître.

Les principaux signes diagnostics de toute la première classe des maladies, sont les quinze symptômes généraux que nous avons rapportés. Lorsqu'on en trouve deux ou trois combinés ensemble, & qu'ils surpassent les autres pendant tout le cours de la maladie ou pendant la plus grande partie, ils confirment alors qu'elle est une de celles que nous avons nommées générales. Quant aux signes de chaque espèce, nous les rapporterons par la suite, lorsque nous traiterons d'elles.

Les signes diagnostics de la seconde classe des maladies, sont faciles à saisir, d'après la description des symptômes

particuliers ou locaux, d'où ils prennent leurs distinctions & leurs différens noms, selon les parties affectées.

Les symptômes, dans ces cas, deviennent de véritables signes diagnostics des maladies. Cependant comme tous ces symptômes ne peuvent être également vus ni sentis, qu'il y en a plusieurs dont on ne peut avoir quelque connoissance que par l'induction ou par l'aveu des malades, & que souvent ceux-ci ne peuvent énoncer distinctement l'espèce de maladie qui les affecte; les recherches que les Médecins ont faites leur ont découvert les moyens de suppléer à ces défauts. Ces moyens, si nécessaires pour établir un jugement relatif à l'état présent & futur de la maladie, consistent dans l'observation du degré de force des puissances vitales. Plus celles-ci s'éloignent de la modération, de l'égalité, & de la liberté qui leur sont naturelles, plus aussi l'état du malade doit être réputé dangereux & inquiétant.

Les forces du système nerveux étant au-delà de la portée des sens, on ne peut rien connaître de cette partie de la machine que d'après l'observation de l'état des différens organes des sens, & des instrumens du mouvement volontaire, en y joignant les phénomènes que les yeux & toute l'habitude du corps présentent.

Il n'en est pas de même des forces du système vasculaire, elles sont évidentes, & dépendent du cœur, leur premier moteur. Aussi en touchant le pouls, & observant tout ce que la respiration présente de particulier, peut-on dire promptement, & en quelque temps que ce soit, si la circulation générale s'exécute comme elle le doit, & juger ainsi, avec certitude, du désordre actuellement existant.

CHAPITRE II.

Des Signes pris de l'état du pouls.

L'ON a généralement cru, & dit jusqu'à présent, que les anciens Médecins faisaient peu d'usage des observations que le pouls leur fournissait, & que dans les Ouvrages qu'on attribue à *Hippocrate*, il n'y en est fait qu'une légère mention. Le Professeur de *Haën*, qui rend presque un culte religieux à ce père de la Médecine, & qui croit qu'il est injurieux pour lui, de le regarder, sur ce point, comme inférieur à ceux qui lui ont succédé, a noté plus de quarante passages différens où il est fait mention du pouls & des pulsations. Nous laissons à ceux qui parcourront le premier chapitre de la douzième partie de son *Ratio Medendi*, à décider si ses citations forment une preuve complète relativement à la question que ce Médecin a entrepris de résoudre.

Arétée, d'après l'extrait que de *Haën* en donne, paraît avoir fait beaucoup plus d'attention aux changemens du pouls que l'Oracle de Cos. Mais quelles que soient les imputations dont on puisse charger ce dernier sur l'omission de cette matière, l'imagination effrénée de *Galien*, son commentateur, a complètement pourvu aux pertes qu'a occasionnées son silence. Cet Auteur a fait un nombre extravagant de distinctions, la plupart desquelles n'ont point lieu dans la pratique, ou qui, si elles se rencontrent, ne peuvent être connues d'après les descriptions qu'il nous en a laissées. On pourroit porter le même jugement sur la doctrine de quelques modernes, qui ont cru reconnoître dans le

pouls diverses particularités, dont la connoissance pouvait servir à faire prédire le progrès & l'issue des maladies.

Ces particularités, qui demandent, pour être observées, un esprit très-attentif & un tact très-délicat, ne s'apprennent point par la lecture. S'il en existe, telles que les ont rapportées *Solano*, *Bordeu*, & autres, ceux qui veulent les connaître doivent suivre la méthode de ces Médecins, & être toujours au lit des malades pour saisir les moindres variations de l'état du pouls.

La santé est toujours relative aux circonstances particulières de l'âge, du sexe & de la constitution. C'est une observation qu'il est essentiel de faire avant de tirer aucune conclusion sur l'état du pouls. Il faut donc, avant tout, établir, autant qu'il est possible, le juste milieu qui constitue cette bonne harmonie, parce qu'il sera le point de reconnaissance vers lequel on se dirigera pour juger du degré de déviation entre lui & l'état morbifique.

Quoique les mouvemens du système vasculaire se fassent librement, modérément & avec égalité, & que l'examen du pouls, qui n'est que l'expression de ces mouvemens, ne manifeste aucun désordre dans la circulation générale, on aurait tort, dans certains cas, de conclure d'après cet examen, que la même harmonie règne dans le système nerveux, puisque l'on voit souvent de grands troubles survenir dans ce système, sans qu'on puisse observer le moindre dérangement dans le pouls.

Les jeunes Médecins doivent porter la plus sérieuse attention à la force & aux différens états du pouls chez les enfans, les adultes, les vieillards, & les femmes pendant qu'ils sont en pleine santé; les pulsations, dans ces circonstances, présentant des différences qui, quoique

naturelles, ne doivent point être confondues avec celles qu'on observe dans l'état de maladie.

Le pouls, en parfaite santé, est égal, tempéré & libre. Dans l'état opposé il est inégal, ou intermittent; l'intervalle d'une pulsation à l'autre, aussi-bien que la force de ces pulsations elles-mêmes, varient plus ou moins; quelquefois le pouls s'arrête entièrement, d'autres fois il est précipité outre mesure; souvent il est singulièrement lent, & enfin il monte beaucoup au-dessus de l'état naturel, ou il descend beaucoup au-dessous.

En général, on pourra tirer de ces différens états du pouls, les conséquences suivantes.

L'inégalité ou l'intermittence des pulsations est toujours à redouter; c'est un signe qui indique, le plus souvent, un grand désordre dans le système nerveux, & qui conséquemment doit nous faire tenir sur nos gardes, relativement aux événemens qui pourraient survenir. Cependant, en estimant le danger que cette espèce de pouls désigne, il faut avoir égard aux circonstances qui ont précédé, ou qui existent alors. En effet, quand on l'observe à la fin d'une fièvre, lorsque les forces manquent, ou après de grandes évacuations, de quelque nature qu'elles soient, on doit le regarder comme un des signes les plus fâcheux. C'est le contraire quand il succède à une passion violente & subite, ou quand ce pouls est naturel au tempérament, comme on l'a remarqué plus d'une fois.

Quand l'intermission du pouls continue quelque temps, qu'elle survient à une hémorragie considérable ou à d'autres écoulemens, elle doit toujours être regardée comme très-dangereuse. Le peu de circulation qui a lieu alors, dépend

uniquement des faibles contractions & dilatations du cœur, plutôt que de son mouvement de soubresaut.

Quelques Auteurs établissent une différence entre le pouls vif & le pouls fréquent. Le pouls fréquent, selon eux, est celui dans lequel on observe un nombre extraordinaire de pulsations dans un espace de temps donné; & le pouls vif est celui dont les pulsations s'opèrent avec une vigueur remarquable, & dans le plus petit espace de temps qu'on peut concevoir. Lépithète de *dur* exprimerait mieux leur pensée, aussi la prendrons-nous pour désigner ce battement du pouls, dont l'action est si subite, qu'elle donne aux doigts qui l'éprouvent, le sentiment d'un corps très-solide.

Le pouls qui est excessivement vif & fréquent, indique une irritation extraordinaire dans le système vasculaire, occasionnée par la présence de matières âcres & stimulantes dans le sang, ou par la difficulté que les ventricules du cœur trouvent à se vider complètement du sang qui alors devient pour eux un aiguillon perpétuel. Cette difficulté du cœur à s'évacuer, peut provenir de la faiblesse des parois de cet organe, qui ne se contractent qu'avec lenteur, ou des obstacles que lui présentent les dernières terminaisons du système artériel, qui, resserrées alors, forcent le sang de s'accumuler en grande abondance vers le centre. On observe encore la vitesse & la fréquence du pouls, toutes les fois que le sang se porte de la circonférence vers le centre beaucoup plus promptement qu'il ne devrait le faire, ou en plus grande quantité que le cœur ne peut le recevoir, comme il arrive à la suite des exercices violens & extraordinaires du corps. De-là l'on conçoit pourquoi les évacuations abondantes diminuent le pouls. En effet, la force du cœur, dans ces

cas, est très-diminuée; les ventricules ne pouvant conséquemment être complètement évacués, font des efforts continuels pour se débarrasser, mais ils sont faibles & vains. Le pouls ne peut donc être que petit & fréquent dans ce cas. On conçoit également, d'une autre part, pourquoi tout ce qui excite des spasmes, anime le pouls. De-là la vivacité du pouls, inséparable de la fièvre, tant que les artères de la circonférence sont dans l'état de constriction,

Le pouls vif ou fréquent n'est point une preuve que le sang circule avec plus de force dans les vaisseaux, ni que ce fluide se meuve dans un temps donné en un plus grand espace qu'auparavant. L'effort du sang qui circule, doit s'estimer en multipliant la force du pouls par le nombre des battemens qui ont lieu dans un temps donné. Pour mettre la matière dans un plus grand jour, estimons la force du pouls en pleine santé égale à 4, le nombre des battemens étant dans une minute de 70, 70 multipliés par 4, donnent 280, donc 280 expriment la force de la circulation en pleine santé.

Supposons actuellement une fièvre inflammatoire qui augmente de cinq la force du pouls, & que le nombre des battemens dans une minute soit porté jusqu'à 112, ces deux nombres étant multipliés l'un par l'autre, donnent 560, ce qui est le double de la force circulatoire dans l'état de santé.

Supposons encore que le nombre des pulsations dans une minute soit de 112, & que la force des battemens soit réduite à la moitié au-dessous de ce qu'elle est ordinairement; c'est-à-dire, au-lieu de 4, estimons-la seulement comme 2, alors le produit sera 224, ce qui est beaucoup au-dessous de l'état de santé. Ainsi l'on

voit que malgré que le pouls soit beaucoup plus fréquent, cependant la masse du sang ne circulera pas avec plus de liberté & de promptitude qu'elle le faisait, quand le cœur se contractait lui-même seulement 70 fois dans une minute, au-lieu de 112.

Toutes les fois que le pouls est plus lent qu'il ne l'est naturellement, on a droit de soupçonner que le cœur & le système artériel sont moins irritables qu'ils ne le doivent. Le défaut dans la distribution du fluide subtil qui anime les fibres musculaires, peut occasionner cet état extraordinaire. Ce défaut peut également lui-même provenir de ce que les vaisseaux ou les ventricules du cerveau sont surchargés de sang, de sérosité, ou de ce que ce viscère est comprimé par une pièce détachée du crâne à la suite d'une fracture. Cet état d'une moindre irritabilité du cœur, peut encore provenir d'une trop grande laxité dans les fibres de cet organe, comme chez les personnes grasses ou hydropiques, dont les fibres musculaires sont surchargées d'eau ou de graisse, & chez les vieillards, dont les valvules & les parois du cœur se solidifient par la déposition des parties terreuses, qui ôtent aux fibres une grande partie de leur irritabilité.

Comme la vitesse & la fréquence du pouls n'indiquent point que la force circulatoire du sang soit augmentée, sa lenteur n'est point également un signe qu'elle soit diminuée. Les mêmes principes qui ont servi à établir un jugement dans le cas précédent, doivent donc également diriger dans celui-ci. Par exemple, si le pouls d'une personne qui relève de la fièvre, est si lent qu'il ne batte que 56 fois dans une minute, & que la force de chaque battement ou impulsion puisse être estimé à 5, alors on voit par le produit, qui est 280, que la

force circulatoire est précisément la même que celle qui avait lieu en parfaite santé, où elle a été estimée à 4, & le nombre des pulsations à 70.

On conçoit, d'après tout ce que nous avons dit, pourquoi un pouls fort & lent, pourvu qu'il soit égal, est un si bon signe quand il survient à un faible & fréquent, & pourquoi nous regardons un tel pouls comme l'indice le plus certain que la crise de la fièvre a été complète, & que l'égalité & la liberté sont entièrement rétablies dans tout le système artériel.

Un pouls fort indique que l'influx du fluide nerveux au cœur s'opère librement, & que les fibres de cet organe & de tout le système artériel jouissent de toute leur énergie. Le sang que les vaisseaux contiennent en pareil cas, est épais & riche en couleur; le pouls faible, au contraire, désigne un manque de force dans le cœur, & généralement dans tout le système vasculaire. Un relâchement, une mollesse peu ordinaire des solides, joint à un sang clair & aqueux, accompagne cet état.

La dureté du pouls, propre à certaines maladies, & particulièrement aux inflammations des parties membraneuses, provient d'une tension extraordinaire communiquée à toutes les fibres motrices sans exception. La mollesse reconnaît pour cause un état opposé des fibres vivantes, & ne doit être considérée que comme une légère variation du pouls faible.

En revenant sur ce que nous avons dit touchant les divers états du pouls, considérés séparément, on pourra tirer les déductions suivantes de leurs combinaisons. Ainsi un pouls vif, dur & fort, marque évidemment que le cœur & le système artériel sont très-irrités; qu'en général il y a une grande tension des fibres motrices, &

que les vaisseaux sont remplis d'un sang plus dense & plus riche en parties colorantes qu'il ne devrait être.

Nous nous bornerons ici aux considérations générales que nous venons de faire sur le pouls, relativement à l'état de maladie. Lorsque nous traiterons chacune des affections morbifiques en particulier, nous reviendrons sur la manière d'être dans les différens cas.

CHAPITRE III.

Des Signes que la respiration présente.

COMME toute la masse des fluides qui circulent, doit nécessairement passer par les vaisseaux du poumon dans son cours du ventricule droit au ventricule gauche, on doit nécessairement s'attendre à voir les signes pris du pouls, être confirmés par ceux que la respiration fournit.

La respiration, en santé, se fait aisément & avec quelque plaisir. Le mouvement de toutes les parties qui y contribuent, est si doux & si tranquille, que l'élevation & l'abaissement des côtes sont à peine sensibles. La cavité de la poitrine est alors alternativement augmentée & diminuée, principalement par la contraction alternative & le relâchement du diaphragme & des muscles abdominaux. Il n'en est point ainsi dans les maladies : on observe, en effet, fréquemment que la respiration est troublée & interrompue ; qu'elle est douloureuse, difficile, souvent prompté & sonore, & qu'elle s'opère quelquefois avec un mouvement évident des côtes. On doit faire attention à tous ces écarts de l'ordre naturel, & les prendre pour signes, lorsqu'il s'agit de juger du degré

de trouble & d'interruption dans la circulation générale.

Les poumons, en effet, doivent être regardés comme un épitome de tout le corps, quant à leur composition vasculaire. Ce viscère renferme une série de vaisseaux qui décroît à l'infini; aussi quand le sang les parcourt avec facilité, on peut supposer que son cours est également aisé dans tout le reste des canaux sanguifères.

On observe en général qu'une seule inspiration en parfaite santé, équivaut à quatre contractions du cœur. De-là on peut inférer que, lorsque la respiration est plus prompte qu'à l'ordinaire, le sang est chassé en plus grande abondance du cœur dans l'artère pulmonaire. Cette abondance vient souvent de ce que ce fluide afflue en plus grande quantité de la circonférence au centre, comme il arrive dans les violens exercices du corps, ou dans les fortes passions de l'ame. C'est ainsi que la constriction spasmodique accélère toujours la respiration. Quand les poumons ne peuvent livrer passage dans une de leur dilatation à la quantité ordinaire de sang qui doit les traverser, leur insuffisance doit être compensée par une répétition d'action. Une respiration prompte peut donc être regardée comme un signe d'engorgement du poumon, dont la nature est fort variée, ainsi que nous l'avons déjà dit.

La respiration peut encore être accélérée, si les muscles qui y servent, particulièrement le diaphragme, sont agités de mouvemens spasmodiques, comme cela arrive chez les femmes hystériques, lorsque des vents ou d'autres matières nuisibles sont renfermés dans l'estomac & les intestins, ou lorsque les poumons souffrent de la présence du lait ou d'autres matières stimulantes.

Une respiration laborieuse & difficile, dans laquelle

les mouvemens de la poitrine sont non-seulement prompts, mais encore dans laquelle le thorax ne se dilate point suffisamment, marque que le passage par les vaisseaux pulmonaires, est considérablement intercepté, soit par la constriction spasmodique de ces vaisseaux, ou, si l'on admet le *lentor* de *Boërrhaave*, par la trop grande ténacité de sang, qui ne peut aisément se faire voie par les dernières terminaisons de l'artère pulmonaire. La respiration difficile, indique encore une congestion de matières aqueuses, huileuses, & souvent terreuses dans le tissu cellulaire des poumons, en assez grande quantité pour comprimer les vaisseaux aériens ou sanguins, & empêcher les uns de recevoir l'air qui doit les distendre, & les autres les fluides qu'ils doivent transmettre. De-là l'obstacle plus ou moins grand à la circulation, à raison de la quantité de matières amassées.

La respiration, accompagnée d'une douleur interne, fixe, aiguë, & souvent insupportable, dénote que la tunique des poumons & les membranes qui revêtent le thorax, sont dans un état inflammatoire, souvent tel que les vaisseaux qui rampent à leur surface, sont près de leur rupture. Si une douleur sourde & profonde se joint à un pouls vif, mais faible, pour accompagner une respiration difficile & laborieuse, cet assemblage de symptômes met en évidence l'état inflammatoire des poumons.

Mais si la douleur qui accompagne la difficulté de respirer, siège dans les parties charnues & extérieures de la poitrine, qu'au lieu d'être fixe elle erre comme une crampe d'un endroit vers un autre, sans qu'il y ait de grands changemens dans le pouls, c'est le signe d'une

affection spasmodique, à laquelle il sera facile de remédier par les opiacées; ou d'une fluxion rhumatismale qui, pour être guérie, demande l'application d'un vésicatoire.

On peut regarder comme signe d'une mort prochaine, une respiration prompte, difficile, avec sanglot & râlement dans le gosier, lorsqu'elle succède à d'autres mauvais signes, tels qu'un pouls petit & fréquent, des sueurs froides, l'insensibilité & la perte totale des forces.

Comme la respiration difficile & déréglée, peut être occasionnée par nombre de causes dont plusieurs par elles-mêmes n'indiquent point un grand danger, on ne peut déduire rien de certain d'après les seuls signes de la respiration. On doit donc leur réunir tous les autres symptômes que l'on découvre chez le malade, pour en tirer les conséquences relatives à la conduite que l'on doit tenir en pareil cas. Par exemple, l'on voit souvent des personnes délicates & très-sensibles, être attaquées d'accidens graves, relatifs à la respiration, par des causes qui n'affectent que les muscles destinés à cette fonction, sans interrompre ou troubler beaucoup le passage du sang à travers les poumons. On ne doit pas, dans ces cas, estimer le danger, d'après tout ce qu'offrent d'inquiétant les symptômes actuels; car, tant que la circulation sera libre dans le poumon, la mort ne peut être prochaine. Le pouls est le plus sûr indice que l'on puisse consulter alors, pour s'assurer de cette liberté de circulation dans ce viscère. On ne saurait se flatter des mêmes espérances, quand la respiration est laborieuse & même presque suffocante, si l'on fait d'ailleurs que les poumons sont enflammés, gorgés ou surchargés de matières aqueuses, muqueuses, huileuses, sanguines ou purulentes; on doit alors se préparer à tout événement.

En traitant en particulier des maladies dont la difficulté de respirer forme le principal symptôme, nous exposerons plus particulièrement les cas où la maladie provient de l'engorgement des poumons, & ceux où elle est dûe à une affection passagère des nerfs qui se distribuent aux muscles de la respiration.

La respiration a, comme le pouls, ses états accidentels, & d'autres de première constitution. Elle varie dans les différens sujets, selon leurs divers tempéramens, la conformation variée de la poitrine, & l'état particulier des poumons. On peut encore ajouter à ces différences, celles qu'on a lieu d'attendre du changement de l'atmosphère & des différens climats.

C H A P I T R E · I V.

Des Signes qui manifestent un désordre dans le Système Nerveux.

UN nombre infini d'observations & d'expériences, faites sur les animaux vivans, ont établi que les sensations, les perceptions, & le mouvement volontaire, dépendent essentiellement de l'état sain des nerfs. Ainsi donc, toutes les fois qu'on observe les sens externes, les facultés de l'ame, ou la force des muscles diminués, dérangés, ou suspendus, on a tout lieu de croire que le système nerveux n'est point dans l'état harmonique où il doit être. On peut s'assurer alors du danger de la maladie, en comparant les divers écarts morbifiques avec l'état naturel des sensations, des perceptions, & du mouvement volontaire, tel qu'il doit être chez ceux qui

jouissent de la meilleure santé. Un malade, par exemple, a un délire pendant l'exacerbation d'une fièvre continue, il est privé de tout sommeil. La raison la plus simple & la plus naturelle que l'on puisse apporter de ces deux phénomènes, est la distribution abondante du fluide nerveux aux organes des sens, tant internes qu'externes. En les observant cependant de plus près, nous en concluons que la force augmentée des fluides circulans, d'où provient la fièvre, a déterminé une sécrétion plus abondante de fluide nerveux, qui alors se porte en plus grande quantité dans les nerfs. Nous osons donc, d'après une telle observation, assurer avec certitude, que si ces deux symptômes continuent de sévir avec violence, la vie du malade est en grand danger par la perte extraordinaire qui a lieu de ce fluide vivifiant, sans lequel le mouvement animal ne peut s'exécuter.

Mais si ce malade devient stupide pendant le cours de la fièvre, qu'il tombe dans un assoupissement dont on ne puisse le réveiller, on peut alors conclure que les nerfs ne sont point suffisamment fournis de leur fluide, & que leur action souffre une rémission par la trop grande dilatation que les vaisseaux sanguins éprouvent, ou par leur rupture, qui est une suite nécessaire de la continuité du mouvement rapide & violent des fluides qui circulent. C'est donc d'après l'observation de ce que ces deux symptômes accessoires nous présentent, que nous prognostiquons l'état dangereux du malade.

Nous regarderons, d'après les mêmes principes, les spasmes comme très-fâcheux quand ils se joignent avec le désordre du système vasculaire. L'extrême faiblesse du corps & l'abattement de l'esprit indiquent le même danger

danger; & quand ils ont lieu dans quelque fièvre que ce soit, il ne peut y avoir de signes plus alarmans.

Quelques Médecins, depuis peu, ont pensé que les nerfs pouvaient être affectés à leur origine dans le cerveau par des substances délétères, qui agissent là où les chordes nerveuses se perdent dans ce viscère, & que le désordre qu'elles excitent pouvait se communiquer à des parties fort éloignées, d'après les loix à jamais inexplicables de la sympathie.

Quoi qu'il en soit, comme la cause la plus ordinaire de ces dérangemens vient des matières âcres & malfaisantes, renfermées dans le canal alimentaire, le système général des solides & la masse des humeurs étant dans la plus parfaite intégrité, il est de la plus grande importance d'observer les signes qui indiquent la présence & la nature de ces matières, ainsi que les moyens les plus propres à les corriger ou à les expulser.

La présence des matières saburrales dans l'estomac ou dans la courbure du duodénum, sont, la mal-propreté de la langue, qui est chargée d'ordure & d'une crasse épaisse, circonstance qui accompagne toujours les différentes espèces de fièvres (a); un goût d'amertume, de putridité, de rancidité ou d'acidité dans la bouche; des nausées, le manque d'appétit, une douleur à l'orifice gauche & à la partie supérieure de l'estomac, un poids & une oppres-

(a) Il n'y a point de signes plus certains de la fièvre, que la sécheresse & la mal-propreté de la langue: la vivacité du pouls n'est pas si infaillible, puisque l'art peut la procurer, ainsi qu'on le voit dans les Hôpitaux Militaires, ou chez le peuple qui a intérêt d'avoir la fièvre. Une gousse d'ail, introduite dans l'anus, produit toujours la vélocité du pouls.

sion à la région précordiale , avec une réplétion & une légère élévation des hypochondres, une pesanteur, une douleur & un tournoiement de tête, le froid des extrémités, le frisson & une lassitude générale, ou une perte subite de forces. Tous ces accidens disparaissent, ou au moins diminuent beaucoup, par l'effet d'un vomitif qu'on donne dans ces cas avec le plus grand succès. Quand, au contraire, les crudités séjournent dans le reste du canal intestinal, le bas-ventre se tuméfie, se tend; une douleur sourde se fait sentir dans toute son étendue; cette douleur augmente pour peu qu'on touche le ventre, elle s'étend jusqu'aux reins, aux cuisses, ou aux genoux; elle est telle à cet endroit que les malades ont de la peine à se tenir debout; les borborygmes se font entendre, les selles sont fétides, âcres; les purgatifs, donnés plusieurs fois alors, emportent ordinairement tous ces accidens.

On peut encore juger, en quelque manière, de l'état général du système nerveux, d'après ce que les yeux & généralement tout l'extérieur du corps présentent. Plus ce que l'on découvre s'éloigne de l'état de santé, plus aussi ce qu'il présage est alarmant : aussi doit-on toujours pronostiquer un grand danger, toutes les fois que la contenance du malade est si changée, que ses amis peuvent à peine le connaître. Ceux qui sont habitués d'être avec les malades, acquièrent insensiblement la connaissance de ces signes, en consultant souvent les yeux & les traits du visage; mais rien ne la facilite davantage que de s'arrêter à chacun des phénomènes que le corps présente alors.



C H A P I T R E V.

Des Signes que les diverses éruptions , & autres phénomènes extérieurs du Corps fournissent.

P OUR avoir une connaissance profonde du corps humain dans l'état de maladie, il faut soigneusement observer les différentes espèces de taches, d'éruptions, & autres changemens qui paraissent spontanément sur la peau. On doit porter la même attention sur le sang, que l'on doit considérer au moment qu'il sort de la veine & quelque temps après, comme sur les urines, dont l'analyse n'est point à mépriser. On doit encore examiner les excrétiions que les poumons rejettent dans l'expectoration, les matières que l'estomac ou les intestins rendent par le vomissement ou par les selles.

Quelques-unes des éruptions cutanées étant encore précédées ou accompagnées de la fièvre, il faut aussi distinguer celles-ci de celles qui paraissent sans aucune agitation fébrile. La plupart des éruptions fébriles reconnaissent pour cause une matière morbifique d'une nature particulière, telle que celle qui occasionne la petite-vérole, la rougeole & autres. Quelques-unes, au contraire, sont produites par la dissolution du sang à la suite du mouvement trop violent de ce fluide, ou par l'intensité d'une chaleur de trop longue durée. Cette dissolution peut encore être favorisée par des miasmes corrupteurs qui passent au-dedans du corps, & infectent la masse générale des humeurs, en y introduisant un genre particulier de fermentation, si l'on peut ainsi ap-

peler le mouvement qu'ils y occasionnent. De pareils miasmes s'engendrent également dans l'intérieur du corps à la suite d'un mauvais régime, ou de quelques erreurs dans le choix des six choses non-naturelles.

Ce dernier genre d'éruption, qu'on nomme communément *pourpre* ou *pétéchies*, est de différente couleur, depuis le rouge brillant jusqu'au livide, & même au noir. L'étendue varie depuis celle de petites taches pareilles à celles de morsures de puces, jusqu'à celle des plaques d'une grandeur considérable : on appelle ces dernières *vibices*.

Les éruptions pétéchiales s'élèvent à peine sur la peau; elles paraissent rarement avant que la fièvre ait duré quelques jours, & que le malade soit considérablement affaibli; leur apparition n'apporte aucun mieux à son état. C'est le contraire pour les autres éruptions; elles procurent, pour la plupart, un mieux marqué dès qu'elles paraissent. Les acrimonies, dégagées alors de la masse des humeurs, se déposent paisiblement dans les interstices cellulaires. Quand la déposition est complète, la fièvre s'apaise, & tous les symptômes fâcheux disparaissent; mais si la quantité de matière acrimonieuse est trop considérable pour pouvoir être ainsi toute confinée, & s'il en reste encore quelques parties mêlées avec le sang, la fièvre continue encore malgré la présence de l'éruption. C'est ce qui arrive dans les petites véroles confluentes, dans la rougeole, les fièvres miliaires & scarlatines. En général, dans quelque fièvre que ce soit, on peut tirer les inductions suivantes des éruptions qui paraissent au-dehors. Toutes les fois que les symptômes fébriles cessent presque tous, à la sortie de l'éruption, on doit la regarder comme le signe le plus favo-

nable & le plus certain de l'heureuse terminaison de la maladie. Quand au contraire elle n'apporte aucun changement, & que les symptômes fébriles, l'oppression, la faiblesse, le délire, &c. augmentent plutôt que de diminuer, on peut conclure que la crâse du sang est déjà détruite, & peut-être au-delà du terme où les secours de la Médecine peuvent atteindre.

Le changement de couleur dans la peau, est encore un signe dont le Médecin doit faire le plus grand cas dans le traitement des maladies. Un teint pâle, verd, avec des taches noirâtres sur les yeux, indique que la circulation est languissante, & que le sang est aqueux & appauvri. Si une pareille disposition a lieu chez les femmes d'un certain âge, elle est une preuve qu'il y a un obstacle à l'écoulement des règles. Quand au contraire on la rencontre chez les hommes, elle désigne un vice scorbutique, ou une faiblesse dans les entrailles, d'où naissent de mauvaises digestions. Une couleur livide généralement répandue sur toute la peau, marque une tendance à la même maladie, & est un signe évident d'un commencement de putréfaction dans la masse générale des humeurs, & d'une langueur universelle dans l'action des vaisseaux. Ce qu'on appelle le tempérament jaune, ou le teint sombre & foncé du visage, accompagné de la pesanteur & de la faiblesse de la vue, est un signe qui indique que la sécrétion de la bile ne s'opère point selon les loix de la nature. Quand la couleur jaune est décidée, elle dénote que le conduit cholédoque ou le cystique est engorgé, que la bile cystique ne peut couler dans le duodénum, & que reportée dans la masse des humeurs, elle vient inonder le tissu cellulaire, qui est dessous la peau.

Les sueurs font aussi des indices, aux moyens desquels on peut reconnaître l'état actuel des fluides. Quelquefois elles sont aigres, quoique ce cas soit rare; d'autres fois elles répandent une odeur putride, & assez souvent elles sont teintes de la partie rouge du sang, ce qui leur donne une couleur jaunâtre & même rougeâtre.

Enfin, les ulcères nous fournissent une dernière source d'où nous pouvons puiser les connaissances relatives à l'état des fluides. Si la matière qui s'en écoule est extrêmement âcre, fétide, & qu'elle excorie les parties environnantes, elle désigne une acrimonie cancéreuse ou d'une nature approchante. Si elle est claire & sanguinolente, elle donne lieu de croire qu'il y a une dissolution, ou putréfaction d'un caractère scorbutique. C'est le contraire quand elle est douce, sans aucune odeur désagréable & d'une consistance comme caillée; cet état manifeste toujours un levain scrophuleux. L'écoulement que les ulcères vénériens fournissent, est quelquefois aussi âcre & aussi corrosif que la matière qui sort d'un cancer, aussi les confond-t-on souvent ensemble, à moins qu'on ne fasse attention aux progrès de la maladie, & que l'on ne compare chacun des symptômes de ces affections entre-eux.



CHAPITRE VI.

*Des Signes que les différens états du Sang
présentent.*

COMME le sang, tiré de la veine d'une personne évidemment malade, paraît souvent absolument semblable à celui que donnerait une autre en pleine santé; on ne peut obtenir de l'inspection de ce fluide les connaissances certaines dont quelques-uns se sont flattés. Il est d'ailleurs d'autres sujets chez qui l'on observe, au contraire, un sang pareil à celui des personnes gravement malades, quoiqu'ils jouissent d'une très-bonne santé: telles sont les femmes grosses, dont le sang est couenneux & pareil à celui qu'on tire des pleurétiques.

Il n'est donc pas si aisé qu'on le pourrait croire, d'établir des indices certains au moyen desquels l'on puisse juger de la quantité & de la qualité du sang. Comme ni l'une ni l'autre ne peuvent être estimées par elles-mêmes, on les doit donc toujours considérer d'une manière relative aux circonstances particulières de l'âge, du sexe & de la constitution.

On observe en général que le sang d'un rouge foncé, qui par le froid se sépare en une sérosité limpide & non-colorée, & dont la quantité est d'environ un tiers & demi du total, & en un coagulum point trop solide ni bigarré, est un sang bon, sain, qui n'est point corrompu par aucune acrimonie, & dont toutes les parties sont dans la proportion la plus juste & la plus convenable.

D'après la considération de cet état naturel du sang,

il sera facile de juger du changement que ce fluide contracte dans les maladies. Le sang qui est d'un rouge très-clair, approchant de l'écarlate, & dont la coagulation est lente à s'opérer, indique que les fluides surabondent en parties salines, & qu'il y a une tendance à la goutte ou à quelques éruptions chaudes ou galeuses. On trouve assez souvent un pareil sang dans les constitutions que la fièvre hectique mine, ou chez ceux qui se nourrissent d'alimens trop salés & trop assaisonnés.

Quand la sérosité du sang surabonde, on a tout lieu de craindre quelques maladies hydropiques. Une telle fluidité du sang marque en effet une débilité inhérente au système vasculaire; ce qui favorise d'autant mieux l'infiltration de la sérosité dans les grandes cavités ou dans les interstices cellulaires, que les vaisseaux lymphatiques ne remplissent plus leur fonction d'absorber, & que l'évaporation cutanée est interrompue.

Quand la sérosité a une couleur décidément jaune, c'est un signe que la bile ne peut plus passer dans le duodénum, & qu'elle reflue dans la masse générale du sang. La sérosité rougeâtre ou livide, dénonce une grande dissolution ou putridité, telle qu'elle est ordinaire aux scorbutiques & dans les mauvaises espèces de fièvres putrides. L'on a un bien plus grand danger à redouter quand la sérosité est trouble, & que la totalité du sang paraît sale, obscure, & qu'il ne s'y opère aucune séparation.

Quand le sang se partage, comme il le doit, en sérosité & en coagulum, si celui-ci se couvre d'une écume ou croûte blanchâtre ou tachetée, c'est un signe certain que le sang a trop de viscosité, & qu'ainsi il ne peut couler dans les vaisseaux qu'avec beaucoup de difficulté. Comme le sang qu'on tire dans les maladies inflammatoires

offre souvent ce phénomène, aussi quelques-uns l'ont-ils fait servir pour confirmer la théorie qui suppose la lenteur & l'obstruction comme causes de l'inflammation.

Les Physiologistes modernes expliquent la formation de cette croûte d'une manière plus vraisemblable, sur des principes diamétralement opposés. Ils prouvent, en effet, que, malgré cette consistance visqueuse que le sang présente après qu'il est refroidi, il n'en coule pas moins avec une fluidité beaucoup plus grande que celle qu'il avait antécédemment à l'inflammation.

Nous avons dit ci-devant que le coagulum du sang était formé de parties colorantes, unies à une lymphe coagulable. Maintenant, quand les artères agissent fortement dans tout leur système, le sang qu'on tire de la veine étant abandonné à lui-même, la lymphe coagulable reste plus long-temps fluide. Les parties rouges qui sont les plus pesantes du sang, se précipitent donc alors avec plus de facilité qu'elles ne l'eussent fait, si la lymphe eût été moins lente à se coaguler. Ainsi, par une séparation spontanée, le coagulum se divise en deux parties; une supérieure, qui n'est que le caillot de la lymphe coagulable seule, qu'on appelle alors *couenne*, & une inférieure, qui est un composé de celle-ci, & de globules rouges. (a)

Cette couche couenneuse a toujours fixé l'attention des Médecins. Le D. *Langrish*, qui était un des plus grands

(a) *Fordycès Elementary Practice of Physic*, part. 1, pag. 5. *Hewson*, l'industriel & infatigable Anatomiste, a développé cette matière de la manière la plus satisfaisante dans ses recherches expérimentales sur les propriétés du sang. Il a été le premier qui ait expliqué la formation de la couenne d'après les principes que nous rapportons. Voy. son *Essai* not. pag. 51, deuxième édition.

partisans du *lensor*, imagina un instrument fait d'après les principes de l'aréomètre ordinaire, pour estimer les divers degrés de ténacité de cette couenne, afin d'établir des règles utiles dans la pratique. D'autres ont desséché le sang pour trouver le rapport de la partie solide à la fluide. Quelques-uns l'ont pesé spécifiquement, pour connaître la différence entre son poids & celui de l'eau. Enfin, il en est qui l'ont mêlé à plusieurs matières salines, à la décoction de quinquina, aux esprits ardents, &c. Mais toutes ces expériences sont plutôt propres à satisfaire la curiosité, qu'elles n'ont d'utilité réelle, la plupart ayant été faites d'après une théorie que l'on visait à établir.

CHAPITRE VII.

Des Signes que l'on peut tirer de l'urine.

LA santé du corps humain est en grande partie établie sur la séparation & l'excrétion régulières & convenables des matières excrémenteuses. L'examen de la quantité, & de la qualité de ces matières est donc d'une aussi grande utilité, pour juger de l'état du corps, que l'observation du pouls & l'inspection du sang. L'urine cependant a plus particulièrement mérité l'attention des Médecins de la plus haute antiquité, comme étant celle de toutes les humeurs excrémenteuses, dont l'examen est le plus facile, & qui, par ses variations, montre fréquemment l'état des mouvemens dans les solides, aussi bien que la nature des fluides qui y sont contenus.

Avant de porter un jugement sur les urines considérées en maladies, il faut en bien connaître l'état naturel, chez ceux qui jouissent de la plus parfaite

santé. (1) Cet état varie singulièrement, selon le temps de la vie, la manière de vivre, les exercices, & nombre

(1) On distingue chez eux trois sortes d'urines, qu'il ne faut point confondre entr'elles. La première, *urina potûs*, se sépare du sang après que l'on a beaucoup bu ; elle est pâle, ne dépose point, & est très-éloignée de la putréfaction. La seconde, *urina chyli*, est blanche, trouble, & dépose un nuage mucilagineux ; elle est symptomatique dans les maladies chroniques, & souvent elle retient la couleur & la saveur des alimens que les malades ont pris, ce qui est un indice de crudité & de faiblesse. La troisième, *urina sanguinis*, est celle qu'on rend après que la digestion est entièrement achevée. Elle est exactement élaborée, & d'un jaune clair ; elle se trouble au bout de quelque temps, en formant différens nuages qui se précipitent, & un sédiment blanchâtre. Les Médecins peuvent tirer de ces différens précipités, & généralement de l'Ouroscopie, beaucoup d'inductions que le charlatanisme a portées trop loin, & que les personnes instruites ont peut être trop négligées. L'urine bien colorée indique des vaisseaux convenablement calibrés, pour donner passage à toutes les parties qui doivent la former. Celle qui est pâle est un signe d'une constriction, ou d'un resserrement spasmodique. Quand la quantité d'urine diminue sans que la transpiration en soit plus abondante, c'est signe d'une ischurie rénale ou vésicale. Quand, au contraire, la quantité en est augmentée sans qu'il y ait diminution dans la transpiration, c'est un indice de crise par cette voie. Les sédimens que donnent de pareilles urines sont assez souvent blancs & terreux. Quand ils sont abondans, & que les symptômes de maladie ne diminuent point, ils sont d'un mauvais présage, & font craindre qu'ils ne proviennent de la matière nutritive & crétacée des os. L'urine jaune, & qui dépose un sédiment de même couleur, annonce une indisposition du foie : on la nomme *briquetée*. Un sédiment rougeâtre d'une odeur forte, surchargé d'une urine haute en couleur, grasse, irritée, sont des indices d'inflammation & de putridité.

d'autres circonstances. L'urine d'un enfant est douce & sans odeur, en comparaison de celle d'une personne âgée, chez laquelle les principes salins, huileux & terreux abondent, & lui donnent une couleur foncée, une odeur forte, & une très-grande âcreté. On en peut dire de même de l'urine d'une personne sédentaire qui ne fait point, ou presque-point d'exercice du corps, & de celle d'un ouvrier qui travaille beaucoup dans la journée. En général, plus l'exercice du corps est violent, plus les urines sont empreintes de molécules salines, huileuses & terreuses.

Les phénomènes que l'urine présente, dépendent encore de la quantité de boisson à laquelle on est accoutumé. Ceux qui boivent beaucoup en rendent une grande quantité de claires, pâles & peu saturées d'huiles & de sels; le contraire a lieu chez ceux qui ne prennent que peu de boisson.

La couleur naturelle de l'urine doit en général ressembler à celle du vin du Rhin, ou de Lisbonne, & être parfaitement limpide, sans le moindre sédiment. L'hypostase, dans les urines, indique en effet que les différens principes du sang ne sont point également proportionnés, ou suffisamment unis & mêlés ensemble, & conséquemment indique un écart de l'état naturel.

L'urine limpide, aqueuse & abondante est un indice d'une diminution extraordinaire de la transpiration cutanée. Elle accompagne toujours les paroxysmes hystériques & hypochondriaques, dans lesquels il y a sensation d'un froid extrême, une oppression & une douleur aiguë en différentes parties, & particulièrement à la tête & aux reins. On observe souvent de pareilles urines dans les maladies fébriles; on doit les regarder comme un

très-mauvais signe , qui indique une très-grande contraction spasmodique aux dernières terminaisons des artères, une augmentation des symptômes fébriles , & un délire prochain.

L'urine pâle , quand il n'y a aucun trouble dans les systèmes vasculaires & nerveux , fait soupçonner un sang pauvre & aqueux. Elle est la preuve du défaut d'exercice du corps , de la faiblesse , & du relâchement général des solides. L'urine pâle & trouble indique que les organes de la digestion sont en mauvais état, qu'ils manquent d'énergie , & que les qualités dissolvantes & assimilantes de la salive, de la bile , & des autres fluides digestifs sont émouffées, d'où suit la résorption d'un chyle crud , indigeste , & retenant encore les qualités originaires des substances dont il a été formé. Les premières voies , en pareilles circonstances, sont farcies d'un flegme visqueux qui favorise la génération des vers ; aussi regarde-t-on ces urines comme un signe certain de ces insectes.

L'urine rougeâtre & haute en couleur , néanmoins sans sédiment , caractérise une chaleur supérieure à celle qui est propre au corps , soit qu'elle soit l'effet d'un violent exercice , ou d'une fièvre actuellement existante. La couleur de l'urine étant, en effet, supposée dépendre principalement de la quantité d'huile qu'elle contient , une augmentation de vélocité dans la circulation , ne manque jamais d'augmenter la résorption des sucs huileux des cellules adipeuses. Ces sucs ainsi mêlés au sang en trop grande proportion , se portent bientôt vers les couloirs des reins , & donnent à l'urine une couleur plus foncée qu'elle n'a ordinairement. De-là la raison pourquoi on rend le plus souvent une pareille urine dans les maladies fébriles , tant que les obstacles

à la libre circulation persistent. Mais quand la maladie se termine par une crise favorable, & que le sang est purgé des matières âcres qui excitaient l'irritation, alors l'urine devient si chargée qu'elle ne peut retenir plus long-temps les parties salines & huileuses en dissolution; elle les dépose sous la forme d'un sédiment épais.

Toute cette théorie reçoit une nouvelle confirmation des expériences faites encore par le D. *Langrish*. Si d'après elles, on divise l'urine d'une personne bien portante en cinq cent-douze parties, l'analyse en fait évaporer quatre-cent quatre-vingt-quatorze, qui sont purement aqueuses, & il en reste douze qui sont un mélange de parties salines & terreuses, dont cinq sont réellement salines, & une seule huileuse. Les proportions que nous venons d'énoncer furent bien différentes dans l'urine que rendit un jeune homme attaqué d'une fièvre aiguë, accompagnée de délire, & d'autres mauvais symptômes, jusqu'au huitième jour, qu'une sueur modérée parut, & que l'urine déposa une grande quantité de sédiment. De cinq cent-douze parties d'une pareille urine, il n'y en eut que quatre-cent quatre-vingt-quatre d'aqueuses; mais la substance saline terreuse monta à quatorze, la saline pure à onze, & la huileuse, au-lieu d'un, était le tiers de cinq cent-douze, la totalité.

En faisant attention à cette différence sensible qui a lieu entre l'urine d'une personne saine, & celle qu'on rend lorsque la fièvre est sur son déclin, on voit les avantages qu'on doit attendre d'une pareille urine chargée, qui dépose une si grande quantité de sédiment. Une telle urine prouve, en effet, que les parties salines & huileuses qui, en roulant avec le sang, augmentaient le trouble des solides, sont alors chassées au-dehors, que

les obstacles sont levés en grande partie , & que la circulation reprend son cours ordinaire.

La couleur du sédiment de l'urine marque encore les différens états des fluides ; ainsi un sédiment jaunâtre désigne que le passage de la bile dans le duodénum , est en quelque sorte interrompu. Le noirâtre annonce une disposition putrescente des humeurs , & est regardée comme un signe de mauvais présage , qui n'a lieu que dans les maladies où la nature du sang est presque détruite par une acrimonie putréfactive. Une grande quantité de sédiment pâle & visqueux désigne une faiblesse de constitution & la présence d'humeurs crues & indigestes , non-seulement dans les premières voies , mais encore dans la masse générale des fluides ; on la doit regarder comme annonçant une maladie de très-longue durée. On observe fréquemment cette espèce de sédiment dans les fièvres intermittentes. Si alors l'urine , quoique fortement colorée , reste limpide pendant l'intervalle des accès , & qu'elle ne laisse échapper aucun sédiment , c'est encore un plus mauvais signe , qui annonce que ces fièvres deviendront probablement continues. Le sédiment rouge ou briqueté , que l'on observe dans l'urine des hydropiques , se trouve aussi dans celle que rendent ceux qui sont tourmentés de la fièvre hectique ou intermittente ; il ne donne lieu qu'à un pronostic fâcheux.

Quand l'urine dépose beaucoup , & qu'il n'y a cependant point de fièvre , elle désigne un embarras dans le système biliaire. L'urine sur laquelle flotte une couche huileuse , annonce une colliquation générale des humeurs , & un dépérissement total du corps. En effet , l'embonpoint & la fermeté des chairs dépendent de la stagna-

tion de l'huile adipeuse dans le système cellulaire : lors donc que cette huile est absorbée en trop grande quantité, ou que, retenue dans le sang, elle ne peut se séparer ni se déposer dans les cellules qui lui sont destinées, le corps dépérit nécessairement.

Quand une trop grande quantité de matière terreuse s'attache aux parois des vaisseaux qui contiennent l'urine, c'est signe de lithiasie, ou d'une disposition calculeuse, quand sur-tout l'on trouve dans le dépôt divers petits graviers ou calculs. De petits cristaux d'un sel brunâtre qui s'amassent sur la surface de l'urine, ou adhèrent à la paroi du verre qui la contient, donnent à présumer la présence d'une acrimonie goutteuse & rhumatismale; aussi les observe-t-on souvent dans les fièvres où il y a un mélange de rhumatisme.

Une urine purulente fait soupçonner une ulcération dans les reins, la vessie ou la glande prostate; & celle qui est visqueuse & gluante, une grande irritation dans l'intérieur de la vessie, dont la cause est souvent une pierre, ou quelque autre substance étrangère; l'urine sanguinolente annonce la présence d'une pierre murale. Cette couleur peut néanmoins encore lui venir de la dissolution du sang, ou d'un relâchement, d'une rupture des vaisseaux sanguins des reins, à la suite de coups, des chûtes, ou des efforts. Comme souvent l'urine paraît rougeâtre sans qu'il y ait aucun mélange de sang, il est très-essentiel de distinguer cet état du précédent, relativement au pronostic, & au procédé curatif. On y réussit, 1°. en trempant dans l'urine des morceaux de linge blanc, fin & usé, qu'on fait sécher ensuite; quand la couleur rouge de l'urine lui est naturelle, ces linges conservent leur couleur : 2°. en chauffant

chauffant l'urine dans un verre. Si c'est le sang qui colore ce fluide, il se coagulera alors, & formera des grumeaux, quand il sera chaud: mais si cette rougeur vient d'une toute autre cause, l'urine étant ainsi échauffée, devient encore plus limpide, & il n'y paraît pas la moindre coagulation.

Tels sont les principaux signes que les urines offrent à nos considérations. Mais quelque avantageux qu'ils paraissent être pour établir le pronostic, on ne doit cependant pas plus compter sur eux que sur ceux que le pouls nous donne, à moins qu'on ne les compare également avec les autres circonstances concomitantes. Ainsi, par exemple, l'on est appelé pour voir une personne qui a rendu une très-grande quantité d'urine pâle & limpide: si en examinant alors l'état des systèmes nerveux & vasculaire, l'on ne trouve que le premier d'affecté, & que l'autre soit peu & même point du tout dérangé, on en conclut que l'accident est purement hystérique ou hypocondriaque, & d'une nature nullement dangereuse. Si au contraire l'on trouve un grand désordre dans le système vasculaire, si la fièvre existe, l'urine pâle & claire est alors un présage des symptômes les plus fâcheux, pour les raisons que nous avons déjà rapportées.



CHAPITRE VIII.

Des Signes que la sueur manifeste.

QUOIQUE l'urine , en beaucoup de circonstances , indique évidemment l'état des fluides , cependant les conséquences qu'on en déduit ne sont pas toujours aussi certaines que celles qu'on tire de la sueur , qui est une humeur plus élaborée que l'urine , dont la nature se ressent si souvent de la boisson qu'on vient de prendre.

Les Anciens faisaient grand cas de l'examen de la sueur chez les malades ; ils l'appréciaient d'après l'odeur qu'elle exhalait , & même d'après le goût qu'elle manifestait sur la langue. Ce dernier moyen de recherche leur a attiré peu de partisans parmi les Modernes.

La matière de la sueur est la même que celle de la transpiration ; avec cette différence néanmoins , que dans la sueur la quantité de l'humeur transpirable est augmentée , & qu'elle est unie à une portion de l'huile sous-cutanée , & de la lymphe que la violence de la circulation entraîne , & force à transfuser à travers les pores de l'épiderme , qui sont alors très-relâchés.

Les principes de la sueur sont prochainement alliés à ceux de l'urine : cependant la sueur a quelque chose de plus huileux , comme ayant été séparée d'un sang qui a souffert une plus grande élaboration de la part des vaisseaux , & qui conséquemment a ses parties plus intimement combinées ensemble.

Les règles qu'*Hippocrate* nous a laissées , relativement au jugement que l'on doit porter sur les sueurs qui se

manifestent dans le cours des fièvres, copiées & transmises, d'âge en âge, dans toute leur intégrité, sont aussi certaines actuellement qu'elles l'étaient de son temps. On a toujours observé que la sueur qui paraissait, en même-temps que l'urine déposait un sédiment, était un signe qui n'offrait rien que de favorable. Mais pour qu'on puisse se flatter d'obtenir tout ce qu'il annonce, il faut que le pouls, de fréquent & dur, devienne mou & tranquille; il faut que la sueur, loin d'être bornée à un seul endroit, coule généralement de tout le corps, qu'elle diminue l'oppression que les malades éprouvent. Toutes ces circonstances concomitantes de la sueur annoncent que cette évacuation pourra être salutaire, sur-tout si elle a lieu le troisième, le cinquième, le septième, le neuvième, le onzième, le quatorzième, le dix-septième, ou le vingt-unième jour de la fièvre.

En effet, c'est dans ces jours, comme nous l'avons déjà remarqué, que l'on observe ordinairement les changemens heureux de la maladie. La sueur, au contraire, qui a lieu dans les jours intermédiaires, sans aucun signe de coction dans les urines, doit être considérée comme dangereuse. On doit encore regarder la sueur comme d'un très-mauvais augure, quand le ventre est tendu, que le pouls est dur, que le malade éprouve une grande douleur, & un sentiment d'oppression : elle indique alors un grand désordre à l'intérieur, & spécialement à l'endroit d'où sort la sueur avec le plus d'abondance.

Une sueur considérable, soit dans les fièvres continues, soit dans les intermittentes, manifeste une grande faiblesse dans les solides, & une crudité dans les fluides, ou un manque de combinaison dans leurs principes. Cette sueur désigne encore la faiblesse des organes di-

gestifs, ou la présence d'un foyer de corruption, dont le foie, les poumons, ou d'autres viscères ulcérés peuvent être le siège. Quant aux inductions que l'on peut tirer de l'odeur des sueurs, nous les avons déjà rapportées.

C H A P I T R E I X.

Des Signes pris des différens états des Selles, des Vomissemens, & de l'Expectoration.

LES déjections du ventre sont aussi importantes à considérer que les excrétiions de la peau & des reins.

Comme la couleur des matières fécales dépend principalement de la bile, quand elles sont blanchâtres ou grisâtres, on peut assurer que le conduit commun qui s'ouvre du foie dans le duodénum, est obstrué; ou que la sécrétion, si nécessaire, de la bile, est arrêtée. Quand au contraire elles sont foncées, elles indiquent une rédonnance de cette humeur.

Les selles vertes que rendent si fréquemment les enfans à la mamelle, & quelquefois les femmes hystériques & les hypocondriaques, dénotent qu'il y a une saburre acide dans les premières voies, laquelle se mêlant avec la bile, donne cette couleur aux excréments.

Des selles où il y a beaucoup de sang, sur-tout lorsqu'il n'y a ni coliques ni tranchées, désignent que ce fluide coule de quelques vaisseaux voisins de l'anüs (1).

(1) Quelquefois les malades le rendent par caillots: on présume alors qu'il vient des intestins grêles, ou de l'estomac. En se

Des selles noires avec une puanteur putride, sont les plus dangereuses de toutes : elles annoncent une corruption & une mortification intérieure ; & si le pouls tombe, que les forces manquent, & que les sueurs froides surviennent, on peut prédire une mort prochaine.

Les selles visqueuses & glutineuses indiquent la faiblesse de la force digestive : elles sont toujours un signe de la présence des vers.

Les selles aqueuses font soupçonner des matières âcres & irritantes, ou le relâchement des vaisseaux qui fournissent la rosée intestinale, comme il arrive quelquefois chez les personnes âgées. Elles sont encore un indice de la dureté & de l'engorgement des glandes du mésentère, ou enfin de la suppression de quelques évacuations, notamment celle de la peau.

La trop grande solidité des excréments marque une chaleur interne excessive, ou bien le défaut de la mucosité intestinale, ou de la bile qui lubrifie & stimule les parois du canal intestinal.

L'irrégularité & le trouble dans les évacuations du ventre peuvent provenir, & souvent proviennent d'affections nerveuses, à la suite de quelques violentes passions de l'ame. En faisant attention aux nombreuses distributions de nerfs que les intestins reçoivent, il est facile de se rendre raison de ce phénomène. Quand donc les intestins

rappelant les rapports des vaisseaux courts de la rate avec l'estomac, on se rendra facilement raison de ces flux sanguins, si ordinaires aux mélancoliques, & que l'on observe toujours dans le méléna.

exécutent leurs fonctions d'une manière régulière, & que les malades rendent leurs excréments comme en parfaite santé, c'est un bon signe, qui marque que le système nerveux est peu affecté, & même point du tout.

On en peut dire de même de l'estomac & de l'appétit. Lorsque celui-ci est bon, le trouble dans les solides ne peut être considérable, quoique les fluides s'éloignent beaucoup de leur état naturel, & que le sang soit dans un état de corruption. C'est ce qu'on observe dans le scorbut putride; maladie terrible, où l'appétit continue jusqu'à la fin.

Quand on vomit une grande quantité de matières jaunâtres, c'est signe que la bile abonde. Quand ces matières sont vertes, elles indiquent la présence d'une saburre acide, & marquent toujours un grand désordre dans le système nerveux. Les vomissemens de sang arrivent rarement, à moins que les règles ou les hémorrhoides fluentes ne soient supprimées. Ceux dont la matière est noire & puante, peuvent être regardés, dans les maladies aiguës, comme le signe d'une mort qui approche, & dont la cause est une mortification interne. Les vomissemens pituiteux, visqueux & insipides, marquent une grande faiblesse de l'estomac, dont les amers sont le remède.

Quant à l'expectoration, une abondance de flegmes épais & coriaces, ou de mucosités, lorsqu'on les rend sans aucune douleur & sans aucune difficulté, indique un relâchement dans les glandes muqueuses dispersées dans le poulmon. Quand, au contraire, une petite quantité d'un flegme blanc & écumeux est rejeté après une forte toux, avec quelque difficulté de respirer, on peut

conclure que les glandes désignées sont endurcies & squirrheuses. Une expectoration de matières purulentes manifeste une ulcération des poumons ; & celle d'un sang pur , fleuri & écumeux , lorsqu'on le rend à pleine bouche , la rupture de quelques vaisseaux sanguins du poumon. Quand , au contraire , le sang est mêlé à des matières purulentes & muqueuses , on présume qu'il vient de quelques vaisseaux trop affaiblis ou trop relâchés.

C H A P I T R E X.

Abrégé de ce qui est contenu dans les Ouvrages d'Hippocrate , relativement aux pronostics dans les maladies.

HIPPOCRATE a surpassé tous les Médecins qui lui ont succédé , par deux qualités qu'on s'accorde généralement à lui reconnaître ; sa candeur à rapporter les bons comme les mauvais succès de sa Pratique , & sa sagacité à établir les règles qui doivent servir de base au jugement du Praticien , sur l'événement des maladies.

Cet illustre Père de la Médecine a eu peu d'imitateurs , quant à la première de ces qualités ; mais quant à l'autre , ses préceptes ont été regardés comme tellement certains , que ceux qui le suivirent , les ont tous copiés mots pour mots. Nous croyons donc bien faire , en terminant notre Séméiologie par l'extrait d'un Livre très-rare : *les Méditations de la Médecine Hippocratique* de *Vander Linden* , qui a pris la peine de ramasser les différens passages qui ont quelques rapports à cette partie de la Médecine.

Nous rangerons tout ce que nous y trouverons de remarquable, sous deux colonnes opposées, de manière que l'on puisse voir d'un coup-d'œil quels sont les signes que l'on peut regarder comme bons, ou comme indiquans une terminaison heureuse de la maladie, & ceux que l'on doit considérer comme mauvais, ou qui annoncent les suites fâcheuses qui doivent avoir lieu.

Signes.

Bons.

Ratione quovis in morbo valere.

Mauvais.

Ratione non valere. Delirare, imprimis fractis viribus, aut sensim ferociter aut cum tremore spirituve difficili & sudore aut singultu. Præter consuetudinem responsum dare ferox aut audax: loqui multum, aut raro, aut nunquam: per vices multum loqui & obstinate tacere, aliudve non solitum facere.

Frequenter & frustra screare; sputare; ori manum admoveere; muscas venari; festucas colligere; de stragulis floccos aut de pariete paleas carpere. Familiares non agnoscere. Oblivisci eorum quæ geruntur.

Somnum benè carpere. Somnum non benè car-

Bons

Mauvais.

Interdiù vigilare, noctu dormire, aut saltem manè ad tertiam diei partem. Somnus profundus & compositus & qui in quovis morbo proſit, delirium ſedet, convulſionem ſolvat. Expergiſci ſuaviter.

Videre benè.

Audire benè.

Sentire benè.

pere. Dormiendi ratio quoad tempus aut modum mutata. Non dormire; non noctu, non interdiù. Somnus qui noxam afferat, qui modum excedit, qui ſoporosus aut turbulentus eſt; expergeſcieri turbulè & cum confidentiâ : dormire palpebris non ſaris commiſſis aut oculorum albo minùs magis apparente, vel hiantè ſemper ore.

Non videre : oculos obſerare; perfringi, hebecere, obtundi, caligare, vertigine tenebricoſâ tentari, lucem ſplendoremve fugere vel averſari, fixis intueri luminibus, frequenter agitari.

Non audire, aut obtuſè, aut inæqualiter ſurdum fieri.

Non ſentire, nedùm dolentes dolorem. Torpor in contraria celeriter permutatus. Dolor capitis pertinax, auris intentus, cervicis, faucium ſine tumore puſillus & ſtrangulans; in pectore fixus cum torpore; oris ventri-

Bons.

Mauvais.

Motus membrorum omnium promptos habere & simillimos sanis; facile se convertere, & in sublevando se levem esse.

Euphoria quæ in quiete corporis & in tranquillitate animi consistit, & ex utriusvis indolentiâ procedit.

Convulsio eâdem die desinens.

Tremores qui humoribus

culi, præcordiorum, cum impotentiâ loquendi, circa viscera vehemens, circa umbilicum cum palpitatione lumborum ex femore, cubiti, genuum, manuum ac pedum.

Motûs impotentia. Jactatio crebra. Difficulter converti, & gravem esse cum reliquo corpore, tum manibus ac pedibus. Collum vertere non posse; lingua torpida aut resoluta, agitatio ejus difficilis.

Δυσφορία, sive animi anxietas & æstuatio, corporisque inquietudo & jactatio atque disjectio. Tantum mala non est quam rigor sequitur judicatorius, supervenientibus sudoribus vel vomitionibus. commodis vel alvo subductâ.

Convulsio omnis præter propositum. Distorqueri velut qui vomitione conflitantur. Palpitationes in totum. Perversio labii. Linguae revulsio tremula: commansio: calcium jactatio.

Tremores in principio

Bons.

Mauvais.

coctis & agitari incipientibus superveniunt.

Sternutatio in morbis qui ad pulmonem non attinent etiam lethalissimis: quin & in doloribus circa caput ac frontem.

Singultus, cum vomitionem criticam antecedit.

Horror postridiè repetens in iis qui horruerunt & judicatoriè exsudarunt.

Rigor quotidianus, febre ardente laboranti superveniens.

Vox libera & expedita.

morbis; aut ex siccitate in febribus: itemve parvi.

Sternutatio in omnibus circa pulmonem morbis.

Singultus semper malus, præsertim si ex inanitione fiat.

Horrores crebri ex dorso: crebri & tenues, cum sudoribus tenuibus: post sudorem: in doloribus.

Rigores crebri ex dorso, continentes, multi cum torpore; cum sopore, cum posteriorum partium distensione, cum æstu, cum perversione oculorum, cum exsolutione virium, cum suppressione urinæ, cum judicatione, ægro jam debili, die sexto.

Vocis defectio: imprimis cum singultu aut exsolutione virium, aut respiratione elatâ & conspicuâ, aut ignorantia aut insaniâ, aut crebro rigore, aut dolore, aut ex dolore, aut post judicationem

Bons.

Mauvais.

Respiratio facilis; rarior
ac lenior.

Virium robur atque constantia.

Pulsus vehementes, magni, frequentes, rari, undosi, dicroti, æquales, ordinati, adeoque omnes qui in fanis notari solent.

Cibum benè appetere, saltem oblatum non recusare, nedùm fastidire.

Sitire cùm oportet, aut non sitire cùm non oportet.

quæve speciem præ se convulsionis fert: obscurè loqui.

Respiratio difficilis, crebra, magna & rara: magna & frequens, sublimis, conspicua, minuta, obscura, tussicula suspiciosa, luctuosa, stertorosa, coacervata, offendens velut revocata & ingeminata, duplicata, subito revulsa, convulsiva, frigida ex naso & ore, calida, turbida.

Virium imbecillitas; leypothymia, leypopsychia, palpitatio cordis.

Pulsus languidi, parvi, concitati, inæquales, inordinati, intermittentes, intercurrentes, myuri, vermiculantes, formicantes, & quotquot à cuiusque sani modo longiùs recesserunt.

Cibum non appetere, etiam oblatum recusare aut fastidire. Pauco expleri. Bellè comedenti corpus non proficere.

Sitire cùm non oportet, aut non sitire cùm oportet. Sitis præter rationem soluta, aut valdè urgens, aut crebrò

Bons.

Mauvais.

Dejectio iussa.

permutata, sive vicibus multa & nulla.

Dejectio invita : fallens ægroti sensum & clam procedens, labore frequens, conatu irrita.

Urina quàm opus reddita, & benè tum procedens.

Urina non recordanti profluens.

Decubitus talis qualis esse sanis consuevit, scilicet in supinus cervice manibus pelatus dextrum aut sinistrum, cervice manibus cruribusque reductis, & corpore toto moliter posito, pedibus item & pectore probè tectis.

Decubitus in ventrem : supinus cervice manibus pedibusque extensis & inæqualiter dispersis aut valdè contortis. Ægrum in ipso morbi vigore velle residere, aut ad pedes provolvi, eosve nudos habere.

Lacrymæ quibus in febribus aliisve morbis profluunt voluntariæ, absurdum non est.

Lacrymæ quibus quocunque in morbo præter voluntatem effluunt.

Lemas circa oculos non apparere. Sordes in auribus amaræ.

Lemæ aut fordes circa oculos concretæ, fordes in auribus dulces.

Sanguinis è naribus fluxiones largæ septimo nono aut quarto decimo die, è directo & cum signis coctionis.

Sanguinis fluxiones parvæ : plures : multæ & vehementes : biliosæ : immodicæ, meracæ, repentinæ æstivo & autumnali tempore ; quarto die aut undecimo ; è contrario & adversâ parte cum si-

Bons.

Mauvais.

Salivatio in somnis cum fudore; sputa cujusmodi in fanis; insipida videlicet, alba, levia, æqualia, neque tenuia nimis neque crassa, quæque promptè & facilè expuuntur; quæque levitas & fastidii cessatio sequuntur. A capite crassa necolentia. A pectore, similia puri; permistâ bile flavâ, non multo sanguine, mucosa, fuliginosa, quæ colorantur, & citò maturantur, & facilè egeruntur.

Vomitùs mixtus ex bile & pituitâ, non multus, non crassus, aut cujusce modi spontè fieri solet.

Dejectio mollis, figurata, atque eodem ferè tempore quo secundâ valetudine assuevit, modoque conveniens

gnis pravis; stillationes valdè rubicundæ.

Salivare mente motis; inter loquendum. Sputa sanorum dissimillima; à faucibus diù cruda; subarida, crebra viscida, crassa, exalbida, vincta. A pectore biliosa & purulenta: candida, glutinosa, flava, rufa, sincera, viridia, nigra; valdè sanguinolenta, æruginosa, spumosa, viscosa, livida, foetida, dulcia, tardè aut difficulter prodeuntia, dolorem non sedantia: rotunda.

Vomitùs meracius: varius tùm alias tùm si sese mutuò consequantur: biliosus, porraceus, æruginosus, viridis, niger, lividus, ruber, aut omnium colorum; ater, sanguinolentus, malus subputris & foetidi odoris, exiguus, biliosus; parvus & frequenter repetens, anxiosus.

Dejectio cita. Sed ne hæc quidem terrere protinùs debet, si matutinis temporibus coacta magis est, aut si proce-

Bons.

Mauvais.

his quæ assumuntur , aut li-
 quida , non stridens , neque
 crebrò neque paulatim fece-
 dens ; sed bis aut ter inter-
 diù , noctu semel , plus tamen
 primâ luce præ consuetudine
 cujusque & crassior à morbo
 ad judicationem eunte & ali-
 quantùm fulva sive subrufa ,
 nedùm præter naturam
 olens.

dente tempore paulatim con-
 trahitur & rufa est , neque
 fœditate odoris similem
 atrum sani hominis excedit.
 Terribilis contra omnis æru-
 ginosa , alba , aquosa , atra ,
 bile abundè colorata ; biliosa
 cum efflorescentiâ , spumo-
 sa , candicans , circumbiliosa ,
 cruenta ; decolor valdè , exi-
 guæ farinæ similis & sterco-
 rosa , fœtida , abundè fermenta-
 tata , friabilis , glutinosa , li-
 quida , livida ; maculis nigris
 distincta , meraca multa cum
 nigris nigra ; pallida cum vi-
 rore ; perfrigerans , pinguis ,
 pituitosa , porracea , prærubra
 sanguinis splendidi aut gru-
 mosi ; sicca neque cohærens ,
 spumosa , stercorea , strig-
 mentosa , subcrocea ; subfri-
 bilis , liquida , subpallida cum
 virore ; subpituitosa , subru-
 bra , tenuis , varia , sive simul
 inter se mixta sive per vices
 prodeant cum sedimento
 aqueo & pallido , virescente ,
 aut limoso , & sublivido , aut
 purulento , eoque puro , aut
 cruentis ramentisve mixto.

Bons.

Mauvais.

Urinæ mediocres & pro ratione crassescences. Colore citrinæ, subrubicundæ, sedimentum album, leve, æquale toto tempore judicationis: subrubrum & leve in urinâ simili; multum, *επένεφελον* rubrum; nubecula alba & deorsum vergens.

Urinæ aquosæ, biliosæ, crassæ primùm, dein tenues, crudæ, cruentæ, albæ, pelliculæ, tenues, turbato cum sudore turbidæ; jumentorum instar, colore albæ, præsertim valdè æruginosæ, fulvæ, nigræ, rubicundæ valdè; odore foetidæ: sedimentum instar crassioris farinæ, squamularum, furfurum genituræ simile. Nubecula nigra fursum lata, contentum pingue & instar araneæ, arenosum, pelliculosum, purulentum.

Sudores qui cœperint die tertio quinto septimo, nono, undecimo, decimo quarto, decimo septimo, vicesimo primo, vicesimo septimo, tricesimo primo & tricesimo quarto. Ii enim sudores morbos judicant, præsertim si ex toto corpore profluunt calidi & tenues, fiuntque in somnis cum euphoriâ.

Sudores qui aliis recens diebus aut intempestivè fiunt; multi & frigidi, continui & multum debilitant, multis cum acutis febribus aut repentinâ impotentiâ, acervati in convulsionibus circa caput, faciem & collum; circa frontem graveolens, à fronte incipiens; circa pedes & crura.

Pus album, leve, æquale & quàm minimè graveolens

Pus lividum aut ex pallido virescens, subcruentum, pituitosum,

Bons.

Mauvais.

ejusdem coloris atque expers
pituitæ.

tuitosum, spumans, qualis
amurca; lutulentum & gra-
veolens; ad fundum subsi-
dens.

Lumbricos descendere,
eunte morbo ad crifim.

Lumbricos per os exire.

Flatus non sine fonitu ac
crepitu exiens.

Flatus non erumpere: sed
revolvi aut cum fonitu pro-
dire.

Corpus totum æqualiter
calidum esse ac molle. Icterus
die septimo, aut nono, aut
undecimo, aut quarto-deci-
mo superveniens citra duri-
tiem hypocondrii dextri.

Corpus totum grave; fri-
gidum, mortiferum febrici-
tantium non omninò leviter
constare sibi; nec minui aut
etiam plus æquo collique-
fieri: icterus superveniens
duro hypocondrio.

Facies benè valentium si-
milis in magnis morbis conf-
tans; ex tumidâ facta de-
pressa.

Faciei color alius à natu-
rali, ut potè pallidus, niger, li-
vidus, aut plumbeus: bonus
cum vultu tetrico; cum
mœstitiâ, cum inediis; flam-
meus cum sudore; benè ha-
bita in febribus, aut in parvis
morbis prava; tristis, circum-
tensa & contracta; corrupta.

Frons sanorum simillima.

Frons dura, intenta, ari-
da, contracta, frigida, venæ
circa eam tumidæ.

Oculi albi, clari, lucidi &
omninò sanorum simillimi;

Oculi rubicundi, squa-
lentes, obscuri, tumidi, aut

Bons.

Mauvais.

album ex nigro aut livido clarum fieri.

venulæ in albo livescentes aut nigricantes; alter altero minor; *concavi*, colorati, natantes velut dormitantium, pulvere obfiti, expressi, foras intensè splendentes; ferocientes; ficci, arescentes sicut spuma; subapparitiones in somnis.

Palpebræ naturaliter confitutæ.

Palpebræ livescentes, perversæ: circumtensæ, non commissæ; aut commissis aliquid ex albo subapparere; cilia retorfa.

Aures naturaliter habentes.

Aures frigidæ, pellucidæ; contractæ, extremitates earum inversæ, aurium rubores, sonitus aut tinnitus.

Tempora fanis simillima.

Tempora collapsa.

Nasus sano similis.

Nasus lividus: pallidus, acutus, perversus.

Malæ quales esse sano solebant.

Malarum rubor; in malas & labia dormientium instar inflare.

Labia sese ut in sano habentia.

Labia perversa, resoluta & pendula, frigida, exalbida, livescentia.

Dentes puros manere.

Dentibus lentores obnascetes; stridere, siderari.

Lingua rectè se habens:

Lingua adusta, æstuosa, ar-

Bons.

non decolor, aut biliosa, aut
ejus bifulcum velut salivâ al-
bâ obductum.

Fauces humidæ & naturali
modo constitutæ.

Collum rubere, præsertim
in anginosi.

Hypocondria mollia ,
æqualia & doloris expertia.

Venter mollis & benè tu-
midus, & partes quæ ad um-
bilicum & imum ventrem
sunt, crassitudinem habere.

Genitales & testes natura-
liter penduli.

Extrema calida & naturali-
ter habentia.

Mauvais.

dens, arida, aspera & valdè
densa, bulla sublivida in eâ
apparens; combusta, densa,
& valdè arida, fuliginosa,
arida, horrida statim, postea
exasperata, fissaque, livida,
mollis præter rationem, ni-
gricans, obscura, peripneu-
monica, pallida, albicans, ru-
bicunda, resiccata, sicca cum
efflorescentiâ asperâ, pallidâ
& albicante.

Fauces ulceratæ.

Collum durum, perfri-
gescens.

Hypocondria intenta aut
inæqualiter affecta, dextra ad
sinistra aut inflammata, aut
pulsatio in iis, aut tumor du-
rus & dolens; sublimia.

Venter in tumorem su-
blatus, valdè calidus aut ar-
dens velut in valvulis; æstus
circa ventriculum vehe-
mens.

Genitales & testes sursum
contracti.

Extrema frigida, livida,
sublivida, non recalescentia,

Bons.

Mauvais.

Manus modicè calidæ, & quales fanis esse consueverunt.

Pedes moderatè calidi, & quales esse fanis solebant.

Ungues naturalibus simili.

Cutis mollis & benè habitata.

in utrumque celeriter mutata; externa algere, interna uri.

Manus frigidæ, velut congelatæ, macula livida circa illas. Carpus extimus frigenſ, brachio & manu tepentibus.

Pedes non admodum calidi, calidi in horroribus, frigidi, frigidi instar lapidis, lividi, omninò nigri, tepidi.

Ungues lividi, curvi.

Cutis arida.

Propositis quæ agrotantibus aut spem promittunt aut metum portendunt, superest ut ea quæ mortem denunciant proponamus. Ea verò quasi duum generum sunt: quædam namque futuram, quædam præsentem mortem testantur. Futura denunciatur ubi æger supinus cubat, eique genua contracta sunt; ubi deorsum ad pedes subindè delabitur; ubi brachia & crura nudat & inæqualiter dispergit, neque iis calor subest: ubi hiat; ubi assiduè dormit: ubi is qui suæ mentis non est, neque id facere fanus solet, dentibus stridet. Ubi ulcus, quod aut antè, aut in ipso morbo natum est, aridum, aut pallidum aut lividum factum est. Illa quoque mortis indicia sunt: carpi frigidi, ungues digitique pallidi; frigidus spi-

ritus, aut si manibus quis in febre & acuto morbo, vel infantiâ, pulmonisve dolore vel capitis, in veste floccos legit fimbriasve deducit, vel in adjuncto pariete si quâ minuta eminent, carpit. Dolores etiam circa coxas & inferiores partes orti, si ad viscera transierunt subitoque defierunt, mortem subesse testantur, magisque si alia quoque signa accesserunt. Neque is servari potest qui sine ullo tumore febricitans subito strangulatur, aut devorare salivam suam non potest : cuive in eodem febris corporisve habitu cervix invertitur, sic ut devorare æquè nihil possit; aut cui simul & continua febris & ultima corporis infirmitas est, aut cui, febre non quiescente, exterior pars friget, interior sic calet ut etiam sitim faciat : aut qui, febre æquè non quiescente, simul & delirio & spirandi difficultate vexatur : aut qui, epoto veratro, exceptus distensione nervorum est : aut qui ebrius obmutuit. Is enim ferè nervorum distensione consumitur, nisi aut febris accessit, aut eo tempore quo ebrietas solvi debet, loqui cœpit. Mulier quoque gravida acuto morbo faciliè consumitur; & is cui somnus dolorem auget, & cui protinùs in recenti morbo, bilis atra vel infra vel supra se ostendit : cuive alterutro modo se prompsit, cum jam longo morbo corpus ejus esset extenuatum & confectum. Sputum etiam biliosum & purulentum, sive separatim ista, sive mixta proveniunt, interitûs periculum ostendunt : ac si circa septimum diem tale esse cœpit, proximum est ut is circa quartum decimum diem decedat, nisi alia signa mitiora pejorave accesserint, quæ, quò leviora graviorave subsecuta sunt, èo vel ferio rem mortem vel maturiorem denunciant. Sudor quoque frigidus in acutâ febre pestiferus est; atque in omni morbo, vomitus qui varius & multorum colorum est, præcipuèque

si malus in hoc odor est. Ac sanguinem quoque vomuisse in febre pestiferum est. Urina verò fulva & tenuis esse in magnâ cruditate consuevit; & sæpè antequàm spatio maturescat, hominem rapit. Itaque si talis diutiùs permanet, periculum mortis ostendit. Pessima tamen est præcipuèque motifera, nigra, crassa, mali odoris; atque in viris quidem & mulieribus talis deterrima est, in pueris verò quæ tenuis & diluta est. Alvus quoque varia, pestifera est, & quæ strigmentum, sanguinem, bilem, viride aliquid modò diversis temporibus, modò simul, & in mixturâ quâdam discreta tamen repræsentat. Sed hæc quidem potest paulò diutiùs trahere. In præcipiti verò jam esse denunciat quæ liquida, eademque vel nigra vel pallida vel pinguis est, utiquè si magna fœditas odoris accessit.

Præsentem mortem sive ad ultima ventum esse testantur nares acutæ, collapsa tempora, oculi concavi, frigida languidaque aures, & imis partibus leniter versa, cutis circa frontem dura & intenta, color aut niger aut perpallidus, multòque magis si ita hæc sunt, ut neque vigilia præcesserit, neque ventris resolutio, neque inedia. Ex quibus causis interdum hæc species oritur, sed uno die finitur. Itaque diutiùs durans, mortis index est. Si verò in morbo vetere jam triduo talis est, in propinquo mors est; magisque si præter hæc oculi quoque lumen refugiant & illacrymant; quæque in iis alba esse debent, rubescunt, atque in iisdem venulae pallent, pituitaque in iis innatans, novissimè angulis inhærescit; alterque ex his minor est, iique aut vehementer subsederunt, aut facti tumidiores sunt: perque somnum palpebrae non committuntur, sed inter has ex albo oculorum aliquid apparet, neque id fluens alvus expressit; eademque palpe-

bræ pallent, & idem pallor labra & nares decolorat; eademque labra & nares, oculique, & palpebræ & supercilia, aliquæve ex his pervertuntur; isque propter imbecillitatem jam non audit aut non videt, & pulsus formicatur ac deficit, & respiratio in pulmone primùm, mox gutture stridet. (a)

(a) Ces signes d'une mort prochaine sont pris de *Celse*. (1)

(1) Nous ne croyons pouvoir mieux terminer ce qui a rapport à l'histoire des signes dans les maladies, qu'en citant les vers sublimes de *Lucrèce*, dans sa description de la peste.

Multaque præterea mortis tùm signa dabantur:
 Perturbati animi; mens in mœrore metuque;
 Triste supercilium, furiosus voltus & acer,
 Sollicitæ porrò plenæque sonoribus aures,
 Creber spiritus, aut ingens, raròque coortus;
 Sudorisque madens per collum splendidus humor;
 Tenuia sputa, minuta, croci continctâ colore,
 Salsaque, per fauces raucâ vix edita tussi;
 In manibus verò nervi trahier, tremere artus.
 A pedibusque minutatim succedere frigus
 Non dubitabat item ad supremum deniquè tempus;
 Compressæ nares, naris primoris acumen
 Tenue, cavati oculi, cava tempora, frigida pellis,
 Duraque; inhorrebat rictum; frons tenta minebat;
 Nec nimio rigidâ post strati morte jacebant.





LIVRE CINQUIEME.

*De l'Hygiène, ou des règles générales pour
se conserver en santé.*

CHAPITRE PREMIER.

*De la manière dont les Valétudinaires doivent se
conduire.*

COMME ceux qui jouissent d'une bonne santé & qui n'appréhendent aucune maladie, ont rarement recours aux Médecins, les règles que nous allons poser dans cette partie de la Médecine, qui va nous occuper actuellement, ne peuvent être regardées comme leur étant adressées. Il n'en est point de même d'une classe de personnes à laquelle ces règles conviennent plus particulièrement : ce sont les valétudinaires, ou ceux qui sans être actuellement malades, ont de justes craintes de le devenir bientôt. Corriger les dispositions morbifiques, & éloigner tout ce que nous avons dit être des causes possibles ou éloignées des maladies, telles sont les indications que l'on doit remplir chez eux, pour les maintenir toujours en bonne santé.

Si l'on s'en rapporte à ce que les Auteurs nous ont laissé sur la nature des divers tempéramens, on ramènera toutes les constitutions particulières à l'un ou l'autre des quatre qu'ils reconnaissent. Mais ces points de

connaissances de l'économie animale existent-ils d'une manière assez frappante pour être distingués du total dont-on voudrait les séparer? Pour se convaincre du contraire, que l'on considère le grand nombre de personnes dont les tempéramens sont si peu caractérisés qu'il est très-difficile de leur en assigner un.

Néanmoins, pour mettre de l'ordre dans cette matière, nous réduirons à quatre, les constitutions de ceux dont la conservation de la santé demande l'observation des règles que nous allons établir.

Leurs fibres allient, 1°. une force & une rigidité trop grandes, à une sensibilité exquise; 2°. trop peu de forces à une sensibilité extrême; 3°. trop de forces à très-peu de sensibilité; & , 4°. peu de sensibilité à beaucoup de faiblesse. Les Médecins doivent continuellement avoir en vue ces différens états, pour arrêter le penchant qu'ils ont à donner lieu aux maladies qu'ils favorisent ordinairement.

La première constitution donne facilement naissance aux fièvres continues, principalement aux inflammatoires. Le moyen donc d'éviter alors ces maladies, & de conserver ainsi la santé, c'est de faire observer aux personnes ainsi disposées, un régime modéré quant à la diète & à l'exercice. Elles doivent fuir tout excès dans les boissons, & faire attention à ce qu'aucune évacuation naturelle ne se supprime. Les personnes d'une telle nature supportent ordinairement bien les déplétions, notamment celle que la saignée produit. Elles ne doivent cependant point prodiguer leur sang, à moins que les circonstances ne le demandent absolument; car une évacuation trop fréquente ne manqueroit pas d'amener bientôt la seconde constitution, celle dans laquelle les forces manquent, quoique la sensibilité excède.

Celle-ci rend les personnes chez qui on l'observe, sujettes aux maladies douloureuses & spasmodiques. La moindre chose les trouble & les épouvante; & quand ce sont des femmes qui l'ont en partage, les symptômes hystériques les plus variés la manifestent.

La méthode curative la plus convenable dans ce cas, est celle qui fortifie les solides par un exercice modéré, les bains froids, le quinquina, & les eaux ferrugineuses. On ne doit point perdre de vue les organes de la digestion, pour empêcher qu'ils ne soient surchargés de quelque saburre qui pourrait donner naissance à des flatuosités, ou irriter les membranes sensibles de l'estomac & des intestins, & de-là communiquer le désordre à tout le système nerveux. Les personnes d'une pareille constitution ne doivent jamais prendre aucun drastique ni aucun émétique un peu fort; il ne faut leur tirer du sang que dans les circonstances les plus urgentes. Un point essentiel dans leur gouvernement, c'est de leur faire éviter tout changement trop subit de ce qu'on leur défend, sur-tout ceux qui ont rapport aux vêtemens & au régime, & de leur recommander cette tranquillité de l'ame qui fait la véritable jouissance du Philosophe. De-là les grands avantages que les valétudinaires d'une pareille constitution retirent des eaux minérales prises à leur source, à raison du dégagement de tout soin & de toute affaire que procurent les endroits où ils vont les prendre.

La troisième constitution dans laquelle un excès de forces se joint à très-peu de sensibilité, ne paraît point être exposée à des maladies fort dangereuses, du moins d'une manière remarquable; aussi ceux qui en jouissent se mettent-ils peu en peine d'observer les règles du

régime, ou de suivre les avis de ceux qui les leur prescrivent. Il est d'observation, quoi qu'il en soit, que ces heureux tempéramens supportent bien toutes les évacuations, & que souvent même elles leur sont nécessaires pour prévenir une trop grande réplétion, qui pourrait occasionner un engorgement du cerveau, ou de quelques-autres organes d'importance.

Enfin, la quatrième constitution, où la faiblesse & l'insensibilité se réunissent ensemble, est celle qui est la plus propre à produire des maladies longues & dangereuses, qui proviennent de l'inertie d'absorption des vaisseaux, & du manque général d'énergie de la force circulatoire. De-là l'embonpoint, l'hydropisie, la jaunisse, & différens degrés de l'affection scorbutique. Ceux qui sont de cette constitution, feront bien d'être scrupuleux sur le régime, pour éviter tous les maux que la stagnation & la dépravation des fluides peuvent occasionner. Ils s'exerceront beaucoup, & feront attentifs à ce que les sécrétions & les excrétions du corps s'exécutent librement & régulièrement. Ces sortes de complexions supportent très-bien les purgations, qui souvent leur sont nécessaires, ainsi que les émétiques, qui remplacent alors le défaut d'exercice par les secousses qu'ils excitent. Cet effet des émétiques s'étend à tous les viscères du bas-ventre, qui en sont plus ou moins agités; la bile est exprimée de ses réservoirs, & les mucosités qui invisquaient les premières voies, sont entièrement rejetées au-dehors. L'usage abondant de la moutarde, du raifort, & généralement de tous les alimens d'une nature stimulante, ne peut mieux convenir que dans ces circonstances.

Ce que nous venons de dire sur les règles diété-

riques, eu égard à la constitution des solides, doit nous suffire : nous passerons donc à celles qu'on doit établir d'après l'état des fluides soumis à nos sens, pour prévenir les maladies qu'ils pourraient occasionner.

Quand la masse des fluides est si considérable qu'elle refuse d'obéir aux loix établies pour que la santé ait lieu dans toute sa perfection, elle constitue un état contre nature, que les Auteurs nomment *pléthore* ; source d'où dérivent les maladies les plus variées. Lors donc que la langueur & l'oppression indiquent le commencement du désordre, il faut choisir le moment pour ramener le corps à son premier état en diminuant les alimens, en augmentant les sécrétions naturelles, en faisant plus d'exercice qu'à l'ordinaire, & en se livrant moins au sommeil.

Quand, au contraire, les fluides sont en si petite quantité qu'ils peuvent à peine suffire pour répondre à l'action des solides, les efforts doivent tendre à prévenir leur perte. On y parvient en faisant cesser tout exercice fatigant, soit de l'ame ou du corps, en prescrivant les stomachiques, les fortifiants, & les analeptiques.

Les fluides ne pèchent pas toujours par leur quantité : une acrimonie générale telle que l'acide, la putride, la muriatique & autres, les dénature encore souvent ; ou d'autres fois ils renferment le germe de certaines maladies dont le caractère est spécifique, comme la goutte, le rhumatisme, la pierre, le scorbut, &c.

Il est assez ordinaire d'observer chez les enfans une acidité qui, non-seulement, se manifeste dans les premières voies, mais encore semble affecter la masse générale des fluides. Comme la cause de cette acrimonie réside dans la débilité du système alimentaire, tous les

moyens curatifs doivent être dirigés vers les organes de la digestion, qui demandent à être excités & fortifiés pour pouvoir élaborer le chyle d'une manière plus parfaite. Les martiaux sont alors les plus puissans remèdes que l'on connaisse pour remplir cette indication. Donnés sous forme d'eaux minérales & mêlés avec le lait, ils opèrent des merveilles ; on leur préfère cependant les fleurs martiales, à la dose de quelques grains, selon l'âge de l'enfant.

On prescrit les alimens dont la nature ne puisse augmenter la tendance naturelle à l'acidité ; on y joint un exercice modéré, & des frictions sur la région de l'estomac, du ventre, & sur les extrémités inférieures.

Quand la corruption des dents, le saignement des gencives, leur spongiösité, & l'apparence bouffie & livide du visage, font soupçonner une tendance des fluides à la putréfaction, on doit alors prescrire une diète végétale, des fruits mûrs, des herbages ; on y joindra l'usage modéré du vin, un exercice convenable, & les fortifiants amers.

Quand l'acrimonie est muriatique, des éruptions croûteuses, une soif extraordinaire, & des bouffées de chaleur la désignent d'une manière certaine. Aucun remède ne réussit mieux alors que les eaux sulfureuses, telles que celle d'Harrowgate & de Moffat en Angleterre, de Lucan, ou de Swadlinbar en Irlande. (1) On joint

(1) On leur substitue, en France, les eaux de St. Amand, de Mont-d'or, d'Aix-la-Chapelle, de Bourbonne, de Barège, ou de Bonne.

à leur usage une diète, ni trop âcre ni trop échauffante.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les moyens de remédier à ces acrimonies, dont les effets morbifiques ne sont point invariablement les mêmes.

Il en est d'autres d'une nature particulière, inconnue, qui naissent spontanément, ou qui souvent proviennent de quelques erreurs dans le régime. Quelque difficile qu'il soit de les combattre quand elles ont paru, on peut néanmoins prévenir quelquefois en totalité ou en partie, les mauvaises suites dont elles sont accompagnées. Ainsi, l'observation journalière constate que les accès de goutte peuvent être prévenus par l'usage du lait pour toute nourriture. On empêche le retour du rhumatisme en portant sur la peau une chemise de flanelle, ou en prenant souvent des bains froids. On retarde les progrès de la pierre, & l'on prévient les accidens nombreux qu'elle occasionne, en usant intérieurement du savon, de l'eau de chaux, ou du savon mêlé au lait, ou à du bouillon de veau.

On prévient le scorbut putride en se couvrant bien, en persévérant dans l'exercice, en buvant du vin, du cidre, & faisant usage de toutes les substances végétales fraîches, que l'on peut se procurer dans les circonstances propres à développer cette maladie. (1)

(1) Comme une des principales causes du scorbut est la constitution froide & humide de l'atmosphère, la première attention qu'on doit avoir dans le traitement prophylactique de cette maladie, est de changer, en une contraire, cette disposition. Ce serait en vain que l'on prescrirait les moyens cités, si l'on ne s'occupait de cette correction. On peut ajouter à ceux que l'Auteur rap-

On corrige , & même l'on énerve l'acrimonie qui donnerait lieu aux maladies écrouelleuses chez les tempéramens qui en ont reçu le germe de leurs parens, en fortifiant les solides par l'usage des bains froids , par une diète nourrissante , à laquelle on joint une suffisante quantité de vin , & un exercice modéré.

Aux acrimonies déjà rapportées , nous ajouterons celles qui , existantes au-dehors, sont reçues dans le corps par la voie d'infection ou de contagion; on leur donne indistinctement le nom de *miasme* ou de *virus*. De ce genre sont la fièvre putride & la dysenterie de même nature , que l'on prévient souvent en prenant l'émétique dès la première attaque de la maladie , ou lorsque le frisson commence. Quand ce moyen ne remplit point complètement ce qu'on en attend , on lui substitue un large vésicatoire qu'on applique entre les deux épaules. C'est de cette manière que les gardes , & autres personnes employées dans les hôpitaux & dans les vaisseaux , au service des malades , se préservent des suites fâcheuses auxquelles la contagion les expose.

L'on assure qu'on peut adoucir , & même énerver la violence des symptômes qui surviennent à la suite de la morsure des animaux enragés , par l'usage des bains froids & de la poudre insérée dans les premières éditions du Dispensaire de Londres , sous le nom de *Pulvis antilyssus*. Cette poudre , qui a déjà perdu son crédit,

porte , les eaux minérales gazeuses , & sur tout celles où le principe aériforme est intimement uni à quelques substances ferrugineuses , telles que celles de Spa. Nous renvoyons pour de plus grands détails à l'excellent Ouvrage de *James Lind* , sur le scorbut , & à une thèse que nous avons soutenue aux Ecoles de Médecine de Reims en 1778 , & dans celles de Paris en 1781 , dont le titre est : *An scorbutus acidum creta.*

est actuellement remplacée par une autre, connue sous le nom de *Médecine d'Ormskirk*, qui à son tour tombera vraisemblablement aussi dans l'oubli. Mais si l'expérience n'est point en faveur de ces remèdes quant à leur propriété de prévenir l'hydrophobie, elle l'est au moins pour le mercure, sur-tout quand on le donne en friction, ou sous la forme saline, qui donne une force nouvelle à ce minéral. On doit le prescrire autant qu'il est possible, dès l'instant de la morsure, & en suffisante quantité pour exciter une légère salivation, qu'on fait durer quelques semaines. Pendant ce traitement, on applique sur la plaie un cautère actuel, ou au moins un caustique, & l'on tient l'ulcère ouvert le plus long-temps possible. Un moyen certain de prévenir toutes les suites fâcheuses, serait de retrancher du corps, dès l'instant même, la partie mordue, si toutefois la chose étoit possible.

On dit encore qu'on peut éviter le danger de la morsure de la vipère, en frottant le lieu mordu avec la graisse de ce reptile, ou avec de l'huile d'olive commune. Quelques Académiciens, en France, ont fait diverses expériences relativement à cet objet; mais le résultat a été qu'on ne devait pas beaucoup compter sur un antidote de cette nature; ce qui est contraire aux expériences faites en Angleterre, ainsi qu'on le peut voir dans les *Transactions Philosophiques*.

On éloignera les mauvaises suites que pourrait occasionner la présence des diverses saburres dans l'estomac, par la sage administration des émétiques, & en évitant soigneusement les alimens qui pourraient les produire, & dont nous avons déjà spécifié la nature en rapportant

les

les causes qui favorisent la conjection des acrimonies dans les premières voies.

Les personnes sujettes aux acidités dans les premières voies, ne doivent faire usage d'aucun végétal crud, de lait, de beurre, ni d'aucune substance huileuse, de quelque nature qu'elles soient. Elles feront beaucoup d'exercice, & préféreront celui du cheval à tout autre. Elles se modéreront sur les liqueurs fermentées; leur boisson ordinaire sera l'eau pure, ou l'eau dans laquelle on versera un peu de rhum ou d'eau-de-vie. Les eaux de *Seltz* ou de *Vahls*, (1) sont les eaux médicinales qui leur conviennent le plus. Les aromatiques amers, en infusion ou en teintures, avec l'élixir acide de vitriol, depuis dix gouttes jusqu'à trente, leur conviennent singulièrement bien pour fortifier les fibres de leur estomac, & exciter ce viscère à se débarrasser des matières qui pourraient, en y séjournant, acquérir un caractère manifestement acide. Quand l'acidité est actuellement existante, pour remédier promptement à ses effets, on peut prescrire la magnésie blanche ou la craye préparée, qui manquent rarement de procurer un mieux momentané. On fait des tablettes de magnésie & de craye, en mêlant ces substances avec du sucre & quelques mucilages, de manière qu'on peut les transporter par-tout pour en faire usage au besoin.

Les personnes chez qui la bile abonde & est stagnante, celles qui sentent à la bouche une amertume désagréable, doivent toujours chercher à se procurer la liberté du ventre, en prenant de temps à autre de petites doses d'aloës purifié, d'huile de riccin, de crème de tartre,

(1) On peut leur substituer, en France, les eaux de Mont-d'or, de Bourbon, ou de Langeac.

quelques-uns des fels purgatifs communs, ou les eaux minérales purgatives.

Celles chez qui l'on observe la moindre tendance à la saburre rance & empyreumatique, éviteront toutes espèces d'alimens huileux & salés, que l'on prépare généralement sous le nom de *fritures*. Elles mangeront de la viande avec discrétion, sans sauce ni assaisonnement. La boisson qui leur est la meilleure, est l'eau pure.

CHAPITRE II.

De la conduite que doivent tenir ceux qui jouissent d'une parfaite santé.

LA tempérance est, en général, l'inébranlable fondement de la santé; c'est sur quoi on ne peut former le moindre doute. Cependant les anciens Médecins, si l'on s'en rapporte aux règles que Celse nous a transmises, n'en resserraient point tellement les bornes, qu'ils ne permissent quelquefois de les passer. Ils recommandaient de faire de temps à autre, quelques excès dans le boire comme dans le manger. L'intempérance dans le premier genre est moins dangereuse que dans le second. Quand il survient quelque dérangement ou incommodité à la suite d'une débauche dans la boisson, il faut ou rester dans son lit, se bien couvrir pour exciter la transpiration, ou monter à cheval, pour ramener, par un exercice un peu vif, le corps à son état naturel. Le choix de ces deux moyens doit être déterminé d'après les circonstances particulières qui sont relatives à la personne indisposée, & à l'expérience qu'elle peut avoir de ce qui lui convient le mieux.

Quand ces dérangemens proviennent d'un excès dans

les alimens, particulièrement ceux qui sont fort affaiblis, un verre d'eau froide, acidulée avec l'esprit de vitriol, fera disparaître le sentiment de pesanteur qui siège vers la région de l'estomac. Ce simple remède facilite la digestion, en ce qu'il modère & maintient dans les bornes convenables la fermentation alimentaire, & prévient ainsi la production d'une trop grande quantité de flatuosités. Les glaces, qui sont les délices de la table des grands, ont une utilité réelle en produisant les mêmes effets que l'eau froide acidulée. On ne doit point, en pareilles circonstances, se laisser entraîner aux douceurs du sommeil; il faut rester debout, & s'exercer jusqu'à ce qu'on sente que l'estomac soit débarrassé du poids qui l'opprimait, & que l'on n'éprouve aucun sentiment de pesanteur vers la région précordiale.

Lorsqu'on est forcé au jeûne, on doit, autant qu'il est possible, éviter, pendant ce temps, tous les travaux pénibles; & si l'on a souffert long-temps la faim, on ne doit point se gorger aussi-tôt d'alimens. Il ne convient point non plus, après s'être bien rempli, de s'astreindre à un jeûne trop absolu, comme il n'est pas prudent de rester dans une inaction totale immédiatement après des travaux excessifs, ou de passer à un ouvrage pénible d'une manière subite, après avoir été long-temps dans un repos parfait. En un mot, tout changement doit se faire par degré; car, quoique la constitution du corps soit telle qu'elle puisse supporter les variations & les intempérances sans un grand danger, cependant quand les transitions sont subites, elles ne peuvent manquer de produire quelques désordres.

C'est encore un avis de *Celse*, que l'on doit varier les scènes de la vie, & ne pas toujours se confiner dans

dans l'enceinte des limites qu'on s'est imposées. Comme l'inaction rend le corps faible & nonchalant, & que l'exercice donne de la force & de la vigueur, on ne doit jamais être long-temps sans monter à cheval, sans marcher, sans aller dehors en voiture, sans faire des armes ou jouer à la paume. On variera tour-à-tour ces exercices, comme on le trouvera plus agréable ou plus convenable, selon les circonstances & la tendance à quelque maladie particulière. Quand la vieillesse rend le corps incapable de pareils exercices, on leur substitue alors les frictions sèches faites avec des brosses ou des flanelles, ce qui ramène la santé en accélérant le mouvement des humeurs dans les vaisseaux du plus petit ordre, & en empêchant une trop longue stagnation des fluides dans les interstices cellulaires des parties charnues.

Le sommeil est en général le plus grand restaurateur des forces animales. Pendant qu'il a lieu, les molécules nutritives paraissent avoir plus de propension à s'appliquer aux parties pour réparer les pertes de celles qui ont été emportées pendant le travail & l'exercice du jour. Mais quand on s'y adonne trop, on en ressent les inconvéniens, qui affectent également le corps comme l'esprit. Il émouffe les sens, & donne lieu à la stagnation des sucs dans le système cellulaire, d'où provient la corpulence & ses compagnes, la langueur & la faiblesse.

La nuit est le temps le plus propre au sommeil; l'obscurité & le silence l'amènent alors naturellement. Aussi le sommeil du jour en général ne raffraîchit-il point, il est même pénible pour certaines personnes, particulièrement celles qui mènent une vie studieuse & contemplative; il leur occasionne un étourdissement peu ordinaire, & une langueur dont elles ont peine à revenir.

Cependant la coutume rend souvent ce sommeil nécessaire, & l'on doit le conseiller aux tempéramens à qui il procure un bien réel.

Quant au choix des alimens en général, on a toujours posé pour règle que les plus tendres & les plus doux étaient les plus convenables pour les enfans & les adolescents; que les personnes parvenues à l'âge viril, devaient en prendre de plus substantiels, & qu'il fallait que les vieillards diminuassent la quantité de leurs alimens solides, & augmentassent celle de leur boisson.

Nous renvoyons ceux qui desirent avoir des connaissances plus étendues sur les règles de l'*Hygiène*, à l'Histoire de la santé de *Mackenzie*. Cet Auteur a donné un sommaire de tout ce qu'on a écrit sur cette partie de la Médecine; & comme il a publié son ouvrage lorsqu'il avait près de quatre-vingts ans, on peut croire qu'il a été un juge compétent des règles qu'il a établies.





LIVRE SIXIÈME.

*De la Thérapeutique , ou des méthodes
générales de guérir les Maladies.*

CHAPITRE PREMIER.

*Des méthodes générales de guérir , relatives aux mou-
vemens défordonnés du système vasculaire , & première-
ment à leur augmentation.*

COMME l'on doit toujours diriger ses vues vers les dispositions morbifiques & les causes éloignées, lorsqu'on a intention de prévenir une maladie quelconque, de même l'on doit avoir la plus sérieuse attention aux causes actuelles ou immédiates, lorsqu'il s'agit de la pallier ou de la guérir. Il faut donc que le Thérapeutiste ait continuellement en perspective ces causes actuelles, pour en prévenir ou éloigner les influences, soit que la maladie qu'elles produisent dépende d'une complication de symptômes généraux, ou qu'elle provienne d'un désordre borné à quelques parties.

Nous avons déjà dit que les causes immédiates des quinze symptômes généraux qui prédominent dans les maladies générales, pouvaient se réduire à l'augmentation, à l'irrégularité, à la rémission & à la suspension des mouvemens qui ont lieu dans les systèmes vascu-

laire & nerveux. Il est aisé de voir, d'après cela, à quoi se réduisent les indications générales qu'il faut remplir pour parvenir à guérir.

Nous commencerons par considérer celles que nous présente le système vasculaire, & nous prescrirons les moyens qu'il faut employer lorsque les mouvemens ne se font point avec cette modération & cette égalité que l'état de santé demande.

Les maladies qui proviennent de cette augmentation & de cette irrégularité d'action du système vasculaire, sont les fièvres, les inflammations, les flux actifs; dans ces affections le pouls est fort, prompt, & la chaleur excessive; la soif, l'oppression & l'insomnie prédominent. Pour appaiser tous ces symptômes, l'on doit recourir à la saignée, aux purgatifs, aux médicamens que l'on nomme *sedatifs*, & fréquemment aux émétiques. On allie à ces moyens, un régime qui puisse coopérer à leur efficacité (a).

De la Saignée.

Quoique l'on ne connaisse pas bien précisément ce en quoi consiste la force des parties primitives de nos organes, on fait cependant que l'énergie des fibres musculaires diminue, lors de l'évacuation du sang, d'une

(a) Comme nous supposons que le lecteur a déjà quelques connaissances des dispensaires, & des livres de matières médicales, nous ne rapporterons que les compositions simples qui sont absolument nécessaires dans la pratique ordinaire. L'Apothicaire ne doit pas moins en avoir de plus composés, le Médecin pouvant les prescrire à la première circonstance, surtout dans les grandes Villes, où il y a plus d'occasions.

manière variée , relativement à la quantité de sang sortie , & à la promptitude de la déplétion. Cet effet ne s'observe point quand les vaisseaux sanguins sont tellement remplis de leurs fluides , qu'ils peuvent souffrir une interruption d'équilibre , entre leur force contractile & celle d'expansion des fluides.

Quand la force musculaire est généralement affaiblie , le cœur , comme muscle particulier , est bientôt privé d'une partie de la puissance qu'il doit déployer pour chasser le sang de ses cavités. La circulation ne pourra donc alors que devenir languissante , ce qui nécessairement amène une diminution dans la chaleur animale. De-là l'on peut comprendre comment la saignée rafraîchit.

Souvent cependant la chaleur continue d'être considérable , malgré les saignées abondantes. C'est ce qui a lieu tant que l'obstruction , ou la constriction spasmodique des capillaires tiennent le cœur & le système artériel , dans un état extraordinaire d'irritation. En effet , dès que les obstacles cèdent , & permettent à la circulation de se rétablir dans les dernières terminaisons du système artériel , la chaleur devient moins considérable , & revient à son état naturel.

Il est cependant des cas où l'excès de chaleur provient moins d'une augmentation d'action du système vasculaire , que d'une intensité dans le mouvement intestin du sang. Le Praticien y doit faire la plus scrupuleuse attention , pour ne point être trompé dans ses espérances , en croyant rafraîchir le sang par les saignées. Nous avons déjà considéré ce singulier genre de chaleur ; il est particulier à la plus mauvaise espèce de fièvre putride dans laquelle le pouls , plus faible que dans l'état de

santé, s'abat de plus en plus, à mesure qu'on tire in-
considérément du sang.

On comprend, d'après ce que nous venons de dire, pourquoi les saignées interrompent si rarement le progrès de la fièvre. Elles sont singulièrement utiles au commencement des maladies dont l'essence consiste dans l'intensité du mouvement vasculaire, maladies que l'on peut toujours reconnaître à l'état du pouls. Toutes les fois, en effet, que l'on en rencontre un fréquent, fort & plein, accompagné de grands maux de tête, & d'oppression, quelle que puisse être la maladie, on peut prescrire la saignée en toute assurance. Le Praticien *Huxam* disait, à ce sujet, qu'il ferait toujours tirer du sang, quand même il ferait certain que la fièvre devrait être pestilentielle.

Il y a des cas où la saignée est absolument nécessaire, quoique le pouls soit petit & faible, comme dans la péripneumonie, & autres inflammations internes, dont nous détaillerons les signes particuliers en temps & lieu.

Quant à ce qui regarde la répétition de la saignée, on doit observer les règles suivantes :

Lorsqu'à la suite de cette évacuation, le pouls continue encore d'être fréquent, quoique sa force soit diminuée; lorsque la chaleur est toujours excessive, & que l'oppression, vers la région précordiale, est presque ou absolument la même qu'avant, il faut ne répéter la saignée qu'avec la plus grande circonspection. On peut, en effet, en la prescrivant largement dans ces cas, tellement affaiblir le corps, que l'obstruction ou la constriction spasmodique ne puisse plus ensuite céder. Or, à

moins que ces obstacles ne soient entièrement levés, le calme ne peut jamais revenir dans la circulation.

Plus le pouls tombe après la saignée, & plus le malaise & l'anxiété augmentent, plus aussi il faut alors être avare de sang. Quand au contraire, la saignée élève le pouls, qu'elle diminue la difficulté de respirer, & le poids qui opprime la région précordiale, on peut la répéter en toute sûreté, autant que les autres circonstances qui accompagnent la maladie, le demandent.

Il est impossible d'établir aucune règle générale sur la quantité du sang qu'on doit tirer, sur les vaisseaux qu'on doit ouvrir de préférence à d'autres, & sur la manière de le faire. On varie, en effet, beaucoup sur cet article, selon les circonstances qui demandent qu'on ouvre une veine plutôt qu'une artère, & alternativement, ou qu'on ait recours à la scarification, ou à l'application des sangsues.

Lorsque certaines maladies graves, telle qu'une oppression considérable, demandent qu'on réitère la saignée, pendant que d'autres symptômes, comme un grand accablement, & une extrême faiblesse s'y opposent, ce qu'on a de mieux à faire en pareil cas, c'est de tenir toujours les doigts sur le pouls pendant que le sang coule. Si l'on sent que le pouls devient plus libre, & que ses pulsations acquièrent plus de force, on peut le laisser couler jusqu'à quelques onces, selon qu'on le trouvera plus convenable; mais s'il tombe, l'on doit sur le champ ordonner de fermer la veine.

Ceux qui étant debout sont sujets à tomber en faiblesse pendant la saignée, éviteront cet accident en restant couchés horizontalement, lors de cette opération, & même quelque temps après. Ceux chez qui

une très-grande sensibilité de la fibre est jointe à très-peu de force & d'élasticité, y sont plus sujets que d'autres. Les vaisseaux sanguins, qui sont alors subitement désemplis, ne se contractent point aussi promptement qu'ils le devraient, & le moindre changement qui arrive dans l'équilibre entre les parties contenant & les parties contenues, se fait aussitôt sentir.

Nous avons déjà dit que quand la force du cœur & du système artériel était dans toute son énergie, l'attraction & la gravitation n'avaient pas un pouvoir décidé sur le mouvement des fluides de la machine, & que lorsque cette force diminuait, les fluides redevenaient soumis aux loix de la gravité, comme tous les corps pesans quelconques. Il est aisé de concevoir d'après cela, comment, dans les constitutions dont nous parlons, lorsque les saignées ont abattu les forces motrices, & que le cœur n'a plus une énergie suffisante pour porter le sang jusqu'aux ramifications de l'aorte supérieure, ce fluide reçoit une impulsion plus vive, dès qu'une position horizontale du corps diminue la résistance qui doit nécessairement naître de son poids.

Lorsque les cas demandent qu'on produise une dérivation décidée d'une partie, dont on suppose les vaisseaux surchargés, comme du cerveau dans la phrénésie, des poumons dans la péripneumonie, il faut tirer la quantité requise de sang, dans le plus petit espace de temps possible. Une telle déplétion ne peut qu'être alors favorable, comme il sera facile de s'en rendre raison, en se rappelant la nature & les conséquences de la force dérivative expliquées plus haut. De-là la nécessité de faire une large ouverture à la veine, & même d'ou-

vrir deux vaisseaux à-la-fois dans ces maladies, & dans d'autres semblables.

Des Purgatifs.

Ces médicamens diminuent l'augmentation du mouvement dans le système vasculaire, de deux manières différentes; 1°. en soustrayant une grande quantité de fluides de la masse totale, ce qui occasionne une diminution de force dans les fibres motrices en général, & dans le système de la circulation en particulier; 2°. en excitant les intestins à se débarrasser des matières âcres & stimulantes qui, par leur séjour, occasionnent une irritation qui n'est point ordinaire.

D'après cette propriété des purgatifs, il est donc souvent nécessaire de les joindre à la saignée, & même souvent de les faire précéder cette opération, dans tous les cas où l'énergie de ce système est portée plus haut qu'elle ne doit l'être. Comme un nombre infini de circonstances, qu'on ne peut rapporter ici, doivent déterminer le choix, la dose, & la manière de prescrire ces remèdes, nous ne donnerons que quelques règles relativement à l'usage général qu'on en doit faire.

Les médicamens purgatifs se distinguent en lénitifs, qui évacuent doucement le ventre, & en drastiques, ou mochliques, qui purgent brusquement. (1)

(1) La manière dont les purgatifs opèrent, a donné lieu de les diviser en *minoratifs*, ou *laxatifs*, qui agissent sans exciter la moindre douleur; en *cathartiques*, dont l'effet est un peu plus sensible, & en *drastiques*, ou *mochliques*, dont l'action est des plus violentes. Les Anciens distinguaient encore ces remèdes, à

Ils agissent en irritant les fibres charnues des intestins; & ainsi, non-seulement ils accélèrent le mouvement

raison de l'humeur qu'ils évacuaient, en *phlegmagogues*, *cholagogues*, *mélanagogues*, *hydragogues*, & *panchymagogues*, selon qu'ils facilitaient l'issue de la pituite, de la bile, de la bile noire, de la sérosité, ou de toutes les humeurs indistinctement. Ils admettaient encore des *eccoprotiques*, qu'ils croyaient propres à faire sortir les matières stercorales sans aucun autre mélange. Les Modernes, mieux instruits des phénomènes de l'économie animale, n'ont pas manqué de regarder ces sortes de distinctions comme absolument illusoires. Tous les purgatifs, ont-ils dit, sont *panchymagogues*, ils vident tous l'estomac, & sollicitent l'excrétion de la bile, des sucs pancréatiques, intestinal, & des matières stercorales. Malgré la vraisemblance de leur opinion, il n'en est pas moins vrai cependant qu'il y a des purgatifs dont l'action semble plus particulièrement solliciter l'excrétion de l'une de ces humeurs, plutôt que celle d'une autre, ainsi que le prouvent les selles aqueuses qu'occasionnent le jalap, le sirop de noirprun, la gomme gutte, quand on les donne dans l'hydropisie. Je me rappelle avoir été violemment tourmenté pour avoir mangé la seule plumule d'un grain de riccin, qui me fit rendre des selles entièrement bilieuses, pendant toute une matinée, quoique je ne sois point d'un tempérament où cette humeur abonde. Il faut néanmoins prendre garde de s'en laisser imposer par la quantité de boisson qu'on prend souvent pour aider l'action du remède, & par la teinte que les purgatifs donnent aux humeurs qu'ils évacuent. Souvent les sucs gastriques, intestinal & pancréatiques, sont colorés en jaune par la gomme gutte & la rhubarbe. Le fenné, la casse, le tamarin, & les électuaires noircissent les matières, qu'on prend alors, mal à propos, pour l'humeur noire des Anciens.

On prescrit les purgatifs, 1°. pour donner issue à une humeur viciée contenue dans les premières voies, ou dans les secondes;

péristaltique, mais encore ils augmentent la sécrétion de l'humeur intestinale, & des fucs pancréatiques & bi-

2°. pour supprimer une excrétion nuisible quelconque ; 3°. pour opérer une vive secousse, qui rappelle, sur le canal intestinal, une humeur qui, en se déposant sur quelques organes essentiels à la vie, allait en intervertir les fonctions. Ces cas se présentent dans les maladies aiguës, comme dans les chroniques. L'importance de la matière a engagé les Praticiens à poser des règles dont on ne doit jamais s'écarter sans sujet. Pour en bien sentir la valeur, nous distinguerons d'abord les maladies aiguës en celles qui ont pour compagnes, la fièvre, l'éréthisme, & l'inflammation, de celles dont ces affections ne constituent point l'essence, comme la léthargie, & l'apoplexie. Ils ordonnent de ne point prescrire les purgatifs dans le commencement des maladies aiguës & fébriles, pour ne point déranger la nature du travail qui l'occupe, & dont le complément doit être un dépôt critique de la cause morbifique sur un organe à l'abri de son impression, ou qui puisse la rejeter au-dehors. Ils en exceptent cependant les cas où il y a une turgescence de matière, que les signes concomitans indiquent. Ces loix sont on ne peut plus sagement établies ; mais quoiqu'elles soient suivies par la plupart des Médecins d'Europe, elles ne doivent cependant point faire rejeter l'usage des émético-cathartiques, dès le commencement même de ces maladies. Ces remèdes sont alors non-seulement nécessaires pour secouer les couloirs de la bile, mais encore pour évacuer les restes des mauvaises digestions qui en précèdent toujours l'invasion. Les observations constatent journellement leurs bons effets dans la petite vérole, la rougeole, la fièvre érysipélateuse, & autres, quoiqu'aucun signe ne manifeste une turgescence caractérisée dans les premières voies.

L'état des maladies aiguës n'est pas un temps plus convenable à l'emploi des purgatifs ; la nature, qui médite alors une voie pour

liaires. On peut juger, d'après une telle propriété, combien doit être considérable la quantité d'humeur

y porter les matières qu'elle cherche à évacuer, ne pourrait qu'être détournée de son entreprise par l'effet de ces remèdes. Quelquefois cependant ses efforts vers cette période, se portent sur le canal intestinal, qu'elle préfère à tout autre excrétoire, comme voie de décharge. Les purgatifs peuvent avoir leur utilité dans ces cas, non point les cathartiques, ils exciteraient un éréthisme, un spasme qui pourraient supprimer l'évacuation salutaire; mais les simples laxatifs, qui aident la nature, & la favorisent dans son choix. Les Praticiens, en France, préfèrent à tous les remèdes rapportés dans le texte, pour produire cet effet, un grain de tartre stibié, ou deux grains de kermès minéral, qu'ils étendent dans une grande quantité de petit lait, ou dans quelques infusions appropriées.

Le déclin des maladies aiguës est le temps que les Médecins regardent comme le plus convenable aux purgatifs. Comme la matière morbifique, après avoir reçu toute la coction dont elle est susceptible, continue souvent à se faire issue par le canal intestinal, on ne court aucun risque en entretenant ses efforts par de doux purgatifs. On les répète plus ou moins, tant que la langue est blanche, que le ventre est bouffi, & que l'appétit ne reparait point. On entre-mêle aux purgatifs, un bon régime, & notamment l'exercice, si nécessaire dans ces cas.

Les maladies aiguës, non-fébriles, exigent dès leur commencement, non-seulement les purgatifs ordinaires, mais encore même les plus forts. Ainsi on les prescrit souvent avec fruit dans l'asthme, le catharre suffocant, l'apoplexie, & autres maladies soporeuses. On les donne également dans leur état, à moins qu'il ne survienne une fièvre violente, qui fasse rentrer la maladie dans la classe des aiguës fébriles. On les donne ordinairement sous le plus petit volume possible, & sous forme fluide, afin de les

qu'un violent cathartique entraîne avec lui, & qu'elle déplétion il doit en résulter dans la masse générale des fluides.

— On donne les purgatifs dans l'intention de répondre à différentes vues. On y a recours le plus ordinairement, pour maintenir la liberté du ventre, & prévenir la surcharge du canal alimentaire, que les matières fécales, trop long-temps accumulées, ne manqueraient pas d'occasionner. On prescrit alors les plus doux, tels que la manne, l'électuaire de casse, l'électuaire lénitif, quelques grains de rhubarbe, quelques gros d'huile de riccin ; & quand il y a quelques signes d'acidité dans les premières voies, on leur substitue la magnésie blanche, ou quelques grains d'aloës, ou de scamonée, quand les intestins sont farcis de glaires & de viscosités.

rendre plus faciles à avaler. On aide leur opération par des lavemens de même qualité. Les purgatifs remplissent, dans ces cas, la troisième indication générale pour laquelle on les prescrit, c'est-à-dire, qu'ils produisent une irritation qui rappelle de fort loin une cause morbifique fixée sur un organe essentiel.

Les maladies chroniques exigent, comme les maladies aiguës, l'usage des purgatifs. Ils évacuent l'acrimonie qui occasionne la diarrhée, la dysenterie, les flux bilieux ; ils entraînent l'eau épanchée dans les capacités ; & leurs parties subtiles pénétrant les secondes voies, deviennent un apéritif convenable dans les cas d'obstructions. Ils opèrent des secousses salutaires propres à débarrasser le principe des nerfs, dans les paralysies, les épilepsies, & nombre d'autres maladies convulsives & locales. Ils aident enfin à l'action des désopilans, en emportant la matière à mesure qu'ils la fondent. Les Anciens, dans ces cas, prescrivaient les purgatifs plus témérairement que les Modernes.

Quand

Quand les circonstances demandent une évacuation plus complète, on prescrit des cathartiques plus forts, & l'on en varie le choix relativement à leur nature & à la forme sous laquelle on les donne. Le sel cathartique de glauber, le sel polychreste, le sel de la *Rochelle* particulièrement, qui n'a point le goût nauséabond des deux autres, sont ceux que l'on choisit le plus souvent dans la classe des sels. La rhubarbe & le séné sont les purgatifs végétaux les plus sûrs; on peut les combiner & les prescrire sous forme de poudre, de bols, d'infusion ou de teinture.

Lorsque les cathartiques ne suffisent point pour diminuer la masse générale des humeurs & les empêcher de fluer vers quelques endroits, on a recours aux drastiques, dont le plus sûr & le plus doux dans son opération, est le jalap. Cette racine mise en poudre & mêlée avec une égale quantité de nitre, est un purgatif très-prompt dans ses effets, & qui ordinairement excite l'issue d'une grande quantité de sérosités: aussi la prescrit-on avec le plus grand succès dans tous les cas où une pareille évacuation est nécessaire. La scammonée ne lui est point inférieure dans ses effets; elle remplit les mêmes indications que le jalap, mais elle manque plus souvent son opération, étant fréquemment altérée, gâtée ou mixtionnée avec des substances qui lui sont étrangères. La gomme-gutte triturée avec de la crème de tartre, depuis douze grains jusqu'à vingt, est un violent hydragogue qu'on emploie particulièrement dans les hydropisies. Le sirop de nerprun est encore un prompt cathartique, mais il est sujet à exciter des coliques & de l'accablement. Il a néanmoins réussi très-souvent à entraîner une

grande quantité d'humeurs aqueuses dans des circonstances convenables.

Quand les intestins sont farcis de matières épaisses & visqueuses, ou quand leurs fibres sont tellement devenues insensibles que le mouvement péristaltique paraît comme suspendu, les purgatifs aloétiques sont alors ceux qui conviennent le mieux. On les unit à la scammonée & à la coloquinte, quand il faut produire une action forte & vive. On doit éviter ce genre de purgatif dans les constitutions faibles & délicates, qui réunissent une grande sensibilité des solides à une faiblesse considérable. Quand il faut recourir aux purgatifs dans de pareilles complexions, la rhubarbe est le meilleur & celui sur lequel l'on peut plus sûrement compter.

Des Lavemens

Les purgatifs pris par la bouche, ne sont pas toujours les remèdes les plus propres à évacuer le système intestinal; il est des cas où, loin d'être utiles, ils ne feraient qu'augmenter les accidens; on leur substitue alors les lavemens. On a communément recours aux lavemens, soit pour débarrasser les intestins d'un amas de matières stercorales, qui occasionnent des troubles par leur séjour, ou pour éviter ceux qu'un cathartique pourrait produire dans une maladie où il n'y en a déjà que trop. Ainsi l'on préfère dans le cours des maladies fébriles, les lavemens aux purgatifs ordinaires dont il est impossible de fixer l'opération d'une manière aussi précise. Il arrive assez souvent en effet qu'une médecine douce, donnée à très-petite dose pour procurer une ou deux évacuations nécessaires, en excite plusieurs dont l'abondance non-

seulement aggrave la maladie , mais quelquefois même occasionne la mort. Les lavemens remplissent encore d'autres intentions que celles dont nous venons de parler ; mais comme elles ont rapport à des maladies particulières , nous n'en ferons point mention pour le moment.

Des Sédatifs.

La saignée , les purgatifs & les lavemens n'abattent point si efficacement l'augmentation du mouvement , & ne ramènent point si promptement la régularité dans le système vasculaire , que les substances qui ont la propriété d'éloigner la constriction spasmodique qui l'accompagne. On donne généralement à ces substances les noms de *sédatifs rafraîchissans* ou *fébrifuges* , vu le calme sensible que leur prudente administration occasionne.

Le nitre , relativement à cette qualité , est ordinairement placé à la tête de ces remèdes. Les mixtures salines & neutres dont la base est un alkali fixe ou volatil , saturé par un acide végétal ou minéral , lui succèdent & sont prescrites avec le plus grand avantage.

On prescrit rarement le nitre en assez grande quantité dans la pratique ordinaire , pour qu'on puisse en observer un effet bien sensible. On dit qu'il est très-efficace dans les fièvres inflammatoires , & notamment dans la fièvre rhumatismale , quand on le donne à la dose de six , huit , & même dix gros , dans l'espace de vingt-quatre heures. On le prescrit alors dissous dans une grande quantité d'eau de gruau très-claire. Les malades qui se sont bien trouvés de ce traitement , étaient forts & robustes , & tous dans des Hôpitaux militaires ; ce qui mérite d'être observé. Peut-être ne trouverait-on

point dans la pratique particulière de pareils sujets athlétiques, qui voulussent également s'astreindre à prendre une si grande quantité de boisson qui n'est point fort agréable. Cependant un ou deux gros dissous dans une pinte d'eau de gruau claire, à laquelle on ajoute un peu de miel, forme une boisson qui ne répugne point à l'estomac. Donnée à cette dose & de cette manière, le nitre était le remède favori de *Haën*, avec lequel il assurait guérir toutes sortes de fièvres.

Des observations très-récentes prouvent que l'estomac peut supporter une très-grande quantité de nitre. Elles attestent encore que si l'on ne prend point la boisson aussi-tôt que le nitre est complètement dissous, l'effet rafraîchissant qu'on en attend, est moins évident que dans le cas contraire.

On a prétendu que le nitre donnait au sang une couleur plus fleurie : il est vraisemblable que le phénomène observé dans le mélange du sang avec cette substance saline, a fait naître cette opinion. Mais quelles conséquences peut-on tirer de ces expériences illusoires que l'on fait ainsi hors du corps dans la vue d'établir ce qui s'y opère en dedans ? Il faut cependant prendre bien garde qu'elles n'influent trop loin dans la pratique.

L'esprit de vitriol & l'esprit de nitre dulcifié, sont encore rangés dans la classe des sédatifs. Ils sont tous deux également agréables & utiles pour abattre l'augmentation de mouvement, & diminuer l'intensité des symptômes qui en dépendent originairement. Mais les remèdes les plus efficaces de tous, & peut-être ceux sur lesquels on peut le plus compter pour faire cesser la constriction spasmodique & ramener l'égalité dans la circulation, sont certaines substances qui, prises en

grande quantité, provoquent le vomissement, mais qui, lorsqu'on en modère la dose & qu'on la réduit à une très-petite, excitent la diaphorèse & déterminent les humeurs à fluer vers la peau. Telles sont la racine d'ipécacuanha & différentes préparations d'antimoine. Les bons effets de ces remèdes, en agissant de la manière dont nous venons de le rapporter, sont sensibles dans nombre de fièvres, d'inflammations & de flux (1).

Nous verrons par la suite les meilleures manières de formuler ces substances, le temps convenable de les administrer, & la dose qui convient à chacun: pour le moment, nous rapporterons quelques observations relatives à l'usage des émétiques en général.

Des Émétiques.

Lorsqu'on n'a point d'autre intention que d'évacuer l'estomac, on y parvient le plus souvent en faisant avaler

(1) La ventilation est un sédatif que nous pouvons ajouter à ceux qui sont rapportés dans le texte. Nous le devons à *l'Hippocrate* Grec; mais il serait vraisemblablement tombé dans l'oubli, sans *l'Hippocrate* de l'Angleterre, qui y a eu recours dans le traitement de toutes les maladies inflammatoires, & notamment dans celui de la petite-vérole. Les préjugés se sont singulièrement opposés à son admission dans cette dernière maladie, notamment à la campagne; mais il faut espérer que peu-à-peu les Médecins instruits l'y feront recevoir comme dans les Villes. Ce moyen consiste à rafraîchir le malade, en déterminant un courant d'air dans sa chambre, après avoir fermé les rideaux de son lit; & à le répéter plus ou moins souvent, selon que les circonstances le demandent. Il est étonnant combien cette simple attention a eu de succès dans le traitement des fièvres inflammatoires & putrides, dans les dysenteries, &c.

une grande quantité d'infusion de camomille ou d'eau chaude. Mais quand des signes évidens annoncent une saburre bilieuse ou d'une autre nature, & dont l'expulsion de demande des efforts réitérés, on a recours alors à l'Ipécacuanha, ou a quelques préparations antimoniales.

L'Ipécacuanha est l'émétique qu'on prescrit le plus communément. Cette racine excelle sur les autres émétiques, en ce qu'une très-petite quantité, comme quatre ou cinq grains, rarement manque d'exciter à vomir les personnes d'un âge moyen; pendant qu'une plus grande dose, comme un demi-gros, ne fuscite pas le moindre mal, quoiqu'en produisant le même effet. Les préparations antimoniales n'agissent pas d'une manière aussi certaine, car souvent leur opération est des plus violentes, lorsque d'autrefois elles ne paraissent pas avoir la moindre vertu émétique. Néanmoins comme ces préparations ont la propriété de faire cesser toute constriction spasmodique d'une manière singulière, & d'exciter la transpiration cutanée; comme les maladies fébriles commencent par une pareille constriction, & que souvent même elles en sont accompagnées pendant tout leur cours, les émétiques antimoniaux sont alors préférables à l'ipécacuanha, & ordinairement ils produisent le plus grand bien lors de l'invasion de ces maladies. La meilleure manière de les administrer, est de dissoudre trois ou quatre grains de tartre stibié dans trois ou quatre onces d'eau simple, & d'en prescrire une cuillerée toutes les dix ou quinze minutes, jusqu'à ce que le remède opère.

Avant de prescrire les émétiques, il faut considérer si rien n'en contre-indique l'usage. On ne doit point y

recourir d'abord, quand la complexion du malade est fleurie, quand le brillant & la saillie des yeux, la douleur, la pesanteur & le tournoiement de la tête annoncent que les vaisseaux du cerveau sont surchargés. Dans ces cas on fait précéder leur opération d'une saignée copieuse, faite avec une lancette fort large, afin d'éviter la rupture des vaisseaux gorgés qu'occasionneraient nécessairement les vains efforts que les malades feraient pour vomir. On doit également prescrire les émétiques avec la plus grande réserve, quand des raisons suffisantes donnent lieu d'appréhender la rupture de quelques vaisseaux considérables dans le poumon. Il ne faut point les donner quand l'estomac est enflammé; ce qu'on reconnaît à une douleur poignante & brûlante dans l'épigastre, accompagnée d'un pouls dur, vif & faible, d'une soif violente & d'une envie continuelle de vomir. On fera bien d'éviter encore les émétiques dans les affections hystériques & hypochondriaques, lorsque l'estomac est contracté par des spasmes, qui occasionnent un grand mal-aise & une anxiété intolérable & presque suffocative. On ne doit pas plus les ordonner dans les coliques & autres douleurs semblables du bas-ventre, qu'une constipation opiniâtre accompagne. Les émétiques pris lorsqu'on a été récemment agité de passions violentes, telles que la colère, sont très-préjudiciables & même dangereux; ils le sont également au sexe pendant l'écoulement des règles, & même quand il est près de paraître (1).

(1) On recommande encore de ne les point prescrire aux femmes grosses, pendant tout le temps de la gestation. Cette règle, quoique généralement essentielle à observer, ne doit pas toujours restreindre la conduite du Praticien. J'ai donné mes

Telles sont les circonstances auxquelles il faut avoir égard lorsque les cas demandent l'usage des émétiques.

Outre ceux que nous avons rapportés, ces cas ont lieu, quand l'estomac est surchargé d'une grande quantité d'alimens de quelque nature qu'ils soient, quand on a avalé quelques substances vénéneuses, ou qu'on a quelque crainte d'une fièvre putride future. En effet, comme il est vraisemblable que les miasmes qui la produisent, se mêlent avec la salive & le suc gastrique, il est probable que, si ceux-ci peuvent être aussi-tôt expulsés avant que la masse des humeurs en soit infectée, la maladie pourra avorter.

En général, la méthode de donner les émétiques avec la précaution de les faire précéder de la saignée, selon que les circonstances le demandent, est très-convenable dans le commencement de toutes les maladies fébriles quelconques (1).

soins à une Dame qui pendant toutes les grossesses était sujette à des éructations bilieuses, auxquelles elle avait coutume de remédier par l'émétique. Il faut, quand on se détermine à recourir à l'émétique en pareil cas, agir avec toute la prudence possible.

(1) *Sydenham* préférerait l'usage des vomitifs à celui des cathartiques, dans le commencement des fièvres. L'observation qu'il avait constamment faite, que les malades avaient moins d'agitation & de mal-aise dans le cours de la maladie lorsqu'ils avaient été émétisés, a fait de cette pratique un usage assez général en Europe, du moins vers le Nord. Cependant de *Haën* l'a singulièrement borné dans le premier volume de ses observations. *Sydenham* ordonnait les vomitifs au commencement des fièvres bilieuses; & il les prescrivait encore dans la fièvre dépuratoire. Sa pratique, à cet égard, était absolument conforme à celle d'*Hippocrate*. Il y a cependant une dif-

Les émétiques conviennent encore lorsqu'une trop grande viscosité de la bile dispose cette humeur à obstruer les couloirs qui, de la vésicule du fiel & du foie, s'ouvrent dans le duodénum. Ils sont encore très-nécessaires dans les maladies du foie, dans lesquelles la bile séjourne dans le système des vaisseaux biliaires. Non-seulement ils facilitent alors l'excrétion de la bile, mais encore par la pression & l'agitation qu'ils font éprouver à ce viscère & aux autres parties contenues dans le bas-ventre, ils tendent à lever toutes les obstructions.

Les émétiques sont encore utiles pour provoquer l'expectoration & débarrasser les poumons des mucosités qui les surchargent; aussi soulagent-ils, mieux qu'aucun autre remède, l'espèce d'asthme qui procède de cette cause. Ils dissipent comme par enchantement celui qui est dû à une trop grande réplétion de l'estomac, dont la proximité dans cet état, nuit à l'action libre du diaphragme.

Une dernière propriété des émétiques est celle qu'on leur attribue d'arrêter les hémorrhagies & autres flux. Il y a quelques passages relatifs à cet emploi des émétiques, dans les écrits d'*Hippocrate*; mais nous devons au *D. Bryan-Robinson* de Dublin, son introduction dans la pratique moderne (1).

férence dans leur conduite: c'est qu'*Hippocrate* oubliait quelquefois de faire précéder la saignée, au-lieu que c'était une règle dont *Sydenham* ne se départait jamais.

(1) Ce Médecin prétend qu'ils opèrent de bons effets dans ces cas, par la constriction qu'ils déterminent dans les petites artères,

Du Régime.

Il ne suffit point, pour dissiper l'augmentation de mouvement dans le système vasculaire , de recourir aux moyens que nous venons de considérer comme propres à la diminuer ; il faut encore contribuer à leur efficacité en faisant observer aux malades une diète légère & adoucissante.

Comme le mal-aise ou du moins la perte d'appétit est un symptôme essentiel à toutes les fièvres , il serait superflu de recommander de ne point donner aux malades de la viande ou des consommés, qui n'en feraient

pendant que les nausées ont lieu. Si ces bons effets sont réels, il est plus probable qu'ils sont dus à la propriété antispasmodique de ces remèdes , qui, en relâchant les dernières terminaisons du système vasculaire , rappellent les fluides du centre vers la circonférence. De petites doses d'ipécacuanha données par intervalles, de manière à n'exciter que des nausées , conviennent mieux alors , que le tartre émétique , ou le verre d'antimoine , dont l'action est beaucoup plus violente.

Quand le malade a vomé une fois ou deux , on lui donne de l'eau chaude , du bouillon , ou quelque autre fluide insipide , sur lequel l'estomac agisse , & on lui en donne d'autre , quand il l'a rendu , pour solliciter un nouveau vomissement. Lorsque l'effet du remède a été complet , on console l'estomac , en donnant le soir un peu de thériaque nouvelle , ou quelques gouttes de laudanum. Si l'émétique est trop violent dans son opération , on prescrit les acides végétaux , & même les minéraux *ad gratam aciditatem* , quand il est d'une nature résineuse ou alkaliné ; & le foie de soufre martial , ou le petit lait de beurre , les huiles , &c. lorsqu'il est de nature saline & métallique.

qu'augmenter les nausées, qui naturellement les en éloignent. Les substances qui plaisent davantage dans ces cas, sont précisément celles qui conviennent le plus: telles sont les boissons aqueuses & aigrelettes, ou le gruau très-clair & la panade acidulée.

On prescrit généralement en Irlande, dans toutes les maladies fébriles, une boisson fort agréable, rafraîchissante & très-propre à calmer la soif: c'est le petit lait de beurre aigri, & du lait frais bouilli ensemble; on l'appelle le *Two-milk-whey*. Cette boisson si fort usitée en ce pays, réussit singulièrement bien dans le commencement des fièvres, pendant que le pouls est plein & fort. Lorsqu'on ne peut se la procurer, on lui substitue le lait d'amandes, l'eau d'orge, le thé de sauge, la décoction de racines de chiendent, de l'eau chaude versée sur la gelée de groseilles ou sur des tranches de pommes, ou la limonade simple. Si l'appétit demande quelques nourritures plus substantielles, on prescrit l'orge ou le gruau d'avoine, la panade, les pommes cuites, la gelée de groseilles, & autres alimens semblables d'une facile digestion, à telle quantité & à tels intervalles qu'il paraîtra plus convenable pour les malades, & selon que les circonstances particulières pourront le prescrire.

Il est des maladies inflammatoires & des fièvres hectiques qui ne sont point accompagnées d'un grand malaise, & où les malades desirent une nourriture plus solide que celle qui leur convient. On doit alors être très-scrupuleux à ne point leur donner aucune viande ni bouillon, tant que le mouvement du système vasculaire est porté assez haut pour qu'on ait à le redouter.

On doit regarder tous les moyens que nous avons rapportés jusqu'ici, comme des rafraîchissans ou des séla-

tifs potentiels. Il en est encore d'autres qu'on peut considérer comme rafraîchissans actuels, en ce que leur effet s'opère d'une manière instantanée : telle est l'eau froide bue en grande quantité, l'exposition du corps à un air froid. Quoiqu'on ne doive admettre l'emploi de ces remèdes qu'avec la plus grande réserve; cependant, si l'on en juge d'après la conduite des Inoculateurs qui laissent sortir les malades de leurs chambres, & leur permettent l'usage de l'eau de puits lorsque la fièvre est à son plus haut point, les inconvéniens auxquels il peut donner lieu ne sont pas aussi redoutables qu'on l'a généralement pensé. On a certainement fait plus de mal en confinant les fiévreux dans des lieux trop ferrés, qu'on n'en aurait occasionné en les laissant exposés à un air trop ouvert.

CHAPITRE II.

Des méthodes générales de guérir, relatives à la diminution, & à la suspension de mouvement, dans le système Vasculaire.

Nous avons vu la conduite que l'on doit tenir, quand l'on a intention de faire cesser l'augmentation de mouvement dans le système vasculaire. Mais quand le pouls & les autres circonstances concomitantes indiquent une diminution trop grande & même une suspension d'action, on doit prendre alors une route opposée, en s'efforçant de développer les mouvemens de la machine par des cordiaux & autres stimulans appropriés.

Des Cardiaques.

Quand il s'agit de donner au pouls (1) l'énergie qui lui manque, le vin est peut-être le remède le plus certain de tous ceux que les Dispensaires nous présentent pour cet effet; mais comme les autres cordiaux pharmaceu-

(1) Il arrive quelquefois, dans l'exploration du pouls, qu'on ne découvre aucune pulsation quelconque à l'un des poignets, & même souvent à tous deux : sans citer les exemples que l'on rencontre dans la pratique, on en trouve plusieurs rapportés dans le *sepulchretum* de Bonnet. Ces sortes d'asphyxies locales, quand elles ne sont accompagnées d'aucun désordre dans les autres fonctions, ne présentent rien de sinistre; elles proviennent d'un changement de position dans la distribution des artères que l'on touche communément, changement dont l'Anatomie à plus d'une fois offert des exemples. Ce phénomène, qui ordinairement surprend les Médecins peu instruits, est aussi quelquefois la suite d'une vive émotion de l'ame. Dans l'un comme dans l'autre cas, il faut toucher les artères temporales, les carotides, & même, quand les circonstances le permettent, les artères crurales vers l'aîne. On doit d'autant plus insister sur ces recherches, qu'on découvre une différence manifeste dans la pulsation de l'une de ces artères, qui donne à soupçonner un vice organique dans le tronc de l'artère où le pouls manque, ou dont les pulsations s'écartent singulièrement du rythme qui lui est naturel. Harvée, (1) à ce sujet, rapporte un exemple curieux d'un *anévrisme* au côté droit du col, près la descente de l'artère sous-clavière, vers l'aisselle, accompagné d'un pouls presque insensible, parce que, dit-il, la plus grande partie du sang qui aurait dû venir au poignet, se perdait dans la tumeur.

(1) De Motu Cord. Exercit. 1 cap. 3.

tiques, il exige la plus grande précaution dans son emploi. Il est impossible de rapporter ici tous les cas qui peuvent le rendre nuisible ou favorable. Tout ce qu'on peut dire en général, c'est que tant que la chaleur & la sécheresse de la peau, la soif excessive & le resserrement du ventre désignent que les obstacles à la liberté de la circulation existent encore, il faut être sur ses gardes relativement à son usage, & même à celui du petit lait vineux, des sels & des esprits alkalis & volatils, de la confection cardiaque, de la poudre composée de contrayerva, de la racine de serpentinaire, & des autres remèdes de pareille nature.

Quand au contraire, la moiteur de la langue, la douceur de la peau, le nuage dans l'urine, le calme & la plénitude du pouls manifestent que les obstacles ont cédé, on peut alors aider la nature en donnant du vin ou quelques-uns des cordiaux que nous venons de rapporter.

Quand la suspension d'action du système vasculaire est complète, on doit recourir à des stimulans plus énergiques & dont l'action soit plus prompte : tels sont les sels & les esprits alkalis volatils, les vésicatoires, les synapismes, &c. On peut cependant se dispenser souvent des vésicatoires dans les cas où la rémission n'est pas si sensible.

Des Vésicatoires. (1)

On peut considérer les vésicatoires sous trois points

(1) On appelle ainsi tout topique dont l'application sur la peau excite l'élévation de plusieurs vessies remplies de sérosité, les-

de vue relativement aux indications que l'on cherche à remplir en les employant.

quelles venant à s'ouvrir, forment un ulcère superficiel, d'où découle une humeur plus ou moins purulente. On distingue plusieurs degrés dans l'effet de ces remèdes : quand ils ne font qu'enflammer légèrement la peau, on les nomme *rubéfiants*, *phénigmes* : quand leur vertu est assez forte pour faire naître sur la peau enflammée nombre de vésicules, on les désigne sous le nom d'*épispastiques*, & enfin sous celui de *vésicatoires*, quand de leur effet résultent de larges vessies remplies de sérosité. Ces différens effets peuvent provenir d'une même cause : toute la différence naît de la durée plus ou moins longue de son action. Un frottement un peu fort les produit également, ainsi qu'on l'observe chez ceux qui viennent de faire un long voyage à pied ou à cheval. On les voit pareillement être occasionnés par la deutrication ; moyen fréquemment usité autrefois, & qui paraît actuellement être tombé en désuétude.

L'effet le plus actif qui puisse résulter de ces causes, est une séparation de l'épiderme d'avec la cuticule, par la rupture des vaisseaux exhalans & absorbans, qui allaient s'ouvrir à la surface. Ces vaisseaux libres épanchent alors entre l'épiderme & la cuticule, le fluide qu'ils allaient exhaler au-dehors. Celui-ci se mêlant à l'acrimonie saline de la cause irritante, stimule & enflamme le lieu sur lequel il est déposé : de-là la suppuration superficielle qui bientôt paraît. Cette acrimonie ne se borne pas toujours à l'endroit où elle se développe ; elle pénètre encore dans le torrent général, elle stimule & excite le système vasculaire à de plus grands mouvemens, & se porte même jusque sur les troisièmes voies, comme le manifestent les ardeurs d'urine, & l'odeur singulière que la matière de la transpiration donne huit ou dix heures après leur application. Mais ces derniers effets sont propres aux épispastiques, dont les cantharides sont un des ingrédiens ; on ne l'observe point quand on emploie l'euphorbe, l'herbe aux

1^o. Comme stimulant, quand on a l'intention de donner du ton & d'exciter une activité nouvelle dans les solides susceptibles d'irritation. 2^o. Comme évacuant, pour donner issue à une sérosité âcre qui surcharge une partie. 3^o. Comme calmant, pour appaiser quelque douleur, faire cesser le spasme & abattre une inflammation.

Les maladies auxquelles les vésicatoires conviennent comme stimulant, sont celles dans lesquelles le pouls est faible, déprimé, & où la vivacité des sens est émoussée & languissante, comme vers la fin de nombre de fièvres & dans les affections paralytiques & comateuses. On les emploie encore souvent dans la double intention de stimuler & d'évacuer, comme dans la petite vérole, la fièvre miliaire, la rougeole & autres, lorsque ces éruptions rentrent & produisent des frissons & une oppression auxquels on ne peut remédier qu'en élevant le pouls & en donnant issue à l'humeur malfaisante qui sort avec la sérosité qui s'échappe alors de la peau.

Celles où l'on y a recours comme évacuant, sont les ophthalmies & toutes les maladies de la tête qui proviennent d'une trop grande réplétion des vaisseaux de cette partie; les douleurs rhumatismales fixes, produites, comme on le présume, par l'abondance & le transport d'une sérosité âcre.

Enfin les maladies où l'on emploie les vésicatoires comme calmant, sont la plupart de celles qu'on nomme

gueux, ou l'ortie. Ces topiques sont d'une utilité généralement reconnue, comme on l'observera par la suite. Cependant on en abuse souvent actuellement, comme du temps où *Baglivi* écrivait sa belle dissertation sur leur usage,

hystériques

hystériques. Le simple spasme du diaphragme & des autres muscles qui servent à la respiration, excite quelquefois dans ces maladies, une oppression considérable & une difficulté de respirer, qui approche de la suffocation. Quand on est sûr que la difficulté de respirer & autres accidens actuels, ne proviennent point d'engorgement aux poumons, on a tout lieu d'espérer un prompt soulagement des vésicatoires : les jambes sont alors les parties qu'il faut choisir pour leur application.

Les maladies inflammatoires pour lesquelles on a recours aux vésicatoires, sont 1^o. l'esquinancie, qui demande l'apposition du remède sur la gorge même, & quelquefois derrière les oreilles ou entre les épaules; 2^o. la pleurésie, maladie dans laquelle on les place sur le côté & à l'endroit même où la douleur se fait sentir; 3^o. les inflammations des intestins ou autres parties contenues du bas-ventre, dans lesquelles on applique l'emplâtre sur quelque endroit déterminé de cette région.

S'il n'est pas aisé d'établir une théorie satisfaisante sur la manière dont les vésicatoires opèrent le soulagement de la douleur, dans les cas que nous venons de rapporter, l'expérience n'en atteste pas moins les heureux succès dont leur usage est suivi.

Au-lieu de l'emplâtre vésicatoire, on emploie quelquefois les pulpes stimulantes des racines de raifort, de moutarde, & autres substances âcres, soit pour détourner les humeurs de quelques endroits, ou pour relever & exciter les forces de la vie, lorsqu'elles sont abattues ou opprimées. De pareils topiques appliqués sur les pieds, ont souvent guéri beaucoup de maladies rebelles de la tête ou de la poitrine. On les nomme *synapismes*, parce que la moutarde en est toujours le

principal ingrédient. Quand on les veut plus actifs, on peut y mêler de la poudre de cantharides.

Comme c'est une qualité inhérente à ces coléoptères, sous quelque forme qu'on les emploie, d'affecter les voies urinaires, il est toujours prudent de prévenir un pareil accident, en prescrivant aux malades une grande quantité d'émulsion ordinaire, ou quelques autres boissons mucilagineuses.

Les vésicatoires promettent le plus grand succès quand les fluides ne s'éloignent point trop de leur état naturel, & que tout le désordre est réversible sur les solides. On doit les considérer alors comme des stimulans, des antispasmodiques, ou des anodins, & ne point en attendre d'effet comme évacuans, excepté cependant quand l'écoulement qu'ils procurent, continue quelque temps.

Des Corroborans.

Tout ce qu'on doit attendre des vésicatoires, ou des cordiaux que nous venons de rapporter, c'est de donner une force passagère aux mouvemens languissans du système vasculaire. Mais lorsque le cas demande un effet plus permanent, il faut leur joindre les médicamens qui ajoutent une force, & une élasticité réelle aux solides de la machine. Rien ne réussit mieux alors, que le remède précieux, l'écorce du Pérou; & dans les maladies chroniques, les différentes préparations du fer, & les eaux minérales ferrugineuses. (1)

(1) Nous ajouterons à ces prescriptions l'exercice, dont l'utilité était si généralement reconnue des Anciens. On peut voir dans le livre de *Mercurialis*, la multitude de moyens auxquels ils

CHAPITRE III.

Des méthodes générales de guérir, relatives aux désordres du Système Nerveux.

LA douleur, la démangeaison, l'insomnie, le spasme, la sensibilité excessive, & le délire, constituent autant de symptômes, que l'on présume provenir de l'augmentation & de l'irrégularité d'action dans le système nerveux. Les médicamens propres à dissiper ces diverses affections, sont nommés *anodins*, & *antispasmodiques*.

recouraient pour se le procurer, & combien ils étaient soigneux à en mesurer la quantité. Le livre de *Mercurialis* était entre les mains de tous les Médecins, & cependant ils étaient indifférens sur un moyen curatif si simple, jusqu'à ce qu'un Médecin de Genève l'eût remis en crédit chez les personnes aisées. Quand les malades ne peuvent le prendre par eux-mêmes, il faut leur en procurer les bons effets, en leur faisant des frictions sur toutes les parties du corps. Ce moyen simple a une efficacité qui est connue de temps immémorial, chez les Indiens. Ces peuples succomberaient à la chaleur qui énerve le corps dans les climats brûlans qu'ils habitent, s'ils n'excitaient, de temps à autre, le foyer de leur existence, en se faisant manier rudement les diverses parties de leur corps; c'est ce qu'ils appellent *masser*. Ces pressions réitérées sont particulièrement employées dans un genre de colique nommée *mordechin*. Elles ne doivent point être confondues avec la simple application des doigts sur des régions déterminées du corps, telle que celle qu'on emploie dans l'administration d'un prétendu agent, connu sous le nom de *magnétisme animal*.

Leur manière d'agir est aussi obscure que le sont les mouvemens qu'on a intention d'appaiser en les prescrivant. En effet, comme l'on ne peut juger des maladies du système nerveux que d'après des vices évidens dans les organes du sentiment, & dans les instrumens du mouvement volontaire, l'on ne peut également apprécier les vertus des médicamens nervins, que par les changemens qu'on leur voit produire dans ces organes.

La douleur, & sa compagne inséparable, l'insomnie, sont les symptômes nerveux les plus ordinaires. Elles proviennent l'une & l'autre, comme on le présume, d'une distribution trop abondante, ou de l'excès dans le mouvement ondulatoire du fluide sensitif. Les remèdes qui font cesser cet excès, sont généralement nommés *anodins*. Le premier de tous est l'opium. Ce médicament, inappréciable, ainsi que le quinquina, est d'un usage sans bornes, & propre à une infinité de cas qu'on ne peut spécifier pour le présent. (1)

(1) Les anodins, en agissant sur le principe sensitif, dont ils modèrent la trop grande activité, paraissent avoir des effets variés selon la dose qui en est prescrite. Quand ils ne diminuent que faiblement la sensibilité de la fibre, on les nomme *calmans* ou *parégoriques*. Si cette diminution est plus considérable, & qu'elle soit suivie d'une pente au sommeil, on les appelle *soporifères* ou *hypnotiques*. Si elle est telle enfin que l'insensibilité soit parfaite, & le sommeil presque léthargique, on les désigne sous le nom de *narcotiques*. Tous ces remèdes agissent de la même manière. Est-ce par une qualité froide, ou coagulante, comme le pensaient les Anciens, ou par une expansion des vaisseaux infiniment subtils qui compriment la source d'où dérivent le principe de la sensibilité? Pour porter une décision absolue sur cette question, nous

On trouve dans les boutiques une préparation chimique, d'une toute autre nature que l'opium; c'est la

attendrons que les Anatomistes aient soumis à nos yeux, les moyens de liaison des dernières ramifications artérielles des vertébrales & des carotides, avec les filamens nerveux primitifs que l'on soupçonne en provenir.

Les anodins paraissent plus particulièrement porter leur impression sur les organes que la volonté dirige; ils ne la refusent cependant point à ceux qui sont employés au travail des sécrétions. Les organes des fonctions vitales, qui sont dans la poitrine, paraissent en recevoir plus d'activité. Ces remèdes grossissent le pouls, rendent la respiration plus forte, produisent quelquefois des érections, & augmentent en général la transpiration. L'opium, remède qui opère particulièrement ces effets, est celui, des anodins, qu'on emploie le plus souvent. Son usage n'est cependant pas sans inconvéniens. Il donne souvent des convulsions aux femmes hystériques; il occasionne des ataxies, & arrête les crises; on ne l'emploie qu'avec crainte dans les fièvres malignes, suppuratoires, déjectives & autres. *Sydenham* avait déjà cherché à corriger ces mauvaises qualités de l'opium, en le dissolvant dans le vin d'Espagne, & y ajoutant de la canelle & du safran, comme antispasmodique. *M. Homberg* le faisait macérer long-temps dans l'eau. Il était réservé à la Chimie de nos jours, de nous découvrir le principe malfaisant d'un remède si utile, & c'est à *M. Rouelle* que nous sommes redevables de cette découverte. Sa théorie des résino-extractifs, & des extracto-résineux, est prouvée par l'analyse de l'opium, qui nous y fait apercevoir ces deux principes, dont la présence n'est pas également nécessaire au remède, pour opérer les effets. Il paraît que c'est la partie purement extractive à qui l'on doit les bons. C'est aussi sur elle que tous les Chimistes ont porté leurs travaux, pour l'obtenir dans toute sa pureté, comme on peut le voir dans les écrits publiés à ce sujet.

liqueur minérale anodine d'Hoffman, que cet Auteur recommandait beaucoup, quoiqu'il en fit un grand secret. On la conseille dans les cas où l'usage de l'opium peut être accompagné de quelques dangers; comme lorsque les forces vitales sont très-abattues, que le pouls est faible, petit & prompt. Si la liqueur anodine ne possédait que la moitié des vertus que son Auteur lui accorde, elle devrait être un médicament inappréciable, & elle l'est aussi. Elle est d'un usage familier, ainsi que l'éther, qui est à-peu-près de la même nature, & qui paraît posséder les mêmes vertus. On l'applique extérieurement sur le lieu où la douleur se fait sentir, ou on le donne intérieurement dans quelque véhicule convenable.

Comme l'on présume que la douleur, la démangeaison, l'insomnie, l'éréthisme, & le délire proviennent d'un trouble dans les nerfs qui sont particulièrement destinés aux sensations, de même l'on suppose que les spasmes prennent naissance du dérangement de ceux qui se perdent dans les fibres musculaires. Quoi qu'il en soit de la véritable cause des spasmes, on reconnaît cependant des remèdes propres à en appaiser la violence. Le principal est encore l'opium, & après lui viennent l'assa-fœtida, le castoreum, le camphre, le musc, & la racine de valériane. Dans l'hydrophobie, les suffocations auxquelles les femmes hystériques sont sujettes, le spasme de la mâchoire, qui est une maladie dangereuse, & une suite fréquente de la blessure de quelques parties tendineuses, & dans d'autres affections où l'on a besoin d'antispasmodiques de la plus grande force, on joint plusieurs de ces substances entr'elles, ou on les réunit toutes ensemble. Dans les maladies spasmodique

de longue durée, qui, par leur opiniâtreté à résister aux remèdes, détermine à les varier sous toutes les formes, comme l'épilepsie, par exemple, beaucoup de substances ont eu successivement la réputation de posséder de grandes vertus antispasmodiques. Ainsi l'on a vu paraître les uns après les autres le crâne humain, la mouffe qui vient dessus, le pied d'élan, l'huile animale de Dippel, le guy de chêne, la racine de valériane sauvage, & nombre d'autres. Le dernier de ces remèdes est celui qui a joui le plus long-temps de la renommée; il a eu en effet des vertus incontestables, & comme corroboratif nervin, & comme antispasmodique. On a publié depuis peu, à Vienne, que les feuilles d'oranger, données en poudre & en décoction, avoient guéri des épilepsies.

Les cautères, les sétons, le garou & les vésicatoires, quand on en continue long-temps l'usage, doivent être regardés comme autant de genres éloignés d'antispasmodiques, en ce qu'ils enlèvent ou préviennent l'amas de matières nuisibles qui, par leur acrimonie, excitaient le désordre.

Le froid, la faiblesse, la perte d'appétit, & différens degrés d'insomnie ou d'insensibilité, sont autant de symptômes qui proviennent de la diminution ou de la suspension de mouvement dans le système nerveux. Une pareille diminution ou suspension dans le système vasculaire, se joint souvent à eux, & demande à peu-près les mêmes remèdes.

Le quinquina est un des meilleurs toniques ou corroborans nervins que l'on connaisse. On peut placer après lui la valériane & les diverses préparations martiales, ou la dissolution naturelle de ce métal dans les eaux mi-

nérales. L'usage de toutes ces substances doit être aidé par des bains froids, l'exercice, une diète nourrissante, un air pur & une société agréable.

Il y a quelques années que le *D. Pomme*, Médecin d'Arles dans le Roussillon, publia une théorie singulière sur les maladies nerveuses. Il supposait que les nerfs, dans toutes les affections qu'on nomme ordinairement *vaporeuses* & *hystériques*, devenaient durs & raccornis comme du parchemin séché. D'après cette supposition, il croyoit que le meilleur moyen d'adoucir & même de dissiper les symptômes, étoit de faire baigner les malades dans l'eau chaude, & de donner beaucoup de lavemens faits avec des infusions & décoctions émollientes. Son Ouvrage intitulé: *Traité des vapeurs*, contient un grand nombre d'observations, où les cures extraordinaires opérées par ce traitement, sont certifiées par plusieurs Médecins respectables de Montpellier & des environs. On n'a point manqué d'écrire contre ce nouveau système, ce qui a donné lieu à diverses répliques de l'Auteur & de ses partisans. Quoiqu'une pareille théorie soit toute imaginaire, on ne peut cependant point douter qu'il ne puisse dériver de grands avantages de la sage administration des bains chauds dans nombre de maladies nerveuses. Mais la difficulté de les prendre par le manque de vaisseaux convenables, empêche souvent les Médecins de les prescrire.

L'établissement des bains publics dans cette Ville a déjà été trouvé très-utile; il est à espérer qu'on le rendra bien davantage, d'après une plus grande expérience.

Les corroborans, que l'on suppose fortifier particulière-

ment la tête, sont nommés *céphaliques* (a). Si l'on s'en rapporte à l'énumération que les Dispensaires en

(1) La multitude de causes qui gênent les fonctions du cerveau, admet nécessairement une multitude de moyens curatifs, qui pourraient être rangés dans la classe des céphaliques, quoiqu'ils puissent également appartenir à d'autres qui en sont fort éloignées. Ainsi la saignée, les purgatifs, les vésicatoires, les lavemens, les bains de pied, les errhins, & les masticatoires, si utiles dans les affections de la tête, viendraient également se placer dans le catalogue des céphaliques. Ce n'est point de ces remèdes dont il est ici question, mais de ceux dont l'action paraît être plus particulièrement déterminée sur le cerveau, que sur tout autre viscère. Ils contiennent tous un esprit subtil qui, vraisemblablement, a de l'analogie avec le principe éthéré, qu'on pense se séparer dans ce viscère. Cette substance volatile est unie à une huile légère, ou a des principes salins dans beaucoup d'individus du règne végétal. La pentandrie, & la didynamie de *Linnée*, sont les classes qui en contiennent le plus. Le règne minéral fournit l'huile de pétrole, & les remèdes composés, comme la liqueur minérale anodine, & l'éther. On ne trouve que l'huile animale de Dippel, dans le règne animal. Il est encore d'autres substances qui, sans avoir de l'analogie avec le principe vital, sont cependant regardées comme céphaliques : tels sont les sels volatils de succin, de sel ammoniac, l'alkali-volatil, l'eau de luce, & le vinaigre radical. Ces remèdes, en agissant sur les nerfs olfactifs à nud, y excitent de vives impressions, qui mettent en mouvement le fluide vital, dont l'activité était assoupie. Quelques autres moyens opèrent une action pareille, quoiqu'ils n'agissent point sur l'odorat, tels sont les émétiques, les douches d'eau froide.

On emploie les céphaliques dans les cas où les fonctions de l'ame sont dérangées, comme chez les insensés, les maniaques,

offrent", ils sont très-nombreux. Le premier de tous est le baume du Pérou, les fleurs de romarin, de lavande, & d'autres pareilles plantes odoriférantes. L'esprit composé de ces fleurs est singulièrement agréable & souvent très-utile pour appaiser le malaise de l'estomac, & les douleurs de tête qui viennent de causes légères.

Les corroborans, qu'on croit agir spécialement sur les poumons & sur les viscères parenchymateux, sont appelés *balsamiques*. On rapporte à cette classe les baumes de tolu, de gilead, de canada, de capivi, le storax, le benjoin. Les corroborans qui fortifient l'estomac, & aident à la digestion, sont nommés *stomachiques*. La plupart de ceux-ci sont amers; tels sont l'écorce d'orange, les sommités de petite centaurée, d'absynthe romaine, les fleurs de camomille, la racine de gentiane, la zédoire, une substance exotique apportée de l'isle de Ceylan, & nouvellement introduite dans la pratique, la racine de colombo, qu'on dit être un excellent stomachique, & le quassi, qui est un bois de *Surinam*, excessivement amer sans aucune astriction.

les mélancoliques, ou lorsqu'il y a une trop grande pente au sommeil, comme dans l'apoplexie, & la catalepsie.

Avant de prescrire ces remèdes, il faut faire attention à l'état actuel des vaisseaux. Il ne faut point les donner lorsque les jugulaires sont tendues, gonflées, & lorsque le visage est rouge. En excitant une plus grande activité dans le système vasculaire de la tête, ils pourraient donner lieu à une rupture mortelle; on leur fait alors précéder les saignées, & les autres évacuations préliminaires. On prescrit un exercice modéré, & en plein air, pendant leur usage. Si leur action est trop grande, on la tempère par les acides végétaux.

Les médicamens qui aident l'estomac à se débarrasser particulièrement des flatuosités qui l'oppriment, sont nommés *carminatifs*. La plupart sont des semences qui renferment une huile échauffante, telles que l'anis, la coriandre, le carvi, le gingembre, ou des racines, comme l'angélique, le gingembre, & les eaux distillées de menthe poivrée.

Quand les facultés du système nerveux ne sont qu'affaiblies en partie, on ne peut recourir à de meilleurs remèdes qu'à tous ceux que nous avons rapportés dans ce chapitre. Mais quand la nature est absolument oisive, que les organes des sens ne sont plus affectés de l'impression des objets extérieurs, & que les instrumens du mouvement cessent de répondre aux déterminations de la volonté, il faut recourir à des stimulans d'une force plus active, qui, par leur âcreté échauffante, puissent réveiller & animer tout le système des solides : telles sont toutes les substances que nous avons déjà citées comme propres à stimuler & exciter les mouvemens du système vasculaire.



C H A P I T R E I V.

Des méthodes générales de guérir, relatives à la correction des matières nuisibles dans les premières voies, & dans la masse générale des fluides.

QUOIQUE toutes les indispositions & affections morbifiques dépendent immédiatement de quelque désordre dans l'action des systèmes nerveux ou vasculaire, cependant, lorsqu'il s'agit d'y remédier, on ne porte pas toujours les vues vers cette cause. Une douleur d'estomac, par exemple, ou un malaise, sont des affections qui certainement proviennent d'un dérangement dans les nerfs, puisque la cause qui les occasionnait, en disparaissant subitement, ne laisse après elle aucune suite.

Or, en supposant que quelqu'un se plaigne de ces deux indispositions, & que l'examen manifeste évidemment qu'elles dépendent d'une saburre acide contenue dans l'estomac, cette saburre pouvant être facilement rejetée ou corrigée, loin de penser à l'opium pour calmer la douleur ou à quelques stomachiques pour dissiper le malaise, on aura recours à l'émétique pour expulser l'acide, ou à la magnésie blanche pour le neutraliser & le corriger.

L'on observe souvent de même, des douleurs cruelles qui écartent tout sommeil pendant la nuit, à la suite de la vérole contractée depuis long-temps. Or, comme l'expérience a démontré que toute méthode calmante n'était d'aucun avantage dans ces cas, à moins qu'on ne

domptât en même-temps la cause première des accidens , on abandonne les anodins, pour recourir au mercure , qui peut seul ramener les humeurs à leur état primitif de perfection.

Nous nous contentons de ces deux exemples , pour prouver qu'il y a nombre de cas où la méthode curative doit tendre à corriger ou à expulser les matières morbifiques qui sont confinées dans les premières voies , ou qui portent le désordre jusqu'aux secondes. Nous rapporterons d'abord les méthodes générales que l'on doit suivre pour remédier aux différentes espèces de saburre , que nous avons déjà dit être au nombre de cinq.

Le moyen qui promet un succès le plus prompt , est l'émétique , qui détermine l'évacuation de cette saburre , de quelque nature qu'elle soit. Quand on appréhende qu'il s'en forme d'autre, après l'opération du remède , on travaille à la corriger par les substances que sa nature connue indique.

Celles qui ont la propriété d'émousser & de neutraliser la saburre acide, qui est une de celles qu'on rencontre le plus communément, sont nommées *abforbantes* ou *anti-acides*. Elles sont principalement de nature terreuse, & font effervescence avec les acides; telles sont la craye, les yeux & les pattes d'écrevisses, les coquilles d'œufs ou d'huîtres, & la magnésie blanche. Ces substances, parvenues dans l'estomac, se mêlent avec les acides, les neutralisent, & prévenant l'irritation qu'ils pourraient occasionner par leur acrimonie, ils dissipent la douleur, & le malaise.

Il y a quelque temps qu'il régnait une théorie assez généralement admise, dans laquelle on attribuait toutes les maladies à un acide que l'on supposait dans le sang,

pour que le désordre pût se porter universellement partout. Une telle supposition entraînait nécessairement l'emploi des remèdes propres à corriger la cause. De-là la routine, où sont encore plusieurs Praticiens, de prescrire les absorbans dans presque tous les cas. Ces remèdes sont sans doute très-utiles dans plusieurs, mais ce qu'on fait valoir à leur recommandation, c'est que rarement ils font du mal.

Les faburres putride, amère & rance, demandent à-peu-près les mêmes correctifs, qu'on connaît généralement sous les noms de *tempérans* & de *délayans*; tels sont principalement les suc des fruits acides & mûrs. Cependant la mixture de sel d'absynthe, & de suc de limon, que l'on appelle ordinairement *anti-émétique*, paraît, étant prise dans l'acte même de l'effervescence, avoir la vertu de corriger plus particulièrement la fabure putride, & d'arrêter les vomissemens qu'elle excite. (a) Un mélange de vin du Rhin, & d'eau de

(a) Il y a peu de remèdes que l'on donne plus fréquemment que les mixtures neutralisées d'esprit de Mindéerus, ou de suc de limon saturé de sel d'absynthe. Mais quoiqu'on prescrive journellement le sel d'absynthe, cependant on aurait peine à trouver dans les Pharmacies un atome de ce sel, celui que les Droguistes fournissent aux Apothicaires n'étant, depuis quelques années, que la potasse ordinaire, débarrassée de toute impureté grossière. Encore si ces sels étaient dans l'état d'alkali le plus pur, le mal qui en résulterait, pourrait ne pas être bien grand, & le Médecin aurait quelque raison de ne point regretter la perte du vrai sel d'absynthe. Mais malheureusement la plupart sont mêlés à de la chaux, qui, proportionnellement à sa quantité, rend l'alkali plus ou moins caustique; de sorte que dans

felz, ou, ce qui vaut encore mieux, comme étant plus saturées d'alkali fixe naturel, les eaux de Vahls avec le vin du Rhin forment une boisson agréable & utile, lorsque la bile est si âcre qu'il lui faut donner un correctif.

La saburre visqueuse & insipide demande l'usage des atténuaus, & notamment des amers qui ont quelque vertu aromatique. Les amers paraissent acquérir la qualité atténuante, en stimulant les fibres sensibles de l'estomac, & en excitant une affluence de lymphes qui éclaircit & délaye les mucosités visqueuses. Il y a des remèdes qui agissent d'une manière encore plus immédiate sur ces viscosités; tels sont l'eau de chaux, les sels alkalis fixes ou neutres, comme le tartre soluble, le sel de tartre, le sel de soude, & la terre foliée.

les cas où l'on ordonne une mixture anti-émétique, rien de plus ordinaire de ne voir paraître aucune effervescence, lorsque ce sel, ou sa solution, est mêlé au suc de limon. Comme il n'y a alors aucun développement d'air, le Médecin est entièrement frustré dans son attente. Ainsi, au-lieu de voir les nausées diminuer, & les vomissemens s'arrêter, les malades continuent de se plaindre d'un goût désagréable à la bouche, & d'une chaleur brûlante à l'estomac.

Il est donc du devoir du Pharmacien d'éprouver ce sel d'absynthe, comme les Droguistes l'appellent, avant de l'employer. Il suffit d'y ajouter du vinaigre, ou du suc de limon, & d'observer si l'effervescence qui survient, est assez forte pour assurer qu'il n'y a aucun mélange de chaux. Il vaudrait encore mieux que les Pharmaciens prissent la peine de purifier leurs sels, ce qu'ils peuvent faire en se servant de la soude commune, du varec, de la soude d'Espagne, appelée *barilla*, ou des cendres de Trieste, qui donneront un alkali pur & doux.

Tels sont les médicamens altérans & principaux qu'on prescrit pour corriger les humeurs viciées des premières voies : quant à ceux qui agissent sur la masse générale des fluides, ils doivent varier selon la nature de la maladie.

Si la masse totale des humeurs paraît appauvrie & aqueuse, comme il arrive souvent chez le sexe, les remèdes les plus efficaces doivent se prendre parmi les préparations martiales, & l'on doit les adapter aux circonstances particulières de la maladie. On leur joint dans l'occasion le quinquina, les stomachiques amers, les bains froids, un exercice modéré, & la rhubarbe de temps à autre, pour empêcher toute surcharge de matière qui fatiguerait les intestins.

Quand on soupçonne dans le sang quelque acrimonie acide, comme chez les enfans, on prescrit, pour la corriger, l'usage des eaux de Vahls ou l'eau de chaux. Si au contraire, tout en indique une de nature alkaline, comme dans le cas rapporté par le *D. Huxam*, d'un jeune homme qui se ruina en prenant une quantité immodérée de sel de corne de cerf, le moyen le plus simple d'y remédier est la diète lactée & les végétaux acescens.

Lorsque les signes particuliers annoncent une acrimonie putride, le quinquina, l'esprit de vitriol, l'usage du vin & des fruits acides, sont les remèdes les plus certains pour en arrêter les progrès.

Enfin, quand des éruptions galeuses & croûteuses, accompagnées de chaleur & de démangeaison, manifestent une acrimonie muriatique ou ammoniacale, les remèdes qui promettent alors les plus heureux succès, sont les eaux sulphureuses, & quelques compositions officinales, telles que les pilules Ethiopiques du Dispensaire d'Edimbourg,

bourg, avec l'eau de chaux composée, ou l'usage des tisanes faites avec les bois & les racines adoucissantes de squine, de ginseng, de falsépareille, de bardane, de guyac & de saffrafras.

Tels sont les principaux altérans ou correctifs des acrimonies qui ne produisent point de maladies déterminées. Quant aux spécifiques ou à ceux qui ont la propriété de dénaturer spontanément le caractère morbifique, nous n'en avons encore que trois, le quinquina qui combat & détruit le levain des fièvres remittentes & intermittentes, le mercure ou ses préparations qui, données à temps, corrigent le virus vénérien, & les sucres des végétaux frais, l'infusion nouvelle du malt & la sapinette, qui guérissent le scorbut.

C H A P I T R E V.

Des méthodes générales d'augmenter les sécrétions & les excrétions particulières, & de les restreindre lorsqu'elles sont excessives.

O N ne se borne pas toujours, dans le traitement des maladies, à corriger les qualités viciées des humeurs & à débarrasser le conduit alimentaire des matières peccantes qui en troublent les fonctions; on porte souvent ses vues jusqu'aux troisièmes voies, notamment sur la peau, les reins & les glandes salivaires, pour augmenter ou diminuer les sécrétions & excrétions qui s'opèrent dans ces différens organes. On cherche encore à produire les mêmes effets dans la sécrétion des humeurs dont est humectée la membrane pituitaire qui revêt l'intérieur du

nez & ses cavités subalternes , la membrane du larinx , de la trachée artère & celle de la matrice.

Les médicamens qui remplissent toutes ces indications évacuatives , sont connus sous les noms de *sudorifiques* , de *diurétiques* , de *sialogogues* , d'*errhins* , d'*expectorans* , & de *cataménagogues*.

Des Sudorifiques.

On appelle assez indifféremment *sudorifiques* & *diaphorétiques* , les remèdes auxquels on accorde la vertu d'exciter , & même d'augmenter l'évacuation naturelle qui se fait par les couloirs de la peau. Mais en restreignant la signification de ces termes , nous entendrons par *sudorifiques* toute substance médicamenteuse qui a la propriété d'augmenter tellement la transpiration insensible , que cette évacuation paraît au-dehors sous forme de gouttelettes , ou ruisseaux ; & par *diaphorétique* , celles dont l'effet est borné au simple entretien de cette évacuation , dans son état naturel.

En considérant tous les remèdes qui sont renfermés dans ces deux classes , on n'en trouve aucun dont l'opération soit aussi certaine que celle des émétiques & des purgatifs. Rarement , en effet , l'on voit le vomissement & la purgation manquer d'avoir lieu , quand on a pris quelques-uns des médicamens propres à les déterminer ; mais on ne pourroit se flatter du même succès , relativement aux évacuations que l'on tente , en prescrivant les *sudorifiques* & les *diaphorétiques*. Il suit de l'incertitude d'opérer de ces remèdes , que souvent des substances , d'une vertu opposée , deviennent occasionnellement *sudorifiques*. Il est reconnu que pour exciter la sueur , il ne faut pas seulement augmenter la

force circulatoire des fluides, mais qu'il est encore absolument nécessaire de faire cesser toute constriction spasmodique dans les capillaires. Or, toute substance stimulante qui, en irritant le cœur, peut augmenter le mouvement progressif du sang, deviendra donc sudorifique, si en même-temps les pores de la peau ne sont point rétrécis contre leur ordinaire. D'une autre part, aussi, les légers rafraîchissans & calmans, ou sédatifs, dont l'efficacité consiste à faire cesser les crispations, & à procurer aux sécrétoires de la peau, le plus grand relâchement possible, pourront en certaines occasions procurer également la sueur. Ainsi, l'on observe souvent cette évacuation survenir aussi bien en buvant des liqueurs fermentées, des esprits ardens, en prenant quelques alkalis volatils, ou autres substances âcres, qu'en buvant beaucoup d'eau froide, ou en prenant le nitre à grande dose.

Il sera aisé, d'après ces considérations, d'apprécier le peu de valeur des propriétés sudorifiques, que les Auteurs de Matières Médicales accordent si gratuitement à nombre de remèdes.

L'observation ayant prouvé que pour procurer la sueur, la force circulatoire du sang devait être tellement augmentée, qu'elle surpassât la résistance des couloirs de la peau, ou que les pores cutanés soient si relâchés, que leur résistance ne pût égaler la force trusive du cœur; le moyen le plus certain de favoriser cette évacuation est donc d'appliquer à la surface du corps, des substances qui puissent la relâcher & en maintenir les pores ouverts. La vapeur de l'eau chaude possède, plus qu'aucune de toutes celles qu'on connaît, cette singulière propriété. Ainsi l'on observe tous les jours les

étiaves, ou les bains de vapeurs, amener une sueur abondante, qu'on peut même rendre excessive, si, en même-temps qu'on relâche la circonférence du système vasculaire, on augmente la force centrale, celle du cœur, par des boissons abondantes & stimulantes, appropriées à cet effet.

Les sueurs, excitées par la combinaison des moyens que nous venons de rapporter, ont les suites les plus heureuses dans les rhumatismes & autres douleurs fixes, dans quelques espèces d'hydropisies, dans les maladies cutanées, & dans certains degrés de la maladie vénérienne. Les sudorifiques internes, les plus puissans & les plus certains dans leurs effets, sont les mélanges de l'antimoine, ou de l'ipécacuanha avec l'opium. Cette dernière, qu'on appelle la *poudre de Dower*, est souvent employée, & avec succès, dans les rhumatismes invétérés.

Nous ne rapporterons point ici les attentions qu'il faut avoir en prescrivant les sudorifiques & les diaphorétiques, dans le cas de fièvre. On peut voir ce que nous en avons dit, en traitant des cardiaques. (1)

(1) On ordonne les diaphorétiques dans le déclin des maladies aiguës, lorsque la peau, en devenant moite, indique que la nature choisit cette voie d'évacuation. On doit toujours tourner ses vues vers elle, dans le traitement de ces maladies, sans cependant donner de forts remèdes pour la solliciter. C'est elle que la nature préfère toujours pour terminer l'accès des fièvres intermittentes; c'était celle qu'un Médecin Anglois adoptait, en traitant ces fièvres par l'eau chaude. On ne peut fixer l'usage de ces remèdes dans les maladies chroniques. Ils ont eu, & ont encore les plus grands succès dans celles de la peau. *Boërrhaave*

Des Diurétiques.

Les diurétiques & les sudorifiques se touchent de près, dans l'ordre de ces remèdes que les Auteurs de Matières Médicales ont établi. Une pareille distribution, qui paraît étrange d'abord, cessera d'étonner, si l'on fait attention que les mêmes moyens qui excitent la sueur, quand on leur joint la chaleur d'un bon lit, la vapeur de l'eau bouillante, ou une grande quantité de boissons chaudes, deviennent de puissans diurétiques, lorsqu'on tient la surface du corps froide, & qu'en même-temps on ne prend rien de chaud intérieurement.

On observe presque la même incertitude dans l'opération des diurétiques, que dans celle des sudorifiques; ainsi que le prouvent souvent les vains efforts qu'on fait pour guérir, par leur moyen, les hydropisies de différentes espèces. Si l'on pouvait exciter des sueurs & des urines abondantes, aussi facilement qu'on purge, ou qu'on fait vomir, il n'est point douteux qu'on ne pût guérir radicalement l'hydropisie, puisque par ces couloirs on pourrait chasser la lymphe stagnante & superflue, dont la présence constitue la maladie. (1)

attribue la guérison d'une lèpre ancienne aux sudorifiques qu'il prescrivait. Les rhumatismes anciens, & les gouttes invétérées, cèdent à leur usage long-temps continué.

Il ne faut point les prescrire quand il se médite une crise par les urines ou par les selles, dans les maladies accompagnées de sueurs colliquatives. On les allie souvent aux émétiques, & même aux purgatifs.

(1) Il ne faut que se rappeler l'état des viscères dans la plupart de ce

On ne peut cependant s'empêcher de reconnaître des substances qui affectent particulièrement les organes urinaires, & les provoquent à remplir plus promptement leurs fonctions; mais leur opération est accompagnée de si grands dangers, qu'il y aurait de la témérité à les prescrire : telles sont les cantharides, & la racine de colchique, qu'on pourrait employer quelquefois, si ces substances n'étaient pas si âcres.

Les diurétiques, dont on fait le plus communément usage, sont : les racines de squille, ou d'oignon de mer, en petite dose, celles de fenouil, de persil, d'asperge, de raifort; les semences de carotte sauvage, de moutarde; les bayes de genièvre, les sommités fraîches de genêt, en décoction, la thérébentine, & autres baumes de même qualité; le savon, le sel de tartre, la terre foliée, & l'esprit de nitre dulcifié.

Les cas où les diurétiques sont indiqués, sont en général ceux où les urines paraissent contenir beaucoup de matières terreuses & gluantes, comme les hydropiques, & autres maladies où cette excrétion est évidemment au-dessus de la quantité ordinaire.

Mais comme les obstacles qui s'opposent à cette secretion peuvent provenir de différentes causes, les moyens propres à les détruire doivent aussi être très-multipliés. Nous recommandons la lecture des Essais d'expériences relatives à l'opération des diurétiques, & des sudorifiques, par le D. *Alexandre*. On y trouvera nombre d'observations & de faits aussi curieux qu'utiles.

maladies, pour s'appercevoir combien cette assertion est hasardée, quoique cependant il y ait des cas où ces remèdes font des merveilles.

Des Sialogogues.

Il est des maladies où l'on a pensé qu'une augmentation dans l'excrétion de la salive, pourrait délivrer le corps des acrimonies qui l'affectent, & notamment du virus vénérien, & de celui qui occasionne quelquefois des ulcères rongeurs, & nombre d'éruptions & de pustules cutanées, que l'on connaît généralement, quoiqu'improprement, sous le nom de scorbutiques.

En considérant la manière d'agir des remèdes qu'on propose pour remplir ces vues, il est facile d'apercevoir qu'il n'y en a qu'un seul qu'on puisse, avec raison, appeler *sialogogue*, comme ayant la propriété d'augmenter la sécrétion & l'excrétion de la salive : Ce remède est le mercure. Nous détaillerons, dans d'autres circonstances, la conduite qu'on doit tenir quand on cherche à exciter la salivation par son moyen. Nous observerons cependant ici, qu'on vise moins souvent à l'établir, qu'on le faisait dans le commencement où l'on employait le mercure, & même dans ces derniers temps.

Les *masficatoires* sont des médicamens âcres, qui déterminent, quand on les mâche, une grande affluence d'humeurs à la bouche. On les emploie quand on a intention d'attirer une plus grande quantité de mucofité dans la gorge, & dans l'intérieur de la bouche. Les substances auxquelles on a recours dans ces cas, sont, la racine de pyrethre, qui souvent apaise la douleur de dents, & facilite la dissipation du gonflement des gencives, la fumée de tabac, ou d'autres plantes âcres. Cette dernière ne peut être employée, comme remède, que chez les personnes qui n'y sont point accou-

tumées ; elle détermine les glandes de la gorge & de narines à séparer une plus grande quantité de lymphe ou de mucoſité , & ainſi elle détourne les humeurs des yeux , & ſoulage les affections douloureuſes de la tête.

Des Expectorans.

On appelle ainſi les remèdes qui facilitent l'expulſion de la mucoſité des bronches , laquelle , par ſon abondance , trouble l'action des poumons , en obſtruant ou irritant les conduits de cet organe.

Les émétiques pris en petite doſe , agiſſent quelquefois comme expectorans. Cette obſervation a donné lieu à l'uſage où l'on eſt d'ajouter l'oxymel ſcillitique , le vin antimonié , ou le tartre émétique , aux infuſions & décoctions des herbes & des racines pectorales , telles que l'hyſope , le marrube blanc , le capillaire , le tuſſilage , le lierre terreſtre & la régliffe. On preſcrit encore , comme expectorans , des loochs ou des mixtures huileuſes de blanc de baleine , d'huile d'amandes douces & différens ſyrops & conſerves. On les acidule avec l'eſprit de vitriol , ou on les aiguïſe avec l'eſprit de cornes de cerf. Le miel & la gomme ammoniacque ſont encore d'excellens expectorans , ſoit qu'on donne cette dernière en ſolution , ou combinée ſous forme de pillules avec le ſavon & la poudre de ſcille.

Des Errhins.

Ces remèdes , qu'on appelle encore *ſternutatoires* , augmentent la ſécrétion de l'humeur muqueuſe qui enduit la membrane des narines & des divers ſinus qui communiquent avec ces cavités. Quoiqu'on ne manque point

de les rapporter dans les Ouvrages de théorie , cependant on en fait rarement usage dans la pratique ordinaire.

Les cas où leur utilité est moins probable , sont les maladies comateuses & les diverses affections des yeux & des oreilles , qui privent ces organes de la totalité ou d'une partie de leur sensibilité : en occasionnant des étternuemens répétés , ces remèdes peuvent quelquefois être très-utiles par la secoussé générale qu'ils excitent dans toute la machine.

Les substances qui ont cette propriété , sont la poudre d'hellebore blanc , l'euphorbe en très-petite quantité , mêlé au tabac ordinaire ou aux poudres céphaliques , telles que la bétaine , la lavande , la menthe & le romarin.

Des Cataménagogues.

On trouve encore dans cette classe , des remèdes opposés les uns aux autres , & qu'on emploie cependant selon les différentes circonstances , pour répondre aux mêmes vues , lorsque les menstrues manquent de paraître aux périodes ordinaires , ou qu'elles pèchent en quantité par des causes diverses & souvent contraires.

Quelquefois la débilité des vaisseaux & la pauvreté du sang , sont les seules causes du défaut des menstrues ; les remèdes les plus propres alors à les rappeler , se prennent de la classe des corroborans , tels que les martiaux & le quinquina : d'autres fois il est occasionné par une plénitude & une trop grande rigidité du système vasculaire , auxquelles il n'y a que la saignée , les purgatifs , les bains chauds & les atténuans qui puissent remédier. Quand nous en ferons aux maladies en particulier , nous considérerons les remèdes propres aux différens cas , & la

manière de les administrer. Il n'y a pas de circonstances plus épineuses dans le traitement, que celles où les règles ont été arrêtées pour avoir pris quelques astringens, ou avoir mis du linge mouillé, ou pour avoir été attaqué du froid, de quelque manière que ce soit, ou saisi de quelque frayeur, ou autres violentes agitations de l'ame.

Des Astringens.

Quand les flux sanguins ou humoraux sont si considérables qu'ils produisent des faiblesses ou le dépérissement du corps, ils demandent alors d'être arrêtés.

Si les flux sont actifs, s'ils dépendent spécialement d'une constriction spasmodique & d'une augmentation de mouvement dans le système vasculaire, on doit établir le plan du traitement d'après les principes que nous avons rapportés à l'égard des fièvres & des inflammations; & les saignées avec les sédatifs doivent être alors les principaux remèdes. Mais quand les flux sont passifs, & que le relâchement des vaisseaux ou leur solution de continuité en est la première cause, on doit, dans ces cas, recourir aux astringens. Les plus puissans sont certaines préparations du fer, l'alun, la noix de galle, l'écorce de chêne, le bois de campêche, l'écorce de grenade, les roses rouges, la racine de tormentille, & la terre du Japon. Toutes ces différentes substances doivent se prescrire avec tant de restrictions relatives aux circonstances particulières, qu'on ne peut rien dire ici sur leur usage général. Tout ce qu'on peut avancer, c'est qu'il faut toujours être sur ses gardes quand on prescrit quelques astringens dans les hémoptysies & autres flux de sang, tant que des acrimonies ou des coagula-

tions sanguines séjournent dans les poumons ou dans l'intérieur du canal intestinal.

Des Restaurans.

Quand des flux abondans & long-temps continués ont épuisé la machine , il faut penser à en remplir les vaisseaux par une nourriture légère, telle que l'estomac puisse la supporter & la digérer facilement ; les restaurans que nous offre la Pharmacie ne pouvant pas toujours suffire en pareil cas.

Mais comme l'action des organes digestifs est souvent trop affaiblie alors, pour que les malades puissent prendre une assez grande quantité d'alimens ou les travailler convenablement à la perfection de la digestion, le premier objet qu'on doit remplir, c'est de fortifier l'estomac & d'empêcher que les premières voies ne soient surchargées. C'est pour remplir cette indication, qu'on commencera le traitement par de petites doses de rhubarbe qu'on joindra aux stomachiques amers.

Quand ces remèdes paraissent avoir rendu aux organes digestifs leur premier ton, les malades pourront prendre le lait d'ânesse, des gelées légères, des bouillons de poulets, ou cette espèce de bouillon clair qu'on appelle communément *thé de bœuf*.

Quelques jours après l'usage de ces moyens, lorsqu'on apperçoit un mieux sensible, on peut donner une nourriture plus solide, & emprunter de la Pharmacie des secours d'une plus grande force. Rien ne réussit tant alors que les aromatiques amers qu'on donne avec l'élixir acide de vitriol sous la forme la plus convenable.

En considérant le précis de Thérapeutique que nous venons de donner, on verra que les méthodes générales de guérir, du moins celles qu'on emploie dans la première classe de maladies, ne sont pas si compliquées qu'on pourrait le croire. Quant à celles que demande la seconde classe qui traite des affections locales, elles varient tellement dans les détails, qu'il nous est impossible de tracer actuellement un plan général qu'on puisse suivre dans toutes les circonstances. En effet, la plupart des maladies qui sont rangées dans cette classe, exigent, outre les remèdes généraux internes qui leur conviennent, les secours de la Chirurgie & divers topiques, tels que les émolliens pour relâcher & adoucir; les corroborans pour resserrer & fortifier; les discutifs & répulsifs pour dissiper & repercuter les engorgemens; les maturatifs ou suppuratifs, pour les mûrir & favoriser la collection de matière; les digestifs pour exciter l'écoulement des plaies, des ulcères, des brûlures; les détersifs pour nettoyer les impuretés; les épulotiques pour cicatrifier; les refrigerans pour rafraîchir; les échauffans pour stimuler & augmenter la chaleur; les antipforiques & cosmétiques pour dissiper les éruptions & les vices cutanés.

On emploie ces topiques de diverses manières & sous les formes variées de cataplasmes, d'épithèmes, d'emplâtres, de cérats, d'onctions, de linimens, de vapeurs, de fomentations, de lotions, d'injections & d'embrocations.

Quant aux maladies sexuelles, celles qui sont générales & propres aux hommes, ne présentent aucune indication particulière à remplir. Celles au contraire qui sont propres au sexe, exigent qu'on fasse une attention particulière à l'âge de la malade, à l'état de ses règles, si elle est grosse, accouchée ou nourrice.

La plupart des maladies locales propres aux hommes, sont les suites d'une infection vénérienne, & conséquemment demandent l'usage des mercuriaux outre le traitement chirurgical & les topiques. Les remèdes propres aux maladies locales chez les femmes, doivent être choisis d'après la nature de la partie affectée.

Les maladies des enfans prennent leur caractère de la faiblesse des entrailles, de l'extrême mobilité du système nerveux, & de la mollesse & du relâchement général des solides. On doit donc, dans cette période de la vie, régler les remèdes indiqués, d'après une attention sérieuse à ces trois circonstances particulières. De-là la nécessité des émétiques & purgatifs fréquemment répétés pour évacuer la saburre visqueuse ou acide, & celle des anti-acides ou absorbans pour la corriger, ainsi que des bains froids pour abattre la sensibilité des solides & donner de la force à toute la machine.

Fin du Tome premier.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

LIVRE PREMIER.

*Description sommaire du corps humain, &
précis de l'économie animale.*

CHAP. I.	D IVISION générale du corps humain, p.	1
	<i>Du système vasculaire,</i>	2
	<i>Du système nerveux,</i>	5
	<i>Du système cellulaire,</i>	6
CHAP. II.	Vue générale sur les fluides,	9
	<i>Du sang,</i>	ibid.
	<i>Des humeurs séparées du sang,</i>	15
	<i>Des humeurs soumises aux sens,</i>	16
	<i>Des fluides qui, par leur subtilité, échappent aux sens,</i>	18
	<i>De la lymphe nutritive,</i>	ibid.
	<i>Du fluide nerveux,</i>	19
	<i>Du chyle,</i>	20
CHAP. III.	Des puissances qui animent le corps humain,	21
CHAP. IV.	Des mouvemens qu'on observe dans les systèmes vasculaire, nerveux & cellu- laire,	26

à la théorie de la Médecine. 399

Du mouvement propre au système vas-
culaire , page 26

Des mouvemens opérés dans le système
nerveux , 33

Des mouvemens opérés dans le système
cellulaire , 35

CHAP. V. Des actions volontaires, spontanées, &
mixtes, 37

LIVRE SECOND.

De la Pathologie, ou de l'analyse des Maladies.

CHAP. I. **V**UE générale sur les symptômes ou parties
constituantes des maladies, page 42

CHAP. II. Des causes possibles ou éloignées des ma-
ladies, 49

CHAP. III. De la nature, des causes, & des consé-
quences des symptômes généraux des
maladies, 74

ART. I. *De l'excès de la chaleur animale ,* 75

ART. II. *Du froid excessif considéré comme affec-*
tion morbifique simple , 82

ART. III. *Du dégoût ou des nausées ,* 88

ART. IV. *De la soif ,* 90

ART. V. *De la douleur ,* 92

ART. VI. *De la démangeaison ,* 95

ART. VII. *De l'insomnie ,* 96

ART. VIII.	<i>De l'assoupissement,</i>	page 98
ART. IX.	<i>De l'anxiété,</i>	100
ART. X.	<i>De la difficulté de respirer,</i>	102
ART. XI.	<i>De la faiblesse,</i>	106
ART. XII.	<i>Du spasme,</i>	110
ART. XIII.	<i>De l'insensibilité, anasthésie,</i>	112
ART. XIV.	<i>De la trop grande sensibilité, ou de l'hypersensibilité,</i>	115
ART. XV.	<i>Du délire,</i>	116
CHAP. IV.	Dénombrement des symptômes locaux,	118
CHAP. V.	Des symptômes sexuels, & de ceux qui sont propres à l'enfance,	139
ART. I.	<i>Des symptômes propres aux hommes,</i>	ibid.
ART. II.	<i>Des symptômes propres aux femmes,</i>	141
ART. III.	<i>Des symptômes propres aux enfans,</i>	147
	Table générale des symptômes,	149

LIVRE TROISIÈME.

De la Nosologie, ou de l'Histoire générale des maladies.

CHAP. I.	D ES symptômes ordinaires, extraordinaires, & accessoires,	page 153
CHAP. II.	De la disposition des maladies en classes, ordres, genres, & espèces,	156
	Table	

Table générale des Maladies, page 165

CHAP. III.	Des fièvres en général, de leur origine, & de leurs progrès,	170
CHAP. IV.	Des causes générales de la fièvre,	175
CHAP. V.	De la division des fièvres en leurs genres,	181
CHAP. VI.	De la crise dans les fièvres, & de la doctrine des jours critiques,	184
CHAP. VII.	Description générale, & théorie de l'inflammation,	188
CHAP. VIII.	Des différentes manières dont l'inflammation peut se terminer, ou de la résolution, de l'exsudation, de la suppuration, de la gangrène, & du squirrhe,	197
CHAP. IX.	De la théorie des flux, & de leurs divisions en genres,	204
CHAP. X.	Théorie générale des maladies douloureuses & spasmodiques, & leur division en genres,	208
	<i>Des maladies douloureuses,</i>	209
	<i>Des maladies spasmodiques,</i>	214
CHAP. XI.	Des faiblesses, des privations, de leurs genres,	217
CHAP. XII.	Des maladies asthmatiques, & de leurs divisions en genres,	219
CHAP. XIII.	Des maladies mentales, & de leurs différences,	page 220
CHAP. XIV.	Des cachexies ou des maladies humorales, & de leurs genres,	225
	<i>Genres des maladies générales,</i>	228
CHAP. XV.	Des différens ordres de maladies locales, leur division en genres, & leur description,	231

CHAP. XVI. Des différens ordres des maladies sexuelles & de l'enfance ,	241
Des maladies des enfans ,	244
Genres des maladies locales ,	246
Genres des maladies sexuelles ,	249
Genres des maladies de l'enfance ,	251
Total des genres ,	idem

A P P E N D I C E ,

*Contenant l'extrait des méthodes distributives
des maladies, selon les plans respectifs.*

Méthode de Sauvages ,	page 253
Méthode de Linnée ,	260
Méthode de Vogel ,	261
Méthode de Cullen ,	263

LIVRE QUATRIÈME.

De la Séméiologie, ou de la doctrine des signes.

CHAP. I.	Des signes des maladies en général, pag. 271
CHAP. II.	Des signes pris de l'état du poulx, 276
CHAP. III.	Des signes que la respiration présente, 283
CHAP. IV.	Des signes qui manifestent un désordre dans le système nerveux, 287
CHAP. V.	Des signes que les diverses éruptions, & autres phénomènes extérieurs du corps fournissent, 291
CHAP. VI.	Des signes que les différens états du sang présentent, 295

- CHAP. VII. Des signes que l'on peut tirer de l'urine, 298
 CHAP. VIII. Des signes que la sueur manifeste, 306
 CHAP. IX. Des signes pris des différens états des
 felles, des vomissemens, & de l'expecto-
 ration, 308
 CHAP. X. Abrégé de ce qui est contenu dans les
 ouvrages d'Hippocrate, relativement
 aux prognostics dans les maladies, 321

LIVRE CINQUIEME.

*De l'Hygiène, ou des règles générales pour
 se conserver en santé.*

- CHAP. I. De la manière dont les valérudinaires
 doivent se conduire, page 328
 CHAP. II. De la conduite que doivent tenir ceux
 qui jouissent d'une parfaite santé, 338

LIVRE SIXIEME.

*De la Thérapeutique, ou des méthodes
 générales de guérir les Maladies.*

- CHAP. I. Des méthodes générales de guérir, rela-
 tives aux mouvemens défordonnés du
 système vasculaire, & premièrement à
 leur augmentation, page 342
De la saignée, 343
Des purgatifs, 348
Des lavemens, 354
Des jédatifs, 355

	<i>Des émétiques ,</i>	357
	<i>Du régime ,</i>	362
CHAP. II.	Des méthodes générales de guérir , relatives à la diminution & à la suspension de mouvement dans le système vasculaire ,	page 364
	<i>Des cardiaques ,</i>	365
	<i>Des vésicatoires ,</i>	366
	<i>Des corroborans ,</i>	370
CHAP. III.	Des méthodes générales de guérir , relatives aux désordres du système nerveux ,	371
CHAP. IV.	Des méthodes générales de guérir , relatives à la correction des matières nuisibles dans les premières voies , & dans la masse générale des fluides ,	380
CHAP. V.	Des méthodes générales d'augmenter les sécrétions & les excrétions particulières , & de les restreindre lorsqu'elles sont excessives ,	385
	<i>Des sudorifiques ,</i>	386
	<i>Des diurétiques ,</i>	389
	<i>De sialogogues ,</i>	391
	<i>Des expectorans ,</i>	382
	<i>Des errhins ,</i>	ibid.
	<i>Des cataménagogues ,</i>	393
	<i>Des astringens ,</i>	394
	<i>Des restaurans ,</i>	395

Fin de la Table du premier volume.

